PRINCE DE LIGNE

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE MA VIE

Publiés par
FÉLICIEN LEURIDANT
Introduction par Edouard Chapuisat

TOME PREMIER

A PARIS
LIBRAIRIE PLON
M. CM. XXVIII

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fragmentsdelhist01lign

Il a été tiré de cet ouvrage

67 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, dont 50 numérotés de 1 à 50 et 17 hors commerce, numérotés I à XVII.

FRAGMENTS
DE
L'HISTOIRE DE MA VIE

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1928.

PRINCE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE

Portrait par Grassi, 1807.

HG.D
L72545

PRINCE DE LIGNE

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE MA VIE

PUBLIÉS PAR

FÉLICIEN LEURIDANT

INTRODUCTION PAR ÉDOUARD CHAPUISAT

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

243688
30
5
1

Copyright 1927 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Le prince de Ligne fut l'agent de liaison spirituel, frondeur et magnifique entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle.

Il s'en rendait parfaitement compte.

Lorsqu'il affirme qu'il ne vend son esprit que pour faire de l'argent, il ne faut pas prendre ces mots au pied de la lettre. Il fait métier d'écrivain et cela lui rapporte, mais — quoi qu'il en dise — ses nombreux ouvrages ne furent pas composés sans programme. Traitant de la statégie, le maréchal entendait l'enseigner. Recueillant ses idées et ses souvenirs, il entendait enseigner encore. Ses conversations, étincelantes, n'avaient pas pour seul but de le faire applaudir ; à la fin d'une longue carrière, elles lui donnèrent l'occasion de transporter ses auditeurs dans un temps disparu, paré de grâce, souillé de crimes, de les introduire dans la mansarde de Rousseau, le château de Voltaire, la cour de Versailles et celle de Catherine « le Grand », dans les ruelles et dans les camps, dans les jardins dont il avait dessiné l'enchantement et sur les champs de bataille où il eût voulu — de toute son âme et de tout son courage — saisir la gloire.

Elle ne voulut pas de lui — et c'est bien la seule

cruelle que le « prince charmant » ait jamais rencontrée. Il dut renoncer à se présenter devant la postérité comme un grand homme de guerre. Il en ressentit la plus vive amertume. Elle perce dans maintes de ses œuvres. On la verra sourdre aussi dans ces cahiers. Ligne étale sous nos yeux ses aventures, ses bonnes fortunes, trace des portraits, donne des conseils, se dresse, page à page, le sourire aux lèvres, devant ses lecteurs : il ne réussit pas à les tromper. Ils distinguent bien vite que cet homme n'a pas connu que le plaisir. Il eut, lui aussi, ses déceptions, ses chagrins. La mort d'un fils adoré, l'espèce de disgrâce qui l'écarta des commandements les plus recherchés sont des épines dans sa chair. Ligne jongle avec son amertume, il ne l'efface pas. Il se lancera dans les anecdotes les plus légères, voire dans les récits les plus scabreux, elle réapparaîtra marquée d'un mot, d'une allusion. Il y a des eaux noires sous la corolle brillante des nénuphars.

Ligne n'affecta jamais de vivre sous le signe de la vertu. Dans les fragments qu'on va lire et qu'il destinait à la seule postérité, il insiste auprès d'elle bien plus sur ses vices que sur ses mérites. Ses contemporains, par leurs *Mémoires*, permettent de rétablir l'équilibre. Lui-même, influencé par Rousseau sur lequel il laissa des pages si vivantes, voulut faire une confession publique ; car c'est une confession que ces fragments où il disserte moins qu'il ne conte, où il passe d'une chose à l'autre, d'un incident à un autre, d'un amour à l'autre avec la crainte toujours sensible d'omettre un détail concernant son caractère dans ce qu'il a de moins attrayant.

Et c'est bien ceci qui rend si attachante la lecture des

Posthumes : ce besoin absolu de sincérité, ce besoin absolu de déposer tout fard mondain, d'être là, debout devant ceux qui l'écoutent à plus d'un siècle de distance, avec toute sa grâce, certes — il n'eût pas su s'en dispenser — mais aussi avec toutes ses vilenies.

A lire tel paragraphe où il semble se complaire dans le scandale qu'il causa — ou qu'à l'époque il masqua — ne crions pas au cynisme. A l'entendre évoquer telles galanteries en citant des noms de femmes un instant aimées, ne nous hâtons pas de crier à la trahison. En repassant sa carrière amoureuse, cet amoraliste a donné un bilan non pas comme le don Juan qu'exciterait encore au soir de la vie la seule réminiscence de ses passions, mais comme un philosophe établissant une liste d'arguments. Sans doute quelque fatuité se glisse-t-elle parfois dans ses notes. Sans doute celles-ci manquent-elles parfois d'élégance. Mais il y a la conclusion, la conclusion que l'on pressent avant le point final et qui porte Ligne, sinon à d'amers regrets — ce ne serait pas sa manière — du moins à de divines espérances.

Il datera de Tœplitz, le 1er mai 1797, une préface pour les *Posthumes* où se trouvent ces mots :

« Dites-vous à vous-mêmes, mes enfants, mes amis, mes gens, à qui j'ai donné si mauvais exemple, mes chers lecteurs, que si celui qui s'est si bien amusé dans sa vie, comme vous le verrez ici, vous dit de vous convertir, vous pouvez le croire. »

Et encore :

« Le sermon d'un mauvais sujet, qui croit cependant tout ce qu'il doit croire, fait plus d'effet que celui d'un saint. »

Sous le pourpoint de l'homme de joie, le chrétien était demeuré. Par conviction? par crainte? A ses « chers lecteurs » de prononcer. Il y a là un cas psychologique. Il faut l'étudier sans idée préconçue et pour cela il est nécessaire de placer Ligne dans son cadre, de tenir compte de son éducation, des milieux où il fut jeté, de son tempérament romanesque, de son esprit en constante recherche, de la bonté de ce soldat, de la naïveté de ce soi-disant roué, et, surtout, dans tous les domaines, de son perpétuel désir de plaire.

***

L'éducation de Charles-Joseph fut vraiment hachée. Il n'avait pas cinq ans lorsque sa mère, née princesse de Salm, mourut le 27 décembre 1739. Son père eut désormais seul la responsabilité de son éducation. A travers les souvenirs de Charles-Joseph, Claude-Lamoral II apparaît en traits durs. Le fils déclare tout uniment que son père ne l'aimait pas, ajoutant, à titre d'excuse : « Ce n'était pas la mode alors d'être bon père ni bon mari. » La princesse avait grand peur de son époux, militaire qui savait, à Belœil, tenir l'état d'un roi ; il l'obligea à accoucher en grand vertugadin « et elle mourut de même quelques années après, » tant il aimait les cérémonies et l'air de dignité.

Le prince Claude-Lamoral finit par chasser — ou presque — son fils, mais, auparavant, il s'était préoccupé de le faire instruire. D'une gouvernante amoureuse de son élève, l'enfant passa aux mains de l'abbé du Verdier. Les intérêts sentimentaux de cet ecclésiastique

s'étant rencontrés avec ceux du prince Claude, celui-ci confia Charles-Joseph à ses pages, puis à un curé de campagne plus connaisseur en gibier qu'en belles-lettres. Un amateur d'églogues écrites et vécues lui succéda. Un officier ignorant survint encore, puis un théologien et, de nouveau, un capitaine de hussards aux mœurs plus que louches, pour aboutir à un troisième ex-jésuite, M. de La Porte, qui, enfin, donna au jeune homme le goût des choses de l'esprit : « Si je valais quelque chose, a pu écrire le prince de Ligne, ce serait à lui que je le devrais. »

Livré dès l'enfance au jeu des passions, Ligne n'est pas seulement un Chérubin coquet, gourmand et chapardeur, il est aussi un liseur infatigable, féru d'histoire militaire. Il est épris d'héroïsme ; il ne rêve que batailles, faits éclatants, lauriers. Tour à tour séduit et séducteur, il se mêle pourtant d'écrire et accumule les notes. Il a quinze ans lorsque l'empereur, qui l'entrevoit à Vienne, le nomme chambellan. A dix-sept, il est enseigne dans le régiment d'infanterie de Saxe-Gotha, dont son père est colonel-propriétaire.

Sa vie militaire commence : il la traduit bien vite en contes licencieux. Il jouit, d'ailleurs, à pleins bords de son existence en garnison et se laisse à peine distraire par son mariage avec Françoise, princesse de Lichtenstein, qu'à vingt ans lui imposa son père. La jeune épouse en avait quatorze. Malgré des qualités qu'il ne nie pas, elle lui fut indifférente. Son cœur était à Vienne, à Bruxelles, partout si ce n'est à son foyer. Il fait cependant figure d'homme de guerre, mène grand train, s'endette avec ostentation ; il est vrai qu'à l'entendre son père ne

lui envoya pas un sou durant toute la guerre de Sept ans. L'armée est sa vraie famille : il a pour elle un culte mystique. Il écrira avec orgueil : « J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, mais jamais un soldat. » Il se donne de toute son âme au métier des armes et, sans avoir livré lui-même de grandes batailles, il connaît les longues campagnes, les surprises, les combats, l'assaut, se plaît au son du canon et ne s'attarde pas à pleurer les morts qui jonchent sa route.

Encore qu'il y déploie toute sa fougue, la guerre même lui est occasion à frivolités. En 1759, c'est lui qui est chargé de porter à Versailles la nouvelle de la victoire de Maxen et de la défaite des Prussiens. Il trouve une cour naïvement étonnée et lui posant des questions n'ayant qu'un lointain rapport avec les événements. C'est ainsi qu'un ministre lui demande s'il y a beaucoup de vieillards à Vienne, que Louis XV s'enquiert des maréchaux portant perruque, que Mme de Pompadour — « seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première qui était une vieille Polonaise mal élevée » — demande avec candeur des renseignements sur les sacrifices de la cour de Vienne, etc., etc.

Le brillant officier de l'impératrice d'Autriche s'amuse fort de ces propos et s'amuse encore tout l'hiver à Paris d'une autre façon. Ses extravagances y font sensation ; les coureurs roses, les boxeurs, les nègres dont il s'entoure donnent à ses exploits une allure fastueuse.

Sait-il gré aux Français de ses succès?

Sa confession prouve assez que, contrairement aux apparences, il nourrit, dès la Révolution, des sentiments de rancune, à peine tempérés par de la pitié, vis-à-vis

de la France. Homme d'ancien régime, il était cependant d'esprit trop libéral pour n'en pas voir les défauts et ne pas signaler les menaces qui grondaient ; mais il était pris par la grâce de l'époque, la douceur de vivre pour les gens de son état. Paris le retenait. Paris et surtout Versailles.

Car voici l'aveu très simplement énoncé, et pour la première fois, dans ces *Fragments :* ce qu'il aimait dans la France, c'était qu'elle eût sur son trône une princesse d'Autriche et que cette princesse fût Marie-Antoinette, née pour régner et qui régna un temps sur son cœur. Il prend avec véhémence la défense de la jeune souveraine — injustement et ignoblement accusée — qui lui avait marqué de l'amitié. Il ne pardonnera jamais son exécution. Il a joui profondément de Paris, il y a aimé, il y fut aimé : Marie-Antoinette disparue, il trace une croix sur le passé et ne voit plus de la France que ses imperfections. Attiré par le génie de Napoléon, il demeurera toujours sur la réserve et refusera de lui être présenté. Il y a un sang précieux dans le fossé qui sépare le trône des Bourbons de celui du « Diable ».

Ses propos malicieux sur l'empereur d'Autriche, corrigés, du reste, par d'autres appréciations plus flatteuses, ne doivent pas donner le change : Ligne est bien soldat de l'Autriche avant tout. Il se dit cosmopolite et c'est exact en ce qui concerne ses traditions de famille, sa culture, ses relations. Mais il est prince d'empire et le Hainaut seul, où il a noué tant d'attaches populaires parmi ses chers Wallons, peut, avec Vienne, lui offrir une patrie. Les témoignages abondent, à cet égard, dans les *Fragments de l'histoire de ma vie.*

Ses études et ses propos stratégiques se rapportent tous à la position de l'Autriche dans les divers conflits. C'est pour elle, ou, plus exactement, pour sa dynastie qu'il rêve de se battre ; la guerre est, pour son tempérament, une nécessité ; il est navré lorsqu'il est contraint au repos, lorsqu'il est retardé dans son avancement. Il se rattrape en faisant dans la coulisse œuvre de tacticien. Les missions diplomatiques dont il est chargé n'atténuent jamais ses regrets de n'être pas devant une redoute à emporter et ses talons rouges ne lui font pas oublier ses éperons.

Mais il joue de malheur : les grands faits d'armes ne lui sont pas réservés. A son gré les armistices interviennent toujours trop tôt, et, lorsque l'Autriche n'est pas en lutte, il songe à prendre du service à l'étranger.

Ligne vécut pourtant des heures troublantes. Il assiste en 1756 au fameux renversement des alliances, alors que Frédéric II concluait, contre les intérêts de la France, un accord avec l'Angleterre, en guerre avec elle. Outré de la dérobade de la Prusse, Louis XV se tourna vers l'Autriche et signa avec Marie-Thérèse le traité de Versailles (1er mai 1756), comportant la garantie réciproque en cas d'agression. C'était, du même coup, pour Louis XV une jonction politique avec Catherine ; et c'était la création de la coalition contre Frédéric II.

Le prince de Ligne, on peut le croire, suivait tous ces événements avec un intérêt passionné ; s'il n'avait pas encore conquis les hauts grades, il avait déjà en matière militaire un sens critique aiguisé. Il devait plus tard s'adonner avec vivacité à ses éloges et à ses blâmes.

Ses appréciations sur les grands capitaines du temps

sont à retenir. Il les approche tous, même Frédéric, l'ennemi, dont il sut apprécier le génie avec objectivité, malgré la cuisante défaite qu'il infligea le 3 novembre 1760, à Torgau, à l'armée autrichienne. A maintes reprises, on sent qu'il fut véritablement exaspéré des lenteurs, des temporisations des chefs autrichiens, encore qu'il mît plus tard dans ses écrits au-dessus de tout reproche Loudon et Lacy, dont l'attitude lui parut digne des héros de l'antiquité. Quant à Kaunitz, — vaniteux « sans cesse en galanterie vis-à-vis de lui-même » — il le juge sans indulgence malgré l'éclat de sa réputation. Soyons juste : il y a peut-être quelque rancune dans ses jugements. Il ne pardonnait pas que le commandement de l'armée ne lui eût pas été confié aux Pays-Bas, « que je connais, écrit-il, comme ma chambre. »

On connaît l'issue de la guerre de Sept ans : elle assura la maîtrise des mers à l'Angleterre, la suprématie militaire à la Prusse en Allemagne ; elle permit à l'Autriche de se dégager en Orient de la tutelle de la France et à la Russie de réorganiser ses armées. La France y perdit une partie de son prestige, et c'est, dès lors, sans son intervention que l'Autriche, la Prusse et la Russie traitèrent leurs intérêts.

***

Durant la paix, le prince de Ligne se voua à maints travaux intellectuels, mais son grade de lieutenant général lui procura des satisfactions d'un autre ordre. Il assiste à l'entrevue de Joseph II et de Frédéric. En Belgique, il se lie avec le comte d'Artois, le futur Charles X, qui l'entraîne à Paris où le salon de Mme du

Deffant et celui de Mme Geoffrin se disputent « l'homme aimable entre les plus aimables » (1). Au cours de nombreux voyages, il apprend à connaître tout ce qui compte en Europe.

La guerre de la succession de Bavière le met en évidence : il commande en 1778 avec succès l'avant-garde autrichienne de l'armée du maréchal Loudon. La paix, de nouveau, et, de nouveau, les voyages. Saint-Pétersbourg, tout d'abord, où, sous prétexte de soigner des affaires de famille, il négocie entre Joseph II et Catherine ; il entre dans les bonnes grâces de la fière impératrice au point d'être autorisé à plaisanter avec elle sur un ton de franche camaraderie et même, au cours de propos de table, à la tutoyer !

Contre la diplomatie française, Ligne était chargé d'engager Catherine à ouvrir la lutte contre les Turcs. Une terre immense qu'il reçut de l'impératrice en Crimée lui fournit l'occasion de reparaître à la cour de Russie et de préparer l'entrevue de Kherson entre les deux souverains, entrevue qui décida de la guerre contre les Ottomans.

Au cours des conversations et faisant preuve, comme c'était souvent son cas, d'une réelle largeur de vues politiques, Ligne n'hésitait pas à invoquer la nécessité de « rétablir les Grecs », soutenu d'ailleurs par Catherine, alors que Joseph II, plus positif — et songeant à l'avenir — hochait la tête en murmurant : « Que diable faire de Constantinople? » Ainsi Ligne devançait-il d'une trentaine d'années l'opinion européenne en plaidant la

(1) *Mémoires et mélanges historiques et littéraires* (Paris, Dupont 1827), t. I, p. VII.

cause de la libération de la Grèce soumise au joug ottoman ; il devait aussi réclamer avec insistance du prince Potemkin qu'il rendît la Moldavie et la Valachie indépendantes et marchât sur Bucarest.

Charles-Joseph vécut au bord de la mer Noire des jours enchanteurs ; ses lettres à la marquise de Coigny content avec une verve étincelante ses promenades fantasmagoriques en Tauride ; il date ses messages : « de ma galère », « de Cherson », « de Parthenizza », « de Carassbazar », « de Caffa ou l'ancienne Théodosie », « de Toula ». Puis il quitte ses Tartares et joint Moscou. La grande ville est décimée par la famine. Ligne n'a garde d'oublier de le noter et note aussi le geste romantique de l'archevêque Platon : comme en sortant de son jardin, la princesse Galitzine lui demandait sa bénédiction, il prit une rose avec laquelle il la lui donna.

Mué, un temps, en diplomate, Ligne retourne aux armées dès que celles-ci rentrent en scène : général d'artillerie, placé sous les ordres de Potemkin, « qui n'a d'autre peigne que ses doigts » mais possède un zèle dévorant et du génie, en décembre 1787, c'est d'Élisabethgorod qu'il écrit à Joseph II. L'année suivante, le même souverain reçoit, datées du camp de Novo-Gregori, des lettres du prince d'où celui-ci peut annoncer, au mois de mai, la première victoire du prince de Nassau — dont « l'épée est une baguette de sorcier » — sur le capitan pacha. Du camp sous Oksakof, il envoie le récit des engagements contre les Turcs et pousse un soupir de soulagement lorsqu'il peut enfin quitter une région où il était « bien las de ne voir depuis un an que la mer et des déserts ».

Il a décrit les délices de Jassy, où, à la fin de 1788, il fait sa cour à des femmes charmantes, issues d'anciennes familles grecques, vêtues de gaze légère cousue de sequins, coiffées de turbans couleur de feu et parlant le roumain.

On le retrouve en juin 1789 à Semlin, devant Belgrade défendue par Osman ; Ligne fait ouvrir la tranchée et contribue ainsi à la prise de la ville. Il y est aidé par des troupes vraiment bigarrées, puisqu'il commande à la fois à des Hongrois, des Polonais, des Bohémiens, des Tyroliens, des Allemands, des Wallons, des Italiens, des Croates, auxquels sont venus se joindre quinze mille déserteurs français. Il reçoit alors la cravate de commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse.

***

Les récits des *Fragments* sont fort mêlés : Ligne conte au fur et à mesure que ses souvenirs lui reviennent et sans chronologie. Il va glanant dans sa prodigieuse mémoire, aidé par les notes de son secrétaire. Mais douze campagnes, quarante étapes de Vienne à Paris ou de l'armée à Vienne, deux cents trajets Bruxelles-Paris, deux voyages en Russie, deux voyages en Pologne, des séjours en Moldavie, en Crimée, en Provence, deux cents voyages encore de ses commandements pendant la paix aux Pays-Bas, à ses campagnes — ce va-et-vient continuel est sensible dans les brefs paragraphes qu'il transcrit dans ses cahiers. Si le lecteur ne peut suivre d'une manière régulière le fil de la carrière, du moins est-il constamment en contact avec la pensée du prince.

Celui-ci semble parfois se contredire : ainsi lorsqu'il laisse un instant de côté ses idées concernant l'agrandissement de l'Autriche pour prôner l'avènement de la paix. Dans l'intéressant ouvrage qu'elle lui a consacré (1), Mlle Marthe Oulié le présente même comme l'un des parrains de la Société des Nations.

Il est de fait que Charles-Joseph préconise des groupements d'États destinés à conduire à une union de toutes les nations, dont la seule et même armée ne devrait être, en somme, qu'une police. (On sent ici l'influence de Rousseau, qu'il admira profondément s'il lui décocha parfois certains traits de sa façon.) Ligne va jusqu'à souhaiter la reconnaissance d'une langue internationale.

A Potsdam, il suggère à Frédéric-Guillaume III de fonder une Grande-Allemagne, comprenant l'Autriche : première phase, selon lui, devant mener à d'autres unions. Mais cela, il s'en rend compte, n'est pas encore réalisable. C'est un appel qu'il lance, un appel qui lui est dicté par sa profonde connaissance de la psychologie des vaincus, « qui toujours recommencent la guerre par désir de revanche (2) ». Un appel et une prophétie. Pour l'heure, homme de sens pratique, il maintient sa position de nationaliste autrichien, ne voulant pas que sa philosophie domine dans son esprit les possibilités de la politique.

Son scepticisme, on le voit, vient constamment contrecarrer ses élans. Encore faut-il s'entendre sur « son scepticisme ». Cynique très souvent, nous l'avons dit, il a

(1) *Le prince de Ligne*, Paris, Hachette.
(2) *Ibid.*, p. 47.

des retours imprévus : il nourrit son imagination de paysages grandioses ou de représentations splendides, fait de son voyage en Tauride avec Catherine II une éblouissante apothéose ; il sympathise avec Pascal ; il note avec un soin minutieux tous les événements ou les petits faits qui lui paraissent tenir du merveilleux, voire de la sorcellerie, dresse une véritable liste des accidents mortels auxquels il a miraculeusement échappé. S'il se vante d'avoir berné Cagliostro, il écrit pourtant : « J'ai quelquefois du plaisir à être superstitieux. C'est, je crois un besoin de l'âme, et c'est peut-être une preuve de son immortalité. » Théologie rudimentaire, soit, mais qui devait le mener au respect du sentiment religieux.

Chrétien par intermittence, il eut toujours le culte de la bonté individuelle bien qu'il conseillât souvent, par prévoyance militaire, des malheurs collectifs tels que ceux qui résultent de la guerre. Il dira, certain jour : « Je voudrais que cette année-ci tous les empereurs fissent la guerre aux Français, » mais, d'autre part, il revendique pour chacun le droit au bonheur et s'efforce, autant que cela est en son pouvoir, d'en donner aux autres : « Ma moralité consiste à rendre tout le monde heureux autour de moi, » et, malgré ses incartades, ses débordements, ses coups de tête, sa vanité, il a presque toujours réussi « à rendre heureux autour de lui ». Ses soldats le chérissaient, surtout ses Croates et ses Wallons. Ses sujets de Souabe — il avait reçu l'abbaye et le territoire d'Edelstetten — voyaient en lui un souverain aimable et généreux, d'un accueil gracieux pour les plus humbles. Sa popularité était extrême, les foules l'accla-

maient lorsqu'il les traversait en quelque cérémonie. Était-il reconnu dans un théâtre? son entrée était applaudie autant que celle des acteurs. Dans ses relations avec les empereurs, impératrices, rois, reines, princes et maréchaux, il put se laisser aller à des mots qui lui barrèrent les avenues de certains honneurs, jamais il ne prêta la main aux louches intrigues.

La révolte des Pays-Bas, conduite par van der Noot, préoccupa vivement le prince et fut cause pour lui d'une disgrâce momentanée. Non qu'il y eût pris part, mais l'un de ses fils s'était lancé dans la bagarre du côté des rebelles, et l'on savait aussi que van der Noot avait essayé d'attirer à lui le prince de Ligne dont l'immense popularité eût valu, pour l'action révolutionnaire, autant qu'une armée.

Le prince — faut-il le dire puisque nous avons déjà marqué son loyalisme vis-à-vis de la maison d'Autriche? — le prince n'entra jamais dans les complots des rebelles ; bien plus : il fit tout pour empêcher son fils Louis de compromettre à la fois le passé et l'avenir des Ligne en adhérant à la révolution. Victime des apparences et, sans doute, des jaloux, le prince perdit, un temps, les faveurs de Joseph II. Le monarque, sur son lit de mort, devait, cependant, revenir de ses préventions, engager Ligne à retourner aux Pays-Bas, à rester même dans sa « patrie » et il pardonna au fils de Charles-Joseph une heure d'égarement.

Le prince suivit le conseil de Joseph II ; il retourna aux Pays-Bas, sous prétexte d'y présider l'assemblée des États de Hainaut en sa qualité de maréchal héréditaire de cette province, en réalité parce que, renvoyé de

Vienne par Léopold II, qui écartait les fidèles de son frère défunt, il entendait prendre sa revanche dans l'esprit de l'empereur. On lui sut gré à Vienne de dominer les murmures de l'assemblée en donnant avec fermeté son opinion sur la révolte ; il est vrai que, d'autre part, on lui sut gré à Bruxelles de ne pas hésiter à intervenir en faveur d'une foule irritée par les mesures maladroites d'un gouverneur général. Ainsi la popularité du prince demeurait-elle inviolée.

Conseillé par Thugut — le ministre tant de fois moqué par Ligne — Léopold II devait attendre longtemps encore avant de rendre justice au prince. Celui-ci s'en consolait par la correspondance — avec Catherine II en particulier — et par la rédaction de nombreux ouvrages.

La vieillesse était là, non point dans son cœur toujours grand ouvert, ni dans son esprit, toujours en délicieuse promenade, mais, il dut compter avec elle et subir, en outre, la pauvreté.

En 1807, l'empereur l'appelle au commandement des Trabans de sa garde ; en 1808, il le crée tardivement feld-maréchal ; mais Ligne, malgré ses titres, ne joue plus qu'un rôle secondaire. Il semble que ce soit par simple politesse et par égard pour un brillant passé de courtisan qu'on le consulte parfois sur quelque plan d'opération. Il le sait. Il est trop philosophe pour s'en désoler, mais il en conçoit quelque amertume, d'autant plus que l'Europe, dont il a suivi les événements pas à pas, lui semble vouée à la destruction si elle ne sait pas résister au joug napoléonien.

Les *Fragments* expriment à cet égard le fond de sa pensée. Le prince brûle du désir de prendre lui-même la

conduite des troupes. Il avait naguère conseillé, avec un brin de mépris, les émigrés et les « émigrettes » lorsqu'ils fuyaient la France ; il avait prêché à Catherine une action d'ensemble contre la France révolutionnaire ; de même, il voudrait diriger une campagne de grande envergure contre Napoléon. Il est trop âgé. D'autres prendront les armes à sa place. Pour lui, retiré à Vienne ou dans sa demeure du Léopoldsberg, il ne peut que suivre en spectateur le drame qui se déroule.

Spectateur très avisé. Il refuse, à l'heure où il y aurait quelque profit à en tirer, d'avoir un entretien avec Napoléon ; il lui en coûte, car il est curieux de toutes les gloires, de toutes les grandeurs et parce qu'il ne peut s'empêcher d'admirer le « bandit couronné ». Il refuse, car il prévoit ce que le règne de l'empereur des Français a de temporaire, de limité dans l'histoire. Gardien d'une tradition, n'ayant d'autre ambition que d'être honoré dans le cadre de cette tradition, il n'entend pas se commettre avec celui qui prétend fonder une cour, mauvaise copie de celle où Charles-Joseph connut les succès les plus flatteurs et les plus tendres ; avec celui qui brise les vieux sceptres et les remplace par des couronnes chancelantes ; avec celui qui oppose à l'hégémonie de la maison d'Autriche, à la puissance de l'empire des tsars, les prétentions d'un maître du monde.

De ce maître, il enregistre les triomphes avec angoisse et souligne les erreurs avec joie. Au moment où l'Europe subjuguée, terrifiée, assiste à la marche sur Moscou, Ligne prédit que la fin de la carrière de Napoléon approche. Il blâme les Viennois tour à tour perdus dans leurs mondanités et noyés dans leurs larmes, don-

nant à leur capitale tantôt l'aspect d'une ville qui ne fut fondée que pour la joie et les plaisirs faciles, tantôt transformée en cité de lamentation, en « Jérémiestadt ».

Entre son âne, sa chèvre et son chien, qui viennent auprès de son lit dans sa maison des champs, il discute avec lui-même. A Vienne, dans un logement dont M. et Mme Eynard ont décrit avec tant de pittoresque la simplicité (1), il émettra franchement son opinion devant ceux qui lui rendent visite.

Car il demeure le centre d'une vraie petite cour : on cherche chez lui l'écho du passé, la vision des suprêmes élégances d'antan. Désaxé par la guerre, le monde est sans pilote. Le prince de Ligne, témoin d'un âge effondré dans la tourmente, apporte des précisions sur ce qui fut, dit ce qui pourrait être. De même qu'autrefois il fallait avoir vu Voltaire, Rousseau et Lavater, de même il est de bon ton de rendre visite au prince de Ligne. En 1814, il reçoit encore, comme naguère, des souverains. Tout ce qui compte sur la terre se le dispute. Malgré son grand âge — soixante-dix-neuf ans — il est de toutes les fêtes, de toutes les redoutes, de tous les galas. Il y est fêté, choyé ; il ne ménage ni ses audiences, ni ses visites, ni sa santé. Il croit assister à une résurrection des grands siècles. Il juge que l'Europe se ressaisit enfin, que les trônes menacés par les révolutionnaires et les usurpateurs ont restauré leurs bases.

Ce monarchiste d'essence ne conçoit pas la possibilité d'autres régimes. L'idée républicaine est pour lui un monstre. Il ne l'accepte que pour la Suisse. Avec une

(1) *Journal de Jean-Gabriel Eynard*, t. I ; *Au Congrès de Vienne* (Paris, Plon) et *Annales prince de Ligne*, t. I, p. 120-130.

indulgence quasi romantique, il avait écrit dans ses *Écarts* : « De tous les pays qui sont en République, je n'en connais qu'un qui soit fait pour cela : c'est la Suisse, parce qu'on y est bon, éclairé, vertueux. C'est là seul que le climat, la religion et le gouvernement y concourent. » Mais on peut croire qu'en traçant ces lignes, le maréchal, ici encore, était guidé par son respect d'une tradition, une tradition qui avait fait de la Suisse, dès 1291, une nation ordonnée par le régime démocratique.

Au coup de clairon donné par la monarchie traditionaliste, le vieux courtisan sort de son humble retraite et lance les dernières fusées de son esprit à la gloire des principes retrouvés. Il se dépense auprès des monarques, court d'une chancellerie à l'autre, d'un entretien à un autre entretien, d'une cérémonie à une autre cérémonie.

Et il en meurt...

Il meurt et entraîne avec lui la grâce, la bonté et la reconnaissance : Mme Eynard, cette Genevoise ravissante dont le prince avait distingué la fraîcheur de sentiments parmi les fastes et la volupté du Congrès de Vienne, a dit l'émoi causé par le décès du maréchal et l'oubli qui, quelques jours plus tard, tenta de recouvrir son nom.

Maréchal sans armée, prince sans principauté, Charles-Joseph ne laissait pas aux grands d'héritage à convoiter : sa mémoire n'était pas intéressante pour les cabinets européens. Les services qu'il avait rendus à l'armée autrichienne étaient éclipsés par les lauriers des généraux alliés. Il avait joué son rôle lors de la magnificence de monarques défunts : il n'avait pas été appelé à participer aux victoires de leurs successeurs qui redoutaient peut-

être, *in petto,* ce faiseur de comparaisons. A Vienne même, durant le Congrès, les « mots » de Talleyrand se substituaient dans les salons à ceux du prince de Ligne.

Sa royauté, incontestable, paraissait avoir été éphémère.

Or la royauté de l'esprit est la seule qui ne périsse jamais et nul ne pouvait l'enlever à Ligne. Il avait pris soin d'en assurer la pérennité par des travaux importants. Il avait aussi prévu que ses souvenirs, à cent ans de distance, offriraient de l'intérêt. Il avait conscience de sa supériorité intellectuelle. Le maréchal entendait commander, le prince voulait régner par delà le tombeau. Il n'admettait pas de disparaître une fois pour toutes, comme un officier tombé en quelque obscur combat ou comme un roitelet automatiquement remplacé.

Il avait veillé sur sa renommée et y avait pris un plaisir extrême, trouvant même des encouragements à l'action : « de toutes les illusions, la plus agréable c'est l'espoir d'occuper de soi après qu'on n'existe plus. Cette fumée de gloire n'est pas déraisonnable et peut faire faire de grandes choses. » Vanité, mais aussi noble intention d'accomplir une œuvre durable.

***

On lira avec le plus vif intérêt dans l'introduction de M. Félicien Leuridant à ces *Fragments* inédits jusqu'ici, comment le prince de Ligne mit en pratique la maxime que nous venons de citer. Mais il faut bien le dire : si le souhait du prince s'accomplit aujourd'hui, c'est grâce, en très grande partie, à M. Félicien Leuridant.

Auteur d'innombrables études concernant Charles-Joseph, habile à démêler ce que le prince ne marque parfois que par sous-entendus, mémorialiste, en quelque sorte, de sa vie, M. Leuridant a éclairé de nombreux rayons la figure de son illustre compatriote.

Il ne s'est pas borné à cette tâche ; il ne s'est pas fait le thuriféraire d'un homme dont les vices découragent souvent la sympathie qu'il vient de conquérir ; M. Leuridant a vu plus haut : il sait qu'un peuple ne vit pas de pain seulement, qu'il a besoin de chercher parfois dans son berceau des valeurs intellectuelles, que la Belgique, en un mot, qui se connaît en héroïsme, peut aussi, doit aussi honorer ceux qui, dans le domaine infini de l'esprit, lui assignent une place honorable.

Philippe de Commines autrefois, hier le prince Charles-Joseph de Ligne, sont, avec leurs défauts et leurs qualités, des gloires nationales que la Belgique, aujourd'hui hors de la souveraineté de la France, servie par le premier, et de celle de l'Autriche, servie par le second, ne peut méconnaître.

Nul mieux que le savant directeur des *Annales du prince de Ligne* n'était capable de déchiffrer les textes que l'on va lire, de les annoter, de procéder à un travail critique infiniment délicat et minutieux.

Si la découverte à Stuttgart d'un précieux manuscrit lui a occasionné ce nouveau labeur, je m'en excuse publiquement auprès de lui. Les érudits, comme les lecteurs moins versés dans les déterminations historiques, jugeront, à lire ces deux volumes, de la reconnaissance qui lui est due.

ÉDOUARD CHAPUISAT.

INTRODUCTION

Voici enfin, plus d'un siècle après la mort du feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne, la première publication intégrale de ses mémoires dont il disait : « Je n'écrirais pas tout cela si l'on devait me lire à présent, mais dans cent ans, ces petites choses qui ont l'air d'être des riens feront plaisir. »

Les mémoires du prince de Ligne ! Que de savants refusent, aujourd'hui encore, d'admettre leur authenticité ! Prudence bien légitime sans doute, car nous savons maintenant que les publications faites en 1829 par la *Bibliothèque universelle* et en 1846 par la *Revue nouvelle*, n'en ont révélé qu'une portion infime, — pas même la cinquième partie, — et encore en l'élaguant de tant de particularités curieuses qui sont la caractéristique d'une époque et ajoutent à la valeur historique de mémoires authentiques.

Les volumineux manuscrits des œuvres posthumes du maréchal de Ligne, acquis en 1815 par le libraire Cotta de Stuttgart, ont passé par des vicissitudes assez compliquées qui ont retardé indéfiniment leur publication. Nous allons essayer d'en retracer sommairement l'his-

torique d'après les pièces d'archives que nous avons pu consulter.

Feu le prince Louis de Ligne nous avait, en 1914, autorisé à copier et à publier le manuscrit conservé au château de Belœil et que nous savions provenir du libraire Cotta. La même année un historien autrichien nous signalait, sans vouloir nous donner de précisions, l'existence d'un autre manuscrit beaucoup plus important. La guerre survint qui interrompit nos recherches et pour ne pas faire un travail incomplet et inexact en préparant une édition basée sur le seul manuscrit de Belœil, nous demeurions en expectative lorsque M. Édouard Chapuisat découvrit... chez le libraire Cotta, le manuscrit qui nous avait été signalé.

M. Édouard Chapuisat, avec une bonne grâce et une rare délicatesse, dont nous lui sommes profondément reconnaissants, a bien voulu nous abandonner ses droits d'éditeur. C'est à lui que nous devons de pouvoir enfin réaliser le vœu du prince Louis de Ligne de voir publier une édition complète des Mémoires de son illustre ancêtre.

Nous exprimons aussi notre respectueuse gratitude à S. A. la princesse Marie de Ligne, à S. A. le prince Eugène de Ligne et à l'Institut national Ossolinski, propriétaires actuels des divers manuscrits des *Fragments*.

Nos pensées reconnaissantes se portent également vers M. Henri Lebasteur, le prince Charles-Adolphe Cantacuzène, M. le comte Ernest de Ganay, et tous les « Amis du prince de Ligne », au concours desquels nous n'avons jamais fait appel en vain.

***

Nous ne nous étendrons pas ici sur le caractère des *Fragments*. Ligne, dans les diverses préfaces et les réflexions qui sont éparses dans ces deux volumes, s'est expliqué assez longuement sur ce sujet.

Les *Fragments* « sont encore un ouvrage à lacunes, mais qui est-ce qui ose faire une confession générale? » Les récits sont rédigés après coup, à l'aide de souvenirs déjà lointains ; parfois ils sont de seconde main, d'après des informations d'autrui, puis, à la fin de sa vie, ils sont écrits presque au jour le jour.

Le « journal » de son archiviste Leybeg, qu'il retrouve, sera pour lui ce que fut pour Saint-Simon le « Journal de Dangeau ». Il s'en servira comme d'un aide-mémoire et il y rencontrera parfois une base chronologique, dont il fait d'ailleurs peu de cas.

On trouvera dans cet ouvrage beaucoup de redites. Bien qu'il se dise « fidèle secrétaire de ma tête (1) », souvent il hésite et se répète : « Ai-je dit quelque part, car j'aime mieux qu'on s'ennuie à me voir me répéter qu'à me lire (2).... » Et ailleurs : « N'ai-je point écrit, car comme je ne me relis jamais et n'écrivant qu'à bien des années de distance, je crains de me répéter (3)... »

« Mes éditeurs, dit-il encore, ne vous donnez pas la peine de réformer mes répétitions, s'il y en a. Je ne me lis jamais. J'écris quelquefois ce qui m'est arrivé il y

(1) Cahier VII.
(2) Cahier VI.
(3) Cahier XI.

a cinquante ans. Mes lecteurs, passez-les si vous avez assez de mémoire pour vous en ressouvenir (1). »

Ainsi Saint-Simon s'en était excusé en disant : « Tout bien considéré, j'estime qu'il vaut mieux hasarder qu'il m'en ait échappé quelqu'une que de ne pas mettre sous les yeux un tout ensemble si intéressant (2). »

A travers les idées ou les préjugés de caste et d'éducation, à la faveur d'un esprit singulièrement éclairé et brillant, on appréciera parfaitement l'authenticité des anecdotes et la sincérité et l'impartialité du mémorialiste.

L'idée première d'écrire des Mémoires est venue au prince de Ligne du plaisir qu'il a éprouvé à lire « ceux de Mme de Caylus, de la mère du Régent, de Saint-Simon et de cinquante auteurs d'anecdotes de la cour de France de ce temps-là. » Malgré toutes celles qu'il avoue avoir oubliées « et qui vaudraient peut-être mieux que tout cela », le recueil complet de ses *Fragments* lui vaudra peut-être d'être considéré enfin comme le Saint-Simon de cette Europe du dix-huitième siècle, dont il incarne si bien le type cosmopolite, et dont il fut le meilleur témoin.

***

Le bibliographe Quérard signale que les *Œuvres posthumes* de Ligne ont été publiées à Vienne et à Dresde, en 1817, en six petits volumes in-8°, sans donner d'autres détails (3). Le baron de Reiffenberg dit également que

(1) Cahier XXIX.
(2) *Mémoires*, t. XXII, p. 134.
(3) *La France littéraire*, t. V, p. 306-307, et t. XI, p. 225.

ces œuvres parurent en 1817, mais que « les goûts et les mœurs avaient changé : ces dernières publications d'un talent déjà affaibli par l'âge n'eurent guère de l'écho (1). »

Les membres de la famille eux-mêmes ne sont pas mieux informés. Une des filles du maréchal, Flore, baronne de Spiegel, écrivait au prince Eugène, de Vienne, le 28 octobre 1834 :

« ...Comme vous faites bien de conserver et de restaurer tout ce qui a rapport à la famille ! Ce que vous avez arrangé doit faire un bel et noble effet : votre grand-père aurait peint tout cela en couleur de rose, et puis il aurait fait des petits jardins chinois...

« Avez-vous quelque connaissance de ces quatre gros volumes de ses Mémoires? Mme Rosalie (2) prétend les avoir eu en mains chez un libraire, en Italie, je crois, et M. O'Donnel prétend que c'est un volume qui a été fait à l'héritier de Cotta. Je ne comprends pas comment cela ne vous est pas encore parvenu, car on a ici tout ce qui paraît quinze jours après la publication. Je n'ai pas grande idée du contenu de ces quatre volumes (3)... »

Mais jusqu'à ce jour, l'indication bibliographique de Quérard n'a pas été complétée et les recherches méthodiques les plus minutieuses n'ont donné aucun résultat et pour cause : cette publication n'a pas été faite.

***

Il fut dit, à l'époque de la mort du prince, peut-être pour calmer certaines susceptibilités, pour décourager

(1) *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XIX, 1845.
(2) Rosalie Rzewuska dont il sera question dans les *Fragments*.
(3) Archives de Belœil.

certaines curiosités en éveil que les œuvres posthumes ne seraient livrées à la publicité que dans un délai suffisant pour désintéresser toutes les convenances, désarmer toutes les malignités. On parla d'un délai de cinquante ans.

A de nombreuses reprises, la famille fut sollicitée. En 1843, le Dr Koreff, le célèbre aventurier allemand qui avait été en relations avec le maréchal, écrit au prince Eugène de Ligne qu'il ne s'explique pas pourquoi cette collection qui offre le plus grand intérêt n'a pas encore paru : « Savez-vous peut-être quelque chose, mon prince, dit-il, qui puisse expliquer ce singulier retard (1) ? »

Le bibliophile H. de L'Isle pose la même question en 1862 (2).

M. de Lescure, en présentant une édition des œuvres choisies du prince, émet des conjectures plus ou moins spécieuses sur l'existence des *Posthumes*. Il avait consulté, en 1888, à leur sujet, le prince Louis de Ligne. Une réponse courtoise mais fort évasive ne le découragea pas et il souhaita la surprise d'une publication : « Nous osons même espérer, écrit-il, que si les dignes descendants du prince de Ligne gardent encore quelques scrupules et hésitent dans l'intérêt même de leur illustre aïeul, à nous donner un dernier recueil d'œuvres posthumes, le fond du panier après sa fleur, ils verront un encouragement et comme le signal de l'occasion dans le succès de tout ce qui est en ce moment publié sur la vie ou les ouvrages du prince de Ligne (3). »

(1) *Annales*, t. VII, p. 51.
(2) *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1878, p. 583.
(3) *Œuvres choisies du Prince de Ligne*, Paris, Jouaust, MDCCCXL.

Dix ans plus tard, le doyen des amis du prince de Ligne, M. Henri Lebasteur, était admis à palper, sous les yeux du même prince, les précieux manuscrits, et, au lendemain de la commémoration de la mort du maréchal, en juillet 1914, l'éloquence de notre ami enleva les dernières hésitations du circonspect et pieux dépositaire de tant de trésors. Pendant les années de guerre « il réfléchit encore et beaucoup sur les appels que lui avaient adressés les amis du maréchal. Il se rendit pleinement compte de la raison de ces insistances : ajuster de plus en plus à la vérité précise et intégrale l'idée qu'on avait pu se faire jusqu'alors d'un personnage saillant, extraordinaire, d'une époque éminemment captivante ; éclairer cette époque elle-même dont ce personnage est à la fois dans toute l'Europe l'expression ou le reflet par son souci de plaire, et l'éducateur ou le coryphée par son prestige personnel, par son charme dominateur... Ainsi la pensée du chef de la maison de Ligne s'élevait au-dessus des scrupules qui paraissent minces au regard de l'histoire éternelle ; il sentit que le document le plus insignifiant en apparence peut avoir une valeur, que les archives les plus secrètes ne le peuvent point demeurer toujours, lorsque les intérêts supérieurs de la fine culture sont en jeu... Et il donna tous pouvoirs de publication (1). »

***

La Révolution française et la déchéance des Habsbourgs dans les Pays-Bas, ont ruiné le prince de Ligne.

(1) *Annales*, t. I, p. 3-5.

La mort de Joseph II a presque mis un terme à sa carrière militaire. Ligne va atteindre la soixantaine. Exilé à Vienne, il est sans emploi, sans argent. Il écrit et bientôt il prévoit que tout le zèle de ses éditeurs attitrés, les frères Walther de Dresde, sera impuissant à imprimer tous les feuillets qui s'échappent avec tant d'abondance de son écritoire. Il est hanté, dès lors, par l'idée de réserver une partie de ses ouvrages pour une édition posthume. Il en parle à maintes reprises dans les tomes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*, dont la publication se poursuit sans relâche.

Dans une sorte de testament mystique intitulé *Préface à mes œuvres posthumes*, daté du 1er janvier 1795, il écrit : « Je prie MM. Walther, entre les mains desquels j'ordonne de remettre tous mes manuscrits, de dire chez moi qu'on vende et qu'on fasse tout ce qu'on peut pour que tous ceux qui sont à mon service aient les mêmes gages toute leur vie (1)... »

Chose remarquable et qui n'est cependant qu'un des traits innombrables qui caractérisent la grande bonté du prince, lui qui n'a pas d'argent et qui écrit désormais pour vivre, ne songe d'abord qu'au bien-être que le produit de ces posthumes pourra procurer aux autres, à ses anciens serviteurs d'abord, puis, comme nous le verrons, dans une autre lettre, à ses anciens soldats.

Ligne a toute confiance en ses éditeurs de Dresde et

(1) *Lettres inédites*, publiées par Jules PETIT, Bruxelles, Olivier, 1878. Voir aussi une autre lettre aux frères Walther, du 30 mai 1795, appartenant au prince Charles-Ad. Cantacuzène et publiée par M. H. Lebasteur. *Annales*, t. I, p. 5.

il est bien décidé à leur donner tous ses ouvrages. Dans une épître il leur confie :

Mes chers frères Walther, bons, aimables amis,
Comment protégez-vous un si mauvais auteur?
L'un de vous deux sourit, l'autre demande grâce
Pardonnez-nous, dit-il, et pour la quantité
Excusez, oubliez, passez la qualité.
Il n'est pas employé ; que voulez-vous qu'il fasse?
Il ne fait point de mal hormis à ses lecteurs
Et les dangers qu'il fait courir aux imprimeurs.
. . . . . .
Mais, chers messieurs Walther, mes excellents amis,
Lorsque je serai mort, cela sera bien pis.
Que tout le monde tremble, accouchant des *Posthumes*,
Ainsi je partirai pour cette éternité,
Où je me moquerai de la postérité (1)...

En 1796, il annonce à ses lecteurs : « Je renvoie à mes *Œuvres posthumes* mes réflexions sur la peinture avec l'historique des peintres vivants que je connais et surtout beaucoup de détails sur les parfaits ouvrages et les grands talents de Mme Le Brun. Le public est un souverain avec qui il ne faut pas trop se familiariser. Je ne me livre que trop à lui, mais une partie de cette confiance est due à l'*auri sacra fames* nécessitée dans un temps où les révolutions privent de tout secours. J'ai vendu pour vivre mes tableaux, ma vaisselle, et je vends le peu d'esprit qui me reste (2)... »

La même année, Ligne publie dans le tome XIV des *Mélanges* e récit de ses campagnes de 1757 et de 1758, sous le titre de *Mon journal de la guerre de Sept ans*, et il écrit dans sa préface :

(1) *Mélanges*, XXV, p. 1-6.
(2) *Ibid.*, XI, p. 130-131.

« Voici ce que je disais, lorsque je comptais mettre ce petit ouvrage dans mes *Œuvres posthumes*... Il n'y a point encore assez de gens morts et je ne le suis pas non plus. C'est ce qui fait que ceci, sans être pourtant méchant, ne peut pas paraître.

« C'est une terrible chose que les contemporains. Ce n'est pas assez qu'on n'en dise pas de mal il faut encore qu'on en dise du bien. Ah ! comme l'on mentirait souvent. Et puis je ne suis point payé pour écrire l'histoire du temps. Si je l'étais, peut-être que je ne le ferais pas. C'est ce qui arrive toujours aux historiographes. On ne se douterait pas que Racine et Boileau l'aient été de la France et que M. de Voltaire leur ait succédé dans cet emploi. Celui-ci, que je n'en aime pas moins pour cela, dira qu'il a fait *le Siècle de Louis XIV*, les mémoires de la dernière guerre et même l'*Histoire de Charles XII*. Mais il y a de la différence entre écrire l'histoire ou écrire des histoires. Les miennes sont vraies au moins si elles ne sont pas plaisantes, et je doute fort que tous les historiographes et les historiens de la France et des autres pays eussent voulu acheter aussi cher la satisfaction de dire la vérité... »

Dans un « avis aux lecteurs » inséré par le prince, en 1796, à la fin du tome XVII des *Mélanges*, il dit : « Je vous prie, messieurs, d'attendre patiemment les trois campagnes de 1788, 1789 et 1790, par où je commence mes *Œuvres posthumes*. J'ai été mêlé dans trop de choses et je me suis mêlé de trop de choses, pour vous ennuyer autant de mon vivant. Je serais obligé de vous parler trop de moi, ainsi que dans mes autres ouvrages

dont voici la liste qui, pour cette fois-ci, est la véritable, car j'ai menti plusieurs fois et ai repris bien des choses que je croyais ne faire paraître qu'après moi :

« 1° Les journaux de mes trois campagnes de 1788, 1789 et 1790 ;

« 2° Parthenizza, ouvrage philosophique et historique ;

« 3° Fragments de l'histoire de ma vie ;

« 4° Contes qui n'en sont pas ou confidences de mes amis ;

« 5° Mes écarts posthumes ;

« 6° Lettres intéressantes qu'on m'a écrites, avec très peu de réponses de ma part, qu'on a copiées sans que je le sache, car je n'ai jamais fait de brouillon ni de copie (1). »

Ligne date du 1er mai 1797 « une de mes préfaces pour mes posthumes » qui figure dans le premier cahier du manuscrit S. Cependant, en 1807, il ne paraît pas encore être décidé à conter bien des choses dont il parle dans les *Fragments*. Il écrit en effet : « Les bontés paternelles du bon et respectable empereur François Ier, maternelles de la grande Marie-Thérèse et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II ; la confiance entière du maréchal de Lacy et presque entière du maréchal Loudon ; la société intime de l'adorable reine de France ; l'intimité de Catherine le Grand, mon accès chez elle

(1) Nous ne parlons dans cette introduction que de ce qui peut être utile à la connaissance des *Fragments*. Quant aux autres œuvres posthumes elles ont été déjà publiées en partie dans les *Annales*, où nous leur consacrerons ultérieurement une notice spéciale.

presque à toutes les heures ; les bontés distinguées du grand Frédéric, rendraient mes Mémoires bien intéressants. Je n'ose que les admirer, les adorer, les pleurer et leurs alentours m'en deviennent sacrés, puisque je me refuse à parler de six cours où j'ai été à portée de les juger ainsi que ces souverains dont la mémoire est si chère qu'on doit sans cesse les bénir. J'ai vu ces souverains calomniés et j'ai maudit les injustes et les ingrats (1)... »

Le 21 avril 1809, Ligne écrit, de Vienne, à son éditeur :

« Comme voilà la communication dérangée pour longtemps, je vous prie, cher monsieur de Walther, avec un prote français ou un avertissement pour l'indulgence des fautes d'impression, de vouloir bien joindre encore ceci au reste que vous avez entre les mains, pour continuer à imprimer.

« Je vous en serai bien obligé. Comme je vous l'ai écrit, mes intéressants posthumes qui le sont plus et plus piquants que le recueil fait par Mme de Staël, vous dédommageront de toutes vos peines. Conservez-moi votre amitié et soyez bien sûr de celle que j'aurai toute ma vie pour vous (2). »

Vers la même époque, il écrivait à Mme de Staël : « Quoique toutes vos plumes soient d'or, je ne me sers de celle que vous m'avez donnée que pour écrire mes *Posthumes* dont elle fera la fortune. Je me vengerai ainsi de mes contemporains qui, comme de raison, ne veulent

(1) *Melanges*, XXIX, p. 268.
(2) Inédit. Archives du château de Mariemont (Belgique).

plus me lire qu'en vous, et leurs survivanciers seront obligés de parcourir ce que

mes trop fertiles plumes
Par mois ont pu, sans peine, écrire de volumes (1). »

En 1811, Ligne a décidé de confier à un de ses amis, le comte Alexandre de Laborde, « homme du monde, de lettres et d'État », le soin d'éditer ses *Posthumes*. Il communique à l'imprimeur Walther l'acceptation de son ami et les détails de l'arrangement dans une lettre datée de Vienne, le 21 février 1811 (2).

« Voici, cher monsieur de Walther, un arrangement qui vous sera, je crois, utile, car il y a bien de l'apparence que vous me survivrez, ainsi que le comte de Laborde, dont je vous envoie la lettre qui lui sert d'arrangement vis-à-vis de vous.

« La manière dont les journaux me traitent depuis si longtemps, surtout depuis que les extraits de Mme de Staël ont paru, me font croire que mes *Posthumes* seront recherchés. Il y aura de quoi faire autant de tomes que ceux qui existent. Mais il peut y avoir des indiscrétions échappées ou des noms compromis qui exigent le choix et le jugement d'un homme de lettres qui, ne sachant pas les endroits où j'ai déposé les manuscrits, les croit chez vous.

« Je me suis peut-être mal expliqué pour la somme.

(1) *Nouveau Recueil*, t. I, p. 169-170.

(2) Ce document qui est conservé aux archives du château de Montjeu, en Bourgogne, appartient à S. A. la princesse Marie de Ligne, qui a bien voulu autoriser M. le comte Ernest de Ganay à le publier dans les *Annales*, t. VI, p. 271-276.

C'est celle de huit mille florins en bon argent, au lieu de huit mille livres de France, pour de bonnes œuvres dans mon régiment, en mettant ce capital en rentes le plus haut possible, pour que tous les colonels qui se succéderont les emploient pour les veuves, les orphelins et vieux ou vieilles que ce petit secours pourra assister.

« Ce sera à vous, notre bienfaiteur, à voir ce que vous aimez le mieux, ou d'imprimer à vos frais, à cette condition et y gagnant beaucoup, ce qui est très apparent, ou aux frais du comte de La Borde, qui placerait la somme de huit mille florins et vous payerait, outre cela, ce que vous vous arrangeriez avec lui pour recevoir d'avance ou après la vente de ces manuscrits qui vous appartiennent.

« C'est l'homme le plus juste, le plus loyal, le plus généreux et le plus éclairé que je connaisse ; homme du monde, de lettres et d'État, à qui vous pourrez vous confier pour tout.

« Il croit que le dépôt de cet ouvrage est chez vous. Il l'y trouvera après ma mort, puisque j'ai ordonné qu'on vous le porte tout de suite, et il se rendra alors à Dresde pour faire avec vous les dispositions de l'éditeur. Je n'en connais pas un meilleur.

« On lit, avec plaisir même, la vie des gens médiocres qu'on a connus : auteurs, acteurs, musiciens. La mienne sans être bien merveilleuse paraîtra un peu plus piquante, d'autant plus que supprimant tant de détails enfantins et autres dont les éditeurs ne font jamais grâce, je la donne seulement en fragments.

« Les lettres des derniers grands hommes, ou grands et petits souverains, beaucoup de mémoires, projets et

réflexions militaires, politiques, critiques, mêlés vraisemblablement d'un peu de médisance occuperont les oisifs, amuseront peut-être les curieux et intéresseront les amateurs de l'histoire de leur temps.

« Comme grâce à la révolution flamande, française et changements en Empire, je n'ai rien au monde à laisser que mes manuscrits, n'ayant que des petites habitations et petites rentes à vie, je n'aurai pas besoin de notaire, ni un ennuyeux testament à faire.

« Si (mais cela est impossible) le prince Louis, mon fils, ou une minorité ne payait pas après moi les pensions, gages en pension à mes domestiques qui, n'allant pas plus haut que mille florins, argent de convention, ne sont pas un grand objet, qui d'ailleurs irait en diminuant, je voudrais que cette petite somme fût prise aussi sur la vente de mes *Posthumes*.

« A tous les titres de confiance à l'égard de M. le comte Alexandre de La Borde, je dois ajouter que c'est, dès son enfance, le meilleur de mes amis. Ainsi, cher monsieur Walther, vous serez bien entre ses mains et il sera bien entre les vôtres... »

Peu après, sans doute, Ligne fait ses dernières recommandations au comte de La Borde, dans une longue lettre qu'il insère dans le *Nouveau recueil*, publié à Weimar, en 1812, et qu'il avait voulu auparavant introduire dans ses *Posthumes* (1) :

« Je me recommande à votre amitié survivante, écrit-il... Je suis trop paresseux pour me donner la peine

(1) La lettre est publiée intégralement en tête du cahier XLI, daté de 1811.

de soulever la pierre de mon tombeau pour m'en défendre... mais on aime, à présent, les inédits et les posthumes. On m'a fait dire de mon vivant tant de spirituelles bêtises auxquelles je n'ai jamais pensé que ce sera bien pis alors. L'esprit de parti ou de commérage peut supposer des personnages et des phrases embarrassantes pour les survivants. Veillez-y, cher comte, je vous prie ; je suis sûr de n'avoir jamais rien écrit contre la religion et les souverains. Mais on lit de travers, on remplit comme on veut une lettre initiale, on imagine, on interprète... Faites supprimer tout ce qui pourrait avoir l'air de légèretés ; la postérité est à présent une ouvreuse de lettres, il n'y en a plus de confidentielles, on est en chemise et on paraît en public... Pardon de vous écrire si longuement pour vous prier de corriger ou purifier mes écritures si elles vous arrivent quand je ne pourrai plus vous embrasser de tout mon cœur. »

Il semble que le prince avait conclu antérieurement un engagement avec Walther, car il écrit à Casanova, le 17 décembre 1794 :

« Faites comme moi, vendez-vous de votre vivant, portez vos manuscrits aux frères Walther, à Dresde ; qu'ils vous en donnent cent ducats de rente viagère ou moins s'il le faut absolument ; et quand, dans vingt ans, vous partirez d'ici, vos charmants mémoires lui en vaudront quatre ou cinq mille pour le moins... Walther vous tiendra sûrement le secret. Il me donne deux cents exemplaires de ce qu'il imprime pour ce qu'il imprimera après ma mort, qui arrivera vraisemblablement dans le

même temps que la vôtre, et peut-être, où nous serons, nous rirons de la mine des gens qui nous liront (1)... »

A la mort du prince, les manuscrits qui avaient été déposés pendant si longtemps chez le docteur Venceslas Ambrosi, à Tœplitz, furent donnés au comte Maurice O'Donnel, l'époux de Christine, la fille naturelle du prince Charles. Celui-ci les offrit en vente.

L'éditeur Walther, pour qui la publication des trente-quatre volumes des *Mélanges* avait plutôt été une entreprise désastreuse, se désintéressa-t-il des *Posthumes*, de ses droits et des avantages fort problématiques qu'il pourrait s'attirer en les publiant? De son côté, le comte de La Borde, très occupé, en ce temps-là, par d'autres travaux historiques très importants, se crut-il dégagé de la promesse faite à son ami? Les archives des Walther et celles de La Borde, détruites ou dispersées, n'ont pu fournir aucun document pour répondre à ces questions.

***

Ainsi ces manuscrits des *Posthumes*, destinés depuis tant d'années par le prince à son fidèle éditeur Walther, ne prendront point le chemin de l'imprimerie de Dresde.

Le Congrès avait amené à Vienne un libraire allemand déjà célèbre, doué d'un esprit très éclairé, en rapport avec tous les intellectuels du temps, et qui, ayant fait la connaissance du vieux maréchal lui-même, devait être naturellement tenté d'acquérir ses œuvres pos-

(1) *Annales*, t. I, p. 237.

thumes. Et ce, d'autant plus qu'il espérait réussir dans la mission importante dont l'avaient chargé les États et les libraires allemands : la reconnaissance par l'Autriche du droit de propriété littéraire.

Jean-Frédéric Cotta, baron de Cottendorf (27 avril 1764-22 décembre 1832), publiciste, libraire et homme d'État, était le digne descendant d'une ancienne famille, anoblie dès le dixième siècle. Cette maison avait fondé, en 1645, une importante librairie à Tubingen. Installé par la suite à Stuttgart, le baron J.-F. Cotta avait déployé une activité intense, créé divers périodiques, entre autres le *Morgenblatt*. Ses initiatives multiples et généreuses lui avaient valu l'appellation de « Prince des libraires ».

Cotta avait déjà réuni sur les assises qui se tenaient à Vienne des trésors de documents et de notes qu'il se proposait de publier et que les espions autrichiens auraient bien voulu lui dérober. Le « Prince des libraires » s'empressa de profiter de l'occasion qui se présentait d'ajouter à sa documentation les manuscrits de celui qu'on aurait pu appeler le « Prince des écrivains ».

Sans tarder, le baron Cotta pria Charles Pictet de Rochemont, l'un des envoyés de Genève au Congrès de Vienne, de préparer l'édition des *Fragments*.

Charles Pictet, qui dirigeait avec un rare talent la *Revue britannique* (devenue par la suite la *Bibliothèque universelle*), paraissait tout désigné pour mener à bonne fin un travail de ce genre. Il avait, d'ailleurs, été en relations avec Ligne, et son secrétaire Jean-Gabriel Eynard a décrit avec respect les attitudes du prince (1).

(1) *Au Congrès de Vienne. Journal de Jean-Gabriel Eynard*, publié par Édouard CHAPUISAT. Paris, Plon, 1914.

Voici comment le diplomate-homme de lettres expose à sa femme, dans une longue missive, la façon dont il comprend cette mission délicate :

« *Vendredi matin*, 10 *mars* 1815.

« Tu connais, chère amie, mon système de faire toujours servir une chose à une autre. Le millionnaire Cotta, le prince des libraires, a acheté des manuscrits du P[rince] de Ligne pour 22 500 francs. Il a fait, je crois, une mauvaise spéculation, car il y a énormément de fatras. Quoique je ne le connaisse point personnellement, il m'a fait prier, sur ma réputation *britannique*, de vouloir me charger du décrottement de cette collection et de son édition. J'ai cru voir que je pourrais empêcher que beaucoup d'honnêtes gens ne fussent compromis, que beaucoup d'ordures ne fussent imprimées et qu'enfin je ferai du puissant Cotta, qui passe pour un h[omme] libéral et délicat, un ami à la *Bibl*[*iothèque*] *brit*[*annique*] pour l'Allemagne, dans le moment où il importe de l'y répandre à force.

« J'ai donc accepté cette tâche désagréable et gratuite. J'ai passé bien des heures de la nuit à lire ou parcourir les mémoires écrits en 1 200 pages. J'y ai trouvé des choses qui compromettaient bien des gens et, en particulier, le grand maître de la cour du pr[ince Ch[arles] pour une certaine correspondance qui, dans le temps, lui valut la disgrâce de l'empereur. L'archiduc lui-même n'y est pas toujours traité avec le respect et les égards qu'il mérite à tant de titres. J'ai écrit au lieutenant-général comte de G..., le dit grand maître des

cérémonies, pour lui demander une conversation. Tu peux comprendre quelle a été sa reconnaissance quand je lui [ai] offert de supprimer ce qu'il voudrait ; quand je l'ai chargé de faire à l'arch[iduc Ch.] l'hommage de mes sentiments et du désir que j'avais qu'il n'y eût pas une expression qui pût être le moins du monde désagréable à S. A. I. ni à aucun individu de la famille i[mpériale]. (L'archiduc J[ean] n'y est toujours bien traité non plus). Il m'a fait toute l'histoire des lettres qui l'avaient compromis. Il m'a remercié mille fois et mille fois et a témoigné l'inquiétude que Cotta (qui a emporté des lettres originales) n'eût les siennes, quoique le feu P[rince] de L[igne] eût solennellement promis de les brûler. Sur cela, j'ai fait une lettre à Cotta, par laquelle je l'adjure, au nom de l'honneur du défunt et pour les sentiments de délicatesse dont il fait profession, de supprimer les six lettres dont je lui donne les initiales. Cette lettre a charmé le comte, il vient encore de m'écrire en me montrant le plus ardent désir de me prouver toute sa reconnaissance. Ce n'est pas tout : il a fait l'histoire à l'arch[iduc], comme je l'y avais autorisé ; celui [ci] m'a envoyé complimenter et remercier par son secrét[aire] intime, homme sûr sous tous les rapports. J'ai confié les ms. à l'a[rchiduc] J[ean] en lui transmettant les pleins pouvoirs de suppression que j'ai reçus. Ainsi ma réputation de la Bibl[iothèque] Brit[annique] m'attire une commission un peu pénible, mais qui me met à portée : 1° de prévenir du mal en châtiant une publication qui aura bcp de lecteurs ; 2° de prévenir bcp de chagrins individuels ; 3° de servir la Bibl. Brit. en lui donnant pour ami le grand moteur du commerce littéraire en

Allemagne ; 4° d'obliger des gens qui peuvent devenir de puissants protecteurs de Genève ou de puissants amis de nos enfants.

« Voilà mon histoire finie avec ma page. Tu noteras que M. le comte de G... est homme de bcp d'esprit et que, depuis longtemps, il a toute la confiance de l'arch[iduc], lequel ne la retire jamais à ceux qui l'ont méritée.

« Fais de tout cela un usage discret, car quoique Gen[ève] soit loin de V[ienne], les choses peuvent se redire et perdre ainsi le prix qu'elles tiennent d'une relation confidentielle (1) ! »

Pictet a donc communiqué le manuscrit au comte de Grünne, représentant l'archiduc Charles, et aussi à l'archiduc Jean et avec l'assentiment de Cotta il a supprimé les passages qu'il a jugé « compromettants pour bien des gens ».

Il a raturé et rendu de nombreux paragraphes, parfois des pages entières, illisibles. Sans doute son zèle intempestif est-il aussi responsable de la disparition du cahier 39 et çà et là de divers feuillets. Parfois il a édulcoré les expressions un peu vives du prince ou a simplement biffé des anecdotes scabreuses.

Et assuré d'avoir mérité la gratitude de puissants personnages, confirmé sans doute dans sa première opinion que la spéculation était mauvaise, très occupé d'ailleurs

(1) Edmond Pictet, biographe de Pictet de Rochemont, a légué à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève une série de papiers parmi lesquels se trouve la copie de cette lettre (Archives de l'État de Genève, archives de famille, Pictet de Rochemont, 4). Elle a été publiée par M. Édouard Chapuisat, *Annales*, t. VII (1926), p. 63-74.

d'affaires plus importantes à son point de vue, le diplomate négligea cette « tâche désagréable ».

Le travail de Pictet ne progressant pas, Cotta l'invita, en 1822 (1), à remettre les manuscrits du prince de Ligne à un homme politique, secrétaire du grand conseil du canton de Vaud, le professeur Daniel-Alexandre Chavannes, à Lausanne, dont les travaux de naturaliste et de littérateur avaient établi la notoriété.

Pictet donna-t-il suite à la demande de Cotta? Les documents qui subsistent ne le disent pas, mais il n'apparaît nullement que le professeur Chavannes se soit occupé de préparer le manuscrit de Ligne en vue d'une publication.

***

Pictet meurt en 1825, sans avoir rien publié. Cependant la revue qu'il dirigeait, la *Bibliothèque universelle* de Genève, fait paraître de 1829 à 1833, huit *Extraits des Fragments inédits du feld-maréchal prince de Ligne sur l'histoire de sa vie* (2).

L'éditeur n'indique pas la provenance du manuscrit. Il se borne à faire précéder les fragments d'un petit avis tiré des préfaces du prince et qu'il termine en disant : « Nous suivrons dans notre choix les intentions de l'auteur, en nous attachant aux fragments qui nous paraîtront avoir le plus de piquant et d'intérêt. »

(1) Archives de la librairie Cotta.

(2) *Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts*, faisant suite à la *Revue Britannique*, rédigée à Genève ; tomes XLII (1829), p. 382-406 ; XLIII (1830), p. 18-36 ; XLIV (1830), p. 85-101, 291-304 ; XLV (1830), p. 416-431 ; XLIX (1832), p. 435-448 ; LI (1832), p. 381-397 ; LII (1833), p. 165-176.

Le choix est fort restreint et assez désordonné. La copie a été faite, sans aucun doute possible, sur le manuscrit revu par Pictet, mais l'ensemble du texte publié comporte à peine cent pages sur les 1 212 du manuscrit :

Qui a procédé à cette sélection? et préparé la copie pour la revue?

Les archives de la *Bibliothèque universelle* sont muettes. Le prince Eugène de Ligne a racheté en 1831, à Vienne, divers autographes du maréchal et en outre les manuscrits *Bc* et *Bd* des *Fragments* que nous décrivons plus loin. Ces documents provenaient de la succession de Caroline Murray, femme de lettres née à Bruxelles, et en relations très suivies avec le prince de Ligne, à Vienne, où elle l'aida à préparer les textes qui devaient servir à Mme de Staël pour la publication en 1809, de la première et si fameuse anthologie de Ligne (1).

Les trois cahiers qui composent ces deux manuscrits sont de la main de Caroline Murray. Son écriture, aux caractères très grands, est très caractéristique, très personnelle, ne permet aucun doute.

Ce sont des copies partielles du manuscrit revu par Pictet, mais le troisième intitulé : *Huitième extrait*... n'est que la copie du dernier article publié par la *Bibliothèque universelle* en 1833. Comme ces pages sont écrites par Caroline Murray qui était décédée depuis deux ans lors de la publication, on peut admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'après la mort de Pictet, la direction de

(1) Félicien LEURIDANT, *le Prince de Ligne, Madame de Staël et Caroline Murray*, Bruxelles, 1920.

la revue s'est adressée à la vieille amie du prince pour lui demander de faire ce choix.

Espacée pendant cinq années à une époque où l'actualité politique accaparait toute l'attention, la publication de ces mémoires étriqués n'eut guère d'écho et ne contribua pas à rehausser la gloire littéraire du prince de Ligne ni sa réputation d'historien.

Vers la fin de 1832, le baron de Cotta meurt. Et il semble que son fils, qui cependant travaillait intimement avec lui pendant les derniers temps de sa vie, a perdu tout à fait de vue le manuscrit confié à Pictet.

Mais Edmond Pictet, qui avait eu en mains tous les papiers de Pictet de Rochemont, pour rédiger sa biographie, avait laissé une note mentionnant que ces manuscrits du prince de Ligne avaient été prêtés à Charles Pictet, par Cotta, lors du Congrès de Vienne. Et en 1903, la famille Pictet renvoya les documents à la librairie Cotta (1).

En 1914, le manuscrit fut communiqué au baron Philippe de Blittersdorf pour en faire une traduction en langue allemande. La guerre empêcha la réalisation de ce projet.

En 1926, M. Édouard Chapuisat, mis sur la bonne piste par les papiers de Pictet, eut l'heureuse fortune de retrouver chez les héritiers de Cotta le fameux manuscrit.

Celui-ci est actuellement en la possession de S. A. la princesse Marie de Ligne ; il fait partie des collections

(1) Édouard CHAPUISAT, *les Fragments inédits; le Manuscrit Cotta;* Annales, t. VII (1926), p. 63-74.

conservées dans les archives du château de Montjeu, en Bourgogne.

***

Lorsque le baron Cotta confia à Pictet le manuscrit des *Fragments*, il ne crut pas devoir lui remettre tous les papiers qui constituaient l'œuvre posthume du prince de Ligne. Il en conserva le plus grand nombre et il chercha, par la suite, à en retirer quelque profit.

Des propositions lui furent faites par le libraire Schubart demeurant à Paris, 4, rue de Choiseul, où il semble que les manuscrits furent conservés de 1824 à 1829, sans que de ce côté-là non plus une résolution pratique soit prise.

De Schubart, ils passent chez d'autres libraires parisiens, Étienne père et fils qui les confient, en 1833, « à un homme de lettres apte à les publier ». Celui-ci, dont nous n'avons pu découvrir l'identité, les conserve également pendant plusieurs années, sans en tirer parti, malgré quantité de lettres de rappel du libraire allemand à ses confrères parisiens.

Comme on le voit, Cotta ne cesse de se préoccuper de ces manuscrits et c'est la négligence des intermédiaires français qui les lui fait finalement perdre de vue.

En 1834, les papiers de Ligne sont déposés chez Jules Renouard, libraire établi dans l'ancien hôtel de Brancas, 6, rue de Tournon (aujourd'hui librairie Laurens).

Le prince Eugène de Ligne, petit-fils du maréchal, était en ce temps-là ambassadeur de la Belgique à Paris et recherchait depuis dix années les papiers de son aïeul. Mis au courant de l'occasion qui se présentait, il se

rend chez Renouard et, dès le lendemain, se met en relation avec Cotta à qui il écrit le 18 juin 1834 : « Je me suis rendu hier chez M. Renouard, muni de votre billet. J'ai passé plusieurs heures à examiner le manuscrit des *Œuvres posthumes* et voici avec la plus grande exactitude tout ce qui concerne cet objet. Ils renferment les documents les plus intéressants sur l'histoire et la politique de près d'un siècle, où vérités sur bien des choses ne sont pas ménagées... »

Les négociations engagées avec le libraire parisien se poursuivent dès lors avec Cotta, qui expose ses prétentions dans une lettre du 24 juin 1834 :

« Mon Prince,

« Je viens de recevoir la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 juin, de Paris. Quant à la partie des manuscrits du prince de Ligne qui se trouve à Paris, déposée entre les mains de M. Renouard, et que mon prince vient d'examiner, on n'y met aucun prix et on nous mande même qu'elle ne vaut pas un millier de francs.

« Or, comme feu mon père a acheté dans le temps le tout, y compris la correspondance, à raison de 20 000 francs, vous sentirez, mon prince, que la perte en capital et intérêts serait trop considérable, si nous devions le vendre à un cinquième de la somme d'achat, les intérêts seuls montent déjà à une somme égale à la dernière.

« Nous sommes décidés cependant de vendre le tout pour la moitié de ce qu'il a coûté à mon père, c'est-à-dire pour la somme de 10 000 francs.

« Je suis donc autorisé de la part de ma famille à faire deux propositions à Votre Altesse, qui consistent :

« 1° ou que Votre Altesse veuille acheter les manuscrits qui se trouvent entre les mains de M. Renouard, dont elle dit tant de bien, simultanément avec la cassette de lettres déposée chez moi, à raison de dix mille francs ;

« 2° ou qu'elle veuille acheter la dernière telle qu'elle est, et à part, à raison de cinq mille francs.

« Toutefois, j'espère que ces propositions roulant sur une demande de la moitié et relativement d'un tiers de ce que les papiers en question ont coûté à mon père ne sauraient altérer la gracieuse bienveillance que vous avez bien voulu témoigner à moi et à mon beau-frère de Reischach qui me charge de présenter ses hommages à Votre Altesse. Tout en me réjouissant de voir bientôt retourner les lettres précieuses que je garde à votre service dans les archives de votre famille, j'ai l'honneur... »

Le 12 septembre 1834, le baron de Cotta fait savoir son parfait accord au prince de Ligne au sujet de la vente de la cassette de lettres adressées au maréchal pour le prix de 5 000 francs. Le vendeur se réserve le droit de les faire copier et de les publier. La somme est versée le 15 décembre 1834. Le 23 du même mois, le prince Eugène dépose ces documents aux archives de sa maison et pour en expliquer l'origine, il y annexe une *Note en mémoire pour mes descendants*, revêtue du sceau de ses armes :

« Je déclare avoir racheté pour la somme de cinq mille francs la correspondance autographe des souverains et personnages célèbres adressés à mon aïeul, le feld-maré-

chal, prince de Ligne, dans le cours de sa vie militaire, politique et littéraire. Le prince mon ayeul, dont je suis loin de vouloir attaquer la mémoire pour ce fait, eut cependant le tort de laisser, par ses dernières dispositions, ces documents précieux (qui n'eussent jamais dû sortir de la famille) au comte et à la comtesse O'Donnel, avec la clause en les vendant de remettre une certaine somme du prix de la vente à la compagnie des gardes du corps de l'Empereur, dite des Trabans, dont il était capitaine. Il leur légua également ses manuscrits devant servir de matériaux à ses *Œuvres posthumes*. N'ayant rien tant à cœur que l'illustration de ma maison dont la continuation est un legs à moi laissé par mes ancêtres, je suis parvenu à racheter aux héritiers de M. Cotta, qui en avait été l'acquéreur pour une somme de 20 000 francs, ce que je considère comme une chose très intéressante pour les archives de la maison de Ligne...

« Les manuscrits de mon ayeul (c'est-à-dire ce qui est de sa composition) sont en ce moment déposés chez le libraire Renouard. Je les ai examinés, je n'ai pas jugé à propos de les acheter, M. de Cotta fils ayant donné à ce libraire la commission de chercher à en tirer parti. »

Cependant, le même jour, le prince écrit à Renouard pour lui demander si les manuscrits sont encore entre ses mains et quelle valeur il y attacherait. Il lui demande aussi un inventaire sommaire de ces papiers.

Le libraire répond le 4 janvier 1835 :

« Monseigneur,

« ...Depuis votre séjour il m'a été impossible de penser à tirer parti de ces précieux restes, aussi se trouvent-ils

encore dans l'état où vous les avez vus. Je viens de les feuilleter et voici une note très succincte de ce que j'y trouve. Vous savez qu'une grande partie est de la main du prince.

« Poésies diverses, 174 feuillets.

« Documents et mémoires concernant la révolte des Pays-Bas sous Joseph II.

« Mémoires, récits, observations, etc., touchant les affaires du temps, les campagnes, les batailles, etc., etc., 60 cahiers environ.

« Pensées, maximes, critiques, etc., etc., 60 pièces et cahiers environ.

« Galerie de portraits, cahier de 87 pages.

« Lettres et billets : 11 sans signatures, 2 du prince Louis de Wurtemberg, 1 de Sabatier de Castres, 1 du général de Zimmermann, 1 de Belloy, 1 de Mme de Bentinck née d'Oldenburg, 1 de Golowkin, 1 de Gualtierini, 1 Kotzebue, 1 de Ribas, 1 Adèle de Souza, 1 Guibert, 1 général comte de ..., 13 de Voltaire (copies), copies avec notes de lettres originales du grand Frédéric, copies diverses, etc., etc.

« Il faudrait du temps pour classer et décrire comme il convient tous les papiers politiques dont plusieurs me paraissent présenter de l'intérêt.

« Le prix le plus bas que je puisse accepter pour la totalité de ces manuscrits, que je ne diviserais pas, est de 2 500 francs. Peut-être obtiendrait-on davantage par la publication d'un ou deux volumes d'œuvres posthumes, mais le temps me manque actuellement pour m'en occuper... »

Le prince Eugène a noté au crayon vis-à-vis de l'énu-

mération des lettres : « 1 du prince Henri de Prusse, 2 du Père Griffet, 2 de Mme de Staël, 2 de Mme de Genlis. »

Un accord intervint finalement le 14 août 1835 et, après l'approbation du baron de Cotta, le prince devint propriétaire des *Posthumes* pour une somme de deux mille francs, le 18 avril 1836.

Dans l'énumération des papiers déposés chez Renouard on trouve bien « 60 cahiers de mémoires, récits, observations, etc., touchant les affaires du temps », mais aucune mention ne désigne explicitement les « fragments ». Ces manuscrits comprenaient-ils réellement les « fragments »?

Les archives de Cotta ne permettent pas de le déterminer avec certitude. Toutefois ce passage de la lettre adressée à Cotta par le prince Eugène, dans lequel il fait allusion « aux documents les plus intéressants sur l'histoire et la politique de près d'un siècle »... autorise à l'admettre.

D'autre part, G.-C. Cotta travailla intimement avec son père Joh.-F. Cotta, et outre la lettre au prince Eugène citée plus haut, il écrit aussi au libraire Étienne, le 14 octobre 1833, pour lui demander ce que sont devenus les manuscrits et il fait mention des 20 000 francs payés par son père pour cette acquisition.

En comparant la quantité des divers documents de « posthumes » énumérés par Renouard et conservés aux archives du château de Belœil, avec les douze cahiers des « fragments » on peut admettre que ceux-ci (ms. B) faisaient partie intégrante du dépôt Renouard.

On peut dès lors supposer que le ms. B a dû être considéré par Cotta comme un double des *Fragments* ou comme un ouvrage différent qu'il n'a pas estimé devoir remettre à Pictet. Le ms. B ne porte d'ailleurs aucune trace des mutilations que Pictet a fait subir au ms. S.

***

En 1846, la *Revue nouvelle*, de Paris, publia des *Fragments inédits des mémoires du maréchal prince de Ligne* (1).

« Les mémoires du prince, écrit l'éditeur, sont entièrement inédits. Il en a laissé de deux sortes. Les uns composés avec méthode, qu'il a légués aux Trabans de la garde pour tenir lieu du legs en espèce que les capitaines de cette compagnie avaient coutume de faire à leurs anciens soldats. Ceux-ci ont été vendus à la maison Cotta de Stuttgart et ne sont destinés à paraître que le jour où il ne s'y trouvera plus un seul nom de personnage vivant. Les autres, écrits avec plus d'abandon et par morceaux détachés, ont été retrouvés dans une vente publique avec beaucoup d'autres manuscrits par son petit-fils. Ce sont ceux-ci que Mgr le prince de Ligne a bien voulu nous communiquer. Ils se composent de douze cahiers d'environ huit pages, écrites seulement sur la moitié et portent le titre de *Fragments des mémoires de ma vie*.

« Nous aurions voulu publier le manuscrit dans son état primitif, poursuit l'éditeur de la *Revue nouvelle*, mais

(1) *La Revue nouvelle*, t. VI (15 janvier 1846), p. 655-682 ; t. VII, (1846), p. 95-129 ; p. 215-248 ; p. 396-428.

ces curieux fragments sont trop irrégulièrement classés pour ne point perdre une grande partie de leur intérêt à être présentés de la sorte. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il était préférable de les distribuer dans un cadre régulier où le lecteur distinguera mieux les lignes d'un portrait que l'une des plus brillantes figures du dix-huitième siècle a fourni elle-même à ses peintres futurs. »

Nous signalerons que l'éditeur fait erreur quand il veut différencier les deux manuscrits en attribuant à l'un plus de méthode, à l'autre plus d'abandon. En réalité, les deux manuscrits ne devaient faire qu'un seul ouvrage ou plutôt l'un n'en est qu'une première rédaction incomplète. Nous avons vu, d'autre part, que ce n'est pas dans une vente publique que les manuscrits furent rachetés par la famille.

Des correspondances retrouvées aux archives de Belœil nous ont permis d'établir l'identité de l'éditeur anonyme de la *Revue nouvelle*. Ce fut Eugène Robin qui eut en communication tous les autographes du maréchal et il se proposait de tirer encore un volume des autres ouvrages posthumes quand il mourut.

La *Revue nouvelle* a publié le texte d'environ 150 pages du ms. B, supprimant ainsi une cinquantaine de pages.

Des comptes rendus et des extraits (1) furent insérés dans les journaux et revues et si les *Fragments* n'obtinrent pas un succès éclatant, dès ce moment toutefois les mémoires du prince de Ligne sont couramment cités dans les travaux historiques.

(1) Notamment dans *l'Émancipation* (Bruxelles), 1846 et *le Voleur* (Paris), 1852.

Albert Lacroix demanda au prince Eugène de Ligne l'autorisation de publier à nouveau ces mémoires en un volume qui formait le complément naturel des quatre volumes d'œuvres choisies qu'il éditait. Cette publication se fit en 1860, mais Albert Lacroix ne consulta pas le manuscrit. Il se contenta de reproduire ce qui avait été publié par la *Revue nouvelle* en supprimant les commentaires et les résumés que le premier éditeur avait intercalés à la place de certains passages omis.

Lors de la célébration du centenaire de la mort du prince, en 1914, une édition préfacée par Eugène Gilbert fut publiée sous les auspices du Comité d'initiative, et ce fut le texte de la *Revue nouvelle* qui servit également : édition illustrée, parue à la veille des fêtes commémoratives et destinée à la vulgarisation, cette édition avait sa raison d'être et de ne pas être plus complète.

Le texte de la *Revue nouvelle* a, en outre, été utilisé dans d'autres éditions d'œuvres du prince, en 1899 en Angleterre, en 1920 en Autriche, en 1923 et en 1927 en France (1).

***

Le manuscrit B se compose de douze cahiers, format écolier (22 1/2 × 18 1/2) numérotés de 1 à 12. Ils com-

(1) *The Prince de Ligne. His memoirs, letters and miscellaneous papers*, selected and translated by Katharine PRESCOTT WORMELEY, Londres, W. Heineman, 1899, 2 vol. gr. 8° grav. — *Der Fürst von Ligne. Erinnerungen und Briefe.* Aus dem Französischen übersetzt und herausgegeben von Victor KLARWILL. Vienne, Manz, 1920, 8° grav. — *Mémoires et lettres du prince de Ligne.* Nouvelle édition illustrée, Paris, Crès, 1923, gr. 8° grav. — *Prince de Ligne. La douceur de vivre*, avec une introduction de Raymond RECOULY, Paris, Éditions de France, 1927, in-16.

portent respectivement : 1 à 5, chacun seize pages ; 6, huit pages ; 7, quatorze pages ; 8, 9 et 10, chacun seize pages ; 11, trente-six pages ; 12 (incomplet), huit pages ; les pages 3 et 4 de ce dernier cahier ont été arrachées, mais on retrouve le texte qu'elles contenaient dans le manuscrit S. Tous les cahiers sont écrits à mi-marge, sauf la dernière page du 11e qui est entièrement remplie.

Le premier cahier porte le titre : « Fragments de l'histoire de ma vie. » Le copiste avait d'abord écrit « Fragment » au singulier, mais le prince a surchargé le *t* pour en faire un *s*.

Les cahiers 1 à 6 sont écrits par un copiste. Le prince a corrigé les fautes d'orthographe, rempli des espaces laissés en blanc, fait des corrections et des suppressions dans le texte, des additions en marge ou en interligne.

Ces corrections ont été effectuées à diverses reprises, à plusieurs années d'intervalle : les variations successives de l'écriture, les teintes de l'encre, les événements dont il s'agit, le démontrent à suffisance.

Les cahiers 9 à 12 sont écrits par le prince. Ils portent très peu de corrections. Dans le 11e cahier, plus long, sur trente-six pages, l'auteur a remplacé sept fois seulement un mot par un autre.

Le prince a indiqué en marge par des chiffres un nouveau classement de certains fragments. Des croix tracées en tête des paragraphes confirment qu'ils ont été recopiés.

Les douze cahiers de B constituent en réalité une première rédaction : nous les trouvons répartis différemment, avec des suppressions et des variantes dans les vingt premiers cahiers du manuscrit S.

***

Le manuscrit que nous désignerons par Bb est un cahier de dix-huit pages, du même format que les douze autres. Il ne porte pas de numéro.

Il est entièrement de la main du prince, écrit jusqu'à la moitié de la page 17, la 18e étant restée vierge. Il est intitulé : « Extraits d'une espèce de journal qui m'a rappelé ce que j'ajoute ici et que j'aurais oublié sans cela. »

La marge de ce cahier est souvent occupée par des additions et des dates. B ne porte pas de dates, Bb est de rédaction plus récente. L'archiviste du prince, un Allemand appelé A.-J. Leygeb, qui s'intitule « notaire impérial et royal », auteur d'une histoire généalogique de la maison de Ligne, fonctionnaire très minutieux et très dévoué, tenait un journal des voyages du prince et de tout ce qui le concernait. Après la mort de Leygeb, le prince parcourt ce journal, s'en sert pour dater les événements, les aventures dont il a déjà parlé et quelques-unes dont ce journal lui procure l'occasion de se rappeler. Beaucoup de paragraphes ne sont ici que de simples sommaires, des noms, des dates. C'est une dernière revue de sa vie passée par le maréchal en même temps que la suite et le complément des premiers fragments. Les ultimes feuillets peuvent être datés des dernières années du prince.

L'original même du « Journal de Leygeb » n'a pas été retrouvé.

***

Le manuscrit B*c* porte le titre : « Extrait d'un manuscrit intitulé : *Fragment de ma vie.* »

Il se compose de deux cahiers, format in-8°, l'un de vingt et une pages numérotées, l'autre de six pages, plus quatre non cotées.

L'écriture, dont les caractères sont très grands, est celle, bien personnelle, de Caroline Murray.

Cette copie a probablement été faite après la mort du prince, d'après ce qu'il semble résulter d'une note inscrite avec la même encre à la deuxième page : « N.-B. Il était né en 1735. »

La copiste écrit *Seygeb* au lieu de *Leygeb,* erreur reproduite par la *Revue nouvelle.*

Ce manuscrit apporte quelques variantes aux fragments contenus dans B et B*b*, et un certain nombre de paragraphes nouveaux (que nous retrouverons d'ailleurs dans S), en tout treize fragments.

***

Le manuscrit B*d* intitulé : « Huitième extrait d'un manuscrit du prince de Ligne, intitulé *Fragments de ma vie,* » est un cahier in-4° aux feuillets non numérotés et dont six pages seulement sont écrites par Caroline Murray. Il contient la reproduction de sept fragments de B*d* dont un avec une variante finale et un huitième qui est nouveau. Ce n'est pas autre chose que la copie du dernier article publié par la *Bibliothèque universelle,* en 1832.

*
* *

Le manuscrit S se compose de cahiers numérotés de 1 à 47. Le cahier 39 manque.

Les feuillets sont numérotés comme suit :

Pages 1 à 4, une préface autographe signée et intitulée : *Une de mes préfaces pour mes Posthumes.* Le numérotage est ensuite continué de 1 à 1212. Cette pagination donne toutefois lieu aux remarques suivantes :

Après la page 211 les pages 212 à 221 n'existent pas. Il n'y a cependant pas de lacunes, le numéro de la page 222 étant inscrit au verso de la page 211.

Après la page 590 viennent deux pages supplémentaires numérotées 590 *a* et 590 *b*.

Après la page 708 quelques feuillets sont intervertis, ils sont placés dans l'ordre ci-après : 712, 709, 710, 711 et 713.

Les pages 873 et 874 manquent.

La page 952 est suivie de 952 *a* et de 952 *b*.

De même la page 983 est suivie de 983 *a* et de 983 *b*.

Les pages 1019 à 1028 qui représentent le cahier 39 manquent.

Après 1064 il y a 1064 *a*.

Les cahiers 1 à 26 et le cahier 30 sont du même copiste que le manuscrit B et portent également des corrections et des ajoutés du prince.

Les cahiers 44, 45, 46 et 47 sont d'un autre copiste et le format compte un centimètre en plus dans chaque sens.

Les autres cahiers sont autographes.

La pagination n'a pas été portée par le prince.

Elle est faite à l'encre, sauf celle des pages supplémentaires et celle des cahiers 44 à 47 qui est au crayon.

Dans une quinzaine de cahiers, les feuillets portent la trace de cotes diverses marquées primitivement par le prince. La suite en est fort irrégulière et n'est pas continue. Un certain nombre de feuillets sont simples et on peut supposer que le volant a été supprimé.

Il y a encore lieu de noter les indications de l'auteur :

Au cahier 36 : *cahier à ajouter à mes Posthumes.*

Au cahier 41 : *préface de mes Posthumes.*

Au cahier 42 : 3e *cahier de ce paquet de Posthumes.*

Au cahier 43 : *encore pour les Posthumes.*

***

L'Institut national Ossolinski, à Lwów (Léopol), possède dans sa collection d'autographes un cahier des *Fragments*, que nous désignerons sous le nom de manuscrit L. Il est catalogué, sous le nº 548, avec d'autres documents qui constituent les miscellanées historiques provenant de la collection privée du prince Henri Lubomirski (1) qui fut en grandes relations d'amitié

(1) Le prince Henri Lubomirski (1777-1850), fils du prince Joseph, castellan de Kiew, s'était lié dès sa jeunesse avec le comte Joseph Ossolinski, dont il partageait les goûts et les connaissances artistiques, et passa une grande partie de sa jeunesse à Vienne. Il épousa, en 1807, la princesse Thérèse Czartoryska, née en 1785. Voir *Annales*, VI, p. 294-296.

avec Ligne. C'est un cahier de huit pages, numérotées de 23 à 30, du même format que les autres cahiers des manuscrits B et S. Il est écrit par le même copiste et porte quelques corrections de la main de l'auteur. Il n'apporte aucun fragment nouveau, mais il offre toutefois quelques variantes avec les manuscrits B et S, dans les douze paragraphes qu'il contient et qui sont tous relatifs à la jeunesse du prince.

*
* *

C'est la même personne qui a copié les six premiers cahiers du manuscrit B, les cahiers 1 à 26 et 30 du manuscrit S et du manuscrit L. Son écriture ne nous a pas permis de l'identifier. Ce n'est pas la princesse Christine qui a copié tant d'autres ouvrages et dont l'écriture nous est familière. Ce n'est pas davantage Sauveur Legros, le dévoué secrétaire, dont l'écriture est aussi très facile à reconnaître. La question ne peut même pas être posée, Legros ne s'étant plus guère trouvé auprès de son maître à l'époque où ces pages ont été copiées. Ce n'est pas non plus son fils Émile Legros, qui fut longtemps à Vienne en même temps que l'adjudant, le secrétaire intime du maréchal. Il semble, d'ailleurs, qu'un copiste d'origine française n'aurait pas laissé en blanc comme incompris des mots tels que *musico, castillan, Me du Deffant, Montensier, de Simiane, faubourg Saint-Marceau*, etc. ; il n'aurait pas écrit *Villet-Coloret* pour *Villers-Cotterets*, Marie à la Coque en quatre mots, etc.

Peut-être ce copiste, que le prince a dû trouver « bien bête », est-il celui dont il parle dans ce billet en vers

adressé au comte de M..., qui lui avait recommandé un abbé :

Cher comte, je n'ai pas de messe à faire dire :
Dans des temps aussi durs, soi-même on la dirait.
Mais je voudrais avoir quelqu'un qui sût écrire.
J'ai trouvé, l'autre jour, à vous manger tout prêt,
Un pauvre diable en ecclésiastique,
Habit autrefois noir, ventre creux, mine étique.
Savez-vous, dites-moi, quel est son logement?
Faites-le-moi venir, je vous prie, à l'instant.
Il me convient, si l'âge a dérangé sa tête :
Car pour me copier, il faut qu'on soit bien bête ! (1)

***

Il y a plus de quatre-vingts ans, à vingt années d'intervalle, deux éditeurs empressés et indifférents ont publié, l'un d'après le manuscrit de Stuttgart, l'autre d'après celui de Belœil, les fameux mémoires posthumes du prince de Ligne. L'un et l'autre n'avaient eu sous les yeux qu'un seul de ces manuscrits qui se complètent et se confirment si parfaitement, et aux coupures, aux remaniements arbitraires, aux mutilations volontaires ils ont ajouté souvent de graves erreurs de copie.

Il n'est plus permis aujourd'hui de modifier le texte d'un historien, et le grand intérêt d'une édition enfin établie d'après l'ensemble des *Fragments* connus doit nécessairement résider dans la publication *intégrale* et soigneusement collationnée des divers textes confrontés.

Le prince de Ligne appartient à l'histoire. Il ne se

(1) *Mélanges*, t. XXI, 251.

trouve pas de secrets de famille dans ce qu'il y a d'inédit dans les *Fragments* : ces choses secrètes traînent éparses et dénaturées dans les mémoires et les correspondances du temps et ne peuvent que gagner à être remises au point. L'aimable mémorialiste n'a-t-il pas, d'ailleurs, dit lui même : « J'ai quelquefois envie d'écrire mes bêtises, car on me les raconte toujours de travers (1). »

Nous avons adopté pour la publication le texte du manuscrit de Stuttgart qui est plus complet et plus récent. Les passages de B qui ne figurent pas dans S sont intercalés, entre crochets, à la place naturellement indiquée par la comparaison du texte des deux manuscrits. Nous indiquons en notes les variantes du manuscrit de Belœil qu'il n'est pas possible d'introduire dans le texte courant, et aussi les variantes du petit manuscrit de Léopol.

Cependant certains passages de B que nous avons fait figurer entre crochets dans le texte pourraient également être considérés comme des variantes, car ils sont repris sous une forme différente dans un autre cahier. Nous les avons laissés à leur place primitive plutôt que de les signaler comme variantes, afin de permettre au lecteur de mieux se rendre compte des modifications apportées par l'auteur dans la rédaction du manuscrit S.

Nous notons les mots ou passages placés en marge, en interligne ou biffés par Ligne dans S, B et L. Ces changements sont généralement de peu d'importance ; les corrections portent rarement sur des parties essen-

(1) *Fragments*, cahier XXIX.

tielles, jamais sur l'orthographe. Ce sont surtout des additions, de légères modifications suggérées par les événements, inscrites par l'auteur, lorsqu'il a relu après coup son texte original ou les parties copiées.

Il y a aussi, comme nous l'avons vu, dans le manuscrit S des corrections faites par une main étrangère, celle de Pictet. Nous ne signalons pas ces altérations du texte, mais nous notons éventuellement les passages où se trouvent des mots biffés lorsqu'il n'a pas été possible de les rétablir.

Il n'existe dans les manuscrits aucune division par chapitres : ce ne sont bien réellement que des « fragments ». Ligne n'a pas voulu établir une répartition quelconque de son œuvre en vue de la publication, c'est le nombre des feuillets qui s'est trouvé sous sa main qui seul a réglé l'importance respective des cahiers.

Après une brève hésitation causée par la crainte d'altérer un tant soit peu l'aspect si original de ces tablettes, nous avons cru indispensable d'adopter la division par cahiers et de faire précéder ceux-ci de sommaires factices qui pourront servir de points de repère dans une œuvre d'aussi longue haleine.

On pourra accuser l'annotation de sécheresse, mais nous n'avons point voulu, suivant le mot de La Bruyère, faire périr le texte sous le poids des commentaires. Nous avons estimé qu'il ne s'agit pas ici de commenter à loisir même des passages obscurs, non plus que de fournir tous les éléments d'un contrôle historique, de discussions de faits, des témoignages contradictoires.

Nous nous sommes donc imposé pour règle stricte de ne pas laisser les notes déborder un texte déjà si compliqué par l'existence de plusieurs copies si dissemblables, et nous avons ramené les annotations historiques et biographiques à un rôle de bref *memento*.

Nous ne confrontons pas ici les récits du prince avec ceux de ses contemporains, nous ne donnons pas davantage de longs documents justificatifs. Nous renvoyons aux neuf volumes parus des *Annales du Prince de Ligne* où sont accumulés déjà de multiples matériaux utiles à ces fins, et nous espérons, avec la collaboration des « Amis du prince de Ligne », compléter ce travail dans les cahiers trimestriels dont la publication continue.

La correspondance générale du prince de Ligne dont nous préparons l'édition expliquera ou complétera d'autre part maints fragments. Nous confrontons cependant le prince avec lui-même toutes les fois que la chose est utile, et nous donnons, pour autant qu'il est possible, les variantes des *Fragments* que l'on trouve dans ses *Mélanges* et dans sa correspondance.

La langue de Ligne est celle d'un courtisan très cultivé, qui a passé par bien des camps et des pays. C'est surtout du style parlé, et sa grammaire présente une assez grande variété de licences, d'irrégularités, d'ellipses, de pléonasmes, d'accords extraordinaires se rapportant plutôt à l'idée qu'aux mots et de tournures empruntées à des langues étrangères. Ligne s'en est d'ailleurs justifié autre part : « Si une inversion, écrit-il, ou une construction, ou une expression étrangère, soit allemande, soit

latine, soit italienne, contribue à la clarté, qu'on la prenne, surtout pour l'histoire (1). »

On s'habitue d'ailleurs très vite à ce style si personnel, si prime-sautier, et nous avons estimé inutile d'attirer l'attention toutes les fois que le mémorialiste, s'écartant des règles courantes, procure un instant d'indécision au lecteur. Aucun « *sic* » ne viendra rassurer celui-ci : nous publions le texte tel qu'il est.

Quant à l'orthographe, nous la modernisons. Pour les noms propres, nous avons cependant respecté les graphies du prince qui, parfois, sont très caractéristiques et ne sont pas toujours non plus sans signification particulière.

(1) *Mélanges*, t. III, p. 227.

ABRÉVIATIONS

Mél. — Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires. Vienne et Dresde, Walther, 34 vol. in-12 (1795-1811).

Nouveau Recueil. — Nouveau recueil de lettres du feld-maréchal prince de Ligne en réponse à celles qu'on lui a écrites. Weimar, au bureau d'industrie, 1812, 2 vol. in-8°.

Annales. — Annales [de la société des amis du] prince de Ligne. Recueil trimestriel d'articles et documents inédits. Bruxelles (118, avenue de Visé), t. I (1920) à IX (1928). La publication continue.

UNE DE MES PRÉFACES

POUR MES « POSTHUMES »

C'est un mort qui parle : si c'était un mourant ce serait différent. On met son opinion sur la religion sur le compte de la faiblesse de sa tête, on lui fait brûler ses œuvres scandaleuses et on ne sait ce qu'il a pensé, ni ce qu'on doit penser de lui.

J'aime bien mieux qu'un trépassé comme moi, bon vivant et mal vivant, assure, en bonne santé, qu'on ferait mal d'imiter ses actions et ses pensées trop libres. Qu'on s'en amuse si l'on veut, mais qu'on déplore ensuite ses dérèglements de corps et d'esprit.

Le sermon d'un mauvais sujet, qui croit cependant tout ce qu'il doit croire, fait plus d'effet que celui d'un saint.

Je ferais peut-être mieux de jeter au feu toutes ces bêtises qu'on va lire, mes Contes immoraux *et bien des légèretés sur la religion, mais on verra partout qu'elle perce et qu'elle doit triompher dans le cœur de tous les hommes sensés.*

« Faites votre profession de foi », dit un capucin à un pauvre malade. Cela prouve-t-il beaucoup dans cet état où il est mort de peur avant, et en attendant qu'il meure de maladie? Peut-on ajouter foi à sa foi?

J'aime mieux, en bonne santé, chanter la palinodie de mes erreurs et demander pardon à Dieu, de toute la ten-

dresse de mon âme, pour toutes les fois que je l'ai offensé.

Que les sots par air et faute de réfléchir brûlent éternellement. Tant pis pour eux, mais je sauverai au moins les gens d'esprit en leur représentant que Bossuet, Fénelon et Racine ont été bons chrétiens et bons catholiques. Je sauverai peut-être les gens du monde en leur représentant que, par mon exemple, on peut s'y sauver, qu'ils n'ont qu'à désavouer leurs erreurs, s'y arracher plus tôt que moi par une meilleure conduite et ne pas rougir de leur juste croyance que messieurs du bel air appellent crédulité. Tiédeur, indifférence, respect humain, paresse m'en ont fait négliger les pratiques. J'en demande aussi pardon et je conseille de s'en faire un régime fort aisé en se fixant une heure pour les remplir sans y manquer un seul jour.

Si l'on est dévot on les répétera et on en sera plus heureux. Si l'on n'est que religieux, cinquante ou soixante jours dans l'an pour le sacrifice de la messe et un pour celui de son amour-propre aux pieds d'un bon prêtre, ne doivent, en réalité, point gêner.

Dites-vous à vous-même, mes enfants, mes amis, mes gens, à qui j'ai donné si mauvais exemple, mes chers lecteurs, que si celui qui s'est si bien amusé dans sa vie, comme vous le verrez ici, vous dit de vous convertir, vous pouvez le croire. Si d'un côté il fait le mal de vous scandaliser, de l'autre il fait bien en gagnant votre confiance. Il vous dit : « Voilà de mauvaises mœurs, mais ayez-en de meilleures. Respectez les mœurs, les dogmes, les institutions, les commandements. Ne vous moquez de rien, n'interprétez rien. Ne soyez pas des pourceaux d'Épicure, ayez de la force sur vous-mêmes. Si vous n'en avez pas plus que moi, demandez-en pardon comme moi.

A quelques plaisanteries près, trop faciles à faire sur les choses sacrées, vous n'en serez pas moins gais. Quelques moments involontaires de remords, des instants de crainte

d'une éternité malheureuse, ne viendront pas même troubler vos plaisirs. La guerre, la chasse, les spectacles, les fêtes, les ouvrages en littérature, en bâtiments, en jardins et la conversation vous en procureront. Toutes les aventures de filles et de femmes sont si faciles : tant de sots et de magots en ont qu'en vérité cela ne vaut pas la peine de se damner. »

Au lieu de jeter du ridicule sur les croyants et les bienvivants, qu'on en fasse tomber des averses sur les impies ou demi-impies, indévots, sots plaisants ou négligents comme moi, et puisse Dieu ne pas punir,

Des plaisirs passagers pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourments affreux éternels comme Lui.

LIGNE.

Tœplitz, ce 1er *mai* 1797.

Je n'entendrai pas les reproches de mes lecteurs de ce qu'il n'y a point d'ordre ni de dates dans tout ceci, puisque je n'y serai plus.

J'ai quelquefois écrit ce que je me suis rappelé, quelquefois ce que j'ai vu, fait, dit ou pensé dans le moment. C'est plus commode pour eux que pour moi : on peut ouvrir ce livre-ci, le fermer quand on veut et n'en prendre qu'à son aise.

Tout ce que je puis faire pour qu'on mette à peu près chaque chose à sa place, c'est que mon enfance, mes maîtres, mes petites bêtises, sont jusqu'à 1751. *Ensuite des chasses, des fêtes de mon père et deux voyages à Vienne jusqu'en* 1755. *Ensuite mon mariage, la guerre de Sept ans et des quartiers d'hiver de solitude dans des villages ou de plaisirs à Prague et à Vienne. Des voyages et des dettes jusqu'à la mort de mon père en* 1765. *Des aventures, des amours, des courses, des fêtes, des jardins, des ouvrages jusqu'en* 1775. *Beaucoup de Versailles et d'intimité de société de la reine jusqu'en* 1778. *Deux campagnes avec un grand état à l'armée jusqu'en* 1780. *Voyage en Russie, intimité de la société de Catherine II, affaires politiques, succès sérieux, succès frivoles encore à Versailles jusqu'en* 1784. *Espèce de guerre de l'Escaut et de deux campagnes. Entre la Cour et Paris pour la dernière fois. Voyage en Crimée* 87, 88, 89. *Guerre turque. En* 1790 *presque guerre de Prusse, restes de fièvre de Hongrie. Deux voyages aux Pays-Bas* (1). *Passe-*

(1) Dans S trois mots biffés : « dix à Œplitz ».

droits, injustices, ma montagne, philosophie, mes ouvrages et ensuite, je ne sais pas moi-même : tout ce que Dieu voudra!

Que les amateurs de la chronologie s'arrangent là-dessus comme ils le voudront, mais que leur importent des détails minutieux et suivis d'un être passablement distingué à la vérité, mais devenu insignifiant? Condé, Turenne, Eugène pouvaient écrire l'histoire de leur vie, mais tous ceux qui n'ont pas une grande part à ce qui se passe dans le monde peuvent tout au plus en écrire quelques fragments pour s'amuser et quelquefois amuser les autres en leur rappelant celui qui n'existe plus.

Par la même raison que je voudrais, en qualité de paresseux, qu'on me laissât dans mon lit, si j'y meurs, au lieu de me porter Dieu sait où, je désire que quelque officieux ne veuille pas mettre plus d'ordre à ces espèces de souvenirs et les laisse aussi comme ils sont.

FRAGMENTS
DE L'HISTOIRE DE MA VIE

CAHIER PREMIER

Origines de la famille de Ligne. — Naissance de Charles-Joseph. — Le père. — L'oncle Ferdinand. — Souvenirs de sièges et de batailles. — Coquetterie et gourmandise. — La gouvernante. — Les précepteurs. — Éveil des sens. — Ardeur militaire. — Déclaration à Mlle Grégoire, danseuse. — Provocation en duel. — Premier bal masqué. — Voyage à Vienne en passant par Paris. — Chambellan. — Éducation sensuelle. — Plaisirs de la chasse à Belœil et à Baudour. — Deux rêves. — L'oncle mystérieux.

Un homme de ma chancellerie, mon secrétaire allemand nommé Leygeb, un peu minutieux quand il s'agissait de ce qu'il croyait devoir me faire honneur un jour, avait écrit et daté tout ce qui m'est arrivé : je l'ai trouvé dans ses papiers après sa mort. Mais je n'aime point les chiffres, ni pour le temps, ni pour l'argent, puisque cela me rappelle deux dépenses dont l'une est encore bien plus précieuse que l'autre, et ne me souciant point d'une exactitude toujours fatigante, j'en mettrai quelquefois, peut-être par hasard, dans ces souvenirs qui deviennent quelquefois des confessions.

[Il est bien tard pour mettre des dates à ce qui m'est arrivé et qui d'ailleurs n'est pas fort intéressant pour les amateurs de mes posthumes, s'il s'en trouve.]

***

Leygeb dit, et moi aussi à la vérité, qu'il a lu sur un vieux parchemin que nous descendons d'un roi de Bohême, et sur une tombe, je ne sais où, de Charlemagne, par un certain Thierry d'Enfer.

Il dit [encore] que des généalogistes nous donnent la même tige que la maison de Lorraine et que d'autres prétendent que nous sommes une branche de celle de Baden. C'est l'avis aussi de l'électeur de ce nom qui me l'a dit lui-même.

Il est vrai que nos armoiries sont absolument les mêmes et nos livrées aussi, à l'exception qu'au lieu du rouge et du cramoisi qu'ont ceux qui portent le même blason, nous avons la couleur de [s] rose [s]. C'est ainsi qu'on a des bleus et des verts de différentes nuances pour différencier les familles qui ont l'azur et le sinople.

Comme j'ai l'esprit assez couleur de rose, on a été assez bête pour croire que c'est moi qui, comme un parvenu, m'étais donné cette livrée-là. Mais dans les tableaux de bataille de l'hôtel de Ligne, on voit la même couleur, ainsi que dans des cérémonies, ambassades, prises de possessions, etc., à la suite de mes vieux grands-parents. Quant à l'origine dont je viens de parler, il faut bien qu'il y ait quelque chose de tout cela car mon père était diablement fier ; et puis ce qui me ferait croire qu'il y a du Charlemagne et du Vitikind [dans notre sang], c'est que nous avons la Toison depuis quatre siècles et que nous sommes princes d'Empire depuis plus de deux (1).

(1) Les manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne, permettent de faire remonter la généalogie des Ligne au commencement du

***

Nous avons tous été braves, à ce qu'il me semble, de père en fils, même les bâtards qui avaient le rang de gentilshommes et se faisaient gloire de s'appeler ainsi.

J'ai vu une tombe le *Bâtard de Ligne tué en Afrique;* beaucoup de pères et oncles tués à la guerre. Mon bisaïeul qui avait assez de mérite à ce qu'il me paraît, empoisonné à cause de cela en Espagne où il était président de guerre du Conseil de Castille, vice-roi de Sicile, gouverneur général du Milanais, etc., souvent battant et quelquefois battu à la guerre, et pris à la bataille de Lens à la tête de l'infanterie après avoir fait des merveilles (1).

Avant tout cela beaucoup de tournois, de blessés, de combats à outrance dans les premiers siècles de chevalerie, des croisades, etc.

onzième siècle, à Fastré, surnommé d'*Alsassen* ce qui confirme les documents des archives privées de la famille, d'après lesquelles les Ligne sont issus d'Héribrand d'Alsace qui, s'étant établi en Hainaut et ayant hérité du chef de sa mère la terre de Ligne, en prit le nom et brisa les armes d'Alsace en changeant les couleurs.

Variante B. « Dans les fables ou l'histoire de ma maison, je sais qu'on lit sur un vieux parchemin qu'elle vient d'un roi de Bohême. D'autres disent d'un Thierry d'Enfer descendant de Charlemagne et qu'enfin notre origine est la même que la maison de Baden, ce que je croirais assez puisque nous avons les mêmes armes et aux alérions près que la maison de Lorraine ; également pour les trois livrées rouge et jaune, comme nos armoiries, avec cette différence que, de même qu'il y a plusieurs bleus et plusieurs verts, quoiqu'il n'y en ait qu'une couleur dans le blason, pour différencier les familles et la mienne, par exemple, nous avons la couleur de rose, comme d'autres ont le cramoisi. »

(1) Claude-Lamoral Ier, 1618-1679. On trouvera sa biographie complète dans F. LEURIDANT : *Une ambassade du prince de Ligne en Angleterre*, Bruxelles, FALCK, 1914, et Id : *Un pèlerin belge à Notre-Dame de Lorette*, Bruxelles, FALCK, 1919.

Ma bisaïeule, princesse de Nassau, belle fille de la Lorraine, nièce de Henri III, et mon grand-père morts subitement à la chasse à Baudour, dans le bois, en attendant un sanglier à leur poste. J'ai raconté je crois, ailleurs, l'histoire du Grand Diable.

En tout cas la voici.

Un de mes grands, grands et très grands-oncles s'appelait le *Grand Diable de Ligne* (1). C'était un vrai diable car il avait un sérail dont les restes existent encore à une lieue de Belœil où il mettait les femmes et les filles de ses voisins. Ces manières-là ne plurent point à la Cour quoique Charles V ne fût pas fort scrupuleux. Il demanda la Toison. On ne la lui donna pas. Son frère aîné, d'ailleurs, l'avait et les parents de sa femme qui était Philippotte de Luxembourg ne lui rendaient pas service, au contraire. Il attacha un loup à une corde en or et alla ainsi à la Cour. — Qu'est-ce que cela veut dire, lui dit-on, quand il y parut? — C'est, répondit-il, un loup destiné à manger les moutons. Il sortit bien vite après cette déclaration-là, comme on peut s'en douter, donna cet ordre qu'il appelait la cordelière à ses premiers vassaux, leva des troupes dans ses terres, se mit au service de Henri VIII, prit Tournay pour lui et en reçut le nom et la principauté de Mortagne.

***

Un autre de mes grands-pères contrarié par les États de la même ville de Tournay, assemblés à l'hôtel de ville, en grimpa à cheval les escaliers armé de toutes pièces. Cette apparition très chevaleresque lui fit obtenir dans l'instant ce qu'il voulait.

(1) Antoine, mort en 1532, avait épousé Philippotte de Luxembourg décédée en 1525.

***

Un autre grand et très grand-père ayant été en négociation avec les Hollandais dans le temps de la grande révolution eut peur que le gouverneur de Lillo, qui se rendit au grand Alexandre Farnèse (1), cent ans précisément jour pour jour avant celui que je l'investis, en 1784, et lorsqu'il défilait avec sa garnison, il fit semblant d'entrer dans une sainte fureur catholique et lui passa son épée au travers du corps. Je ne dis pas cela pour son honneur, mais pour faire connaître les mœurs du temps. C'est même la seule mauvaise action que j'ai apprise sur le compte de mes parents. S'attend-on à ce qui en arriva? On sait qu'à présent on ne peut à aucun service gronder un inférieur, encore moins se fâcher devant un supérieur. Le prince de Parme lui dit : *troppo colera signor principe!* et puis il ne fut question de rien.

***

Je perdis un joli enfant de neuf ans, je crois, qui s'appelait François (2). Il aurait été aussi beau que Louis. J'en parle dans mes œuvres imprimées.

***

On appelait aussi le *Grand Diable de Ligne*, parce qu'on savait qu'il y en avait eu un dans notre maison,

(1) Alexandre Farnèse, prince de Parme, 1546-1592.

(2) François-Léopold, mort à Bruxelles le 6 janvier 1771, âgé de sept ans. Ligne a publié dans ses *Œuvres légères*, tome I, p. 105-109 une *Ode à la mort*, en tête de laquelle il a écrit : « J'avais perdu un fils qui aurait dix ans et que j'aimais beaucoup et pour distraire mon cœur aux dépens de mon esprit je fis cette ode... Je m'étais sauvé à la campagne et j'entendis pendant que j'écrivais les cloches de son arrivée et de son enterrement. »

une de mes sœurs qui faisait enrager d'abord son couvent, puis mon père, puis son chapitre (1).

Mon père lui dit un jour : « Mon fils sera tué à la guerre, car vous avez un visage d'héritière. » Je ne l'ai presque point vue, ni mon autre sœur non plus, guère moins laide, prévôte du chapitre d'Essen, toute bonne à ce qu'on dit (2).

Un jour, mon père envoya la première dans sa chambre en pénitence. » Elle ne veut pas y aller. Mon père, pour la faire sortir, la traîne avec le fauteuil où elle était et accroche à la porte, et la tête insubordonnée lui dit : « Je savais bien que vous étiez mauvais père, mais vous êtes aussi mauvais cocher. »

***

[Mon père qui dépensait des millions pour créer Belœil et des millions dans Belœil où il donnait quelquefois des fêtes superbes et tenait l'état d'un roi, grondait ses gens quand ils présentaient un verre de vin au curé ou au capucin qui venait prêcher le carême. Il disait tout haut : « La bière suffit pour ces gens-là. » C'était bizarrerie car il avait réellement de la noblesse dans ses manières et dans ses actions. Il avait été d'une bravoure distinguée dans la guerre de Succession et à la bataille et au siège de Belgrade. Colonel très jeune, obligé à capituler devant (3) la citadelle d'Anvers, il dit au commandant : « Au moins l'ennemi

(1) Louise-Marie-Christine, 1728-1784, chanoinesse du chapître de Remiremont.

En marge dans S : « Le grand diable de Ligne parce qu'on savait qu'il y en avait eu un dans la maison. »

(2) Marie-Josèphe, 1730-1783, prévôte du chapitre souverain d'Essen.

(3) *Variante* L : « dans ».

n'aura pas mes drapeaux ! » et (1) il les emporta sur ses épaules et puis (2) les cacha dans ses fourgons (3). Il avait de grandes idées. On le voit, aussi bien que son goût, dans les ouvrages qu'il a laissés (4).]

***

[Mon père ne m'aimait pas. Je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions pas. Ce n'était pas la mode alors d'être bon père ni bon mari. Ma mère avait grand'peur de lui. Elle accoucha de moi en grand vertugadin, et elle mourut (5) de même quelques années (6) après, tant il aimait les cérémonies et l'air de dignité.

Un jour, en voyage, nous voilà embourbés près de Cronstadt. Il me donna un soufflet : je n'avais seulement pas soufflé.

Une autre fois, dans son jardin à Closterneubourg, où il faisait travailler, ses ouvriers renversent une statue.

(1) *Variante* L : « et » au lieu de « et il ».

(2) *Ibid.* L : « ensuite » au lieu de « puis ».

(3) Le passage « Colonel... fourgons » a été ajouté en marge dans B. La capitulation d'Anvers eut lieu le 16 juin 1706 ; le siège de Belgrade dura du 29 juin au 18 août 1717. Le dernier alinéa n'a pas été reproduit par la *Revue nouvelle*. Il est important car il confirme que c'est bien au prince Claude qu'il faut attribuer la conception du parc français de Belœil.

(4) *Variante* L : « Il avait des grandes idées, on le voit assez dans les ouvrages qu'il a faits. »

(5) *Variante Bd* : « Ce n'était pas la mode alors d'être bon père, bon maître, ni bon époux. Ma mère avait, à ce qu'on m'a dit, grand'peur du sien. Il aimait tant la dignité qu'elle accoucha de moi en grand panier et elle mourut de même. »

(6) Le rédacteur de la *Revue nouvelle* avait copié *semaines* au lieu d'*années*, ce qui constituait une erreur telle qu'Alphonse Wauters (Biographie nationale belge) en avait fait un argument contre l'authencité des mémoires. La princesse mourut le 27 décembre 1739, âgée de trente-sept ans.

Il me donne un grand coup de canne, à la vérité avec une belle pomme d'or guilloché.

Je recevais souvent de lui quelque marque d'attention en injures et pronostics que je serais un sujet détestable. Sa mort cependant fit sur moi un grand effet. Il m'avait chassé de chez lui. Il demeurait à la campagne. Je revenais de la guerre, et ne le vis que deux ou trois fois entre ces deux événements. Mais alors on ne se rappelle que les bonnes et grandes choses.

Il avait une grande élévation et était aussi fier en dedans qu'en dehors. Il se croyait un Louis XIV et en était un presque en jardins et magnificences, qu'il remplaçait quelquefois par de petites avarices comiques, comme je l'ai dit plus haut.]

***

[Le prince Ferdinand, (1) mon oncle, était maréchal comme lui et s'était distingué aussi à Ramillies, Audenarde, Malplaquet, etc. Mais il était dévot et minutieux. Il avait quelques bonnes qualités. Par exemple, il ne contribua pas peu à nourrir mon goût pour la guerre ; il m'en parlait souvent et m'envoyait sans cesse à ses dragons ou faisait venir chez moi ceux qui avaient pris quelques étendards ou qui s'étaient le plus distingués. Je dis le plus, car c'est encore aujourd'hui, et c'était déjà alors, un régiment de héros (2).

Il m'avait si bien inspiré sa haine pour les Français que j'ai été longtemps à les abhorrer. Le duc de Croy fut le premier militaire de cette nation qui vint chez

(1) Ferdinand, 1683-1755.
(2) « qui s'étaient... héros », ajoutés en marge dans B.

involontaires de remords, des instans de
crainte d'une éternité malheureuse, ne
viendront pas même troubler vos plaisirs.

La Guerre, La Chasse, Les Spectacles,
Les Fêtes, les ouvrages en Littérature,
en bâtimens, en Jardins, et la Conversa=
tion vous en procureront. Toutes ces
aventures de Filles, et de Femmes sont
si Faciles: Tant de Sots, et de Margots
en ont Tant, qu'en Vérité Cela ne
vaut pas la peine de se demander.

au lieu de jetter du ridicule sur
les Croyans, et les bien vivans, qu'on ne
fasse tomber des averses sur les impies, ou
demi impies, indévots, sots plaisans, ou négligens
comme moi: et puisse Dieu ne pas punir
Des plaisirs Passagers pleins de trouble et
d'ennui,
par des Tourmens affreux éternels
comme lui.

Ligne

Teplitz ce 1er Mars 1797.

FAC-SIMILÉ DE LA FIN DE LA PRÉFACE AUTOGRAPHE
DU PRINCE DE LIGNE

nous après la prise de Bruxelles. Je ne le vis pas de sens froid (1).

Elle avait un peu passé, mais apparemment (2) elle est revenue plus forte que jamais. C'était un pauvre Amilcar et je fus un pauvre Annibal car je ne prévois pas pouvoir leur faire du mal.] (3)

***

L'année de ma naissance me paraît extrêmement incertaine, puisque peu ou point baptisé (4), ou légère-

(1) *Variante* L : « Le duc de Croy... sens froid » n'existe pas.

(2) *Variante* L : « Assurément » au lieu de « apparemment ».

(3) Emmanuel, duc de Croy, maréchal de France, 1718-1787, résidait dans son château de l'Hermitage, à Condé-sur-Escaut, à trois lieues de Belœil, où il avait créé des jardins remarquables dont Ligne parle avec éloges dans le *Coup d'œil sur Belœil*, *Mél.*, t. IX, 103.

(4) *Variante B* : « Ai-je dit que mon âge doit être incertain puisque je n'ai pas été trop bien baptisé. Faute d'un extrait ou d'un protocole (je ne sais comment cela s'appelle) j'ai perdu un procès. »

Charles-Joseph est né à Bruxelles le 23 mai 1735, et l'acte de sa naissance est bien enregistré à la paroisse de Sainte-Gudule. Aussi l'invraisemblance apparente de ce passage a été saisie avec empressement par divers auteurs pour contester l'authenticité des fragments publiés. La confusion créée dans l'esprit du prince s'explique par le fait que son archiviste Leygeb, ayant dû rechercher cet acte pour le produire dans une affaire qui avait pour objet les droits de la maison de Ligne à la succession de Lorraine et de Nassau, avait éprouvé beaucoup de difficultés à se le procurer. Il écrivait au prince, le 27 décembre 1772 : « Il n'y a pas plus d'exactitude dans les registres du curé de Sainte-Gudule que dans ceux de Belœil ; la raison de l'un et de l'autre est que les enfants ont été ordinairement baptisés à la maison et sans la cérémonie accoutumée de les nommer, qu'on se réservait pour un autre temps et ce temps n'arrivait pas et on n'en tenait plus note. » En réalité, par licence spéciale du cardinal-archevêque de Malines, le baptême se fit à l'hôtel de Ligne par l'aumônier de régiment du prince, sans la formalité ordinaire de l'imposition du nom réservée pour une solennité ultérieure, l'Empereur Charles VI ayant accepté d'être parrain et ayant prié sa sœur l'archiduchesse

ment peut-être par l'aumônier du régiment de mon père, j'ai perdu un procès qui dépendait de mon extrait baptistère qu'on n'a pas trouvé. Ce que je sais c'est que je suis né avant [l'année] 1740, et qu'à peine j'entendis parler du prince Eugène, mort il n'y avait pas longtemps, que je voulais, disais-je, tout petit que j'étais, le remplacer.

Ce fut la première pensée que je me rappelle. La seconde qu'on faisait la guerre dans ce temps-là et que cela me montait la tête. Je me souviens que l'on parla[it] devant moi de la bataille de Dettingen où Ligne-Infanterie et Ligne-Dragons avaient fait des merveilles (1).

J'entendis le feu de la bataille de Fontenoy et je vis celui des sièges de Mons, Ath, Saint-Ghislain. J'étais à celui de Bruxelles où mon père [et] mon oncle furent faits prisonniers de guerre (2).

Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, de tenir lieu de marraine. Voir F. Leuridant, *Lettres et billets inédits du prince de Ligne et de ses familiers*, Bruxelles, Lamertin, 1919, p. 52 et suivantes.

(1) Dettingen, ville de Bavière, sur le Main, victoire de l'armée anglo-autrichienne sur l'armée française (1743).

2) *Variante B.* « En 1745, bataille de Fontenoy que j'ai entendue ; 1746, siège de Bruxelles où j'ai été fait prisonnier, c'est-à-dire mon père et *tout ce qui lui appartenait;* encore en 46, siège de Mons, de Saint-Ghislain, je crois, en 47 et d'Ath que j'ai vus. »

Dans une lettre à M. de la Place (*Nouveau Recueil*, t. I, p. 118) : « J'ai sept ou huit superbes ruines de forteresses dans mes terres et quatre champs de bataille. Je suis même né au milieu des alarmes ; encore bien enfant j'ai entendu, de Belœil, la canonnade de Fontenoy ; j'ai vu entrer trois boulets dans la porte cochère de l'hôtel de Ligne, moi étant au-dessus, sur le balcon, au siège de Bruxelles ; et d'une hauteur au centre de ma forêt, mon père, qui était prisonnier de guerre, me menait (quand par hasard j'avais été sage) voir prendre Mons, Saint-Ghislain et Ath. »

Fontenoy, village sur la rive droite de l'Escaut : victoire des Français sur les Anglais, Autrichiens et Hollandais coalisés (1745). — Les divers sièges cités ont eu lieu en 1746.

Quoique très petit encore, je me souviens d'avoir vu des dragons de Ligne venir se faire récompenser par [mon oncle] le prince Ferdinand, en sortant des coups de fusil.

***

Je me souviens que les premiers vers que j'ai sus étaient d'une strophe de l'ode [de Rousseau] sur la bataille de Peterwardin (1), à laquelle je pensais d'autant plus que nous sommes de la même maison :

Arenberg dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air que Bellone avoue
Les poursuit et les dévoue
Au triomphe de la mort.

Oh oui ! [me] disais-je, Bellone avouera aussi mon air, et je m'en donnais déjà.

***

Je me souviens d'avoir vu une embuscade de partisans français dans un bois où ils attendaient des housards de Belsenay et de Caroly, et que le chef dit au cocher de mon père, qui conduisait le würst où j'étais, de passer bien vite. La princesse de Chimay, que mon père aimait, tout au moins, était avec nous (2).

(1) « Le prince [Eugène] marcha tout de suite à Temesvar et fit ouvrir les tranchées le 29 d'août. Le duc d'Arenberg en était comme général major. Il venait d'être blessé à la bataille de Peterwaradin et n'était rien moins que rétabli, mais il avait la plus belle des valeurs, la jeunesse (car il n'avait que vingt-six ans), la beauté, la grâce, l'esprit, l'amabilité et tout ce qu'il fallait pour plaire au prince Eugène, aux soldats et à la société. Ce fut de lui que Rousseau a dit dans son Ode : ... » *Mél.*, t. XIX, 243.

(2) Ligne a biffé dans B : « Il se brouilla avec mon père pour cette

Moyennant cela j'étais élevé à la guerre et à l'amour d'autant plus que M. [l'abbé] du Verdier, [ex-jésuite], mon précepteur, en avait aussi pour la même femme. Au moins, mon père le crut. Les vers qu'il faisait pour elle, où il y avait des allégories qu'il ne comprenait pas, le rendirent jaloux. Il lui supposa [ensuite] un autre amour de mauvais exemple pour une Nanette Couteaux, fille du bailli de Baudour, et le renvoya (1).

***

Il me semble en vérité avant cela que j'ai été amoureux de ma nourrice et que ma gouvernante a été amoureuse de moi. Mlle Ducoron, c'était son nom, me faisait coucher toujours avec elle, me promenait sur toute sa grosse personne, jouait avec moi de bien des façons et me faisait danser tout nu (2).

femme qui était une grande dame, la princesse de Chimay, que mon père avait, à ce qu'on m'a dit depuis, selon ce que je me le rappelle. »

(1) Le prince, après la lecture du journal de Leygeb, a écrit en tête du manuscrit *Bb*, donc assez longtemps après sa première rédaction, les lignes suivantes qui constituent en quelque sorte le sommaire des pages consacrées à son enfance : « Ma nourrice dont je crois que j'ai été amoureux ; ma gouvernante ; mon gouverneur amoureux de moi à quatorze ans ; les autres : scrupules de dévotion. Marianne, lingère. Mon confesseur qui m'instruit par des questions indiscrètes. Apprius que je lis et *les Époux et amants malheureux* qui me tuent presque par l'irritation de mes sens. Heureusement grande application aux études militaires qui seules pouvaient me distraire de cette vague inquiétude de cœur, de corps et d'esprit. Mes projets de guerre et de jardins, écrivant déjà alors sur ces deux objets, etc. »

On trouvera sur l'abbé Duverdier et sur les autres précepteurs des renseignements très détaillés dans F. Leuridant, *Une éducation de prince au dix-huitième siècle*, Paris, Champion, 1923. Dans le *Nouveau recueil*, Ligne attribue Nanette à Duport du Tertre.

(2) *Variante B* : « Ma vertu fut attaquée de bonne heure. Mlle Ducoron, ma gouvernante, qui succéda à ma nourrice dont j'étais

***

En attendant qu'on trouvât un autre précepteur, qu'on devine ceux entre les mains de qui l'on confia mes neuf ou dix ans : les pages de mon père. C'étaient deux barons de Hayden qui sont morts officiers d'état-major de mon régiment il n'y a pas bien longtemps. Le dernier y servit comme capitaine en même temps que je l'étais.

Sachant bien qu'ils ne pouvaient m'apprendre que l'exercice, car ils étaient déjà au régiment, ils venaient de Mons pour cela, et le baron Charles me montrant comme il fallait bien viser au cœur, m'ajusta, tira avec un fusil chargé de trois balles (car il avait été à la chasse au loup et l'avait cru déchargé), et me manqua, l'amorce seulement ayant pris feu. Je grandissais. J'exerçais. J'allais à l'affût avec un petit fusil et à la pluie sans chapeau. On m'apprenait à n'avoir peur de rien. Je tombai une fois du würst entre les roues et presque sous les pieds des chevaux et je n'eus ni crainte, ni mal.

***

Encore un petit mot sur M. du Verdier. C'était un bel homme sans préjugés à ce qu'il me parut, lorsque j'appris qu'il en avait. Apparemment que sa princesse ou celle de mon père, ou sa Nanette avaient quelquefois des caprices, car il me fouettait souvent,

amoureux, me faisait coucher dans son lit... jusqu'à huit ans que je passai aux hommes. »

Dans une longue épître inédite où Ligne a épuisé toutes les rimes en *on* il a écrit :

De l'amour sur mon cœur une opération,
Me fit encore enfant aimer la Ducoron,

en ajoutant en note : « nom de ma gouvernante ».

légèrement à la vérité ; et il était longtemps sans frapper (1).

***

Des femmes ayant passé à un abbé élégant, de là en attendant aux pages devenus officiers, me voici à un bon prêtre qui s'appelait l'abbé Fervaques. Ce fut le seul de mes précepteurs qui croyait en Dieu. C'était un vrai curé de campagne. Il disait son bréviaire, dessinait, allait tirer ou prendre des cailles, me faisait porter sa poudre et son plomb et ramasser son gibier. On trouva que mon abbé ne m'apprenait rien qu'à apporter : on le renvoya chez lui.

***

On eut encore recours au collège de Louis-le-Grand. Les successeurs des Porée, des Bouhours, des Bourgiaud me choisirent un de leurs excellents sujets. Il n'attaqua pas mes mœurs directement, mais sa négligence à laisser traîner ses livres me rendit bientôt aussi habile que lui. Je trouvai dans un tiroir *les amours du Père de la Chaise*, *Thérèse philosophe* et *le Prince Apprius* en manuscrit, dont M. Duport du Tertre (c'est le nom de mon gouverneur) était lui-même l'auteur. Ces ouvrages firent beaucoup de bien à mon esprit, très peu à ma croissance. Mon dernier abbé chassait : j'apportais, je grandissais. Son successeur écrivait : je lisais. Je fus deux ans sans grandir. Mais que de choses à la fois s'élevèrent dans mon âme. Elle était trop petite pour les

(1) *Variante B.* « Le premier fut l'abbé Duverdier, qui sortit des Jésuites pour se charger de mon éducation. C'était un bel homme sans préjugés à ce qu'il me parut. Il était ferme tout au moins, dur même lorsqu'une femme qu'il aimait ne le traitait pas bien. »

contenir. Mon gouverneur s'en aperçut. Je devenais inquiet, paresseux, distrait. La nature commençait à m'expliquer une partie de mes réflexions et de mes lectures. Je n'en pouvais faire d'applications que sur moi-même. M. du Tertre, père du garde des sceaux des premiers temps honteux de la France, m'accabla d'ouvrages. Il travaillait à l'*Histoire des conspirations, conjurations et révolutions de l'Europe* (1), ouvrage excellent que l'on connaît. Je devins son copiste. Il me consultait presque comme Molière consultait sa servante. Je profitais beaucoup. On accusa M. du Tertre auprès de mon père de vouloir faire des gens de lettres et des églogues dans le village où il trouvait quelques bergères à son gré.

***

Me voici de nouveau dans d'autres mains. Un chevalier des Essarts, gentilhomme bien borné, brave officier revenant de la guerre de Bohême et de Bavière qu'il racontait toujours, se chargea de me donner une éducation dont il avait besoin lui-même. [A peine savait-il qu'il y avait eu un Alexandre et un César. Mais je dévorais Quinte Curce et les *Commentaires* que je trouvai dans une vieille bibliothèque du château de Baudour et je croyais devenir ce qu'ils étaient.] Le siège de Prague, la sortie, l'escalade me tournaient la tête. [Cela me remit dans mon ardeur militaire.] Je croyais devenir tout au moins un maréchal de Saxe.

Il n'avait qu'un seul livre (2), les fables de Phèdre, et

(1) *Histoire générale des conjurations, conspirations et révolutions célèbres, tant anciennes que modernes*, dédiée à S. A. R. le duc d'Orléans, premier prince du sang. Paris, 1754, 8 vol. in-16.

(2) Le passage : « Cela... un seul livre », est ajouté en marge. Ligne avait d'abord écrit : « Il ne connaissait que les fables. »

Le siège de Prague dura du 27 juillet au 26 décembre 1742.

me les faisait apprendre par cœur, allait se promener à cheval. Une fois qu'il voulut me rosser pour n'avoir pas assez de mémoire, je lui sautai à la figure. J'allai chercher ma petite épée pour me battre avec lui. On me sépara de ce pauvre mentor ignorant et colère. C'est, après mon second abbé, celui dont j'ai fait le moins de cas.

Cependant pendant ses cavalcades et surtout son exercice de manège (1) (car il était officier de cavalerie), je m'échappais quelquefois et voulus, sans pouvoir réussir, mettre en pratique avec les petites filles de mon âge la théorie de mon gouverneur précédent. Mais (2), maladroit dans les expériences que je voulais faire, je fus forcé de retourner à celles qui ne dépendaient de personne [que de moi.]

***

Les jésuites et la cavalerie ayant si mal répondu aux intentions de mon père pour faire de moi un petit prodige, il se jeta dans un parti tout opposé. Un successeur des Arnauld, des Pascal, aussi éclairé, aussi enthousiaste, aussi éloquent, aussi sublime que la meilleure compagnie de Port-Royal, fut choisi pour mettre la dernière main à mon éducation. La dernière, disait-on, mais que de mains s'en mêlèrent encore !

Il s'appelait M. Renault de la Roche-Valain, était

(1) Le manège du château de Belœil est une pelouse entourée d'eau, située à proximité de l'avant-cour. Le souvenir personnel consigné ici par le prince n'est sans doute pas étranger à la description de cet endroit telle qu'il la donne dans son *Coup d'œil sur Belœil*, où en parlant d'une petite place entourée d'arbres toute proche du manège il dit qu' « on peut y voir les exploits des garçons, l'espièglerie des enfants et les petites malices des filles qui commencent à chercher des amants ou des maris. » *Mél.*, t. VIII, p. 36-37.

(2) Le prince avait d'abord écrit dans *B* en interligne, puis biffé : « peu de temps à moi. »

grand disputeur, profond théologien et appelait le prédicateur du village *un corbeau croassant dans l'église de Dieu*. Celui-ci avait beaucoup de crédit sur l'esprit de mon oncle, petit maréchal fort borné : celui-là fut accusé d'être janséniste.

Je vois encore deux ânes chargés de Saint-Augustin, de quelques autres Pères de l'Église et de la Bible, arriver avec le gardien du couvent d'Ath (1) pour confondre mon gouverneur. Il eut raison : il n'en fallut pas davantage pour qu'il eût tort. La cabale me priva d'un homme rempli de lumières. J'avais été moliniste sans le savoir avec mes deux jésuites qui m'avaient entretenu de Mme Guyon (2), de Fénelon et du Quiétisme. J'étais devenu janséniste de même avec mon ex-oratorien qui ne me parlait que de Bossuet et me donnait à lire le catéchisme de Montpellier, l'*Ancien Testament* de Mézanguy (3), l'*Histoire des Variations* (4), etc. Les premiers m'avaient rendu savant sur Molina et Molinos (5). L'abbé dont j'ai parlé, le seul qui crût en Dieu, m'avait donné à lire Marie d'Agréda (6) et Marie Alacoque (7), et, avec toute mon érudition

(1) Le Frère François Cilienne, récollet; voir *Annales*, t. VI, p. 327-330.

(2) Jeanne-Marie DE LA MOTTE-GUYON, 1648-1717, commentatrice de la Bible.

(3) François-Philippe MÉSANGUY, 1677-1763, janséniste. Le titre exact de l'ouvrage cité est *le Nouveau Testament traduit avec des notes*, 1729.

(4) *Histoire des variations des Églises protestantes*, de BOSSUET, 1688.

(5) Louis MOLINA, 1535-1600, jésuite espagnol, auteur du molinisme.

Miguel de MOLINOS, 1640-1697, mystique espagnol, auteur du quiétisme.

(6) Marie D'AGRÉDA, 1602-1665, mystique espagnole.

(7) Marguerite-Marie ALACOQUE, 1647-1690, religieuse béatifiée en 1864, dont la vie mystique a particulièrement provoqué la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

ecclésiastique, je ne savais pas un mot de la religion.

On s'en aperçut parce que j'avais quatorze ans et qu'on parla de me faire faire ma première communion. J'allai apprendre tout, depuis la création jusqu'aux mystères, chez le curé du village. Il me dit qu'il n'y comprenait rien non plus que moi. Je crus au christianisme dont on ne m'avait jamais parlé et je fus dévot pendant quinze jours.

***

Mon père craignant que toutes ces controverses ne m'eussent gâté l'esprit eut encore recours à l'armée française pour former mes mœurs et ma religion. Il se ressouvint que le chevalier des Essarts avait été déiste et moi aussi par conséquent avec lui. Il demanda à un chevalier de Saint-Maurice, qui était capitaine des houzards de la Morlière, s'il était déiste aussi. Celui-ci lui assura que non. Il le prit pour mon gouverneur. Le chevalier ne mentait pas, car il était athée et nous voilà athées, ou plutôt ne pensant à rien de tout cela.

Il pensait bien plus à moi qu'à Dieu. J'étais à la vérité fort joli. Le chevalier des Essarts m'avait trop peu aimé. Le chevalier de Saint-Maurice m'aimait trop à ce qu'on disait. Nouveaux caquets, murmures, plaintes, accusations dans la maison. Voilà encore mon vieux petit oncle en train. Ce n'étaient plus les écrits de Saint-Augustin qu'il fallait avoir pour confondre mon gouverneur : c'étaient les miens et ceux de M. de Saint-Maurice. Pour en avoir il le mène à la campagne d'où il se doute qu'il m'écrira. Il intercepte sa lettre qui, à la vérité, était extrêmement tendre. Il y avait des plaisanteries sur sa bosse et sur une vierge renommée dans

le pays, où il l'obligea d'entendre la messe chemin faisant (1). Me voilà encore sans gouverneur.

***

Les occupations de tous ceux que j'avais eus auprès de moi ne m'avaient fixé à aucune. Celle de l'histoire était pour moi un objet continuel de travail. J'étais fou d'héroïsme. Charles XII et Condé m'empêchaient de dormir (2). Il me semblait que je devais l'emporter sur eux. Je me pâmais sur Polybe, je commentais les *Commentaires* de Folard (3). On parlait de guerre. J'avais fait promettre à un M. de Chaponais, capitaine dans Royal-Vaisseaux, de garnison à Condé, de m'engager dans sa compagnie. Je serais déserté de chez mon père et, sous un nom inconnu, je me faisais déjà un bonheur inexprimable de n'être reconnu qu'après les faits les plus éclatants (4).

***

Au lieu de ce beau projet, un gouverneur beaucoup plus sage que les autres, et qui malheureusement ne donnait aucune prise sur lui, arriva pour me morigéner. Il seconda mon goût pour l'étude ; il la partagea de manière à la faire fructifier et me donna pour délassement celle de mes auteurs militaires, parmi lesquels

(1) Notre-Dame de Hal, sur la route de Bruxelles à Belœil.

(2) Dans B « m'empêchaient de dormir », mis en marge, remplacent « me tournaient la tête », biffés.

(3) Jean-Charles, chevalier de FOLARD, 1669-1752, auteur d'un *Commentaire formant un corps de science militaire.*

(4) Dans B, plus bas, Ligne a écrit, puis biffé : « Ai-je dit ailleurs, car je ne veux pas me donner la peine de me relire, que je m'étais arrangé (ah ! oui, je m'en souviens,) pour déserter à quatorze ans, etc. »

je commençai à prendre parmi eux la place, quoique très mince, que j'occupe encore.

M. de La Porte (c'est le nom de ce gouverneur) fut le troisième ex-jésuite que j'eus auprès de moi. Il m'apporta du collège Louis-le-Grand toute cette fleur d'humanités, de littérature et d'urbanité qui fait le charme de ma vie, et formant mon âme en même temps que mon esprit il acquit d'autant plus de droits à ma reconnaissance que je crois que si je valais quelque chose, ce serait à lui que je le devrais.

***

J'ai eu de bien bonne heure quelques petits doutes, mais M. de La Porte me rendit un peu plus catholique, et tant pour la santé du corps que de mon âme, me fit naître même quelques scrupules.

Mon docteur de l'Église avait eu du goût pour sa blanchisseuse. Saint-Maurice... je l'ai déjà fait entendre. Mais M. de la Porte, par principe et hypocondrie peut-être, était de bon exemple. Cela fit que lorsque j'avais couru après une lingère qui s'appelait Marie-Anne, je demandais moi-même à aller à confesse et que je trouvais toujours trop peu de chose la pénitence de M. le curé.

***

Avant cela (c'était sous le règne de l'abbé Fervaques) (1), je me rappelle l'usage que je fis de ma petite épée. Je la regardais tant que des polissons de mon âge se mirent à rire. Je m'en aperçus et songeant à la vengeance je voulus l'assurer par la dissimulation. Je dis : « Monsieur l'abbé, me permettez-vous d'aller, pour un

(1) Dans S : « Avant... Fervaques », en marge.

petit besoin, dans ce grand hangar qui sert d'asile aux daims? » C'était dans le parc de Bruxelles que cela se passait (1). J'y fus bientôt suivi : c'est ce que je voulais. J'y fus bientôt hué : c'est ce que je ne voulais pas. Ma petite épée se tire. On se jette sur moi. Je pique. Je ne suis pas assez fort pour percer. On l'est assez pour me culbuter. Cette première petite colère était de la rage. Je me relève. On m'entoure, on me menace, on rit, ce qui est bien pis. Je donne des coups à droite, à gauche. Je pare vingt coups de poings ou plutôt je les tiens suspendus sur mon visage. Enfin, il m'en tombe un sur le derrière de la tête qui m'étourdit au point que mes petits camarades des rues, avec qui je jouais à la porte de l'hôtel quand je pouvais m'échapper, sont vainqueurs et cassent la coquille de ma petite épée pour gage de leur triomphe.

Plus furieux encore lorsqu'ils me rendent mes armes faussées, démontées, mais humilié, craignant d'autres coups de la part de M. l'abbé, je lui fais une petite histoire. C'était ma première bataille, mais non mon premier mensonge. Je lui dis que quelques daims chassés par les polissons (car on pouvait les avoir vus) m'avaient culbuté et que le désordre où mon épée et moi nous nous trouvions en était la suite. Et l'abbé, pensant vraisemblablement à autre chose, ne m'en demanda pas davantage.

***

J'étais coquet et gourmand et je vois qu'on ne se corrige de rien. On habillait les enfants à la houzarde

(1) L'asile pour les daims se trouvait à l'emplacement actuel du Waux-Hall et de la rue ducale. Il abritait alors une centaine de daims dont l'entretien coûtait mille florins annuellement. (Archives de la ville de Bruxelles.)

avant de les habiller ridiculement en beaux messieurs. Je me regardais sans cesse au miroir. Je me trouvais aussi joli que tout le monde me le disait. Je volais tout ce que je trouvais à manger et, en servant la messe, ce qu'on m'obligeait à faire tous les jours, je buvais souvent le vin des burettes. Je ne m'en corrigeai que pour ne pas faire gronder ceux qu'on soupçonnait de n'y en avoir pas mis.

***

Ce n'était pas par impiété car j'ai toujours eu assez d'imagination pour être dévot de temps en temps, à l'article près des devoirs à en remplir. Quand il m'en prenait même des accès un peu plus forts je m'abstenais pendant huit jours des péchés qu'on commence, quand on a été précoce comme moi, à treize ans.

Mon premier confesseur me les apprit en me demandant si je les commettais. J'y ajoutai celui de l'orgueil en le priant de lire ma confession où j'avais fait la plus belle écriture qu'on puisse voir.

***

Une femme qui avait assez de pouvoir sur l'esprit de mon père — dont je trouvai, soit dit en passant, des lettres et des réponses d'amour de la fille d'un lieutenant-colonel de Teutschmeister nommé Mayer à quatre-vingt-quatre ans, — lui dit de me mener à un bal du théâtre (1).

Deux petits masques s'emparent de moi. C'était du feu pour mon cœur et mes sens. J'étais hors de moi.

(1) Dans B, passage biffé : « La première fois que mes parents, maîtres et gouverneurs me permirent d'aller à un bal masqué, ils s'en trouvèrent bien mal. »

On me serrait, m'agaçait, me tourmentait, me caressait, m'inspirait. Heureusement pour mon innocence, M. de La Porte me découvre et vient me tirer du plus charmant des précipices. Mais que de pensées, de désirs, de désordre dans ma tête et dans mon âme !

Il me fut impossible d'étudier de deux jours. Je dis que j'avais une migraine affreuse (quoique je n'ai guère menti dans ma vie que lorsqu'ainsi, dans ce moment-là, cela était accessoire), je restai couché deux fois vingt-quatre heures, mais hélas ! je n'y dormis pas.

*
* *

Il n'y eut que l'amour d'offensé dans ceci. Mais voici deux offenses à l'amour-propre dans un jour, c'est bien pis.

Mon père ayant dans sa loge la princesse de Hornes qui venait de se marier, aussi belle qu'aimable, craignant que je n'en devinsse amoureux, ne veut plus que j'y aille. Mon gouverneur aimait la comédie. — Eh bien, lui dit mon père, vous irez sur les bancs du théâtre. Il y en avait alors partout comme on sait. Quelle grande spéculation ! Ils devaient s'apercevoir l'un et l'autre que de voir de si près des actrices charmantes et de ne rien perdre de ce qui était un peu instructif dans les jolis opéras à vaudevilles m'avancerait beaucoup, entre autres *la Chercheuse d'esprit* (1). Une mine expressive, quelque gaieté dans un couplet, une attitude dans un ballet, me transportaient comme on peut s'en douter.

(1) Dans S « entr'autres... esprit », en marge.

La Chercheuse d'esprit, vaudeville en un acte de Favart (1741). Le nom de « chercheuse d'esprit » est resté dans la langue pour désigner une jeune fille encore innocente qui commence à éprouver le désir de perdre sa simplicité.

Je fais semblant d'être obligé de sortir, je m'arrête dans les coulisses, j'y trouve une danseuse, une demoiselle Grégoire dont je croyais (étant déjà fat alors) que les beaux yeux se tournaient quelquefois vers moi. Je lui fais ma déclaration. Elle se met à rire. D'abord interdit, puis confus, je me dis : « Au moins cette sortie dans la coulisse me servira [pourtant] à quelque chose.

Le duel de M. de Turenne à neuf ans m'avait tourné la tête. J'en avais lu d'autres de jeunes dans des mémoires. « J'ai treize ans, disais-je, et je ne me suis pas encore battu ! » Un officier de trente ans au moins veut entrer sur le théâtre pour s'asseoir sur un banc. Je lui marche sur le pied. — Ce petit prince est maladroit, dit-il. — Non, lui dis-je, c'est bien exprès, car vous m'avez regardé d'un air... Il se met à rire comme Mlle Grégoire, et voilà que dans un quart d'heure je suis traité deux fois comme un enfant.

***

Pour m'essayer on me faisait aller tout seul, pendant la nuit, dans le jardin de l'hôtel de Ligne, où l'on me faisait croire qu'il y avait des voleurs, et je me mis une fois en embuscade plus de deux heures, derrière un gros arbre, l'épée à la main.

L'envie que j'avais eu de m'en servir au théâtre avait déplu à mon gouverneur mais point du tout à mon père.

***

C'est à un âge plus avancé qu'on peut voir les nuances du cœur dans celui qui l'est le moins. Je me souviens d'avoir eu des désirs et une espèce de passion dans cet espace de quatorze à quinze ans. Les premiers m'étaient

inspirés par les beaux yeux de Mme de Los Rios, qu'on rencontre ici, presque encore belle à plus de soixante ans, et la seconde par une demoiselle de Luzani. Mon Dieu que j'étais embarrassé et rougissant à la fois, et que je fus triste en la quittant, la première fois que je quittai Vienne.

***

Je me souviens que je m'étais fait colère pour avoir bon air à ce que je croyais. Un jour qu'on m'avait versé avec mon gouverneur sur la route de Paris, de sens froid (car plutôt j'avais envie de rire), je tire encore ma petite épée et je me mets à jurer et à rosser les postillons qui se mirent à rire et conseillèrent qu'on me corrigeât de ce faux emportement, ce qui arriva par plusieurs jours de pénitence.

***

Quelle mémoire j'avais ! J'apprenais cent vers dans une demi-heure, et Voltaire lu à la dérobée, Jean-Baptiste Rousseau, La Fontaine, Boileau et Racine, que l'on me permettait de lire, me restaient tous dans la tête.

***

L'amour pour Alexis dans Virgile, pour Ligurinus dans Horace, me donnaient bien à penser ; de même que les *Novimus et qui tu* de Virgile, le *Cur aliquid* d'Ovide et le *Qua calet nunc juventus omnis* d'Horace (1).

(1) HORACE, *Odes*, livre III, ode 4, vers 19.
VIRGILE, *Bucoliques*, IIIe, vers 8.
OVIDE, *Tristes*, livre II, élégie unique, vers 103.
Dans une épître à M. de [Pezay] : « J'entends, je parie, aussi bien que vous le Ligurinus d'Horace et son Lycidas : *Quo calet nunc*

Un M. de Rodoan, mon camarade de manège, un enseigne qui monta ma première garde avec moi, et puis un prince Menzikoff m'apprirent plus là-dessus ensuite que je n'en voulus savoir.

***

A mon premier quartier d'hiver, au château d'Ansembourg, toute la famille devint amoureuse de moi, excepté le père et le capucin son aumônier.

***

Quel plaisir j'eus à une petite bataille que je livrai à un chasseur qui voulut prendre mon fusil parce que j'étais sur le terrain de son maître ! Nous nous couchâmes en joue. Je lui fis peut-être pitié, car je n'avais pas seize ans, et je l'obligeai à la retraite.

***

A cet âge je faisais des extraits, des réflexions et des projets sur tous les livres de guerre que je trouvais. J'avais déjà des paquets d'ouvrages militaires de ma façon que j'ai changés et rechangés bien des fois depuis.

Entremêlant tout cela des Mémoires de Sully et de Mlle de Montpensier et des traductions qu'on me faisait faire de Salluste, Velleius Paterculus, Justin, etc., je pris du goût pour l'application qui ne m'a jamais

juventus omnis, le Daphnis de Corydon, le *Novimus et qui te* de Ménalque ou Melibée, le *Cur aliquid vidi* d'Ovide, mais il faut être tous « ces messieurs » ensemble pour les traduire et les commenter comme vous ». *Mél.*, t. XIII, 154.

abandonné, et je sus fort bien, avec quelques autres ouvrages, l'histoire ancienne et moderne.

***

Quinte Curce et Charles XII me rendaient fou de la gloire. Condé et Eugène, dont je savais par cœur les actions, étaient mes héros par excellence.

***

On ne pouvait m'apprendre que ce que j'aimais et on découvrit l'impossibilité de m'enseigner la physique, la chimie, les mathématiques (excepté ce qui suffit pour les fortifications), l'astronomie et même l'arithmétique. Je n'ai jamais pu apprendre un jeu de cartes, ni d'échecs, ni de trictrac.

***

Dans les cinq ou six mois que je passais à Belœil et les trois ou quatre à Baudour, j'apprenais singulièrement la chasse et l'économie. Celle de mon père, qui ne voulait pas que je tirasse ma poudre aux moineaux, l'engagea à me la faire acheter ainsi que mon plomb et à me payer quatre sous chaque pièce de petit gibier que je rapportais à la maison, un petit écu pour un renard ou un chevreuil, et un gros écu pour un sanglier ou un loup (1).

(1) Dans B, première rédaction biffée : « Par économie, générosité peut-être, ou pour m'apprendre à tirer, mon père me donnait sept kreutzers par pièce de petit gibier et un petit écu pour le gros. Mais je devais m'acheter ma poudre, mon plomb. Je n'ai point eu d'autre argent jusqu'à mon mariage. »

***

Je n'eus pas d'autre argent que celui que je gagnai ainsi jusqu'à mon mariage. Il s'était aperçu que lorsque je tirais plus de pièces qu'il n'en fallait pour la cuisine, je les enterrais de peur d'être grondé, ou que je les faisais vendre aux garnisons françaises dont je n'étais qu'à deux, cinq ou six lieues, et c'est ainsi qu'il y mit ordre.

***

Je le suivais à la chasse à courre. Un jour, le sanglier fit tête dans le fourré. Mon père me voit mettre en joue. Il croit le distinguer. Il tire. C'était le meilleur de ses chiens. Il s'imagina que c'était une malice de ma part et me donna pour pénitence d'aller à la chasse pendant quinze jours sans fusil. Quelle fut ma rage, le lendemain, de voir un sanglier passer presque entre les jambes de mon cheval, sauter un canal et tomber, sans pouvoir le tuer !

***

Ma constitution et mon caractère se formaient par les injures du temps et celles dont mon père me régalait souvent.

Il me mena à Vienne par Paris qui m'enivra par son tapage, ses spectacles et la gaieté de tout ce que je voyais et entendais.

Avant d'arriver à Ulm pour nous embarquer nous sommes arrêtés en Souabe (et ce qu'il y a de singulier, près de mon Edelstetten que j'ai eu quarante ans après pour mon indemnité), dans une forêt où il y avait un capitaine de voleurs nommé Federbusch avec sa bande.

Me voilà au comble de la joie. Mon père, en vieux général, fait ses dispositions, prend sa canne qu'il m'avait donnée un instant auparavant sur les épaules parce que, étant embourbés, et lui en colère, je m'étais mis à rire. Je tire encore ma petite épée, M. de La Porte son couteau de chasse à manche vert, le chevalier de La Morlière son sabre. (C'était un capitaine de grenadiers de son régiment qu'il avait pris pour lui, ou pour moi, par dignité.) Nous voilà tous en bataille. Ce n'était qu'un chariot qui barrait le chemin !

***

Mon père qui avait fait travailler dans le château et parc de Dormans qui lui appartenait, en Champagne (1), où nous nous étions arrêtés une quinzaine de jours, nous fait débarquer dans sa maison à Clösterneubourg. Dans l'instant cinquante ouvriers dans le jardin, grottes, ermitage, bassins rétablis. Oh ! par exemple, je suis bien là-dessus son digne fils.

***

Nous voici à Vienne (2). Il me mène à la cour et pendant qu'il est chez l'impératrice, l'empereur me fait entrer chez lui, me traite à merveille, me caresse

(1) La terre de Dormans, à vingt-cinq kilomètres d'Épernay, avait appartenu aux Conti et était passé aux Ligne par alliance avec la maison de Chaligny et de Moy. La terre de Clösterneubourg, près de Vienne, avait été apportée en mariage au prince Claude par la princesse de Salm qui la tenait de sa mère, née princesse de Dietrichstein.

(2) Dans B, première rédaction biffée : « Quel plaisir j'ai eu à être fait chambellan et comment en 1751, mon premier voyage de Vienne... »

et me fait entrer dans l'antichambre où mon père arrivait. Furieux fort aisément il me gronde d'être où il ne peut entrer que des chambellans. — C'est précisément ce qu'il est, dit François Ier (1). J'ai voulu vous en faire la surprise.

***

Ma joie à ce nom ! Homme de cour à quinze ans ! Et puis, me disais-je tout de suite, M. de La Porte, quoique je l'aimais beaucoup, ne peut pas être chambellan. Je serai à la cour, aux églises, sans lui. Quel plaisir ! Quel honneur ! Il n'y en a pas tant à l'être à présent, mais alors...

D'ailleurs j'en ai été le plus jeune, ainsi que des généraux et des chevaliers de la Toison d'or. Ce qui fait qu'à présent, j'en suis à peu près le plus ancien.

***

On est plus ou moins bête à cet âge, et toujours important, ce qui en est une suite. Je ne faisais pas un dessin (j'en trouve tous les jours) ou je n'écrivais pas une ligne qu'il n'y eût : Charles de Ligne, chambellan.

***

J'ai parlé de mon confesseur, du prince Apprius, de Marie-Anne et de deux masques. Eh bien, en nous retournant de Vienne par Munich, la nature m'apprit le reste, avec une servante de *l'Ours noir*, dans un petit coin de la maison qui n'est point bon à être nommé (2).

(1) François Ier, 1708-1765, époux de l'impératrice Marie-Thérèse.

(2) *Variante* B. « Ce fut la même année, qu'allant à Vienne avec

***

Nous voilà de retour à Belœil et Baudour où ma chambellanie ne m'empêcha pas d'être traité comme un enfant. A peu près la même vie qu'auparavant, mais beaucoup de fêtes. Les deux cours du prince Charles et de la princesse Charlotte de Lorraine y venaient passer un mois tous les ans.

Une de ces fêtes entre autres m'amusa infiniment. On fit bâtir un fort dans le grand étang où, sur des barques, l'on pouvait communiquer en baissant le pont-levis. Il était défendu par des Mores et attaqué par des sauvages. C'est ce qu'ils firent en poussant des cris inhumains. Les armes des assiégés étaient des pompes, celles des assiégeants des seringues. Le fort fut emporté malgré les renforts des chaloupes. Deux capucins auparavant ayant voulu le voir de près, le commandant de la place les retint pour aumôniers, disait-il. Rien n'était plus plaisant de voir les révérends pères sortir mouillés comme des canards.

***

Une mascarade de l'empereur de Chine fut encore très magnifique et très plaisante. Je me fourrais dans tout cela mouillé et grondé, à l'une de ces fêtes, et une grande pipe cassée entre les dents, à l'autre (1).

mon père, j'achevai à Munich ce que les petites filles du village n'avaient pas eu l'esprit et les petits masques le temps de m'apprendre. Une jolie Bavaroise servant dans la maison de *l'Ours noir* s'en acquitta à merveille. »

(1) *Lettre de M. de la Porte, gouverneur du prince Charles de Ligne, à Mme la marquise de Chasteleer, au sujet des fêtes qui se sont données à Belœil, pendant le séjour de S. A. R. le duc Charles de Lorraine.* Tournai, Varlé, 1749, 12 p. in-16.

***

Quand, plus jeune encore, je me battais avec les enfants des capons (1) de Sainte-Gudule ou les garçons du village avec qui je jouais à la balle après avoir juré ou disputé, j'étais pris sur le fait, je ne pouvais pas avoir de pénitence plus forte que celle de perdre un temps que je trouvais déjà alors si précieux et que je vois perdre à tant de gens. On me faisait copier des « privilèges » à la fin des livres et des « approbations ».

***

Le premier homme tué que j'ai vu, c'était à une chasse aux loups. J'en tuai un et un chasseur qui en tua deux autres tue en même temps un homme du même coup, qui était posté au crochet d'une route. Quatre loups et lui restèrent sur la place (2).

***

Doit-on croire aux pressentiments et aux rêves? Je n'en sais rien. J'ai eu de faux pressentiments à Hochkirch et à Oczakow que j'y serais tué et pour Charles à Belgrade et à Ismaël. Mais pour les rêves en voici deux (3), dans deux nuits consécutives, qui ont eu leur effet. J'avais quinze ans, et depuis ce temps-là, je n'en ai pas eu un signifiant (4).

(1) Portefaix du canal.

(2) Le 1er décembre 1753, dans le bois de Stambruges. Voir F. LEURIDANT, « Un accident de chasse » (*Annales du Cercle archéologique d'Ath*, t. I, p. 51-56).

(3) *Variante* L : « un qui a eu son effet » au lieu de « deux ».

(4) En marge dans B : « Hélas ! encore un plus de quarante ans après. »

J'ai eu (1) un oncle sans le savoir. Il était l'aîné de mon père, beau comme le jour, brave comme César, amoureux comme un chat. Apparemment qu'il fut fidèle comme un chien, car il voulut épouser la demoiselle de ses pensées. C'était une créature charmante, de condition même, un peu, à ce que je crois, mais point assez pour que nos parents l'approuvassent. On le contrarie, il se fâche, il quitte le service où il s'était distingué. On se fâche (2), il quitte le monde. On le désapprouve encore plus, il s'enferme dans un couvent. On est furieux, il remet tous ses biens à mon père et ne se réserve que le troisième étage du petit hôtel de Ligne, un aumônier, un valet de chambre et pour meubles une chaise et un crucifix. Je ne sais pourquoi et comment ce secret fut si bien gardé.

Le grand hôtel de Ligne ayant essuyé plusieurs bombes pendant le siège de Bruxelles, mon père, tout maréchal qu'il était, enfermé et surpris dans la ville fit aller toute sa famille et ses gens dans le petit hôtel parce qu'il était un peu moins exposé. Trois boulets de canon y entrèrent cependant par la porte un jour que j'étais à la fenêtre au-dessus.

J'avais sept ou huit ans. Je ne sais pas ce qui me poussait toujours à grimper tous les jours au corridor où logeait mon oncle l'inconnu. On m'arrêtait. J'allais jouer ailleurs et je n'y pensais plus.

Six ou sept ans après, je dis en me réveillant à M. de La Porte, mon gouverneur, que mon oncle était mort. Je ne connaissais que celui qui s'appelait le prince Ferdinand et je lui dis : « Le prince Ferdinand est mort aujourd'hui à cinq heures du matin. » J'appris deux

(1) *Variante* L : « J'avais. »
(2) *Variante* L : « on en est irrité ».

jours après l'existence et la mort du solitaire (1) : et je vous assure qu'il n'y a rien de plus vrai dans le monde (2).

***

Le lendemain je rêve que je vois partir mon gouverneur et que mes gens ont ordre de me retenir pour que je ne m'attendrisse pas trop en le voyant monter en voiture. M. de La Porte s'était brouillé avec mon père. Un mois après, jour pour jour, ce que j'avais rêvé arriva. Et voilà comme on voit deux rêves bien extraordinaires qui se sont exécutés à la lettre.

M. de La Porte se raccommoda avec lui. Son absence ne fut pas de longue durée.

(1) *Variante* L : « qui était arrivée précisément ce jour et à cette heure-là ».

(2) Antoine-Joseph-Ghislain, mort le 9 août 1750. Voir J. Goyens, « L'Oncle mystérieux : Antoine de Ligne reçu novice à Bœtendæl (*Annales*, tome VII, p. 75-84).

CAHIER II

Quelques accidents graves : à Oczakow ; sur la route à Marly et entre Strasbourg et Lunéville ; sur l'étang de Moritzbourg ; sur la Scytha ; sur le canal de Bruxelles ; aux courses de traîneaux à Anvers ; sur la mer Adriatique et sur le Bog. — Vie à Belœil. — Sobriquets. — La rente du postillon. — Les mascarades : l'Olympe, la Tour de Babel, les miquelets. — Un déserteur dangereux. — La folie des beaux équipages. — La prédiction de la sorcière à une femme aimée. — Les amours du prince Louis de Wurtemberg et de l'archiduchesse Marie. — Deux suicides empêchés. — Deux accidents de chasse. — Une terrible chute de cheval. — Une dégringolade. — La petite vérole. — Examen de conscience. — Du haut et du bas dans les fortunes et dans les manières,

Je puis dire avoir vu souvent la mort de près (1). Je ne parle pas de la guerre et de ceux qui étaient tués à côté de moi et même sur moi, car j'en secouai un une fois pour qu'au moins il tombât à terre, mais je parle de vingt accidents.

Par exemple au siège d'Oczakow le feu prit par une bougie, de nuit, aux rideaux de mon lit et à une couverture. Presque étouffé de fumée et commençant à sentir la chaleur à mon visage je me levai bien vite.

Outre trois ou quatre chutes de cheval où je restai sans connaissance, presque mort sur mes reins que je

(1) *Variante* B : « Combien de fois j'ai vu la mort de près ! Je ne parle pas de tant de grandes et petites batailles et sièges où tout tombait à côté de moi, mais j'ai fait tant de chutes en voiture, près des précipices et à cheval. Une nuit huit fois en courant la poste à franc étrier et sans connaissance, ma rosse étant sur mes reins et ma tête sur une grosse pierre. »

crus cassés, j'en fis une en voiture près de la machine de Marly où je roulai jusqu'à la Seine. Trois laquais derrière ma berline (où je tombai sur le corps de Mme de Nieukerke (1), la plus belle femme de Paris, dans ce temps-là, et presque du monde) en sont morts.

***

Ce qu'il y a de singulier c'est que le maréchal Lacy (2) pensa perdre ses deux meilleurs amis à cinq cents lieues de distance l'un de l'autre, à la même heure, le même jour et de la même façon.

C'était un 23 de mai que je manquai de sortir du monde à pareil jour que j'y suis entré, car c'était celui de ma naissance.

Cet autre était le prince de Dietrichstein (3) qui sauta, dans le royaume de Naples, de sa voiture parce que ses chevaux avaient pris le mors au dents ; et j'en fis autant entre Strasbourg et Lunéville parce que, mon postillon étant descendu mal à propos, mes chevaux s'en allaient au diable.

Je connaissais la poste pleine de précipices : au grand galop dans une descente ils m'y conduisaient. Je m'élançai malheureusement sur un de ces tas de pierres qui sont sur les chaussées. Je me fendis la tête à la même place que Dietrichstein, et de même l'on me crut mort pendant quelque temps. On le saigna, m'a-t-on dit, pour le faire revenir à lui. On m'en aurait fait autant, mais il n'y avait pas de chirurgiens où j'étais à deux lieues à la ronde.

(1) Mlle DE NIEUVERKERKE DE NYVENHEIM (Mme Pater). Voir comte FLEURY, *Louis XV intime*, p. 298.

(2) Maurice, comte de LACY, 1725-1801, feld-maréchal. Voir sa correspondance avec Ligne, *Annales*, t. IV à VI.

(3) Jean-Charles, prince DE DIETRICHSTEIN, 1728-1808.

***

J'ai été noyé deux fois : une dans le grand étang de Moritzbourg (1) où, polissonnant avec d'autres jeunes gens de l'armée, une grande cruche d'eau que jetèrent sur ma tête ceux qui voulaient m'empêcher d'aborder, me fit tomber. Un de ces messieurs qui savait nager se jeta après moi et me tira du fond de l'eau où j'étais près de suffoquer.

Je fus bien du temps à reprendre connaissance et rendre toute l'eau que j'avais prise.

***

Une autre fois, à une terre au maréchal de Bathyany (2), en Hongrie, pour me mener moi-même dans une petite barque sur la Scytha, j'y saute. Elle se tourne parce que je lui fais perdre son équilibre, et me voilà au fond de la rivière.

La peur, la douleur de la suffocation me fait par hasard, je ne sais comment, en me débattant contre la mort apparemment, donner du pied contre le gravier, de manière à me faire revenir sur l'eau. Le prince de Nassau Usingen (3) qui était de cette partie de plaisir de campagne, entend le bruit que je fais en tombant et me tend une rame que j'ai assez de présence d'esprit et de force encore pour saisir et je suis rendu à la vie

(1) Château des rois de Saxe, fameux par les fêtes grandioses qu'y donnèrent les rois de Saxe et de Pologne.

(2) Charles-Joseph, comte BATHYANY, 1697-1772.

(3) Charles-Nicolas-Othon, prince de NASSAU-USINGEN, 1745-1805, célèbre aventurier qui servit successivement la France, l'Espagne et la Russie.

et à la société très désappointée de ma triste aven ture.

***

Je donnai une fois une course de traîneaux très risqueuse sur le canal où il y avait déjà un pied d'eau sur la glace qui était en plein dégel. Quoique couvert d'eau nous-même par les pieds de nos chevaux au grand galop, le plaisir d'avoir entre les rênes, ou plutôt entre nos bras, l'objet que nous aimions, nous faisait passer sur les dangers et les inconvénients.

***

A propos de cela je dirai en passant que (1) j'ai eu une fois cinquante-quatre traîneaux à Anvers qui, avec ma musique du régiment habillée à la turque et (2) mes deux würsts aux flambeaux, avaient très bon air.

Partout, comme on peut s'en douter, soupers, bals magnifiques et dix mille personnes qui nous suivaient sur les bords du canal.

***

Un jour, car c'était si bien le jour que le soleil fut cause de l'accident, à une course de pousse-culs, c'est-à-dire de petits traîneaux guidés, d'une vitesse énorme, par des patineurs, j'en choquai un autre ou plutôt le visage d'un particulier qui y était, et le mien fut tellement brisé que mon nez, un œil, presque une oreille, et tout mon côté droit furent tellement déplacés que

(1) En marge de S : « A propos... que. »

(2) « Ma musique... et » sont en interligne dans S sur les mots « mes quatre houzards » biffés.

je n'avais plus la forme humaine. J'étais sans connaissance et tout en sang. On craignait le contre-coup. Mes chairs reprennent aisément, on en fut quitte pour la peur, mais je fus six semaines sans pouvoir sortir.

***

J'ai essuyé une tempête sur la mer Adriatique, où chacun croyait périr, et j'en fus encore plus près sur le Bog, en Tartarie. L'eau engloutit la nacelle qui tenait à notre barque avec les trois hommes qui y étaient (1).

***

[Sans amour, point de galanterie. Sans galanterie, point de fêtes. C'est ce qui en a procuré beaucoup de ma part, pendant deux hivers à Bruxelles. Il fallait que je m'amusasse moi-même à amuser le public pour passer quelque temps aux Pays-Bas, car j'ai presque toujours été à Paris ou plutôt Versailles, ou Vienne ou à la chasse, à l'exercice et des revues dans mes terres. Quelle heureuse position ! Elles étaient dans mon gouvernement militaire et civil. Je pouvais être dans vingt heures à Paris, à Londres et à Spa (2).]

J'étais pair, maréchal et sénéchal, grand bailli, président des États, capitaine général de la province du Hainaut autrichien. Outre cela lieutenant général, employé et commandant et j'y avais mon régiment.

(1) Tout ce paragraphe est en marge dans S.

(2) « Mais quelle belle existence ! Sans doute, par exemple, de la plus belle campagne du monde, je pouvais être dans un jour à Paris ou à Londres ou la Haye ou Spa. » *Nouveau recueil*, t. I, p. 120.

***

La vie que je menais à mon cher Belœil où des guerres, des voyages et d'autres plaisirs m'empêchaient d'être autant que je l'eusse voulu, était fort heureuse. J'allais lire sans être presque habillé dans mon île de Flore (1) où mon bateau volant retiré me sauvait des importuns et d'où j'allais à mes ouvriers. Je revenais me baigner dans mes jolis bains à côté de ma chambre. Je me couchais et me rendormais ou écrivais dans mon lit, à l'ordinaire jusqu'à trois heures et demie que je dînais avec une douzaine d'officiers de mon régiment.

Je les menais à la chasse ou à l'exercice à Mons, d'où j'en ramenais autant après y avoir laissé ceux-là. On tourmentait les jeunes, on écoutait les vieux, on respectait les dévots quand par hasard il s'y en trouvait. Je les renouvelais de même quelquefois à la parade et quelques bergères, faneuses, moissonneuses ou filles ou sœurs de bailli, grande noblesse du village, me dédommageaient de celle de la ville.

***

Que de jouissances pures on goûte à la campagne! Je crois voir encore l'étonnement de ce pâtre de mes bruyères qui, ayant mis une grosse pierre dans son chapeau pour que le vent ne l'emportât pas pendant son sommeil, y trouva en se réveillant deux écus de six francs qu'Angélique (2) y avait mis. Qu'on juge de

(1) L' « île de Flore » est ainsi nommée en l'honneur de la fille du prince Flore, par la suite baronne de Spiegel. Voir dans le *Coup d'œil sur Belœil, Mélanges*, t. VIII, p. 34-35, la description de cet endroit et comment le prince y passe ses matinées.

(2) Angélique, fille de Jean-Nicolas Servandoni DHANNETAIRE,

sa surprise et de sa joie. Combien de fois ne se frotta-t-il pas les yeux? Et puis sa petite prière à Dieu en guise de remerciements...

***

Et un jour que l'orage m'obligea de m'arrêter dans une cabane dans ma forêt. Une bonne paysanne fit asseoir celui de mes gens qui était avec moi parce qu'il était galonné et, me laissant debout, me dit : « Messieurs, vous êtes peut-être du château? Dites-moi donc où je puis voir notre seigneur. Quand il est à Baudour, je le cherche à Mons ; à Belœil quand il est à Mons. Comment faire pour le voir?... » Et puis l'on se doute bien des choses agréables que j'entendis...

***

Charles avait donné à cinq de ses gens d'écurie le nom de *Brûle-pavé*, de *Mors-aux-dents*, de *Ventre-à-terre*, de *Grand-train* et de *Casse-cou*. Quelle drôle d'idée ! Il en avait toujours de si gaies.

***

Pour donner une idée de ma pauvre tête sans arrêt, toujours occupée du moment présent auquel j'ai toujours tout sacrifié, je promis un jour (qu'étant à l'armée, je voulus arriver de bonne heure à un château où j'étais amoureux, dans le comté de Glatz), à mon postillon de renoncer à une rente de huit ducats qu'il payait à

directeur du théâtre de Bruxelles. Voir *Annales*, I, 342, et la préface des *Lettres à Eugénie*, par Gustave Charlier. Paris, 1923.

mon père pour une maison, lorsque je serais maître de mes biens.

Il creva presque mes chevaux pour cela, mais j'arrivai à la minute que je lui avais prescrite pour pouvoir embrasser mon objet dans sa chambre avant de nous mettre à table ; et je lui tins parole.

***

La première fois que je fis le beau, c'était à une mascarade de l'Olympe (j'avais dix-huit ans), où le prince Charles (1) me donna le rôle de Mars. On crut que cela m'irait bien quoique je fusse bien mince, mais la véritable raison c'est qu'il était amoureux de ma Vénus et qu'il ne me craignait pas.

***

Je fus Apollon une autre fois. Sans être celui du Belvédère j'étais plus à ma place. Ces deux superbes habits m'allaient à merveille, à ce qu'on dit. J'avais trop peu d'adresse, de hardiesse, trop de délicatesse, de tendresse, de sagesse pour profiter alors des avantages qui malheureusement ne reviennent plus. Les fatigues des guerres et des plaisirs les diminuent d'une étrange manière. On m'aimait sans que je m'en aperçusse et j'aimais sans qu'on le remarquât.

***

N'était-ce pas une profanation et comment me l'a-t-on passée? J'ai donné la Tour de Babel en mascarade.

(1) Charles-Alexandre, duc de LORRAINE et de BAR, 1712-1780, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens.

La décoration pareille à la figure de la Bible, le nombre et l'habit des ouvriers, outre ceux de la société qui y travaillait aussi, me coûta prodigieusement. Le premier coup d'œil enchanta les deux mille spectateurs, car c'était au grand théâtre de Bruxelles que tout cela se passait. La musique qui exprima ensuite la confusion des langues, confirmée par celle de notre danse qui commença tout de suite, en descendant à la course de notre tour, fit aussi le plus charmant effet (1).

***

J'aimais alors, j'étais aimé et je le savais. Sans cela ni fêtes ni galanteries. Je donnai ensuite la mascarade des miquelets dont les habits, la musique et la danse qui peignaient des victoires de guerre et de chasse dans les montagnes étaient marquées au coin du goût, de la gaieté et presque de la gloire. On quittait, on reprenait les armes de la manière la plus brillante ou la plus agréable. Je choisissais les airs et faisais moi-même tous les programmes (2).

***

[Une autre fois une noce de village, déjeuner dans le bois, que sais-je, vingt choses dont je ne me souviens pas.

Il y avait vingt femmes à Bruxelles plus jolies les unes que les autres, surtout Mmes d'Arenberg, de Horn, de Maldeghem, de Los Rios, d'Ayrolles, d'Herzelles,

(1) Le 31 janvier 1768. Voir un compte rendu dans la *Gazette des Pays-Bas* du 4 février 1768.

(2) Voir des programmes de mascarades, *Annales*, t. V, 38, 44.

d'Hust, etc., (1) aux fêtes dont j'ai parlé. Quand on s'aperçut que je commençais à devenir un peu dangereux, en tirant au sort on trichait et l'on ne me donnait que celles dont on se souciait le moins.]

***

Voici une grande preuve de ma raison dans tous les temps. Personne ne réfléchit plus que moi après ce qui arrive et moins auparavant. Quelle pauvre tête peut-on dire souvent (2). M. de Lacy, pour savoir des nouvelles de l'ennemi, crie sans se flatter de réussir à une vedette, houzard prussien : « Dix ducats si tu désertes ! » Le voilà au galop. En essuyant un coup de carabine de son voisin il nous arrive. Il dit ce qu'il sait. Lacy le paie. Ses nouvelles ne valaient pas cela, mais qu'en faire ensuite? Le général me propose de le prendre à mon service. Il volait, sabrait tout le monde. Il était si dangereux que lorsque je revenais la nuit à mon camp, j'étais obligé de le faire marcher devant moi et d'avoir la main sur un pistolet. Je n'ai jamais su renvoyer personne. Heureusement il tua un *Marquetender* (3). Il déserta et j'en fus ainsi débarrassé.

***

Ma folie des beaux équipages a bientôt passé. Mais j'ai eu pendant plusieurs années deux nègres, deux coureurs et quatre housards. Après avoir renoncé au

(1) Voir sur la société de Bruxelles à cette époque les *Mémoires du comte de Calemberg*, publiés par H. de Backer. (Société des bibliophiles belges, 1914.)

(2) En marge dans B : Voici... souvent. »

(3) *Marketender*, vivandier.

reste, j'ai toujours eu autant de houzards pendant toutes mes campagnes, et j'impatientais l'empereur Joseph lorsque je passais devant lui, au grand galop, pour exécuter un de ses ordres, avec outre cela un officier d'ordonnance de chaque bataillon de grenadiers et de Croates et des régiments de houzards du corps d'armée que je commandais. Il n'avait qu'un vilain palefrenier derrière lui et j'avais plus de vingt personnes à ma suite.

***

Par avarice, pour ne pas perdre un habit superbe que j'avais fait faire à un de ces houzards qui s'engagent trop dans une escarmouche, je l'allai retirer du feu et m'exposer à être fait prisonnier de peur qu'il ne le fût.

***

Une femme que j'aimais et qu'une sorcière ne connaissait pas plus que moi était allée la consulter. La femme de chambre Joséphine me dit : « Madame va rentrer. » Je me mets dans son fauteuil et je l'attends. Elle rentre, elle m'y trouve et jette un grand cri. — Qu'avez-vous, lui dis-je? — Ah! mon Dieu! me répond-elle, la vieille femme m'a dit : « Méfiez-vous d'un homme en frac noir que vous trouverez à votre place, en rentrant chez vous. Il cherche à vous avoir et vous l'aimez même un peu. Je suis bien aise de vous l'apprendre. »

***

L'impératrice Marie-Thérèse avait bien eu envie de me trouver coupable dans les amours de mon ami le

prince Louis de Wurtemberg (1) et de l'archiduchesse Marie. Elle m'aurait exilé très maternellement comme Sulkowsky et la princesse de Lamberg. Elle me trouva confident passif (2) et rien de plus, mais point actif pour remettre des lettres ni faire d'autres commissions. Elle sut au contraire que je me moquais de ses œillades et des gros soupirs qu'il poussait à côté de moi, dans le parterre, en bas de la loge de sa belle.

***

Quand tout cela fut découvert, mon prince fit chercher de la mort aux rats. Je lui dis, ayant intercepté son ordre chez l'apothicaire : « Je veux bien que vous fassiez mourir ceux qui sont dans votre tête, mais je ne veux pas que vous vous fassiez mourir. » Je sauvai son empoisonnement mais non son mariage qu'il fit ensuite par dépit et qui était bien pis encore.

***

Cela me rappelle un autre empoisonné et l'effet de ces maudits drames noirs. Un jeune homme échauffé des suicides qu'il trouva dans un où j'assistais en sortit pour aller faire le sien tout comme un autre. Il était contrarié par ses parents qui, comme de raison, voulaient l'empêcher d'épouser une chanteuse de l'Opéra. Je le suis. Je trouve sa porte fermée et sur le bruit qu'il entend il crie d'une voix sépulcrale : « J'ai deux pistolets à la main pour celui qui la forcera. » Je prends le passe-partout de la maison et un gros domestique que

(1) Louis-Eugène, prince puis duc de WURTEMBERG, 1731-1795. Voir *Annales*, t. VII, p. 117-124.

(2) Dans S « passif » est interligné.

je culbute sur lui avec la porte et ses pistolets. Je le ramasse et avec une écuelle de beurre fondu que je lui fais avaler par force, je lui sauve la vie et la raison.

***

Il y avait plus de cent étrangers logés (1) tant dans le château de Belœil que celui de Baudour (2), et des chasses superbes où je cherchais des dangers à la mort du cerf, aux hallalis dans les étangs.

Un jour qu'une (3) cinquantaine d'indiscrets français des garnisons voisines se trouvèrent à un déjeuner et un rendez-vous de chasse, je voulus les en punir et les faire culbuter en galopant et me laissant suivre par eux, au travers d'une garenne. J'y réussis, mais j'en fus puni moi-même car je fis un panache dans un trou de lapin, où l'on me laissa un quart d'heure sans que personne vînt me ramasser (4).

***

Voilà cet accident et en voici d'autres encore dans le genre de ceux dont j'ai parlé qui m'ont mis bien près de ma fin (5). Deux fois, le pied dans l'étrier, traîné dans une terre labourée, une entre autres où je voyais pendant plus de quatre minutes les fers de mon cheval

(1) Biffés dans B : « Pendant une quinzaine de jours. »

(2) Biffés dans B : « compris les deux cours du prince Charles et de la princesse Charlotte de Lorraine tous les ans et une ».

(3) En marge dans B : « et des chasses... jour qu'une ».

(4) *Variante* B « à un rendez-vous de chasse, j'en fis culbuter je ne sais combien et j'en fus puni, car je fis moi-même une chute terrible, en galopant et me laissant suivre par eux, au travers d'une garenne. J'avais quinze ans alors. »

(5) En marge dans S : « Voici... ma fin. »

toujours ruant à une ligne de ma cervelle prête à sauter, et le corps disloqué à chaque sillon.

La première était à la chasse, la seconde à la guerre. Un cheval entier que je montais s'amouracha, la veille de la bataille de Kolin (1), de la jument d'un dragon de Ligne à qui je parlais, trouvant ce brave régiment en marche, du grand événement du lendemain. Pour le sauver je tirai mon cheval sur moi puisque, par ses mouvements passionnément volupteux, il était très près de terre, et le culbutant lui-même ainsi, je crus qu'il se relèverait, me laissant là. Mais ma botte lui resta attachée jusqu'à ce que, à force de ruades, de galopades et de secousses, elle se sépara de mon pied, me laissant presque mort sur la place.

***

Je dégringolai un jour vingt-cinq marches d'un escalier de pierre dans une maison sur le Graben et restai à peu près mort quand je fus au bout. Je n'eus pas longtemps la force de crier. Ne pouvant pas me ramasser ni me lever, je crus mes deux jambes cassées. J'en souffris bien longtemps et ne pus marcher de six semaines. Sans les bains de Baden j'en souffrirais encore.

***

J'étais déjà officier général lorsque j'eus la petite vérole que je gagnai par bonté d'âme et légèreté d'esprit (motif de beaucoup de mes actions de toute ma vie), du prince Auguste d'Aremberg (2) qui avait la fureur

(1) Kolin, en Bohême, sur l'Elbe, victoire des Autrichiens sur les Prussiens, le 17 juin 1757.

(2) Auguste, prince d'Arenberg, comte de La Marck, 1753-1833.

de m'embrasser sans savoir si elle était d'une nature inquiétante.

Un jour qu'ayant été administré j'étais seul avec une sœur de la Charité qui me gardait, je lui demandai si j'en reviendrais : — « Cela n'est pas vraisemblable, me répondit-elle, quand on a plus de vingt ans. Mais nous avons au couvent des espèces de corps de fer pour tenir tranquilles dans leur lit ceux qui, avant de mourir, entrent dans le délire. Si vous passez quatre jours, avec un mois de souffrance et un mois de patience vous en serez quitte. Prenez trois tasses de thé, au nom de la Sainte-Trinité. Je vais souffler dessus, en croix, trois fois de suite. »

***

Bien résolu d'être de bonne foi, ne voulant pas mentir, je fis, en baissant la tête, à tous les péchés de l'examen de conscience que me lisait le Père Félicien, l'aveu de presque tous, de peur de manquer un que j'avais commis, et n'ayant pas la force de parler.

***

Que j'ai vu du haut et du bas dans les fortunes et les manières ! J'ai eu bien des généraux et même quelques ministres dans mon antichambre, à Vienne ; dans le temps de ma faveur auprès de la favorite à Versailles et à Pétersbourg. Mais quand j'ai été assez heureux pour rendre service, on ne m'en a pas voulu à la vérité et c'est beaucoup, mais j'ai remarqué qu'on n'a jamais eu l'air de s'en souvenir. Si j'avais eu celui de me le rappeler, au lieu de gens sans mémoire ou peut-être ingrats, je m'en serais fait des ennemis mortels.

CAHIER III

Arrestation à Gand par les ouvriers sans travail. — Deuxième voyage à Vienne. — Mariage. — Départ de M. de la Porte. — Première infidélité. — Capitaine sans appointements. — Première garde. — Première campagne. — Quartier d'hiver au château d'Ansembourg. — Succès militaires et amoureux. — Nomination de colonel. — Mort du prince père. — Dettes. — Cent histoires qui n'ont pas le sens commun. — En poste de Prague à Vienne aux frais du général Esterhazy. — Folies pendant un quartier d'hiver à Dresde. — La farce des invitations à dîner. — Sur l'exil de la comtesse de Gramont. — Le prince de Prusse à l'Académie. — Gentilhomme de Crimée. — Une pénitence infligée par Marie-Thérèse. — Dépit de ne pas avoir eu le régiment et la Toison du prince Claude. — Reproches de l'impératrice sur le trop peu de religion. — Mésaventures en Angleterre, à Venise, en Suisse et en Hollande. — Indigénat en Pologne.

J'ai fait une fois, à Gand, (1) du Turenne avec son capitaine de voleurs. Des gens qui, n'en portant pas le nom, en étaient plus dangereux, m'arrêtèrent un soir, dans la rue, ainsi que tant d'autres qu'ils rançonnaient en disant : « Il gèle. Nous sommes ici une trentaine d'ouvriers du rivage. Nous n'avons rien à faire. »

(1) A la suite de divers édits proclamant la liberté de la navigation sur l'Escaut et sur la Lys, les bateliers étaient tombés dans la plus grande misère. Le 30 janvier 1769 une délégation des métiers de bateliers et de débardeurs se présenta à l'hôtel de ville, implorant les échevins d'apporter remède à leur triste situation, déclarant être sans travail et dans l'obligation de mendier leur pain. Nonobstant cette démarche, les débardeurs s'étaient rassemblés et manifestaient avec une extrême violence. Le collège des échevins demanda au commandant de la garnison de faire en sorte que ses troupes soient prêtes à réprimer les désordres et de prendre le soin de veiller à l'ordre public. (Archives de la ville de Gand.)

J'avais défendu les attroupements. Ils me reconnurent mais la phrase était lâchée et la demande était faite. Ils furent embarrassés. Je ne le fus que parce que je n'avais pas d'argent. Je leur en promis s'ils m'envoyaient le lendemain deux députés. Ils crurent que c'était pour les faire arrêter et me tirer de leurs mains. Comme ils m'aimaient pourtant, ils tinrent conseil sur ma bonne foi et s'y fièrent.

Le lendemain ils m'arrivèrent, et je leur donnai quatre ou cinq ducats en les priant de renoncer à ce mauvais genre en leur assurant que je leur ferais quitter par des coups de fusil des patrouilles que j'enverrais dans tous les quartiers de la ville.

***

[Mon père ne me parlait jamais. Il me fait monter en voiture, me mène à Vienne et me marie. J'arrive dans une maison où il y avait quantité de jolies figures épousées ou à épouser : c'est ce que je ne savais pas. On me dit de me placer à table à côté de la plus jeune.

J'appris par mes gens qu'il s'agissait de mariage pour moi. Mais quand je pensai, au sortir du dîner, à tout ce que j'avais vu, je ne savais pas si c'était mon beau-père, ma belle-mère, une tante, ou les jeunes petites personnes qui m'étaient destinées.

Huit jours après j'épousai. J'avais dix-huit ans et ma petite femme en avait quinze (1). Nous ne nous étions rien dit. C'est ainsi que se fit ce qu'on prétend être la chose la plus sérieuse de la vie. Je la trouvai bouffonne pendant quelques semaines, et ensuite indifférente.]

(1) Le mariage fut célébré le 6 août 1755. Le prince avait vingt ans, sa femme quatorze.

***

[Je ne me souviens plus si ce fut par air ou par goût pour la chasse que j'y allai à six heures du matin après la première nuit de mes noces. Il est vrai que ma belle-mère était venue nous réveiller pour nous faire changer de chemise, à la nouvelle épousée et à moi, de peur que si les anciennes tombaient, disait-elle, entre les mains de mauvaises gens, on n'y trouvât de quoi jeter un sort. Je m'aperçus bien que la famille dans laquelle j'étais entré n'était pas grande sorcière (1). J'avais passé une nuit affreuse parce que toutes les matrones m'avaient mis sous mes oreillers des petits paquets de reliques qui étaient descendus et m'avaient cassé les reins.]

***

[J'avais déjà bien souffert la veille, à la cérémonie du mariage où, après la bénédiction du curé du village d'Autriche ou presque de Moravie (2), on dit les litanies. On y paraît en robe de chambre et la mienne était, au milieu de l'été, de satin couleur de feu, avec des perroquets brodés en or, perchés sur une quantité de petits arbres brodés en vert. Quel fut mon étonnement lorsque mon père, avec un air de satisfaction et jouissant de la surprise, me fit passer les bras dans cette vieillerie avec laquelle je lui avais vu essuyer plus de cinquante accès (3) de goutte ! Mon père, en revanche, avait l'air du marié et ne portait que des habits brodés sur toutes

(1) *Variante* L : « une famille de grands sorciers ».

(2) *Variante* L : « J'avais déjà bien souffert la veille à la cérémonie faite par le curé d'un village d'Autriche ou de Moravie, on y parait... »

(3) *Variante* L : « attaques » au lieu d' « accès ».

les coutures. Il m'avait fait faire, à la vérité, une pluie d'argent pour les fiançailles et une pluie d'or pour le jour du mariage.]

***

Le baron de Spitael (1), lieutenant-colonel du régiment de mon père dont il avait été page autrefois, nous accompagna dans mon deuxième voyage à Vienne, comme son gentilhomme et mon premier ou second gouverneur.

M. de La Porte me quitta le lendemain de mon mariage. Cela me fit une peine que je ne puis exprimer. Il s'en retourna avec mon père qui le laissa en France avec une pension trop modique à mon gré. Je fis alors la première dette de ma vie! C'était douze cents ducats pour acheter un petit terrain dans l'Agenais, sa patrie, où il mourut peu de temps après.

***

Nous étions venus sur le Danube, comme autrefois, après avoir passé encore à Paris, où l on ne me laissait pas la moindre liberté. Et mon père, après avoir encore travaillé à Dormans, travailla en passant à ses deux hôtels de Nancy et ensuite encore à Clösterneubourg.

Mais je m'en retournai de mon côté avec ma femme après les fêtes de Feldsperg (2) et les magnificences de notre oncle le prince Joseph Ventzl de Liechstenstein.

(1) Maximilien van SPITAEL, lieutenant-colonel au régiment de Ligne-infanterie, se distingua au combat de Hastenbeek, dans le Hanovre, le 26 juillet 1757.

(2) Feldsperg, petite ville de la Basse-Autriche, résidence d'été des princes de Liechtenstein.

***

Sa sœur, la princesse de Saxe-Weissenfels (1), veut nous voir à Dresde. Nous y passons. Elle dit qu'elle me défraiera à l'hôtel de Pologne. J'y prie à dîner et à souper tous les jeunes Saxons et Polonais de mon âge, de très jolies femmes aussi. Je crois que cela lui a diablement coûté !

***

Ah ! j'oubliais ma première infidélité : en passant par Prague, à l'hôtel de Waldstein, une femme de chambre d'une Mme de Nostitz. J'étais marié depuis trois semaines.

***

Moins enfant, ne me souciant plus d'être un homme de cour, j'étais fier d'être devenu un homme de guerre. Je voyageais en uniforme complet. J'allais partout aux parades. Je faisais l'entendu.

Quelques jours après mon arrivée à Vienne, et avant mon mariage, espace très court, je fus fait capitaine dans le régiment de mon père, malgré lui et tous les Liechtenstein. Et déjà alors, ne voulant avoir obligation ni faire tort à personne, je pris la compagnie d'un

(1) Jeanne-Madeleine, duchesse de SAXE-WEISSENFELS, 1708-1760. *Variante* B : « Une tante de ma femme, une vieille princesse de Saxe-Weissenfels, voulut nous voir. Enchantée de son joli neveu peut-être, elle me dit : « Je paierai toute votre dépense à Dresde. » Je prie la Saxe et la Pologne à l'*Hôtel de Pologne*, à dîner et à souper. Je m'amuse à merveille. Je coûte beaucoup à la bonne princesse que je laisse charmée d'un couple de trente-deux ans et je continue ma route pour les Pays-Bas. »

ancien officier à qui j'en laissai les gages (1). Il vécut encore vingt ans. On m'a fait lieutenant-colonel et colonel avec les mêmes qui étaient de ne pas en avoir, et je n'en eus que lorsque je fus lieutenant-général, ayant pris de même, comme général-major, la brigade d'un autre à qui j'aimai mieux laisser ses appointements que d'en demander à la cour. C'est-à-dire que je fis toute la guerre de Sept ans et servis treize ans, sans en avoir un sou.

***

Pardon de cette digression. Me voilà de retour à Bruxelles. J'y suis amoureux et maladroit. J'y fais des étourderies et des gaucheries. Le carnaval le plus brillant. Mascarades que donne le prince Charles. Je suis Mars à celle de l'Olympe. Je crois que c'est d'un heureux augure, car on parla de guerre. On m'envoie à ma garnison. Je monte ma première garde : c'est le plus beau jour de ma vie (2).

(1) *Variante* B : « Ne voulant point avoir de grâce ni de mon père ni de la cour, je laissai mes gages de capitaine à celui dont j'eus la compagnie. On me fit lieutenant-colonel avec les mêmes gages qui étaient de n'en pas avoir, et colonel de même, parce que celui que je remplaçais était prisonnier de guerre. »

Les pièces relatives à la cession faite par M. van Asserden, capitaine d'infanterie, de sa compagnie dans le régiment de Ligne (1756), sont conservées aux archives de Belœil.

(2) « On n'a que des bonheurs d'enfants. Je ne connais pas de carrière plus heureuse que la mienne. Le remords, l'ambition, la jalousie, n'en ont jamais troublé le cours, c'est-à-dire que je n'ai pas été malheureux, car de vrais bonheurs je n'en ai jamais eu que quatre jours. Celui où j'ai mis la première fois mon uniforme. Le soir de la première bataille où je me suis trouvé. Le jour où l'on m'a dit pour la première fois qu'on m'aimait et celui où je suis sorti après ma petite vérole. Voilà les quatre où j'ai été le plus aise d'être au monde. Le premier et le dernier ne pourraient pas se répéter et les deux autres ayant été répétés une quinzaine de fois ont bientôt perdu la fraîcheur

***

La guerre se déclare : et le second plus beau jour de ma vie, je me crois plus que tous les demi-dieux de la Fable. Je marche fièrement à la tête de ma compagnie par un temps, un froid, une glace inconcevable. J'y fais dessus une chute terrible avec mon cheval. Je fais mes embarras, ne me couche point pour veiller à la désertion ou courir après les déserteurs. Et je passe le reste de l'hiver dans mon cantonnement des Ardennes où des chevreuils, des loups et des fêtes au château d'Ansembourg, où l'on se ruinait pour me faire honneur, m'amusèrent infiniment.

***

J'étais plus impertinent qu'insolent. Je crois que si j'avais eu un peu plus d'expérience et moins de cette timidité mêlée quelquefois à un peu de hardiesse maladroite, les demoiselles du château s'en seraient mieux trouvées encore.

Je fus un peu plus audacieux avec une religieuse de Marienthal (1) et je n'ai point appris qu'elle s'en soit mal trouvée.

***

On peut voir mes relations de la fameuse guerre de Sept ans dans cinq tomes à ce qu'il me semble, comme celles de mes amours dans le vingt-troisième de mes

de la première sensation délicieuse que j'avais éprouvée. » *Mélanges*, t. XIII, p. 128.

(1) Marienthal sous Tuntigen (grand-duché de Luxembourg), où se trouvait un couvent de religieuses dominicaines.

œuvres imprimées (1). Ainsi voilà deux genres de succès dont je ne parlerai plus dans ce petit ouvrage, mais sans ordre, quelques petites histoires pendant mes campagnes et mes quartiers d'hiver, et dans les intervalles d'une guerre à l'autre.

***

Je ne parlerai pas non plus de celle de Bavière, de celle de l'Escaut, ni de la guerre turque, russe et autrichienne (2). J'écrirai comme cela m'arrivera dans la mémoire, et quelquefois sur-le-champ ce qui m'arrive ou que j'éprouve. Les époques de ce que j'ai à dire sont très indifférentes, en voici une seule essentielle.

***

C'est la mort de mon père qui, malgré les changements prodigieux de ma situation, me frappa infiniment. Ce qui fit sur moi cependant plus d'effet et me coûta des larmes, ce fut sa mort de son vivant, c'est-à-dire lorsqu'un jour il me chargea d'une affaire et me parla presque pour la première fois de sa vie, en me disant que cela me regardait plus que lui, puisque... Ce « puisque » me fit fondre en pleurs. Il ne m'aimait pas. Je ne sais pas pourquoi il ne voulut pas me connaître.

(1) *Mon journal de la guerre de Sept ans* ne comprend que trois tomes (XIV, XV et XVI) des *Mélanges*. Ils ont été publiés en 1796.

Les *Contes immoraux* sont insérés dans le tome XXI, publié en 1801.

(2) *Mon journal de la guerre de Sept mois ou de Bavière en* 1778 *et de celle des Pays-Bas en* 1784 est publié dans le tome XVII, en 1796.

La *Relation de ma campagne de* 1788 *contre les Turcs* figure en tête du tome XXIV (1801).

***

Quand je fus fait colonel de son régiment je lui en donnai part. Voici ce qu'il me répondit : « Il était déjà assez malheureux pour moi, monsieur, de vous avoir pour mon fils, sans avoir celui de vous avoir pour colonel. » Je lui répliquai dans une lettre respectueuse : « Monseigneur, l'un et l'autre ne sont pas ma faute, et c'est l'empereur à qui Votre Altesse doit s'en prendre pour le second malheur. »

Il avait exigé que je lui écrivisse, ainsi que ses autres colonels. Il ne m'avait jamais donné de bonnes paroles ni écrit pour me dire qu'il éta t content de l'honneur que j'avais fait à son nom et à celui du régiment. Il n'avait point pris part à ma petite vérole et m'avait chassé de chez lui les deux fois que j'avais essayé de le voir pendant le court espace de la guerre jusqu'à sa mort.

***

Il avait prévu, disait-il, que je ferais des dettes. Cela était aisé puisqu'il ne me donnait pas le sou. Quatre juifs : Hertz et Ruhe, Schimmelknhe, un Lévy (dont la fille était belle comme le jour) et Brandeiss eurent pitié de moi, ainsi que cette charmante et aimante israëlite (1).

(1) Dans « une espèce de lettre » en prose et en vers adressée au prince Louis de Wurtemberg, Ligne écrit : « Vous souvenez-vous de Mlle Lévy? Vous souvenez-vous de nos plaisirs? »

Lorsqu'en nos camps, à Dresde ou bien à Vienne,
Je venais chez vous les matins
De mes hauts faits vous rendant compte,
Vous instruire de mes desseins,
(Dont en vain vous me faisiez honte)
Sur les Juifs ou sur leurs filles.
Je n'en allais pas moins mon train :
Je crois que de tout temps elles furent gentilles...

Œuvres légères, t. II, p. 107.

Et, à six pour cent, au risque de tout perdre si j'étais tué, je ne leur devais que deux cent mille florins à la mort de mon père, après avoir tenu le plus grand état à l'armée, donné beaucoup, assez joué et assez voyagé.

***

J'en reviens à ce moment. On ne se rappelle que les bonnes choses qu'on a vues ou dont on a entendu parler. Je me ressouvenais qu'il avait été brave à la guerre et avait l'air d'un grand seigneur à la cour, et que je l'aurais aimé tendrement s'il avait voulu.

***

L'impératrice Marie-Thérèse s'amusait elle-même de la peur que j'avais de lui et vint me dire un jour que je riais et faisait rire les dames de la cour : « Le voilà ! »

Ma terreur amusa tout Schœnbrunn. Et pendant un voyage à Laxembourg où l'empereur m'avait demandé à lui, je courus tant à pied et à cheval, je jouai, je déjeunai, je goûtai et je m'amusai tant que j'eus un accès terrible de fièvre. L'empereur ayant peur lui-même de mon père me renvoya à lui, en ville, où l'on vit que c'était le commencement de la rougeole. Il chercha mes gens au cabaret et alla lui-même à l'écurie me faire atteler sa voiture où il voulut que son chambellan de service m'accompagnât.

***

[Soit pour dire quelque chose sur mon compte], soit par malice de ceux qui ne m'aiment pas ou maladresse de ceux qui m'aiment, on raconte cent histoires de moi qui n'ont pas le sens commun. On m'en raconte tous

les jours à moi-même et je suis trop paresseux pour dire qu'elles ne sont pas vraies.

J'ai fait des réponses qu'on prétend être charmantes et qui ne valent pas le diable ; des saillies, reparties, espiègleries, plaisanteries qui doivent faire mourir de rire. J'ai joué des tours si piquants, j'ai donné des coups de patte à des généraux quand j'étais jeune et aux souverains quand j'ai été plus âgé. Enfin, je dois avoir dit et fait de si jolies choses qu'il n'y a que quelques gens de goût qui ne m'en soupçonnent pas.

***

Ceci n'est ni bon ni mauvais et peut passer plutôt pour industrie que pour plaisanterie. J'ai fait toute la guerre de Sept ans sans le sou, ainsi que je crois avoir dit. Mon père [qui ne s'était pas donné la peine de faire ma connaissance ne faisait pas grand cas de moi], après mon mariage, essaya de me donner quelque chose, mais je dépensais dans une semaine ce qu'il me donnait pour un an, et alors il ne me donna plus rien.

Je partis de Prague pour Vienne, après je ne sais quelle campagne, en poste calèche et, étourdi alors, à la vérité comme on ne l'a jamais été, je n'avais pas pensé seulement que je n'avais pas de quoi payer la première poste. Je passai heureusement un général Émeric Esterhazy (1) qui faisait le même chemin. Je dis au premier maître de poste que mon valet de chambre le paierait, qu'étant pressé j'allais en chaise et me faisais suivre de mon équipage. Je le prévins que c'était un drôle de corps et que, quand il mettait sa pelisse, il s'imaginait être un général de houzards. Ce qui fut dit

(1) Comte Émeric ESTERHAZY, 1726-1792.

fut fait. On arrête partout mon homme. Il se fâche, il assure qu'il est un grand seigneur lui-même, hongrois de nation, houzard de profession. Chaque maître de poste, se souvenant de moi, porte la main à la tête et dit en riant à ses postillons et aux badauds qui s'attroupent toujours : « Voilà déjà sa folie qui commence, mais point d'argent, point de chevaux ! »

M. d'Esterhazy paya ; j'arrivai et, à la vérité, il fut bien servi.

***

On n'est plus jeune à présent. On préfère le genre Caton au genre catin. Ce n'est pas que j'ai donné dans celui-ci. On ne m'en a pas laissé le temps dans la bonne compagnie, et d'ailleurs je n'ai jamais aimé la mauvaise. Il m'est arrivé très peu d'histoires de filles et aucune de mauvais goût. Mais au lieu des pédants de dix-huit ans auxquels le siècle s'est monté, les officiers du régiment de Ligne que je commandai à vingt et un ans, étant tous du même âge que moi, nous faisions à la vérité beaucoup de train. Comme par exemple, dans un quartier d'hiver à Dresde, de nous promener avec des chaînes, faire les revenants, changer les enseignes des boutiques, faire des contredanses de chaises à porteurs quand nous trouvions des gens qui se faisaient porter en sortant d'un grand souper ; crier au feu, seringuer ceux qui se mettaient aux fenêtres, abattre les tentes, etc. En m'amusant à ceci j'entendis un jour bander un pistolet de la part d'un officier qui n'aimait pas les plaisanteries.

Ce sont quelques-unes de ces gaietés bruyantes de tapage et d'étourderie dans les rues et les camps, vis-à-vis des amis, et quelquefois aux avant-postes, vis-à-

vis des ennemis, qui ont donné lieu aux bêtises qu'on m'a prêtées.

En voici une, par exemple, qu'on m'a rappelée. Je ne me souviens plus si elle est vraie, en tout cas cela n'est pas bien drôle. On dit que je fis passer de dîner tous les officiers du corps d'armée où j'étais. Je fis le caporal d'ordonnance pendant la nuit. J'invitai tout le monde chez les généraux qui ne dînaient jamais chez eux. On les attendit. On crut qu'ils allaient revenir. Il n'y eut que le maréchal Lacy, qui ne comptait avoir qu'une douzaine de personnes, qui en vit arriver soixante. Il s'imagina que c'était la faute de ses aides de camp qui avaient, chacun mal à propos, invité ses amis. Ceux-là ne savaient point, disaient-ils, à quoi pensait le maréchal d'avoir invité tant de monde. Chacun était mal à son aise, mal nourri, mal servi, et de mauvaise humeur. Et les autres officiers qui avaient attendu quittèrent à quatre heures la tente des généraux en disant que c'étaient des vilains et des impertinents.

***

C'est encore ainsi que, parmi les choses vraies ou fausses et qu'on ne dit que pour se faire rire soi-même et oublier bien vite, je dis (peut-être que cela est vrai) le jour où je trouvai toute la cour de Louis XV sens dessus dessous parce qu'on avait exilé la comtesse de Grammont (1) pour avoir passé devant Mme de Barry en lui donnant un coup de vertugadin : « Voilà ce que c'est que d'en avoir un et de n'avoir pas de considération », (c'est ainsi qu'on nomme une espèce de panier).

(1) Béatrix DE CHOISEUL-STAINVILLE, duchesse de Gramont, 1730-1794, sœur du duc de Choiseul.

A propos de cela, la maréchale de Luxembourg (1) qui y était me dit qu'il n'y avait que trois vertus en France : vertu choux, vertu bleu et vertugadin.

* * *

A propos de mauvais bon mot, je me rappelle celui-ci, car il déjoua prodigieusement le prince de Prusse (2) et fit du bien à l'empereur qui craignait un peu que celui-ci n'eût des succès à Saint-Pétersbourg. Le jour qu'il se fit recevoir mal à propos de l'Académie des sciences, où il faisait extrêmement chaud, il eut un évanouissement et je dis à l'impératrice qui me demanda comment avait été la réception : « Le prince s'est trouvé *sans connaissance* au milieu de l'Académie. »

Comme je n'avais que lieu de me louer de lui, je me permis une petite trahison. Je vis que ce diable de mot courait : je courus aussi après lui et je prévins le prince royal de Prusse en lui racontant que j'avais dit qu'il s'était trouvé mal au milieu de l'Académie sans connaissance. Cela fit qu'on se moqua les uns des autres. Tout le monde fut content et moi aussi. Et plus encore l'impératrice que je fis confidente de cette perfidie innocente et qui pensait de même sur son Académie et sur le prince qui l'ennuyait considérablement.

(1) Madeleine-Angélique DE NEUFVILLE-VILLEROY, veuve du duc DE BOUFFLERS, épouse en secondes noces de Charles-François-Frédéric de MONTMORENCY-LUXEMBOURG, 1707-1787. Voir le portrait de la maréchale par Ligne dans les *Mélanges*, t. XXVII, p. 47.

(2) Frédéric-*Henri*-Louis, de Prusse, 1726-1802, frère de Frédéric le Grand.

***

Lorsque je baisai la main, à Barczizaraï, à l'impératrice avec tous les Mourzas tartares, à son entrée en Tauride, où tous ceux qui avaient des terres firent cette cérémonie, l'empereur qui avait de l'humeur de la première nouvelle de la révolte des Pays-Bas qu'il reçut ce jour-là, me dit presque avec aigreur, en me prenant par ma toison : « Vous êtes, je crois, le premier chevalier de l'Ordre qui ait baisé la main d'une impératrice de Russie avec des Tartares. » Je lui répondis qu'il valait mieux pour lui et pour moi que je fusse ce jour-là gentilhomme de Crimée que gentilhomme flamand (1).

***

J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, mais jamais un soldat. J'aime bien mieux attendre moi-même les troupes que d'arriver trop tard.

Un jour que pour mieux courir après une femme que j'aimais et que j'arrêtai trop longtemps sur les escaliers de la cour, l'impératrice Marie-Thérèse attendit plus d'une heure inutilement, elle se fâcha et me fit dire de venir tous les jours dans son antichambre

(1) « Il [Joseph II] n'a eu qu'un petit moment d'humeur l'autre jour qu'il a reçu des nouvelles de la révolte des Pays-Bas. C'était celui où tous ceux qui avaient des terres en Crimée, comme tous les Mourzas et ceux à qui l'impératrice en a donné comme à moi, lui ont prêté serment de fidélité. Il vint à moi et me prenant par ma Toison il me dit : « Vous êtes le premier de l'Ordre qui ait baisé la main avec des seigneurs à barbe longue. — Il vaut mieux, lui dis-je, pour Votre Majesté et pour moi, que je sois avec les gentilshommes tartares qu'avec les gentilshommes flamands. » *Mélanges*, t. XXI, p. 35-36.

m'annoncer au chambellan de service, qui ne me ferait entrer que lorsqu'elle m'aurait prouvé que c'était moi qui étais fait pour attendre. Je prenais du papier et de l'encre, j'écrivais dans son antichambre, tous les matins, pour ne pas perdre mon temps jusqu'à ce que le chambellan me dît de revenir le lendemain. Enfin, au bout de deux semaines de cette pénitence publique (1), elle me fit entrer et lorsque je croyais avoir la tête lavée, l'impératrice (2) me fit la meilleure mine du monde et me dit : « Savez-vous que je vous ai fait colonel pendant notre petite brouillerie? J'entends mal mes intérêts : vous m'avez fait tuer la campagne de 1757 (3) une compagnie, vous allez celle-ci me faire tuer un régiment ! Ménagez-vous pour mon service et pour votre personne et la mienne (4). »

***

D'humeur de n'avoir pas eu à la mort de mon père son régiment et sa toison, j'écrivis à M. de Neny (5) que l'impératrice appelait par plaisanterie mon ministre auprès d'elle : « Né dans un pays où il n'y a pas d'esclaves, je saurai porter ailleurs mon petit mérite et ma fortune. » Elle lut cette lettre et furieuse de cette phrase elle fit venir Monsieur son fils, le maréchal Lacy, le prince Venzl Liechtenstein mon oncle, pour tenir conseil de guerre sur mon compte. L'empereur, plus dur encore

(1) Dans B, en marge : « de cette pénitence publique ».

(2) Dans B, en marge : « l'impératrice ».

(3) B porte par erreur « 1797 ».

(4) Cette anecdote et la suivante sont racontées avec quelques variantes dans les détails et les paroles de l'impératrice dans une lettre à Caroline Murray, *Nouveau recueil*, t. I, p. 90-93.

(5) Patrice-François, comte de Nény, 1716-1784, trésorier général et président du Conseil d'État des Pays-Bas.

qu'il l'a été ensuite et qui se faisait dur par système (1), proposa de me congédier au lieu de l'être, car, disait-il, « c'est nous qui le serions si nous le prenions au mot. Prenons l'avance et renvoyons-le. » Mon oncle, pour faire le romain à mes dépens, proposa de me mettre dans une citadelle, pour m'apprendre à mettre le marché à la main à mes souverains. — Et vous, Monsieur le maréchal, dit l'impératrice? — Je serai plus sévère, répondit-il, que l'empereur et le prince. Ces deux châtiments ne sont pas assez forts pour son crime. Ligne va arriver... — Pour nous braver, dit-elle, apparemment. — Il faut que Votre Majesté tourne la tête quand il lui baisera la main et qu'elle ne lui dise pas un mot dans les trois mois qu'il compte rester à Vienne. C'est ce qu'elle fit, avec tant d'affectation, que je crois l'avoir vue une fois au moment d'en rire elle-même.

Je consentis à être employé, ce dont je ne me souciais pas trop pendant la paix et lorsque, au risque de lui faire tourner encore la tête ou les talons, je la remerciai d'avoir eu une brigade et une garnison, au lieu de la mine foudroyante et d'un propos piquant ou piqué, si elle faisait tant que de me parler, elle me dit : « C'est à moi à vous remercier de ce qu'après m'avoir voulu sacrifier votre vie pendant la guerre vous voulez bien me sacrifier votre liberté pendant la paix. »

***

Le même M. Neny dont j'ai parlé me dit un jour que l'impératrice lui avait fait des plaintes de ce que je n'allais jamais à la messe.

Je le priai de lui représenter que si mes parents,

(1) Dans B, en marge : « plus dur... système ».

moins heureux que les siens, ne leur avaient pas été toujours si fidèles depuis deux cents ans, nous serions dispensés d'y aller (1). Ce n'était pas de quoi la satisfaire. Aussi le premier jour que j'allai chez elle pour lui faire je ne sais quelle recommandation, elle me reprocha mon peu de religion. Je ne pus m'empêcher de lui dire qu'au moins le peu que j'en avais était bien tourné, puisqu'on ne pouvait pas me reprocher d'être hypocrite, et que j'étais meilleur chrétien que ceux qui lui disaient que je ne l'étais pas. J'avais le grand jour devant moi et il me faisait mal aux yeux. L'impératrice crut que je pleurais. Je n'eus pas la bonne foi de l'en dissuader. Elle me dit : « Vous avez bon cœur et j'espère encore votre conversion. Restez dans mon cabinet. Je ne veux pas qu'on vous voie sortir de chez moi avec l'air malheureux. » Cette fois-là je manquai de pleurer de reconnaissance. Au lieu de cela je me mis à rire en sortant et à raconter tout ce qui s'était passé.

L'impératrice le sut encore, ainsi que bien d'autres légèretés qui la fâchaient un moment maternellement, mais qu'en grande souveraine elle m'avait bientôt pardonné.

***

Comment aimerais-je les pays de la liberté? J'ai eu une petite maladie en Angleterre de la maîtresse d'un évêque (2). J'ai été violé à Venise par la mère du doge qui avait soixante-dix ans (3). J'ai été lapidé en

(1) Lors de la révolution religieuse au seizième siècle, la maison de Ligne resta fidèle à la cause du catholicisme et de la dynastie autrichienne.

(2) Dans B, en marge : « de la maîtresse d'un évêque ».

(3) Dans B, en marge, puis biffé : « et qui vint se cacher dans mes rideaux ».

Le récit de cette aventure est répété en tête du cahier V.

Suisse pour un coup de fouet qu'un de mes gens donna à un charretier qui m'embarrassait près de Schaffhouse (1). Et j'ai été assassiné, battu, abîmé, en Hollande, pour un coup de canne qu'un misérable prince polonais donna, sans que je m'en sois aperçu, à un fiacre qui nous serrait trop contre la muraille.

Je sortais d'un musico (2), le premier de douze au moins que nous étions. Un homme vint à moi, deux m'arrivèrent de côté et un quatrième en dos. Voyant qu'ils m'en voulaient, je cassai ma canne sur la tête du premier. Mais les autres me tombèrent sur le corps à coups de plat de sabre. Je fus enlevé, repris par un de mes camarades de voyage qui, pour cela, blessa un de ces sbires que j'avais si bien pris pour des voleurs (étant bien sûr de n'avoir rien fait qui pût me brouiller avec la justice d'Amsterdam), que je jetai une ving-

(1) « En Suisse, je n'ai été seulement qu'un peu lapidé, parce qu'un postillon de l'abbé de Saint-Blaise qui m'avait prêté ses chevaux, après avoir crié vingt fois à des paysans de le laisser passer en avait touché un de son fouet, sans le vouloir, en pressant ses chevaux. Saint-Blaise a manqué de faire de moi un saint Étienne. On réparait un vieux pavé. J'en attrapai un qui m'enleva mon chapeau. Mes gens en attrapèrent bien d'autres qui leur firent grand mal. Et en rentrant en voiture (car j'en étais sorti pour délivrer le pauvre serviteur du prélat qu'on voulait jeter à bas de son cheval), je me dis : Tout le monde a trop d'honneur dans une république, dans nos monarchies il n'y a qu'une classe de gens qui ont l'obligation d'en avoir, on ne se fâche pas tant d'une méprise. » *Nouveau recueil*, tome II, p. 153.

(2) Dans une lettre non datée, adressée à Dalembert (*Nouveau recueil*), Ligne donne une rédaction quelque peu différente. Pendant que le juge à perruque noire écrit des « pardons » pour le prince et des punitions pour les sbires, Ligne demande au truchement : « Nous sommes dans un pays de gazettes, parlera-t-on d'un chevalier de la Toison d'or arrêté et sabré? » L'interprète répond : « Je ne le crois pas. Un Juif a été pendu hier et la gazette n'en a pas parlé. »

On y trouve cette définition d'un *musico* : « C'est un café renforcé, plus qu'un cabaret, moins qu'une taverne, où les matelots enrichis arrivant de l'Inde viennent boire, danser et faire l'amour. » Voir F. Leuridant, *Lettres et billets inédits*, p. 53-56.

taine de ducats à ceux qui me trouvèrent collé près d'un mur, excédé, fatigué de mon premier combat. J'en livre un second à coups de poings. Je succombe bientôt. Mes poings sont liés. Je suis chargé de fers, traîné par les cheveux, souvent au bord du canal où des barques attachées les privaient du plaisir de voir le bond que je ferais dans l'eau. Je leur dis dans un hollandais que la peur et le besoin m'apprirent dans ce moment que j'étais parent du prince d'Orange (1). Ils redoublèrent de coups sur la tête, les bras et les cuisses, toujours avec ces petits sabres de police ; et m'enlevant de terre, en même temps que d'autres ouvraient une porte de fer, ils me jetèrent dans un trou où je n'osai pas remuer, croyant que c'était un antre de voleurs et qu'il y avait une trappe pour me faire tomber dans l'eau de ces canaux.

Je ne fus rassuré sur le genre des brigands à qui j'avais eu affaire que lorsqu'on ouvrit, sous le bruit de cent clefs, mes verrous pour me confronter avec celui d'entre eux qui avait été blessé. J'entendis ouvrir, pas bien loin de moi, un autre cachot où l'on avait enfermé un Français qui avait été avec moi. Le blessé le reconnut. Il avoua être le blesseur. On lui dit : « Comment avez-vous été blessé vous-même? » Il avait le bras enveloppé de linges et je ne pus m'empêcher de rire en lui entendant répondre avec emphase : « D'une arme qu'un homme d'honneur ne nomme jamais ! » On nous fit passer tous les deux dans un petit corps de garde aussi indigne que le juge à grande perruque noire. Et lorsque celui-ci me demanda mon nom, je la lui arrachai presque en faisant tomber son chapeau et lui disant :

(1) Parent au sixième degré par sa bisaïeule paternelle Claire-Marie de Nassau.

« Gueux que tu es, pour que je te l'apprenne, voici par où je commence ! » Et puis rossant et poussant à la porte une douzaine de ces sbires qui m'entouraient, je trouvai une force incroyable dans ma colère et assez d'hollandais pour leur dire : « Assassins que vous êtes, mon nom fit jadis trembler votre infâme république (1). Écrivez cela, misérables que vous êtes ! » Mes manières agréables firent effet. Le capitaine de la garde bourgoise et le juge délibéraient s'ils me lâcheraient lorsque mon bon homme d'hôte arriva pour me réclamer, ayant appris comme tout s'était passé. Cela avait fait une alarme générale car il y avait plus de quatre cents de ces gueux-là pour nous prendre, c'est-à-dire trois seuls qui nous étions défendus (et encore séparément) et huit ou dix qui se laissèrent conduire en prison comme des agneaux.

J'allai porter mes plaintes à un grand bailli qui me reçut, ainsi que je le traitai, comme un chien. Je fus sur le point de gâter mes affaires qui jusque-là avaient été fort bonnes, aux coups près, car j'avais eu raison. On me dit qu'on casserait les uns, qu'on chasserait les autres. On me fit des excuses. Moi je me fis saigner et me promis bien de ne jamais retourner dans ce maudit pays de canards, de canaux et de canailles, ainsi qu'a dit un voyageur.

(1) Plusieurs membres de la maison de Ligne se sont distingués en combattant contre les Hollandais. Michel fut tué, en 1345, dans la guerre contre les Frisons ; Jacques battit les Gueldrois à Zittart, en 1546 ; Jean V fut tué, en 1568, après avoir percé Jacques de Nassau de son épée ; Albert-Henri assiégea Bréda, en 1634, et Claude-Lamoral Ier fit lever le siège de Venloo au prince d'Orange. Les biens que les Ligne possédaient en Hollande avaient d'ailleurs été confisqués au seizième siècle.

*
* *

Voici pourtant une république où je me souviens d'avoir été traité d'une manière charmante. Désiré, désigné par la Pologne pour y avoir l'indigénat, je fus le seul qui, de vingt-cinq candidats, l'obtins. Trois seuls opposants se présentèrent. Ils manquèrent d'être sabrés. La main que mit un nonce à son sabre entre autres, avec des menaces si hautes, manqua de faire dissoudre la Diète et faire couper la tête peut-être à mon trop zélé partisan. Je parlai à ces messieurs qui, en faveur de cette acquisition qu'ils trouvaient eux-mêmes honorable pour leur patrie, demandaient chacun celle d'un de leurs amis. Comme il se trouva que l'un était ministre autrichien, l'autre ministre prussien et le troisième colonel russe, je m'élançai, contre l'usage, dans la salle des nonces ; j'embrassai les moustaches de ces trois orateurs : cela m'électrisa car je devins orateur moi-même. Je leur dis en latin :

« Ne craignez-vous pas de passer pour mauvais Polonais, de protéger des sujets trop immédiats, trop rapprochés des trois cours qui ont partagé votre malheureuse patrie? Je n'en ai pas une si directe que ces messieurs. Je suis de plusieurs pays à la fois : je veux être du vôtre ! » Je leur pris la main. Je les caressai et un *sgoda* général (1), qui fit trembler la salle trois fois, la fit presque tomber au bruit des applaudissements universels. Ce fut un des plus beaux moments de ma vie.

(1) « D'accord ! ».

CAHIER IV

Dernières splendeurs des grandes et petites cours d'Europe. — Versailles sous Louis XV. — Extravagances et lettres de change. — Une visite au prince père à Baudour. — Marie-Antoinette et sa société. — Brouillerie du baron de Breteuil et de M. de Calonne. — Plaisanteries de Louis XVI. — Duel avec Jean Palfy. — Amitié avec Mme de Cosel. — Fêtes et réceptions. — Voyages.

J'ai vu dans leur brillant les pays et les cours où l'on ne s'amuse plus. Par exemple celle du dernier Saxon, roi de Pologne, ou pour mieux dire du comte de Brühl (1). J'ai vu les dernières magnificences de ce satrape qui, pour faire cent pas à cheval, était accompagné de cent palatins, starostes, castellans, cordons bleus et de quantité de princes alliés à la maison de Saxe.

J'ai vu Louis XV encore avec un air de grandeur de Louis XIV et Mme de Pompadour avec celui de Mme de Montespan.

***

Comme Schœnbrunn et Laxembourg étaient brillants et agréables alors ! François Ier aimait (2) les fêtes sans apprêt, les femmes et les jeunes gens.

Il m'habilla, un jour, en dame de cour et l'impératrice présida à ma toilette. On voulut faire croire à

(1) Henri, comte de Bruhl, 1700-1764, premier ministre d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne.

(2) Dans B se trouve une première rédaction biffée : « J'ai vu Schœnbrunn et Laxembourg charmants du temps de l'empereur François Ier qui aimait. »

un épouseur que c'était celle qu'il avait demandée en mariage. Je fis mille folies. J'embrassais tout le monde. Comme il était grand maître de cuisine, il marcha à la tête de cinquante marmitons qui imitaient sur leurs casseroles une musique turque et prit en flanc, sur le chemin d'Etzendorff où nous allâmes souper, la troupe ou le groupe qui m'entourait. Le Grand Écuyer, en corps de réserve avec cinquante palefreniers, tomba à grands coups de fouet sur la cuisine (1). On me défendit et tout finit par substituer à ma place, après tous les simulacres de combats, la véritable qui arriva très décemment avec la *Frauen Hoffmeisterin* pour demander tout ce que cela voulait dire, et gronder son amant de ce qu'il avait pu la croire dévergondée comme moi (2).

***

J'ai vu trois semaines de fêtes enchanteresses à Chantilly, des spectacles et des séjours de Villers-Cotterets où tout ce qu'il y avait de plus aimable était rassemblé. J'ai vu des voyages magiques de l'Ile-Adam (3). J'ai vu les délices du Petit Trianon, les promenades sur la terrasse, les musiques de l'Orangerie, les magnificences de Fontainebleau, les chasses de saint Hubert, les voyages de Choisy, Marly, etc., et j'ai vu tout diminuer et périr tout à fait (4).

(1) Dans B, en marge : « Comme il était... sur la cuisine. »

(2) C'est à un souper à Hetzendorf (petit château impérial à cinq kilomètres de Vienne), auquel assista l'empereur, le 5 juin 1755, que Ligne parut ainsi déguisé en Mlle de Turheim pour faire une « niche » au comte Joseph de Saint-Julien. Voir KEVENHULLER-METSCH (Prins Josef) : *Aus der Zeit Maria Theresias*, Vienne, 1910-1911.

(3) Chantilly aux Condé, Villers-Cotterets au duc d'Orléans. L'Isle-Adam au prince de Conti.

(4) « Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire ! Quelle différence ! Le départ pour la chasse ou la rentrée du roi avait l'air d'un jour de

***

J'ai vu jusqu'aux beaux restes des beaux jours de la Lorraine qui ne tombait pas de bien haut mais qui, enfin, existait encore du temps du petit roi Stanislas qui avait hérité de l'affabilité, de la bonhomie et des joies de l'ancienne cour des ducs de ce pays-là.

***

J'ai vu les dernières magnificences de l'Europe où dans un climat glacé Catherine II avait réuni le luxe asiatique à celui de Louis XIV, des Perses, des Grecs, des Romains et des Mille et une nuits.

J'ai vu Potsdam, Sans-Souci et la gloire, le règne militaire, une cour auguste et quartier général sévère à la fois.

J'ai vu tomber avec le prince Charles de Lorraine les Pays-Bas et une jolie cour gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante. Et pour prouver seulement que je vois tout dépérir, toutes les grandes et petites cours de l'empire disparaître, jusqu'à la plus mince, par le manque de considération, même celle du dernier prince de La Tour (1) qui, quoique ridicule, n'en était pas moins magnifique.

cérémonie : et ce jour arrivait tous les jours. Mille cinq cents chevaux à la Croix de Toulouse, à la saint Hubert. Choisy, le petit Trianon et tant d'autres fêtes qui en étaient sans qu'on le crût. Voilà ce qui valait la peine d'être décrit !... » (*Extrait d'un article critique* inédit *du prince de Ligne sur une traduction de Kotzebue.* Archives de Belœil, nº 124.)

(1) Prince Charles-Anselme de THURN ET TAXIS, 1733-1805.

***

J'ai vu disparaître les fêtes du duc Charles de Wurtemberg, la galanterie, le spectacle français et tous les plaisirs sociables de la cour du dernier margrave de Bayreuth.

Le luxe et l'étiquette de Bonn et de Mayence, la sûreté et la bonhomie de la cour de Carlsruhe. Mannheim, Munich, Erlangen [et Stuttgard], la cour de l'archiduchesse, jusqu'à celle de Liége (c'est tout dire), brillante sous deux princes de Bavière [ont été les séjours des fêtes, des plaisirs et de la plus grande représentation. Je les ai vu aussi disparaître.]

***

De même encore je n'ai vu nulle part remplacer en Europe toutes les grandes maisons des grands seigneurs qui finissaient d'avoir des pages, des gardes, des gentilshommes, et avaient cependant encore grand air en valets, en chevaux, en assemblées, en tables ouvertes et quelquefois en divertissements.

***

Lorsque je fus envoyé à Versailles porter la nouvelle de la victoire et de la prise de 17 000 Prussiens à Maxen (1), le roi me fit (2) vingt questions saugrenues et aux

(1) Le 21 novembre 1759.

(2) Dans B, le texte entre *fit* et *à Vienne* est écrit en marge par Ligne et remplace le suivant du copiste qui est biffé : « demanda d'abord si le maréchal Daun portait perruque et si j'étais plus jeune que le prince de Condé qui était là. Mais il demanda à la vérité ensuite

autres aussi, comme au curé de Saint-Germain s'il y avait eu beaucoup de morts pendant l'hiver. — Mauvaise année, répétait-il dix fois, en portant cette phrase à tous ceux qui étaient à son lever. Il demanda à notre ambassadeur Stahrenberg (1) le temps qu'il faisait à Vienne et s'il y avait beaucoup de vieillards et au nonce comment étaient vêtus les pages du pape.

***

Quel fut mon étonnement lorsque, après la ronde de révérence qu'on me fit faire chez tous les individus de la famille royale, on me conduisit chez une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première qui était une vieille Polonaise mal élevée. [Celle-là était cette Mme de Pompadour que j'ai nommée plus haut.]

à notre ambassadeur s'il y avait beaucoup de vieillards à Vienne. »

Dans le texte primitif biffé au lieu de « le temps qu'il faisait à Vienne », on lit : « la femme qu'il préférait à Vienne. »

(1) Georges-Adam, prince DE STAHRENBERG, 1724-1807, ambassadeur d'Autriche à Versailles en 1756, plénipotentiaire auprès du gouverneur général des Pays-Bas en 1770.

Mélanges t. XIX, p. 117 : « On me fit des questions singulières. Le roi me demanda si le maréchal Daun portait perruque ; M. de Belle-Isle pourquoi nous n'avions pas plus tôt fait ce que nous venions de faire ; Mme de Pompadour : pourquoi notre cour n'envoyait pas sa vaisselle à la Monnaie comme celle de France? Un ministre s'il faisait froid en Saxe? et un autre s'il y avait beaucoup de vieillards à Vienne? On ne revenait pas de ce que je savais si bien le français et de ce que je ne savais pas le hongrois. Après avoir fait bien des connaissances, des étourderies, des observations et des dettes, après l'hiver le plus charmant que j'ai passé de ma vie, au milieu de tous les genres de plaisirs, je m'en retournai à l'armée que je retrouvai près de Dresde où je l'avais laissée. »

***

Mme de Pompadour me dit cent mille balivernes politico-ministérielles et politico-militaires. Elle me fit deux ou trois plans de campagne et puis me dit avec emphase : « Vous voyez, monsieur, ce que nous faisons pour vous, n'en êtes-vous pas touché? — Je vous jure, madame, lui dis-je, que je n'en sais rien. — Nous vendons notre vaisselle, m'a-t-elle dit, pour soutenir votre guerre. » Et puis ne s'avisa-t-elle pas de me dire : « Je suis mécontente de vos femmes de Prague. — Et moi aussi, madame, lui répondis-je, je l'ai été très souvent. — Elles sont mal élevées, ajouta-t-elle ; comment ne font-elles pas mieux leur cour aux sœurs de Mme la Dauphine? »

Il n'y avait rien à répondre à une pareille bêtise, et je me retirai.

***

Le roi me donna une bague superbe que je mis en gage le même jour, tant je me moquais de tout, dans ce temps-là, et me pressais de vivre, voyant que la guerre était vive et ayant peur de n'avoir pas assez de plaisir avant de mourir. Je vendis, en arrivant à Vienne, à l'impératrice, la tabatière que le roi m'avait donnée. Il y avait son portait entouré de diamants. Je les lui abandonnai avec la boîte, mais je conservai le portrait. Elle en eut de l'humeur et je lui en donnai bien davantage en lui faisant dire (car la négociation dura plus d'un an) que j'étais d'autant plus décidé à le garder que c'était le gage de la dernière victoire que ses armées avaient remportée. Nous venions d'être battus à Torgau (1).

(1) Par Frédéric II, en 1760.

***

Jeune, extravagant, magnifique, ayant toutes les fantaisies possibles (1), j'avais fait tout plein de lettres de change à Paris, ne sachant pas ce que c'était et voulant seulement avoir de l'argent. Étourdi comme on ne l'a jamais été, elles arrivèrent presque en même temps que moi chez mon père que je quittai bien vite pour m'en retourner à l'armée. D'ailleurs je n'avais pas le temps de m'arrêter longtemps chez lui. Il me reçut fort mal à son ordinaire, et me demanda si je n'avais pas été bien étonné et charmé de sa générosité de m'avoir envoyé cinquante louis... — Certainement, lui dis-je, j'en ai eu assez même pour payer la poste jusqu'ici. Il est vrai que je n'y avais ajouté que trois ou quatre mille louis que j'avais dépensés à toutes les folies possibles. Je cachai tant que je pus mes deux coureurs roses, mes houzards et mes nègres : mais mon père tous les jours en rencontrait un sur son chemin (2).

***

Qu'on s'imagine ce que j'éprouvai lorsque quittant (3) Paris, ce lieu de féerie, pour voir mon père à Baudour, où je le retrouvai dans une grande salle mal éclairée, pendant l'hiver, avec la goutte et deux merles pour rôti. Il me dit qu'il allait toujours au balcon de l'Opéra, que c'était ce qu'il y avait de plus noble. — Et moi aussi, lui dis-je, à côté de l'ambassadeur de Naples. — C'est fort bien, me répondit-il, je connais la place.

(1) Dans B, en marge : « Jeune... possibles ».

(2) Dans B, en marge : « Je cachai... chemin. »

(3) Dans B, première rédaction biffée : « Quel fut mon étonnement lorsque quittant... »

Au lieu de cela il n'y a sortes d'extravagances que je n'allasse faire tous les jours avec Létorières (1) et autres jeunes gens de mon âge aux trois spectacles où l'on se donnait soi-même en spectacle, car il y avait encore des bancs sur le théâtre.

***

Qui a pu voir tous les jours l'infortunée reine sans l'adorer. Je ne m'en suis pourtant aperçu qu'un jour qu'elle me dit : « Ma mère trouve mauvais que vous soyez si longtemps à Versailles. Allez passer quelques jours à votre commandement (2). Écrivez bien des lettres à Vienne pour qu'on sache que vous y êtes : et revenez. »

Cette bonté, cette délicatesse et plus encore l'idée de passer quinze jours sans la voir m'arracha des larmes que sa jolie étourderie d'alors, qui la tenait à cent lieues de la galanterie, l'empêcha de remarquer. Comme je ne crois pas aux passions qu'on sait [pour trente-six raisons] (3) ne pouvoir jamais devenir réciproques, ces quinze jours me guérirent de ce que je m'avoue ici à moi-même pour la première fois, et que je n'aurais jamais avoué à personne, de peur qu'on se moquât de moi.

(1) Le marquis de LÉTORIÈRES, officier aux gardes, passait pour le plus joli homme de Paris. Il ruina quantité de femmes et fit les dépenses les plus folles. Étant de service à Versailles il gagna la petite vérole de Louis XV et en mourut. *Mémoires secrets*, 25 et 28 mai 1774. Tome XXVII, p. 229, 232.

(2) Marie-Antoinette écrit à sa mère, le 14 septembre 1776 : « Le prince de Ligne est à son régiment. Je lui ai fait savoir les intentions de ma chère maman. Quoiqu'il soit très aimable et très aimé ici, je connais sa légèreté. » Chevalier D'ARNETH, *Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, Vienne, 1865.

(3) Dans B, en marge, puis biffé : « pour trente-six raisons ».

***

Jugez comme ce sentiment, qui a fait place à la plus vive amitié, aurait éclairé celui de cette charmante reine, si elle en avait eu pour quelqu'un ; et avec quelle horreur je lui ai vu donner à Paris, et de là, dans toute l'Europe, grâce aux infâmes libelles : le duc de Coigny, M. le comte d'Artois, M. de Lambertye, M. de Fersen, le prince Georges de Darmstadt, le duc de Dorset, M. Conway, milord Strativen, quelques autres Anglais aussi sots que lui, deux ou trois Allemands bien bêtes, etc (1).

***

Ai-je vu dans sa société quelque chose qui ne fût pas marqué au coin de la grâce, de la bonté et du goût? Elle sentait un intrigant d'une lieue. Elle détestait les prétentions de tout genre. C'est pour cela que toute la famille de Polignac et leurs amis, c'est-à-dire [Valentin Esterhazy], les Coigny, le baron de Bésenval, Vaudreuil, Édouard Dillon (2), puis Ségur et moi, lui étaient agréables (3).

(1) François-Henri de FRANQUETOT, duc DE COIGNY, 1737-1821.
Charles-Philippe, comte D'ARTOIS, 1757-1836, frère de Louis XVI.
DE LAMBERTI, officier des gardes françaises.
Jean-Axel, comte DE FERSEN, 1755-1810.
Georges, prince DE HESSE-DARMSTADT, 1754-1830.
John-Frédéric-Germain SACKVILLE, duc DE DORSET, 1745-1799.
Francis-Seymour CONWAY, marquis d'Hertfort, 1719-1794.
STRATIVEN (ou STRATHAVON, d'après le comte de La Marck).
(2) Dans S, « Édouard Dillon » en marge.
(3) Armand-Jules-François, duc DE POLIGNAC, 1745-1817. Voir sur la famille Polignac : *Annales*, t. V.
Pierre-Victor, baron DE BÉSENVAL, 1723-1791.
Joseph-François, comte DE VAUDREUIL, 17 -1817.
Édouard, comte DILLON, 1751-1839.
Valentin-Joseph-Hallewyl, comte ESTERHAZY.

***

Dans le temps de la grande jeunesse de la reine et de la comtesse Jules, un jour que je leur faisais la chouette au billard elles se disputèrent et elles se battirent pour savoir qui des deux était la plus forte. La reine prétendait que c'était elle. — C'est que vous faites la reine, disait son amie. — Brouillez-vous, leur dis-je, croyez-moi. — Eh bien, si nous nous brouillons, dit l'une, qu'est-ce que vous ferez? — Oh ! je pleurerai bien, dit l'autre, je pleurerai, je pleurerai, mais je m'en consolerai parce que vous êtes une reine.

C'est ce que sa conduite a prononcé dans d'autres temps plus sérieux. Elle détestait la cour et n'y restait que par attachement et par reconnaissance. Il n'y a jamais rien eu de plus vertueux et de plus désintéressé que tous ces Jules.

La comtesse Diane était celle qui mettait un peu plus de piquant dans la société. Il y en aurait fallu peut-être un peu davantage. De peur de faire des histoires, de donner lieu aux caquets, il y avait un peu trop de monotonie.

***

La brouillerie causée par des amis trop ardents et des ennemis trop éveillés du baron de Breteuil et de M. de Calonne a fait le malheur de la France, et par conséquent de l'Europe. Je me suis mis vingt fois à leurs genoux pour raccommoder l'excellente tête de l'un et l'esprit pénétrant, quoique trop léger, de l'autre, dont la réunion était nécessaire pour rendre l'administration excellente et la société de la reine aussi agréable et franche qu'elle l'avait été pendant cinq ans.

Le roi, dont j'espérais quelquefois un peu de mérite,

que je protégeais pour ainsi dire, dont je cherchais souvent à élever l'âme par quelque conversation intéressante au lieu de ses propos de fou ou de chasseur, aimait beaucoup à polissonner. Les coups tombaient toujours sur les Conflans, les Coigny, Adhémar, Esterhazy et les amis des Jules, c'est-à-dire des Polignac, que j'appelle toujours de même malgré leur duché dont ils ne se souciaient pas.

La reine était parvenue à le corriger de cela. C'était aux couchers que Sa Majesté se plaisait à nous tourmenter. Il y avait cependant une espèce de tact au milieu de ces jeux grossiers.

Un jour qu'il nous menaçait de son cordon bleu qu'il voulait jeter au nez de quelqu'un, en y accrochant ceux qui, comme moi, ont des anneaux aux oreilles, le duc de Laval (1) se retira. Il lui dit : « Ne craignez rien, monsieur, cela ne vous regarde pas. »

Un [autre] jour, qu'il m'étrangla presque par une grosse gaieté, je me fâchai un peu et je dis : « Le roi me touche, Dieu me guérisse (2). » Cela n'a duré qu'un ou deux ans et souvent, devant le monde, il témoignait de la considération à ceux qui en méritaient. Je l'ai vu corriger une ou deux fois brusquement des gens qui se plaçaient devant moi.

(1) Guy-André-Pierre DE MONTMORENCY-LAVAL, 1723-1793.

(2) « Je voudrais savoir comment ce don des rois de France [guérir les écrouelles] doit leur être arrivé et qui l'a imaginé. J'étais du petit nombre de ceux avec qui le bon et malheureux Louis XVI était le plus à son aise et, jeune encore, jouait à son coucher, en leur faisant quelques petits tourments en gaieté et en bonhomie. Il me serra un jour le gosier en l'entourant de son cordon bleu et s'aperçut qu'il m'avait fait mal. — Ce n'est rien, lui dis-je, dites seulement : *Le roi te touche, Dieu te guérisse!* Ce sont comme on sait les paroles de la cérémonie. Cela l'amusa beaucoup et consola le roi, les courtisans et moi de ma petite souffrance que j'avais voulu, pour l'embarrasser et m'amuser aussi, faire croire plus grande qu'elle n'était. » *Mélanges*, t. XXX, p. 215.

***

[Créqui (1), grand frondeur, me disait un jour : « Voulez-vous savoir ce que c'est que ces trois frères : un gros serrurier, un bel esprit de café de province, un faraud des boulevards. »

Ces deux titres-là étaient la caricature de ce qu'étaient Monsieur, qui avait beaucoup de mémoire et de connaissances et fameux et facile aux citations, et M. le comte d'Artois, qui tirait parti de sa figure et faisait quelquefois le joli prince français, ce qui lui allait fort bien, car il a autant de grâce que de bonté et de sûreté dans la société] (2).

***

J'ai été si indiscret, si imprudent, si fat même quelquefois, lorsque j'étais jeune et encore jusqu'à présent, aimant tant à faire rire, sans cependant être méchant ni dangereux, que je ne conçois pas comment je n'ai pas eu vingt affaires. J'en ai été bien près, au moins autant de fois, et ceux qui avaient à se plaindre de moi finissaient par me faire des excuses ou dire ce qu'on dit ordinairement quand on n'a pas envie de se battre : « N'est-ce pas, monsieur, que vous n'avez pas une envie directe de m'offenser? »

***

Une seule fois enfin, Jean Palfy (3) m'ayant fort déplu parce qu'il avait publié que j'étais revenu de la

(1) Charles-Marie, marquis de CRÉQUI, 1737-1831.

(2) Dans B, « Créquy... société » sont biffés, mais le prince a écrit en marge : « Ces lignes effacées ne doivent pas l'être. Heureusement on peut les lire. »

(3) Jean-Léopold, comte PALFY d'Erdood, 1728-1791.

guerre en mauvais état de santé (dans un vilain genre qui empêcha une femme sur laquelle j'avais des vues de me prendre), je lui dis qu'il en avait menti. Il me dit qu'il était général et que je n'étais que colonel. Je lui répondis que c'était une raison de plus pour l'envoyer promener puisqu'il n'avait pas mérité de l'être. — C'en est de trop, me dit-il. — Non, point assez, lui dis-je, et comme je n'ai rien à faire aujourd'hui et qu'il n'y a point de spectacle, venez avec moi où je vous mènerai. — Non, me répondit-il, mais demain, à neuf heures, chez moi. — C'est faire le général, lui dis-je, mais soit.

Joseph Colloredo (1) qui était présent, désolé de me voir une histoire qui pouvait avoir de grandes suites, écrit au maréchal Lacy : « J'ai l'honneur de donner part à Votre Excellence que l'étourderie de Ligne vient de *lui procurer une affaire.* » Le maréchal entend que ce *lui* le regarde et passe une très mauvaise nuit, croyant que je lui avais fait par étourderie quelque tracasserie dans sa société. Il répondit à Colloredo de venir lui dire ce que c'est. Rassuré sur son compte, il veut l'être sur le mien et se rend chez Jean Palfy pour voir s'il n'y avait pas moyen d'arrêter son courroux. Il y serait peut-être parvenu, mais j'arrive avec mon témoin le prince de Nassau-Usingen (2). Je crois que M. de Lacy est là par hasard. J'attends qu'il parte. Je trouve mon homme botté, éperonné, ganté et, après un moment de silence, M. de Lacy lui dit : « Au reste, Monsieur le comte, si c'est votre dernier mot, je vais fermer le verrou. Commencez. » Je le regarde, étonné de voir un témoin comme celui-là, qui par amitié pour moi risquait au-

(1) Joseph-Marie COLLOREDO, 1735-1818.
(2) Charles-Henri-Othon, prince de NASSAU-SIEGEN, 1745-1808.

tant, étant déjà *Feldzeugmeister*, et perdu à la cour si l'affaire eût éclaté.

Je me dessine et je mets l'épée à la main. Je casse celle de M. de Palfy en je ne sais combien de morceaux, car je poussais comme un diable et le tenais serré contre la muraille. Il parait de même et sabrait quelquefois, ce qui, de peur d'être marqué au visage, me mit si fort en colère que je ne voyais pas son désarmement et sa petite égratignure ; et je l'aurais cloué à son mur sans la canne du maréchal qui fit baisser mon épée. — J'en prendrai une autre pour recommencer, dit Palfy. — Et moi, dit le maréchal, je me servirai de la mienne pour vous en empêcher si vous en avez envie. Je m'y opposai. Le maréchal ne demandait pas mieux que de devenir belligérant (1) au lieu d'auxiliaire, mais voyant que j'exigeais la préférence pour continuer, il voulut que nous finissions.

***

J'ai toujours été aimé des vieilles femmes. Mmes du Deffand, de Villars, de Luxembourg, de Mirepoix, en étaient la preuve.

En voici une autre. Mme de Cosel (2), si célèbre dans la Saxe galante (3), qui, pour avoir voulu tuer par jalousie

(1) Dans S « ne demandait... belligérant » remplace la première rédaction biffée : « en avait plus envie que lui. »

(2) Anne, comtesse de COSEL, 1680-1765, favorite d'AUGUSTE II, dit le Fort, 1670-1733, roi de Pologne et électeur de Saxe. Voir *Nouveau recueil*, t. II, p. 42.

(3) Le prince cite ici *Saxe galante, ouvrage curieux* (Amsterdam, 1734), plagiat de *la Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette, par le baron Charles-Louis DE POELLNITZ (1692-1775). Cet auteur a publié un *État abrégé de la Saxe sous le règne d'Auguste III, roi de Pologne* (Francfort, 1734).

son auguste amant Auguste II, avait été enfermée au vieux château de Stolpen, m'avait pris en amitié. Elle me racontait que, pouvant en sortir à la mort de son roi, c'est-à-dire au bout de vingt ans, elle y était restée plus de trente ans après puisqu'elle ne connaissait plus personne et qu'elle y mourrait bientôt. Elle me dit qu'ayant eu le temps d'étudier toutes les religions elle avait pris la juive. Elle m'exhorta à en faire autant. Elle me donna même pour cela un abrégé de la Bible, avec ses notes en gros crayon rouge, la dernière fois que je la vis, en m'annonçant [ce présent] de manière à me faire croire que c'était le plus gros de ses diamants qu'elle allait me chercher. Je lui demandai si ce roi Auguste était si fort qu'on le disait. — Hélas ! non, me dit-elle. Je ne m'en suis guère aperçue. Il buvait beaucoup et je passais souvent les nuits à le dégriser à force de verres d'eau.

Elle me raconta l'arrivée de Charles XII à Dresde, si connue dans l'histoire. Mme de Cosel était comme on est en sortant du lit d'un roi, comme d'un simple particulier. Auguste de même, et il était entré avec elle dans son arsenal où il faisait ses tours de force et de poignet où résidait sa vigueur. On frappe à la porte. Auguste dit : Entrez, et Charles l'embrasse et lui dit : Bonjour mon frère (en latin)...

Mme de Cosel s'approcha du roi pour lui conseiller de faire arrêter ce frère visiteur. Charles s'en aperçut peut-être, ou d'ailleurs n'aimant pas les femmes, il fit une mine qui engagea Auguste à faire signe à Mme de Cosel de se retirer. Elle le fit en lâchant un regard furieux au roi de Suède, désolée de ce que le roi de Pologne ne tirerait aucun parti de cette entrevue qui étonna toute l'Europe. Elle me raconta cent choses intéressantes, me recommanda de ne point boire ni

jouer et de quitter les grandes aventures de cour et d'armée, où l'on ne pourrait jamais longtemps être heureux, dès que j'aurais la somme de gloire qu'elle me prédisait. Ensuite avec le plus grand sens froid et cependant beaucoup d'intérêt, elle me dit : « C'est aujourd'hui vendredi. Il est près de sept heures. Mon sabbat va commencer. Vous partez dans quelques jours, je ne vous verrai plus. Dans trois ans vous perdrez la meilleure de vos amies qui vous dit dans ce moment-ci adieu pour toujours. »

Je m'attendris, elle m'embrassa, je partis. Elle ne tint que trop parole et m'écrivit une lettre quelque temps avant, peu lisible, encore moins intelligible où elle renfermait des sens mystiques ou magiques que le diable seul aurait pu débrouiller, et je ne la revis plus.

***

[Ah ! quel quartier d'hiver que Ratkovicz (1) ! Chassé de Vienne pour une affaire de plaisir avec une femme et d'honneur avec son mari, me voilà dans un petit village avec quelques hommes de ma compagnie, reste de ce qui avait été tué en 1757 et une si grande mortalité qu'il ne resta que moi et le curé qui ne trouvait plus personne pour lui répondre à la messe.]

(1) Rakonitz (Rakovnic), à cinquante kilomètres de Prague.

« Dans un village de Bohême on se chatouille pour se faire rire... Je mène ici une vie fort douce à Voleschna, dans le cercle de Rakovitz :

« *C'est mon quartier à moi. D'un comte italien*
« *Ce château par sa femme est devenu le bien*
« *Son nom est en français* Monsieur de la Merveille
« *Elle en devrait être une de beauté...* »

(*Œuvres légères*, t. II, 102.)

***

[Je menai un Irlandais nommé Bulter souper chez la margrave de Beyreuth (1), par où notre colonne marchait. — Que pensez-vous de cette guerre, lui dit-elle et de ce que deviendra le roi de Prusse. — Je crois, madame, dit Bulter, qu'il est f... — Monsieur, j'en serais fâchée, dit la margrave, car c'est mon frère. — En ce cas-là, madame, répondit-il, c'est moi qui le suis.]

***

[Je reçus fort bien à mon camp d'exercice le roi de Danemark (2) et lui donnai bal, illumination, etc. Il demanda à une demoiselle pour danser avec lui et elle lui répondit : « Mon roi, je suis prise, » c'est-à-dire qu'elle était engagée.]

***

[Je donnai sur le canal de Bruxelles à Anvers, à la princesse de Bouillon que je croyais aimer et dont seulement j'avais envie, une des plus belles fêtes que j'ai vues. L'eau était de feu tant il y avait de barques illuminées pour ma société, mes gens, plusieurs bandes de musiciens, les curieux qui étaient bien mis et mon yacht au milieu de tout cela. Plus de dix mille personnes nous accompagnaient par terre jusqu'au cabaret de Marly (3) où je donnai une autre fête terrestre et puis de là jusqu'à notre retour en ville.]

(1) Frédérique-Sophie-Wilhelmine, 1709-1758, sœur de Frédéric II
(2) CHRISTIAN VII, 1749-1808.
(3) La guinguette dite « Marly », existe encore de nos jours.

***

[Toutes les classes, depuis ce qu'on y appelait les *Capons* jusqu'à Son Altesse Royale lui-même furent reçues et traitées à merveille en bals, lampions, buffets, *gogaille* ou *gogaie* (je ne sais pas comment cela se dit, encore moins comment cela s'écrit), au sujet de l'inauguration de la statue de notre bon prince Charles de Lorraine (1). Bœuf rôti avec des poulardes, etc., dans son corps, enfin tout ce qui me faisait aimer la bonne canaille avant que la mauvaise et grande canaille fît la Révolution.]

***

[Une autre plus intéressante et plus selon mon cœur. Elle dura tout l'hiver qui fut horriblement froid, c'est-à-dire que dans mes remises dont j'ai parlé ailleurs à l'occasion des bals que j'y donnais, il y avait des grands brasiers pour les pauvres, du pain et de la soupe. L'hôtel ne désemplissait pas. Que de bénédictions ces bonnes gens me donnaient sans cesse ! C'est peut-être à eux que j'ai dû toute ma vie tant de bonheur, excepté...]

[Grand dîner de deux cents couverts à l'hôtel de Ligne à Bruxelles pour tous les soldats de Ligne-Infanterie et de Ligne-Dragons qui avaient fait la guerre de Sept ans. Toute ma famille et moi et les gens de bonne compagnie les servaient à table.]

***

[Un autre dans ce genre à cent et six capons à une seule table, servis comme des princes.]

(1) Le 17 janvier 1775.

***

[Le mariage de Charles ! Plus de trois mille hommes de mes terres à pied, en houzards, en ouhlans, tirant ou cavalcadant. Outre cette troupe armée et uniformée, troupe de comédie aussi pour mon joli théâtre de Belœil où nous avons joué bien des fois en société à tous les voyages que j'y ai faits. Les fêtes à celui-là durèrent quinze jours. Il y avait des régates sur l'eau comme à Venise, des joutes, des combats, des jeux, des courses, des tentes, à boire et à manger partout. Les houzards et les ouhlans entrèrent si bien dans l'esprit de leur rôle qu'ils pillèrent mon vivandier, ce qui me coûta très cher (1).]

***

[Joli théâtre et troupe de société à l'hôtel de Ligne.
Tout cela dédié à... (2)
Grand bal masqué, plus de huit mille billets.]

***

[En 1780, je pars, je ne sais quel jour du mois de mai ou juin, pour Vienne, Prague, Dresde, Berlin, Pétersbourg, Varsovie, Cracovie, où j'avais affaire, Mogylany qui m'appartient presque, Léopold et Brünn où j'étais amoureux.

J'oublie de dire que c'est de Paris et de la rue de Bourbon (3), de chez la duchesse de Polignac, qui venait d'accoucher et chez qui j'avais dîné avec la reine. Je

(1) Voir F. Leuridant, *Colette et Lucas, une comédie du prince de Ligne*, Bruxelles, Société des bibliophiles, 1914.

(2) A Angélique d'Hannetaire.

(3) Aujourd'hui rue de Lille.

leur promis d'y retourner à la même heure six mois après, et j'ordonnai mon carrosse de remise et mon laquais de louage en conséquence. Je les retrouvai à la même place et je tins parfaitement parole, quoiqu'il y eût bien des événements depuis ce temps-là, entre autres la mort de l'impératrice-reine.]

***

[A propos de cela je déplus à celle de France bien innocemment. Je ne comptais pas, comme elle était en pleureuse pour sa mère, la voir en public pour la première fois (1). Un de ces officieux, de ces gens qui voient et entendent de travers, me trouve chez la comtesse Diane où je débarque de Versailles, pendant le grand couvert de la reine.

— Elle vous sait arrivé, me dit-il, et trouve mauvais que vous n'y alliez pas tout de suite.

J'ai la bêtise de le croire. J'y vais. La reine se met à pleurer devant toute la cour assistant au dîner du dimanche à l'ordinaire et me dit en sortant de table : Vous deviez épargner cette scène publique à ma délicatesse, et puis vous n'êtes pas assez autrichien pour ignorer les usages de ce pays-ci. Je lui dis comme cela s'était passé, et cet orage passa comme bien d'autres, quand on vit dans le cercle des tempêtes.]

***

[L'empereur Joseph (je crois que j'ai parlé ailleurs de son voyage à Mons et à Bruxelles) (2) soupa plusieurs

(1) Marie-Thérèse était décédée le 28 novembre 1780. Ligne avait porté un des cordons du poêle à ses funérailles.

(4) Pas dans les *Fragments*, mais Ligne parle dans les *Mélanges* de la visite de Joseph II à Mons.

fois chez moi et y fut extrêmement aimable. Il me pardonna d'y arriver plus tard que lui parce que certaine aventure me faisait oublier les heures.

Ce fut quelques semaines après que je fis son inauguration à Luxembourg. J'eus beaucoup de succès aussi à celle que l'on fit de lui en Flandre, et je donnai plusieurs fêtes dans tous les genres qu'on a déjà vus à l'hôtel de Ligne, à l'archiduchesse Marie-Christine et au prince Albert. De même aussi au grand-duc et à la grande-duchesse de Russie.]

***

[En 1782, je fis mon entrée à Tournai à la tête de mon régiment, en prenant possession à la place des Hollandais qui furent obligés d'en sortir. Je reçus la défense d'aller servir au siège de Gibraltar dont j'avais escamoté la permission qui me fut retirée comme celles de servir en Corse, à l'armée du maréchal Romanzoff et en Amérique que j'avais presque obtenues.]

***

[Il faisait mauvais temps. Ségur et moi nous sortions de chez Mme de Polignac. Point de fiacre, personne pour nous en chercher. — Faisons semblant de nous battre lui dis-je ; une patrouille du guet passera, on nous arrêtera, on fera venir un carrosse pour nous mener chez un commissaire.

Nous mettons l'épée à la main, nous faisons un cliquetis épouvantable, et puis : — Êtes-vous mort? — Êtes-vous blessé?

Le guet passe, a peur de nous apparemment, ne nous

arrête pas et nous eûmes outre la fatigue de devoir aller chez nous à pied, encore celle de la bataille.]

***

[J'oublie de dire qu'en 1784 j'avais écrit des espèces de mandements à tous mes curés, dans mes terres, à l'occasion de la guerre de Hollande, deux ans auparavant, pour en avoir des recrues à force d'argent. J'en ai eu deux cents et les treize cents étrangers que j'enrôlai dans trois semaines, pour qu'ils fussent aussi de belle taille, me coûtèrent plus de deux mille ducats. J'aurais été bien attrapé si je n'avais pas connu la très ingrate maison d'Autriche : aussi tant de coups de fusils que j'ai essuyés pour elle, tant pour mon honneur et tant d'argent dépensé pour mon plaisir ou faste ou bienfaisance à l'armée.]

***

[Mais ce que j'ai regretté c'est d'avoir trop exposé ma santé en suivant trop mon chien de zèle. Les inondations des Hollandais, le mauvais air de leurs marais où je passais tant d'heures, et l'espèce de peste dans la guerre des Turcs, jointe aux pieds dans l'eau de la tranchée, m'ont mis deux fois aux portes de la mort. Ai-je raconté comment je gagnai cette diable de fièvre? Car sans cela je crois que mon incroyable constitution m'en aurait préservé.]

***

[On m'a dit qu'on avait fait ce chronogramme à Bruxelles, au milieu des feux de joie en ma faveur :

ViVe Lo U Don ViVe De Ligne
BelgraDe est Va NCVe.

Hélas ! ce fut *un* 14 de juillet que je vis mourir Loudon. Bien plus hélas ! encore deux ans après, un autre 14...]

***

[Mes deux voyages de Coblence, ce que me dit le roi de Suède. Mon aventure d'un de mes Turcs avec le gentilhomme français. La voici :

Cadet de houzards émigré il trouva mauvais qu'Osman lui cria de dessus le siège de ma voiture de quitter la chaussée. Il lui dit des injures, s'anime, lui donne un coup de sabre qui ne lui fend que la manche de sa capote et un peu la peau. Osman lui fait avec le sien une entaille dans la joue qui en devient un peu pendante. Il vint à ma portière me la présenter en me disant : « Le sang d'un gentilhomme français ! » Je lui dis qu'il devait respecter ma livrée et les voyageurs. Il se fâche. Je me fâche. Je veux descendre. On m'en empêche. Je lui dis de venir me trouver à Aix-la-Chapelle où je vais coucher. Il n'en fait rien.]

CAHIER V

Aimé par la mère du doge. — L'Anglaise à Mons. — Une Polonaise. — Jeux de hasard. — Duel avec un ami. — Le maréchal Lacy annonce la mort du prince Charles. — Plaidoyer pour Catherine II. — Les amants de l'impératrice. — Compliments malencontreux du comte de Ségur. — Le grand-duc Paul de Russie.

Ai-je parlé de la mère du doge, à Venise? (1). Voici ce que c'est. Une vieille Gradenigo s'est avisée de tomber subitement amoureuse de moi. J'avais beau me dérober à son empressement. Mes rigueurs ne firent qu'irriter sa passion. Un jour, ou plutôt un soir, je la trouve cachée dans les rideaux de mon lit. Je criai comme un diable. Je me cachai moi-même où je pus dans la maison et la signora fatiguée de me chercher inutilement s'en retourna rendue gagner sa gondole et son palais.

Le lendemain, un peintre français qu'elle se permettait, pour une grosse somme de *scudi*, vint me dire que je le ruinais et me prier de partir. Je lui accordai volontiers sa demande puisqu'un diable de sigisbée, par

(1) Oui, au cahier III. La mémoire de Ligne doit être ici en défaut. Lorsqu'il visita l'Italie en 1763, aucune mère de doge n'était en vie. Le doge Marco FOSCARINI, 1696-1763, était décédé le 31 mars 1763. Alvisio MOCENIGO, 1701-1778, 119e doge fut élu le 19 avril 1763. La mère de Foscarini, Eleonora Loredan, mariée à Foscarini en 1652 était décédée en 1752. Quant à la mère de Mocenigo, Paolina di Piero Balver, mariée en 1685 à Alviso III Mocenigo elle était aussi morte en 1762.

Peut-être Ligne a-t-il voulu désigner la mère du sénateur Jacques GRADENIGO dont la famille a donné plusieurs doges à la république.

sa vigilance, m'empêchait d'avoir la très belle femme d'un noble qui me disait : « Je ne sais pas pourquoi elle ne quitte pas pour vous Monsieur un tel. » Peut-être à la vérité qu'il s'imaginait que je me contenterais d'essuyer avec mon mouchoir, comme ce monsieur, les lèvres de cette dame lorsqu'elle avait pris son chocolat.

***

Une belle Anglaise que je trouvai en arrivant à ma (1) garnison, commença mon genre d'aventures. Il y eut dans le cours de celle-ci une grille de parloir qui fut limée ; un rendez-vous à un bal masqué à dix lieues de là ; retour à ma garnison à franc étrier en domino et bahutte à la vénitienne pour n'être pas reconnu, ce qui fit l'effet contraire ; des soirées entières à attendre pour entrer dans le couvent, masqué en femme ; des lettres, des jalousies de sa part, des désespoirs de la mienne ; un mari qui arrive pour la chercher ; un rendez-vous pour me battre avec une espèce de rival, un petit prince de Sulkowsky (2) [polonais].

[Enfin je me jetai ainsi dans les grandes manières].

C'était une des plus belles créatures que j'ai vues. J'ai encore ses billets dont le style, quoique mauvais français, était bien passionné. Un jour que j'avais une cape à l'anglaise pour entrer au couvent, tous les polissons du quartier me suivirent et huèrent ma mascarade ; mais ce qui fut plus plaisant encore, c'est que le jour que j'attendis le monsieur qui s'était donné des airs sur le compte de ma belle Anglaise, il vint après deux heures, accompagné de trois ou quatre de ses amis, me

(1) *Variante* L : « première garnison ».

(2) B porte « Jalkowski », mais dans *l'Anglaise à Mons* le personnage est désigné par S... Le manuscrit L porte « Sulkowsky ».

faire des excuses, des pardons, des amitiés et me proposer un excellent souper que je n'aurais jamais eu sans cela.

Il ne fallut rien moins que le plaisir de partir pour ma première campagne pour me faire oublier cette céleste, naïve, aimable et sensible créature (1).

***

La gloire commença, dès ce moment, à être la rivale de l'amour dans mon cœur. Que je serais heureux si elle m'avait aussi bien traité ; mais hélas ! elle est si difficile à saisir. J'en ai eu quelquefois la petite joie, mais une belle et bonne jouissance, pas encore ! C'est une petite phrase de modestie car j'ai eu quelques beaux moments à la guerre (2).

***

Tout ce qui m'est arrivé en passion ou passade d'un peu intéressant se trouve dans un autre ouvrage sous

(1) Dans B en marge, puis biffé : « J'oublie de raconter qu'étant sorti du couvent à l'arrivée de ce monsieur. » L'éditeur de la *Revue nouvelle* signale par erreur cette aventure du prince comme étant arrivée à Prague. En réalité elle s'est passée à Mons et Ligne l'a joliment contée d'une plume alerte et quelque peu polissonne dans une trentaine de pages inédites sous le titre *l'Anglaise à Mons* (Archives de Belœil). C'est au grand théâtre de Bruxelles qu'eut lieu le rendez-vous auquel il fait ici allusion. La nuit de ce bal Ligne s'en alla « avec grande précaution de peur que ses supérieurs ne fussent instruits de sa démarche, ayant fait demander les portes pour un autre, déguisé magnifiquement, bien encapé à l'anglaise, avec beaucoup de fontanges et autres ajustements féminins, dans une bonne chaise de poste. La lenteur des postillons ne le rendit qu'à une heure et demie aux portes de B[ruxelles] et encore, sans un souverain glissé adroitement dans la main du caporal de garde, peut-être ne les eût-il pas eues ouvertes. Ce fut au théâtre qu'il sortit tout masqué de sa chaise. Il ne fut pas plus tôt dans la salle que son cœur, ou le hasard, lui fit rencontrer pour première personne parmi les onze ou douze cents qui y étaient, celle-là qui lui faisait faire vingt lieues... »

(2) Dans B : « C'est... guerre, » en marge.

des noms supposés. C'est une espèce de confession qu'on m'a demandée. Je ne raconterai plus rien ici dans ce genre qu'une seule petite histoire et encore par la raison que c'est la seule fois que j'ai été discret.

J'arrivai trop tard, un jour à dîner, chez le roi de Pologne. En voici (1) la raison. — Sire, lui dis-je, une de vos plus belles sujettes en est la cause. Son secret sera bien gardé, car il m'est impossible de me souvenir de son nom qui est de cinq ou six syllabes diaboliques à prononcer.

***

J'ai voulu toujours faire mieux ou plus ce que j'ai vu faire aux autres. J'ai bu et j'y ai réussi, car jamais on n'est parvenu à m'enivrer, mais au jeu je me suis trouvé mal de cette espèce de petit amour-propre. Il est vrai qu'un soir, en revenant de la chasse avec le vieux duc d'Orléans (2) tout fatigué et endormi, j'ai gagné trente mille ducats et ne pouvais me réveiller que lorsque quelque vieille femme qui pontait au trente et quarante me tirait le bras pour lui payer un écu de six francs qu'elle me trichait Mais jeté par ce succès dans les grandes aventures du jeu du hasard, je perdis bientôt le double de ce que j'avais gagné, et, après avoir joué d'un coup huit mille ducats et fini la soirée en en perdant sept mille, j'ai quitté pour toujours le plus sot des plaisirs.

***

Un jour que je jouais aux barres tout nu avec tous les jeunes gens de mon régiment, bons enfants, braves,

(1) Dans S la première rédaction : « Je lui en expliquai, » est biffée et remplacée par : « En voici. »

(2) Louis-Philippe Ier, duc de Chartres, puis d'Orléans, 1725-1785.

jolis garçons (1), tous à peu près de mon âge et aussi étourdis, le maréchal Daun (2) nous trouva ainsi et ne put s'empêcher de rire, d'autant plus qu'il savait, qu'une heure auparavant, je m'étais [fort] joliment conduit à l'affaire d'Adelsbach.

D'ailleurs je l'avais accoutumé lui et les plus graves de nos généraux à nos manières. Une dispute s'éleva au jeu : il s'agissait d'avoir touché ou demandé barre. Une voix s'élève et prononce que j'ai tort. Je m'imagine que c'est celle d'un des deux ou trois témoins qui étaient là et dont je faisais très peu de cas. Je dis qu'on en a menti et que c'est tout au moins un sot qui a si bien parlé. Hélas ! ce n'en était pas un, mais un brave garçon de mon régiment qui venait toujours avec moi se promener aux coups de fusil, très gaiement, aux petites affaires d'avant-postes. La partie finit. Lui seul, de tous les jeunes gens qui soupaient tous les jours chez moi, n'y vint pas. Je lui en fis demander la raison. Il me fit dire qu il avait la migraine. Je me couche, et en me remuant je fais tomber une lettre qui était sur mon chevet. Je la lis avec empressement. Je la trouve très bien écrite, pleine de sensibilité et d'honneur, une écriture contrefaite, un bel et bon cartel, une bonne place prise dans un petit bois que je connaissais, à mille pas en avant du camp, pas de signature. Je cours vite chez mon petit officier, je lui lis la lettre. Il me dit : « Vous irez sûrement. » Je lui réponds : « J'espère que vous n'en doutez pas, mais le diable m'emporte si je

(1) Sont biffés dans B les mots : « Qui se trouvaient avec moi dans le feu. Nous étions. »

(2) Léopold-Joseph-Marie, comte de Daun, 1705-1766, généralissime des troupes impériales pendant la guerre de Sept ans, bat en 1757 Frédéric II à Kolin, est défait à Leuthen, bat de nouveau Frédéric à Hockchirchen (1758), prend Dresde (1759) et est battu à Torgau (1766).

me souviens pourquoi et si je me doute qui c'est. N'est-ce pas lui, ajoutai-je, un tel ou un tel de notre régiment? Ce sont de mauvaises têtes. Diable, le premier est gaucher et fait des armes à merveille. Je me vengerai des bottes qu'il me donne avec son fleuret. Je dîne demain au régiment de Saxe-Gotha, voulez-vous y venir avec moi. Je serai de retour pour six heures, car c'est à six heures que j'ai affaire? — Oui, me répondit-il, et si vous voulez un second, un témoin, j'y irai avec vous. — Non, lui dis-je, avec un officier qui écrit si bien, cela ne sert qu'à mettre un autre dans l'embarras, et souvent ainsi les affaires se savent et sont empêchées. A demain matin. »

Je me lève, je le mène avec moi. Je le consulte, chemin faisant, sur une épée que j'ai empruntée, valant mieux que nos épées uniformes. Il rit et me remercie du soin que je prenais de moi. Il me dit tout en marchant : C'est bien singulier que vous ne vous souveniez pas de celui que vous avez offensé. — Non, sûrement, lui dis-je, je suis mauvais joueur et chicaneur en diable. J'aurai eu tort et je suis sûr que mon homme ne sait ce qu'il dit en me mandant qu'il veut regagner mon estime qu'il a apparemment perdue. — Il est clair, me répond-il, que c'est un premier mouvement qui ne regardait pas un de vos amis. — Pour cela non, lui dis-je, mais puisqu'il le veut...

Nous arrivons, nous dînons et en nous retournant pour que je sois bien à six heures à mon petit bois, il se jette à moitié à mes genoux, moitié à mon cou, il me dit en pleurant : Pardonnez à un peu de susceptibilité, une exagération de sentiments que vous avez semés dans mon cœur. Je m'attendris, je le louai, le blâmai, je ris et lui pardonnai bien aisément.

***

[Voici encore des traits du portrait de l'impératrice de Russie : c'est un mélange d'âme et de bon sens, d'élévation et d'énergie. Voilà les quatre colonnes qui soutiennent le grand colosse qu'elle gouverne. Elle n'a pas la conception facile : il ne faut jamais lui faire une plaisanterie bien fine, elle l'entend souvent à rebours ; il faut qu'elle soit simple comme elle est et comme elle en fait.

Sa Majesté est un peu susceptible : si on a effarouché une fois son amour-propre d'impératrice, soit du côté de la guerre ou des finances, ou même de son climat, elle n'est plus à son aise, et, loin de se venger, même d'une offense réelle, elle diminue seulement de sa familiarité et l'on a de la peine à y rentrer. Elle a une bonhomie si extraordinaire qu'après un grand travail qu'on a cru être pour un traité d'alliance ou de partage de l'Europe et de l'Asie, il se trouve que c'est pour les affaires d'un de ses amis qu'elle veut engager à ne plus faire de dettes. Elle ne fait pas un pas et ne dit pas un mot que ce ne soit pour le bien général ou particulier.

Elle a tous les goûts sans avoir de goût, bâtiments, tableaux, etc, elle n'entend à rien...]

***

[Encore une chose qui prouve sa raison dont je me souviens. Lorsque je fus chargé de lui faire un plan pour concerter les opérations de nos armées avec les siennes : « Écrivez, me dit-elle, à l'empereur que c'est ainsi qu'on finit toujours par brouiller les alliés. On ne peut jamais fixer au juste, et surtout de si loin, l'exactitude des

engagements. On se plaint toujours les uns des autres. Nous avons le même but. Que chacun y aille à sa façon. Ce que chacun fera pour son intérêt servira à celui de l'autre. Je suis sûr de son amitié : il est sûr de la mienne. Voilà tout mon plan. »

Par principe, pour qu'elle ne soit pas entraînée dans la conversation, soit parce qu'elle craint l'ennemi (qui est tout ce qu'elle redoute le plus), elle ne permet pas de lui parler d'affaires. Tout doit passer par ses ministres qui ne sont que des canaux pour aller à son océan de sagesse, car c'est sa tête qui est son cabinet. L'impératrice n'est jamais plus grande que dans les revers. Et elle donnerait le dernier de ses diamants, le dernier pouce de son immense domination, et sa vie plutôt que de faire, je ne dis pas une bassesse, mais une démarche qui ne fût pas honorable.

Ses lettres sont, non pleines de logique et d'idées... agréables sans être parfaitement écrites. Et c'est en elle qu'on peut remarquer sur tous les points la différence de l'exaltation à l'exagération.]

***

Ce qui prouve que l'impératrice Catherine n'a pas su le genre d'horreur dont on l'a accusée, c'est qu'un jour, en plaisantant, elle nous dit : « Étranglons M. Nariskin (1). » Elle s'est doutée peut-être qu'on la croirait

(1) Louis-Alexandre comte NARISCHKIN, 1733-1799, chambellan de Catherine II.

« En plaisantant un jour avec nous et le grand écuyer Narischkin, qui dit qu'il était le Grand Turc, étranglons-le, dit-elle, avec son air serein. Aurait-elle jamais prononcé ce mot qui dans le premier moment nous fit tressaillir, si elle avait su ce genre de mort et si elle y avait trempé? On alla ensuite de crimes en crimes, assassinant, empoisonnant Ivan, la première grande-duchesse et puis Potemkin :

auteur de la mort de Pierre III (1), car lorsqu'on vint la lui annoncer, chez le comte Panin (2), où elle était, elle se trouva mal. Et ce ne pouvait pas être de désespoir de la perte d'un homme qu'elle avait détrôné, qu'elle aurait fait enfermer le lendemain, mais qu'elle n'avait point ordonné de faire périr. Tous les gens de ce fou à qui j'ai parlé à Oranienbaum (3), racontent toute l'histoire à qui veut l'entendre. Mais un mauvais sujet comme M. de Rulhières (4), des Massons (5), des Chantreau (6) et autres ont voulu piquer la curiosité et intéresser la méchanceté de toute l'Europe, de même par la mort du prince Ivan (7) et celle de la

et les libelles des laquais ou des gens aussi bas ont voulu ternir l'éclat de son règne immortel ! Tant pis pour les sots et les méchants qui y ajoutent foi. » *Mélanges*, t. XXVII, p. 12.

(1) PIERRE III, empereur de Russie, 1728-1762, époux de Catherine II, assassiné par les frères Orloff le 17 juillet 1762.

« Elle [Catherine] fut saisie d'un mouvement involontaire lorsqu'elle apprit la mort de Pierre III, chez le comte Panin chez qui elle était avec le grand chambellan Schuwaloff. Sans doute que la crainte de passer pour en être complice produisit cet effet car elle ne le détrôna que parce que le lendemain elle eût été tout au moins mise dans un couvent pour son seul crime d'être aimée de son empire autant que Pierre en était détesté. » *Mélanges*, t. XXVII, p. 11.

(2) Nikita-Ivanovitch, comte PANIN, 1718-1783, prit part à la conspiration contre Pierre III.

(3) Oranienbaum, sur la côte méridionale du golfe de Finlande, en face de Cronstadt, était la résidence d'été de la famille impériale. *Mélanges*, t. IX, p. 168.

(4) Claude-Carloman DE RULHIÈRE, 1735-1791, historien français, auteur d'*Anecdotes sur la révolution de Russie en l'année* 1762. Paris, 1797.

(5) Charles-François-Philibert MASSON, 1762-1807, littérateur français, a publié des *Mémoires secrets sur la Russie et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et celui de Paul Ier*, 1800-1802, 3 vol.

(6) Pierre-Nicolas CHANTREAU, 1741-1808, écrivain français, auteur d'un *Voyage philosophique, politique et littéraire fait en Russie dans les années* 1788 *et* 1789. Paris, 1794.

(7) IVAN VII, 1740-1764, héritier du trône, assassiné le 5 octobre 1764 dans la citadelle de Schlusselbourg.

grande-duchesse. C'est par amour pour la vérité, et pour que rien ne troublât le plaisir que j'avais d'être toute la journée avec elle, que j'ai éclairci tous ces faits. Il n'y avait qu'à voir l'impératrice, l'entendre et savoir l'histoire de sa vie, pour être sûr de sa bonté, justice et douceur inaltérable.

***

Amant de l'impératrice de Russie est une charge de cour. Je les ai presque tous connus. Le premier est un Soltikoff, le deuxième le roi de Pologne, le troisième Orloff, le quatrième Baziliskoff, le cinquième Potemkin, le sixième Sabatovsky, le septième Soritsch, le huitième Korsakoff, le neuvième Landskoi, le dixième Jermolow, le onzième Mamonoff et le douzième Zouboff (1).

***

Ils sont aides de camp, ne se donnent point d'air vis-à-vis d'elle, et très peu ou point longtemps vis-à-vis des autres. Il n'y a pas la plus petite indécence, ni même une prédilection en public (2) [et l'impératrice ne se permet pas dans ses propos, ni ne permet jamais

(1) Pierre-Semenovitch, comte SOLTYKOV, 1700-1772.
Grigory-Grigorewitch ORLOV, 1724-1783.
Alexandre-Semenowitch WASSILTCHIKOV, 1741-1772.
Grégorie-Alexandrowitch, prince Potemkin, 1739-1791.
Pierre SAVADOWSKY.
Général SORITZCH.
Michel RIMSKOI-KORSAKOW, 1754-1840.
Alexandre-Dimitriwitch LANSKOI, 1758-1784.
Alexandre-Petrowitch JERMOLOV, 1754-1838.
Alexandre-Mateewitch, comte MAMONOW, 1758-1803.
Comte Platon ZOUBOW, 1767-1822.
(2) Dans B, en marge : « Ni même une prédilection en public. »

la moindre légèreté sur les mœurs et la religion]. J'ai quelquefois été juge des procès entre l'impératrice et Mamonoff. Cela ne pouvait qu'être très agréable pour moi. Je faisais plus de plaisir à Catherine en la condamnant que si je lui avais donné raison. L'amitié du prince Potemkin pour moi m'engagea à en inspirer à Mamonoff pour lui. Un jour que la dispute fut plus sérieuse et qu'il prenait son parti en disant : « Le prince peut dire à Votre Majesté ce que le général de Louis XIV lui disait : « Je vais combattre vos ennemis et je vous laisse au milieu des miens. » Je savais que j'avais tort. On ne peut avoir aucune vertu quand on se mêle d'affaires. C'est horrible à dire, mais elles doivent exclure la morale et la reconnaissance. D'ailleurs, ne pouvant pas être assez sûr que le prince ferait autant de sottises, et me ressouvenant qu'il m'aimait, je le soutins (1) alors, bien mal à propos.

***

Je crois avoir dit que l'impératrice entendait quelquefois de travers (2). Après une victoire et le *Te Deum*, c'est l'usage, en Russie, qu'un ministre du cabinet lise à haute voix la relation de la bataille, avec le nom des tués, des blessés, et de ceux qui se sont distingués. L'affaire heureuse et singulière de Kinburn (3) qui me fit partir le lendemain pour l'armée, procura dans l'instant cette cérémonie. Elle dura longtemps. L'impératrice en traversant, pour en revenir, la salle où on

(1) Dans B, au lieu de « je le soutins » on lit : « Je fus pour lui. »

(2) *Variante* B : « Voici ce qui prouve ce que j'ai dit plus haut de sa manière d'entendre de travers qui m'a bien amusé, quoique j'aimasse beaucoup M. de Ségur. Après une victoire on chante partout le *Te Deum*... »

(3) Kinburn, la forteresse de la Tauride fut prise le 1er octobre 1787.

lui baise la main, dit à M. de Ségur (1) : « Je vous demande pardon de vous avoir tant fait attendre. » En flatteur aimable et de bon goût, il lui dit : « Madame, j'ai pris mon parti, quoique avec peine, car ce sera insupportable, nous allons avoir des ennuis tous les jours. » Pour cette courtisanerie qui voulait dire qu'il s'attendait sans cesse à des victoires, l'impératrice me dit : « Avez-vous vu l'humeur du comte de Ségur? Ces Français-là ne peuvent pas s'accoutumer à mes succès. » En vain je voulus la dissuader. Avec l'air de la plus grande présence d'esprit, elle n'écouta pas ou comprit peut-être que je lui donnais raison.

Il n'était pas heureux en compliments. Un jour qu'on parlait de Pierre Ier et que je dis, sans esprit mais avec vérité, qu'elle valait mieux que lui, Ségur le lui disait avec la plus grande finesse. — Vous avez raison, lui dit-elle, M. le comte, de dire qu'on ne peut pas nous comparer. Il se donnait au diable et moi je n'en pouvais plus de rire.

***

A propos de flatterie, l'empereur me disait un jour pendant notre charmant voyage avec elle : Vous me faites jouer, messieurs, un mauvais personnage. Je veux flatter, moi, tout comme un autre, mais il n'y a pas moyen. D'abord mon cher ambassadeur [le comte de Cobenzl (2)] va à bras raccourcis et lui casse le nez à grands coups d'encensoir. Vous (en s'adressant à moi), qui lui en donnez sans qu'il y paraisse, comme si cela vous échappait, vous n'allez pas mal votre train.

(1) Louis-Philippe comte DE SÉGUR, 1753-1830, ambassadeur de France à Pétersbourg.

(2) Jean-Louis-Joseph, comte DE COBENZL, 1753-1809, ambassadeur à la cour de Russie.

M. de Ségur va le sien, en madrigaux et en chansons et jusqu'à ce diable d'Anglais, M. de Fitz-Herbert (1), avec un air distrait ou d'humeur, ou de peu exagéré, ses flatteries n'en sont que plus piquantes.

***

[Pour donner une idée de la familiarité toujours majestueuse cependant de Catherine II et des drôles d'idées qui lui passaient par la tête, elle nous dit un jour à dîner : « Pourquoi ne se tutoie-t-on pas? Cela n'est pas poli de ne pas se tutoyer : puisqu'on tutoie Dieu en lui parlant c'est une marque de respect.» Cela fut extrêmement gai. Le grand Eugène Narischkin, dont toute la personne est une farce, y allait à bras raccourcis, et lui criait : « Que feras-tu aujourd'hui? » ce qu'il n'avait pas osé dire ni par « Vous », ni par « Votre Majesté ». J'y mettais plus de modération et soutins le même genre de plaisanterie en lui disant d'un ton respectueux : « Ta Majesté veut-elle bien? » ou par exemple : « Que pense Ta Majesté? » etc., (2).]

(1) Alleyne FITZ-HERBERT, baron de Saint-Helens, 1753-1839, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg.

(2) « L'impératrice nous dit hier à table : « Il est bien singulier que « le *vous* qui est au pluriel se soit établi. Pourquoi a-t-on banni le « tu. — Il ne l'est pas, lui dis-je, madame, et peut encore servir aux « grands personnages, puisque J.-B. Rousseau dit à Dieu : « Seigneur, « dans *ta* gloire adorable... », et que Dieu est tutoyé dans toutes « nos prières comme *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* — Eh « bien! pourquoi donc, messieurs, me traitez-vous avec plus de « cérémonie? Voyons, je vous le rendrai... Veux-tu bien me donner « de cela? dit-elle au grand écuyer. — Oui, répondit-il, si tu veux me « servir d'autre chose. » Il part de là pour un déluge de tutoiements à bras raccourcis, plus drôles les uns que les autres. Je mêlais les miens de « Majesté » et « Ta Majesté » me paraissait déjà assez. D'autres ne savaient ce qu'ils devaient dire, et la Majesté tutoyante et tutoyée avait toujours l'air, malgré cela, de l'autocrate de toutes les Russies

***

[Après avoir traversé les lignes et les déserts de Pérécop, où nous sentîmes tout d'un coup des bouffées de chaleur, nous nous trouvâmes... (1) dure et extrêmement rapide ; les seize petits chevaux tartares ne purent soutenir le char brillant dans lequel nous fîmes notre entrée en Crimée. L'impératrice qui ne craint jamais rien ne voulut pas qu'on... (2) Je la regardai dans le moment qu'il y avait le plus à croire que nous allions périr. Je regardais aussi l'empereur qui faisait bonne mine à mauvais jeu. Nos seize chevaux se culbutèrent tous les uns sur les autres, ce dont je m'étais douté. Et cela nous sauva la vie (3).

Quelle différence, me disais-je en moi-même (4), c'eût été pour toute l'Europe ! Soixante millions d'habitants dans une minute étaient près de changer de maître. J'entendis des Allah ! Allah ! bien touchants de notre escorte tartare qui invoquait le Ciel pour conserver les jours de sa nouvelle souveraine (5).]

et presque de toutes les parties du monde. » *Lettres à la marquise de Coigny*, édition du centenaire par H. LEBASTEUR, Paris, Champion, 1914, p. 24-25.

(1) ...Quatre mots raturés et illisibles. La *Revue nouvelle* complète par « lancés sur une pente rapide ».

(2) ...Espace laissé en blanc par le copiste. La *Revue nouvelle* écrit : « qu'on essayât de les arrêter. »

(3) Ligne a écrit en marge, puis biffé : « Quand un rien nous sauva la vie en Crimée. »

(4) « Me disais-je... même, » en marge par Ligne.

(5) Tout ce paragraphe a été biffé, mais Ligne a écrit en marge : « Ces lignes restent à lire quoique effacées mal à propos. »

Le comte de Ségur, compagnon de voyage, raconte en ces termes l'accident : « On arrive ou plutôt on descend dans Bachtchi-Saraï par une pente extrêmement rapide et des deux côtés hérissée de roches. La voiture de Catherine était pesante, les chevaux qui la conduisaient

*
* *

Le grand-duc de Russie, avec qui, ce qui est singulier, j'étais aussi bien qu'avec sa mère et à qui je reprochais toujours de ne point s'en rapprocher assez, puisqu'il prend toujours vis-à-vis d'elle l'air d'un courtisan disgracié, me disait du mal de sa nation, prétendant qu'on ne faisait qu'attraper l'impératrice, et croyait que tout ce que nous avions fait et vu en Tauride n'était qu'une fable. Je lui dis : Il y a eu de l'escamotage, mais il y a eu beaucoup de réalité. Comment voulez-vous d'ailleurs, monseigneur, qu'une femme puisse tout approfondir par elle-même (1) et aller regarder derrière la toile. — Sans doute, me répondit-il, cela est impossible. C'est pour cela que ces gueux de Russes ne veulent être gouvernés que par des femmes.

La grande-duchesse baissa les yeux et nous fûmes tous les trois, pendant un quart d'heure, aussi embarrassés l'un que l'autre après que cela lui eut échappé.

ardents et indociles : ces animaux fougueux, pressés par un poids inaccoutumé, s'emportent, prennent le mors aux dents, et se précipitent entre les rochers avec une telle impétuosité que nous croyions à tout moment voir le carrosse verser et se briser en éclats. Les efforts des Tartares pour les arrêter furent vains : l'effroi avait saisi tous les voyageurs ; Catherine seule (me dit ensuite l'empereur) ne laissa pas voir sur ses traits le moindre signe de crainte. Enfin le sort voulut qu'après avoir passé, on ne sait comment, par-dessus quelques roches et sans accident, les chevaux, à l'entrée d'une rue s'arrêtèrent d'eux-mêmes tout à coup, et si brusquement, que plusieurs d'entre eux tombèrent. Le voiture monta sur leurs corps, et aurait alors versé, sans le secours des cavaliers tartares qui la soutinrent de toutes leurs forces. » (*Mémoires et souvenirs*, Paris, Eymery, 1827, t. III, p. 173.)

(1) *Variante* B : « Grimper les montagnes et descendre les sommets pour voir le derrière de la toile. »

***

Il eut la colique qui le tint à fond de cale dans la barque avec laquelle je le menai dans les villes de mon commandement des côtes maritimes de la Flandre autrichienne, au milieu d'une foule immense qui nous accompagnait sur les bords. Sa folie, qui commençait, lui fit croire que je l'avais empoisonné par ordre de sa mère (1).

***

Époque trop signifiante dans l'histoire de ma vie, dussiez-vous me coûter autant de larmes en l'écrivant que lorsque je l'appris et que j'en verse lorsque j'y pense, ce qui arrive hélas ! tous les jours (2), je ne puis vous passer sous silence, mais je passerai vite à d'autres objets. Voici le premier et le plus malheureux événement de ma vie. Tout ce que j'ai le plus aimé, les deux tiers de moi-même, le plus parfait des êtres, me fut enlevé. Les papiers publics qui retentirent de ses éloges, car jamais perte ne fut mieux sentie dans toute l'Europe et même chez les Turcs m'a dit leur ambassadeur (3), ont assez dit comment. Je vois toujours l'endroit où le maréchal Lacy m'apprit que mon pauvre Charles

(1) « Ce fut peu avant ses voyages qu'il prit de la méfiance, surtout sur le compte de sa mère. Il crut qu'elle voulait qu'il ne rentrât plus en Russie et au lieu de monter en voiture avec la grande-duchesse il prit ses enfants entre ses bras et ne voulut plus les quitter. On sait ses soupçons d'empoisonnement en Italie et même de ma part sur la barque d'Ostende à Bruges, lorsque la bière de ce pays-là lui donna la colique. » *Mélanges*, tome XXVII, p. 13-14.

(2) Dans S, la première rédaction de « hélas tous les jours » ! est « souvent ».

(3) Dans S, en marge : « m'a dit leur ambassadeur. »

n'existait plus. Je vois mon pauvre Charles lui-même m'apportant tous les jours, à la même heure, son heureux et bon visage sur le mien. Je ne puis point dire que j'ai été bien malheureux, car cela annoncerait que tout cela est passé, mais, sans un ange du Ciel, ma Christine, je le serais tous les jours davantage, chaque jour serait un poids de plus. C'est le 25 septembre 1792, un vendredi, que j'appris cette affreuse nouvelle qui m'eût fait désirer la fin de mon existence, si une autre plus précieuse que la mienne, celle de ma parfaite Christine n'y était pas attachée.

CAHIER VI

Promenades avec Marie-Antoinette. — Confidences. — Soirées sur la terrasse de Versailles. — Bals de la Saint-Martin. — Bals de l'Opéra. — Brouille avec la reine. — Marie-Antoinette et la duchesse de Polignac. — Visite du comte d'Artois à Belœil. — Fête de convalescence à Montreuil. — De passage à Fagnolle. — La reine embarrassée. — Taquineries à l'empereur Joseph. — Démission : une lettre de l'empereur Léopold et une lettre de l'archiduc François. — En retraite devant l'armée du prince Henri de Prusse.

J'ai eu le plaisir d'être souvent têtu avec les souverains qui sont quelquefois despotes dans leurs plaisanteries. M. le comte d'Artois à Fontainebleau voulut me faire aller à la chasse du sanglier avec lui. — Demain, à sept heures, me dit-il. — Non, monseigneur, d'abord c'est de trop bonne heure et puis la reine veut que j'aille jusqu'à la Croix de Toulouse, à cheval avec elle. — Je ne le veux pas. — Cela ne s'en fera pas moins. — Tu viendras avec moi. — Non, monseigneur. — Je t'en donne ma parole d'honneur. — Et moi la mienne que cela ne sera pas (1).

Le lendemain, à six heures, grand tapage à ma porte. Le jeune prince l'attaque. Je la défends. Il appelle nos amis communs. Je me barricade. Il enfonce, me tire de mon lit, chante victoire, m'habille lui-même et m'emporte presque jusqu'au cheval qui m'était destiné ; et au moment qu'il monte sur le sien et qu'il me voit

(1) Dans S, en marge : « Et moi... pas. »

le pied dans l'étrier, je m'échappe. Il se jette presque à bas, me poursuit. Je me cache. Il me passe. Je ne sais où je vas. Je traverse les cuisines du roi où vingt marmitons avec autant de broches me donnent la chasse, me prenant pour un empoisonneur de Sa Majesté. Je traverse un cercle de porteurs qui me prennent pour un assassin et se mettent en campagne après moi avec leurs grands bâtons de chaise.

Le jeune prince prend le change. J'ai le temps de me reconnaître. Je monte au théâtre. Je me couche sous une rangée de coulisses couchées à terre. Je suis trahi par des ouvriers qui en descendent. M. le comte d'Artois m'y trouve, découvre mes pieds, veut me tirer par là de ma cachette. Je les tire de ses mains, je m'élance de l'autre côté et, en voulant me lever de l'autre côté des coulisses, j'y rencontre un grand diable de clou qui, me déchirant toute la joue droite, me met tout en sang. Le prince s'en désole, me console, m'embrasse cent fois et va à sa chasse et à ses sangliers.

Je me mets bien du sel dans ma plaie. Je l'arrose d'eau-de-vie. Je prends mon mouchoir. Je trouve la reine qui m'attendait et je monte à cheval avec elle. C'est ainsi que, quoique j'en souffrisse beaucoup, car il faisait un froid terrible, je soutins la parole d'honneur que j'avais donnée.

***

C'était à de semblables promenades à cheval, tout seul avec la reine, quoique entourés de son fastueux cortège royal, qu'elle m'apprenait mille anecdotes intéressantes qui la regardaient et tous les pièges qu'on lui avait tendus pour lui donner des amants. Tantôt c'était la maison de Noailles qui voulait qu'elle en prît le vicomte. Tantôt la cabale Choiseul qui lui destinait

Biron (1) *qui depuis... mais alors il était vertueux.*

La duchesse de Duras (2), quand elle était de semaine, nous accompagnait à cheval, mais nous la laissions avec les écuyers, et c'était une étourderie de la reine et l'un de ses plus grands crimes, puisqu'elle n'en faisait point d'autres que de négligence à l'égard des ennuyeux et ennuyeuses qui sont toujours implacables.

***

Toutes ces promenades du bois de Boulogne, de Verrières, indépendamment des chasses, étaient trop jolies pour qu'on ne les enviât pas. C'est de même qu'on nous a gâté nos charmantes et innocentes nuits de la terrasse de Versailles qui avaient l'air de bals d'Opéra. Nous écoutions des conversations, nous faisions et essuyions des méprises. Je donnais le bras à la reine. Elle était d'une gaieté charmante. Nous avions quelquefois de la musique dans les bosquets et à l'orangerie où il y a pas bien haut, dans une niche, un buste de Louis XIV. M. le comte d'Artois lui disait quelquefois : Bonjour, grand-papa ! Un soir, de concert avec la reine, je devais me placer derrière la statue pour lui répondre, mais la crainte qu'on ne me donnât point d'échelle pour descendre et qu'on ne m'y laissât toute la nuit me fit abandonner ce projet. Il y avait quelquefois dans tout cela plus d'intrigue de cour que d'amour.

[M.] le duc de Guignes (3) fut de l'une plutôt que

(1) Armand-Louis de GONTAUT, duc DE BIRON, auparavant duc de Lauzun, 1753-1794.

(2) Henriette-Philippine DE NOAILLES, marquise DE DURAS, dame d'honneur de la reine dès 1767.

(3) Adrien-Louis, comte DE BONNIÈRES, puis duc DE GUINES, 1735-1806.

de l'autre. Il donnait [quelquefois], dans nos promenades du parc, le bras à Madame et à Mme la comtesse d'Artois et voulait donner, disait-on, son cœur à la reine ou le prendre. Bien des raisons enfin, et des méchancetés firent tomber encore ce passe-temps, car apparemment qu'il est dit qu'on ne peut jamais s'amuser à la cour.

***

Nous eûmes ensuite des bals de la Saint-Martin, à la salle de la comédie de Versailles, où il n'y avait que la famille royale et la troupe de Mlle de Montensier (1). On trouva que c'était trop bonne et trop mauvaise compagnie, quoiqu'il y eut pourtant en société avec nous tout ce qui composait la maison du roi et des princes. Un masque adressa des vers à la reine : ce qui n'était pas une histoire en fit une. Voilà encore ce plaisir réformé.

La reine, après cela n'étant plus si jeune, crut pouvoir jouir des bals de l'Opéra aussi tranquillement que la dernière femme de son royaume. Elle ne fut pas plus heureuse là qu'ailleurs, car en vérité je pourrais prouver qu'à commencer par la mort de cinq ou six cents personnes le jour de son mariage (2) avec le meilleur, mais (3) avec le plus laid et le plus dégoûtant de tous les hommes, je ne lui ai jamais vu une journée parfaitement heureuse. Ces bals de l'Opéra ne furent que le signal d'une nouvelle

(1) Marguerite BRUNET, dite DE MONTANSIER, 1730-1820, fut la dernière directrice des spectacles de la cour.

(2) Le 16 mai 1770, lors d'un feu d'artifice tiré devant les Tuileries à l'occasion du mariage de la dauphine, une bousculade terrible fit un grand nombre de victimes. Ligne revient, plus loin, sur cet accident dont il fut témoin.

(3) Dans B : « le meilleur des hommes, mais pas le plus ragoûtant de son royaume. »

persécution. La reine, pour n'être pas reconnue, ce qu'elle était toujours pour nous et même pour les Français qui la voyaient le moins, s'adressait aux étrangers pour les intriguer ; de là mille histoires et mille amants : Anglais, Russes, Suédois [et] Polonais.

***

Je n'aimais pas qu'elle y allât d'abord à cause de cela, et puis à cause du lendemain. Elle n'était jamais ennuyeuse qu'alors, car elle avait tant de choses à raconter des masques et de ce qu'elle avait dit [et qu'on lui avait dit], que cela m'était insupportable. Si nous avions voulu en faire autant, cela aurait été plus piquant que ses soi-disant aventures.

***

Je me trouvai tout à coup brouillé avec la reine, sans m'en douter, pour je ne sais quelle gaieté que je m'étais permise, à ce qu'elle a dit ensuite, sur l'empereur ou la reine de Naples. Je me suis mis derrière sa chaise, au pharaon, chez Mme la princesse de Lamballe (1), à mon ordinaire et, avec la confiance que j'ai toujours, ne croyant jamais qu'on soit mécontent de moi. Elle ne me parla pas. Je crus que c'était à force d'être bien avec elle. Je lui parlai. Elle me répondit sèchement. Je ne m'en aperçus pas. Mme de Lamballe me le rappela après le jeu. Elle en était plus effarée que moi et, comme elle était aussi bonne que jolie, elle me promit d'en savoir la raison. Elle me l'apprit le lendemain.

Il y avait bal à Paris. J'espérai y avoir une expli-

(1) Marie-Thérèse-Louise DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse DE LAMBALLE, 1749-1793.

cation avec la reine. Elle s'était aperçue que j'avais été extrêmement triste toute la journée, car sa bonté, son amabilité, sa grâce, la douceur de sa société m'avaient fait renoncer à Paris depuis plusieurs années. La reine dit à Mme de Simiane (1) de se faire passer pour elle, lui dit une partie de notre brouillerie et s'en alla en lui disant que je serais une bonne pratique. Je donnai là dedans. Mme de Simiane me montra ses belles mains qui pourtant ne l'étaient pas autant que celles de la reine : ce furent ses lettres de créance. Je m'agitai, pleurai, je crois, et me justifiai avec une chaleur incroyable. Elle me dit que nous serions aussi bien qu'auparavant. Je lui représentai qu'on ne pouvait jamais se fier aux rois et aux reines et que j'avais peur qu'elle ne la fît encore le lendemain et que, pour me rassurer, je la conjurais de se pincer le petit bout de l'oreille droite toutes les fois que je me pincerais la mienne, pendant le spectacle de la ville, à Versailles, où je me mettais toujours au pied de sa loge. J'eus beau me déchirer l'oreille, la reine ne s'occupait pas de la sienne. J'eus occasion de lui parler de cela en sortant. Elle crut que je devenais fou et cela la fit tant rire qu'elle oublia bien vite sa fâcherie qui d'ailleurs n'avait pas été bien forte. Et puis, de la gaieté il n'y a qu'un pas à l'indulgence. Les gens qui rient pardonnent toujours : à plus forte raison une jeune reine charmante.

***

Qui croirait que c'est quelqu'un (2) qui aimait la reine et tous les Jules avec la même amitié qui a donné

(1) Sœur du comte Roger de Damas, dame d'honneur de la reine, « la plus jolie femme de la cour ». *Mémoires secrets*, t. XXV, 40.

(2) Dans B : « quelqu'un. » Il y avait d'abord « M. le comte d'Artois » biffé.

lieu, par une étourderie, à tout ce qu'on a dit sur son soi-disant goût pour les femmes. A Fontainebleau, il s'éleva tout à coup un orage sur leur liaison. Le chevalier de Luxembourg avait fait un grand projet pour éloigner la duchesse de Polignac dont il craignait la bonne petite tête et le cœur excellent, et gouverner la reine. Celle-là lui dit un jour : « Nous ne nous aimons pas encore assez pour être malheureuses si nous nous séparons. Je sens que cela arrive déjà. Bientôt je ne pourrai plus vous quitter : prévenons ce temps-là. Laissez-moi partir de Fontainebleau. Je ne suis pas faite pour la cour, tout le monde en sait trop ici pour moi. » Ses chevaux étaient mis. La reine pleure, l'embrasse, lui prend les mains, la conjure, la presse, se jette à son cou. La porte était entr'ouverte. M. le comte d'Artois (1) voit ce tableau en entrant. Il se met à rire, sort en disant : « Ne vous gênez pas ! » et raconte à tout le monde qu'il a dérangé deux amies.

***

Je n'écrirais pas tout cela si l'on devait me lire à présent, mais dans cent ans, ces petites choses qui ont l'air d'être des riens, font plaisir. J'en juge par celui que me font les souvenirs de Mme de Caylus (2), les mémoires de la mère du Régent (3) et toutes les petites histoires de Saint-Simon et cinquante auteurs d'anecdotes de la cour de France de ce temps-là. Il y en a cent que j'ai oubliées qui vaudraient peut-être mieux que tout cela.

(1) Dans B : « M. le comte d'Artois » est biffé et remplacé en marge par « ce quelqu'un ».

(2) Marthe-Marguerite DE VILLETTE DE MURÇAY, marquise de CAYLUS, 1673-1729.

(3) Élisabeth-Charlotte D'ORLÉANS, 1652-1722.

***

Après une tournée charmante que je fis avec M. le comtè d'Artois à Rocroy, à Spa, [etc.], il devint malade à Belœil où je lui sauvai peut-être la vie en déterminant la saignée. On a dit beaucoup de bien de moi de ce que je lui avais préparé des fêtes qui me coûtèrent plus de cinquante ou de soixante mille francs sans lui en parler, puisqu'il ne pouvait pas en profiter.

Il devait y avoir une fête militaire dans le camp, d'une superbe compagnie de mon régiment que j'avais fait venir pour sa garde ; une naumachie et des musiques, des chansons et des spectacles de tous les genres et tous différents, dans différentes parties du jardin (1) ; marionnettes dans un bosquet, parade dans un autre, etc., etc.

Il n'y eut qu'une illumination de mes temples, îles, bosquets, corbeilles et arbres de tout mon parc dans le genre des Champs-Élysées, de l'Opéra, et à boire et à manger sur toutes mes pelouses pour quelques milliers de curieux. Le reste ne put pas avoir lieu. Moi-même je ne profitai pas de ce beau spectacle de la nuit qui en avait fait un jour d'argent puisque l'on ne voyait pas un seul lampion. Je ne quittai pas le prince et m'en allai avec lui à Versailles, de Belœil, dans seize heures, dès qu'il fut en état de se mettre en voiture.

***

Comme les fêtes de convalescence sont aussi ennuyeuses que la maladie, la comtesse Diane voulut

(1) Dans B, en marge : « Il devait... jardins. »

lui en donner une à Montreuil pour le faire enrager. La reine, de moitié dans la trahison, y mène M. le comte d'Artois qui tremble en arrivant. Le duc de Polignac et Esterhazy, masqués en amour, se jettent sur lui et le tiennent presque garrotté dans un fauteuil sous son portrait fait à la diable, où il y avait cette devise ingénieuse : Vive monseigneur comte d'Artois ! Le duc de Guiche (1), en Génie, lui tenait, je crois, la tête. Le duc de Coigny me précédait et chantait : *V'la l'Plaisir! V'la l'Plaisir!*, J'en avais l'habit et deux grandes ailes qui ne finissaient pas, semblables à celles de ces grands chérubins des paroisses de villages. La reine, Mmes de Polignac, de Guiche (2) et de Polastron (3) étaient en bergères. De Lisle (4) en berger avec un mouton. Nous lui chantâmes des couplets aussi bêtes que le jeune prince sur son trône où il se démenait comme un enragé. Les miens étaient remplis de fadeurs sur son visage ou d'autres traits faits pour l'impatienter. Je n'ai jamais rien vu de meilleur goût que cette fête de mauvais goût qui déjouait toutes celles qu'on donne ordinairement et il n'y avait rien de si gai que les prétendus témoignages de respect et d'amour que nous rendions au prince qui, par ses mines, nous donnait au diable et n'avait pas su d'abord si nous n'étions pas de bonne foi.

(1) Antoine-Louis-Marie, duc DE GUICHE, puis de Gramont, 1755-1836.

(2) Béatrix, duchesse de GRAMONT-GUICHE, née Choiseul-Stainville, 1739-1793.

(3) Née d'ESPARBÈS DE LUSSAN, belle-sœur de la duchesse de Polignac.

(4) Nicolas, chevalier DE LISLE, 1735-1783. Voir une notice détaillée sur ce personnage et sa correspondance avec Ligne dans les *Annales*, t. V, p. 47-91.

***

A propos de ce voyage de Rocroy, tout à coup, en allant de là à Spa (1), je rencontrai, au point du jour, une cinquantaine de paysans armés. Je crus que c'étaient des voleurs. M. le comte d'Artois n'avait pas d'armes ni moi non plus. Au moment que nous le regrettions cinquante vivats nous rassurent. C'était une bande de mes fidèles sujets qui avaient mauvaise mine, mais bon cœur, qui m'attendaient à la frontière de mon petit comté souverain d'Empire que je ne savais pas être sur mon chemin (2). Ils me menèrent régner sur mon rocher où il me fallut enrayer ma voiture tout le temps que je m'arrêtai pour recevoir les hommages du clergé et du magistrat ; et puis je continuai ma route (3).

***

La reine était charmante à attraper et il y avait du plaisir à lui tendre des pièges (4) pour l'embarrasser. Si l'on interprétait quelques-unes de ses paroles en libre ou en méchant, elle se fâchait, riait, rougissait et en était encore plus aimable. Un jour une femme de la cour qui avait un amant officier aux gardes lui

(1) Voir dans les *Contes immoraux* (*Mélanges*, t. XXVIII), un amusant tableau de la vie à Spa.

(2) Terre souveraine située entre l'Entre-Sambre et Meuse, à quatre kilomètres de Mariembourg, *Annales*, VII, p. 89-108.

(3) Dans B, en marge : « A propos... route. »

(4) « La bonté et la sensibilité de la plus belle des âmes ajoutaient des charmes à sa figure sur laquelle on voyait se développer, en rougissant, ses jolis regrets, ses excuses et souvent ses bienfaits. Combien de fois n'ai-je pas surpris tous ces mouvements qui se succédaient les uns aux autres quand, pour me faire rire, je tendais des pièges à Sa Majesté. » *Mélanges*, t. XXVII, p. 36.

donna un bal. Elle voulut que l'orchestre jouât tout de suite un air gai. Je lui conseillai de demander celui dont les paroles commencent : *Dans les gardes françaises j'avais un amoureux.* Je risquai cela puisqu'à la cour, où tout le monde est toujours dans l'ivresse, il n'y a personne qui soit assez de bon sens froid pour faire des applications, car j'aurais été désolé de faire une méchanceté à cette femme et à la reine. Je l'alarmai, je m'en amusai et cela me suffit.

***

Il m'est souvent arrivé de taquiner l'empereur Joseph. Mais il y avait bien des ressources avec un homme aussi aimable et qui avait des qualités si supérieures. Deux ou trois fois, entre autres à Prague, chez Mme de Vallis (1), je lui dis quelques vérités assez dures devant tout ce qui composait la société. Il y avait du haut et du bas dans sa manière de me traiter. Cependant j'ai toujours découvert de sa part de la considération pour moi lorsque quelque caprice, ou peut-être quelque caquet, l'empêchait de me témoigner de l'amitié.

***

Lorsque l'empereur Léopold (2), grâce à deux personnes qui se disent mes amis, me fit un passe-droit à Francfort en ne me faisant pas maréchal, je lui demandai en allemand, par la voie du Conseil de guerre, et de la manière la plus sèche et la plus outrageante pour lui, la démission de tous mes emplois. Il en fut alarmé,

(1) Comtesse DE WALLIS, épouse de Patrice-Olivier de Wallis, commissaire impérial en Bohême.

(2) LÉOPOLD II, empereur, 1747-1792, couronné à Francfort le 30 septembre 1790.

mais ce qui lui fit encore plus d'effet, c'est qu'il crut que c'était pour le braver que moi, qui ne danse jamais, je dansai ce jour-là [comme un perdu], par hasard, en sa présence, à un bal chez l'ambassadeur de Naples. Je fis bien plus sans m'en douter. Louise Hardegg (1) m'étant venue prendre à la galoppade, comme il arrive souvent de prendre dans les spectateurs celui qui s'y attend le moins, je jettai mon épée à terre avec un fracas énorme de bruit de ses chaînes, presque aux pieds de l'empereur (2). Je ne pensais seulement pas à lui. C'était de gaieté, puisque je venais d'apprendre que mon cher Charles me revenait d'Ismaël, chargé de gloire, avec une blessure qui n'était pas dangereuse. L'empereur fut furieux et cependant, ayant sucé en Italie le lait de la dissimulation, se contint assez pour (3) m'assurer, le jeudi d'après, qu'il allait me faire maréchal dimanche.

Je ne le suis pas et cela m'est égal. Et pour le faire bien sentir à la cour, je n'y parais plus qu'aux jours de cérémonies d'obligation pour mes deux Ordres de la Toison et de Marie-Thérèse (4) et en uniforme de mon régiment, puisque je n'ai pas voulu porter depuis quatorze (5) ans celui d'officier général. Il est taché, dis-je

(1) Marie-Ludovique DE HARDEGG-GLATZ, épouse du comte François de Paule de Hardegg ou plutôt la comtesse Louise CANAL qui avait épousé le 25 octobre 1768 le comte Jean-Franz Hardegg, chambellan de l'archiduc Ferdinand.

(2) Dans B, en marge : « Je fis... empereur. »

(3) Dans B, première rédaction biffée : « m'écrire le lendemain la plus belle lettre du monde où il s'excusait sur un malentendu et me faisait les plus belles promesses en m'assurant que si je voulais il serait mon meilleur ami comme auparavant. Depuis ce temps-là il m'a renouvelé ses promesses. L'empereur François a continué à m'en faire aussi. »

(4) Dans B, en marge : « d'obligation... Marie-Thérèse. »

(5) Dans B, Ligne avait d'abord écrit « trois ». Il a biffé et inscrit

à ceux qui m'en demandent la raison, mais comme je ne le suis pas, je me suis fait archiduc, puisque ceux qui ne sont pas généraux ne portent de même que l'habit de colonel.

***

A propos de cette démission, qu'on lise ces deux lettres-ci (1). La première est digne d'Henri IV. Pour m'engager à la reprendre il aurait peut-être tenu parole cet empereur Léopold s'il avait vécu, mais l'empereur François est...

A la vérité il a fait maréchaux depuis, moins anciens que moi, dont deux entre autres, n'ont jamais essuyé un coup de fusil. Je n'en dors pas moins bien pour cela. Tant pis pour lui. Le lendemain de cette charmante première lettre, il y eut appartement à la cour. Messieurs les courtisans qui n'en étaient pas instruits et qui ne savaient que ma brouillerie, avaient les yeux fixés sur l'empereur et sur moi. Je lui fis remarquer. Cela l'amena à me traiter encore mieux, mais cela n'amusa pas quelques généraux. Je lui dis : Votre Majesté pourrait dire comme votre bon grand-aïeul maternel : « Ils vont croire que je vous pardonne. »

Il mourut quelques mois après. Sa belle lettre me toucha au premier moment. Je ne pus m'empêcher au moment même où je l'appris de faire cette épitaphe : « Est-ce aux ignorants médecins, à de scélérats assassins, qu'il faut attribuer la perte du bon feu Léopold. Car

« sept » au-dessus et plus tard a de nouveau raturé ce chiffre pour inscrire « quatorze » en dessous de « trois ».

(1) *Variante* B : « Quand on me fait une bonne injustice je la raconte et puis je n'y pense plus, mais je la prouve, par exemple, par ces deux lettres de promesses et de mensonges qui durent depuis sept ans et que je n'ai gardées que pour m'en moquer. Les voici. »

certes il est mort. Savez-vous pourquoi, mes chers amis : c'est qu'il ne l'avait pas promis (1). »

***

La voici cette charmante lettre :

« Mon prince, quoique je tâche à tenir mes papiers en ordre et que je n'en perde pas d'ordinaire, je viens d'en perdre un, et je n'en suis pas fâché, c'est celui que vous avez remis au conseil de guerre. Je vous ai toujours rendu justice dans mon cœur. Si vous m'aviez rendu un peu plus de justice à moi, vous auriez été persuadé que votre avancement désiré, mérité et promis, ne pouvait être retardé que pour peu et par des combinaisons relatives à quelqu'un de vos confrères. Mais enfin tout ceci est passé, il vaut mieux n'en plus parler. Vous garderez vos emplois, vous en aurez des nouveaux en son temps et nous serons bons amis comme ci-devant. Je suis persuadé et convaincu de votre zèle et attachement pour mon service et ma personne, et vous devez l'être de l'estime et considération avec laquelle je suis,

« Votre affectionné,

« LÉOPOLD »

Vienne, le 15 décembre 1790.

(1) Dans B, paragraphe biffé : « Ai-je dit quelque part (car j'aime mieux qu'on s'ennuie à me voir répéter qu'à me lire) qu'avant cette première lettre, Manfredin (si indignement persécuté), ne me connaissant presque pas, avait prévenu Léopold II en ma faveur, uniquement par justice et bonté de sa part. Ce qui l'avait mis le plus en colère, c'est d'avoir dansé la galopade devant lui, le jour que je lui avais demandé ma démission, et d'avoir jeté mon épée avec fracas et gaieté lorsqu'une femme vint me chercher pour cela? »

***

Cette seconde lettre, qui n'est pas si bien écrite, est du régnant (1) archiduc François alors, qui se mêlait du militaire et annonçait de la justice et de la reconnaissance. Elle précéda ma démission que je ne demandai que lorsque je vis qu'elle manquait de sincérité ou que lui manquait de crédit, ce que je ne me suis pas donné la peine d'approfondir. Devenu empereur, il m'a fait écrire plusieurs fois, pendant qu'il faisait ses ridicules maréchaux, par son ministre Colloredo, qu'il n'avancerait personne avant moi. « Notre Auguste Monarque *sous les pieds* duquel j'ai mis votre lettre, me charge de vous en assurer, ainsi que de son estime, » me dit-il dans une de ses réponses.

« MON PRINCE,

« Pardonnez que je ne réponds que si tard à votre lettre, ne l'ayant reçue que depuis hier. La situation dans laquelle vous vous trouvez présentement et que vous m'exposez, ainsi que la demande que vous y faites, est plus que juste. Vous pouvez être persuadé du zèle avec lequel je m'intéresserais dans cette juste cause, surtout pour vous, mon prince, que j'estime personnellement et qui avez donné les preuves les plus évidentes de votre zèle et de votre attachement pour toute notre maison. Soyez persuadé que mon père et nous tous, nous le reconnaissons, et que, pour mon particulier, je ne désire qu'une occasion pour pouvoir vous témoigner les sentiments avec lesquels je ne cesserai d'être,

« Votre très affectionné,

« FRANÇOIS. »

Vienne, ce 27 octobre 1790.

(1) FRANÇOIS Ier, empereur, 1786-1835.

***

J'aime assez un accès de rage et une ingratitude qui dure quinze ans ! Le seul chagrin que j'ai eu pendant la vie (je ne parle pas d'une peine de l'âme qui en fait le malheur), n'est ni cette injustice (1), ni la perte de Belœil, mais celle d'une gloire assurée en battant le prince Henri.

Voici comme je m'en consolai, en me retirant pendant la nuit, à cheval, par ordre du maréchal Loudon qui, à la vérité, avait reçu de Marie-Thérèse celui de ne point donner de bataille (2), telle chose qui arrivât. C'est sur l'air : *Je suis un pauvre maréchal* et le même refrain (3).

Ma foi, mon pauvre maréchal,
Jadis excellent général,
Vous ne faites plus rien qui vaille,
Depuis que devenu prudent
Vous allez toujours reculant
Pour ne plus donner de bataille.
A l'assaut !
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage,
Vous n'avez plus le cœur à l'ouvrage.

(1) Dans S, la première rédaction « ni cela » a été remplacée par « cette injustice ».

(2) « Le maréchal Loudon avait promis à Marie-Thérèse de ne point engager de bataille et en craignait une s'il m'avait laissé faire ce que je voulais. Et j'avais tant de raisons de la vouloir que le prince Henri m'a fait l'honneur de me dire depuis que, me connaissant, il s'y attendait à perdre son arrière-garde... » *Mélanges*, t. XVII, p. 66.

(3) C'est la parodie d'une ariette de l'opéra-comique *le Maréchal ferrant*, 2 actes en prose, paroles de QUÉTANT et ANSEAUME, musique de PHILIDOR (1761). Les *Mémoires secrets* contiennent des parodies similaires sur le maréchal de Soubise (1762, 15 et 28 mars) et sur le maréchal d'Estrées (1762, 10 avril).

La marche était longue. Je fais d'ailleurs très vite mes petites bêtises. Je me répondis de la part du maréchal, comme si c'était lui :

Mais que peuvent des maréchaux
Avec d'aussi plats généraux?
Comment former une entreprise?
Vous n'avez pas le sens commun,
Je suis critique d'un chacun
Qui ferait bien plus de sottise.
Et plutôt
Tâchez sot
De vous taire :
Que l'Empereur me laisse faire !

Je chantai ce couplet et quelques personnes me dirent : « C'est singulier, on ne croyait pas que M. de Loudon sût le français. » Comme il est vrai qu'il n'en savait pas un mot, cette naïveté me fit beaucoup de plaisir.

CAHIER VII

Bon cœur de Marie-Antoinette. — La reine de Naples. — Bonté de Charles de Lorraine. — Mort du prince Charles. Pressentiments. — Au siège de Valenciennes. — Amitié et amour de Mme du Barry. — Mort de Louis XV. — Esprit des ministres Maurepas et Cobenzl. — Le maréchal de Richelieu à Versailles. — Rival de François Ier. — Ambassadeur de Mme du Barry auprès de la reine. — Dans le monde des sorciers. Eteilla. — Collot d'Herbois sifflé à Lyon. — Ignace Potocki à Kiow. — Extravagances des bals de l'Opéra. — — La marquise de la Fournerie. Mme de Pulli. — Éloge de la princesse et des enfants, Christine, Flore, Euphémie et Louis. — Chez le prince Albert. — Originalité vaniteuse du prince de Kaunitz.

Voici un rien, moins que rien qui peut donner une idée du bon cœur de la reine, par excellence. Elle avait perdu quelque brimborion d'ajustement. Étant près de sortir elle dit à ses femmes : « Mon Dieu, mesdemoiselles, comment ne pas trouver cela tout de suite. C'est insupportable ! » Trouvant ce qu'elle appelait une sortie un peu forte, sans en avoir besoin, elle les sonne. Elles arrivent tout de suite. — Ah ! mon Dieu, dit-elle, que je suis bien servie ! Que vous êtes toutes pleines de soin ! Je ne sais plus ce que je voulais, je n'ai pas le sens commun.

***

Sa sœur, la reine de Naples (1), est encore (2) plus généreuse qu'elle n'était et a peut-être plus d'élévation qu'elle n'en avait. Elle tient cela de leur mère, mais

(1) Marie-Caroline d'Autriche, 1752-1814.
(2) Dans S, « encore » en interligne.

imprudente et confiante elle dit à plusieurs personnes ce qu'elle ne devrait dire à personne et qui se trouve public sans qu'on sache de quelle part. Elle est par là embarrassante et elle en soupçonne souvent le plus discret. Par exemple, elle me dit un grand jour le très juste mécontentement de toute sa famille : « Je ne suis plus ni reine, ni archiduchesse, ni mère, ni belle-mère, ni sœur, ni tante, ni fille de Marie-Thérèse, je ne suis plus rien, rien, ajouta-t-elle, *in renforçando.* » Je rencontrai deux jours après cette lamentation confidentielle dans la société, avec les mêmes termes et l'accent dont elle s'était servi (1).

***

Le prince Charles de Lorraine m'aimait extrêmement. Une fois que j'arrivai chez lui presque à la fin du dîner, on voulut me desservir auprès de lui, en lui faisant remarquer que cela m'arrivait souvent. — Oui, dit-il, messieurs, cela est vrai. Il vient toujours trop tard pour moi, quand même il serait le premier.

Il était si bon que cela paraissait dans ses colères, si par hasard il en avait, par exemple à la chasse où il faisait l'important en vieux piqueur. Se fâchant un jour contre tout plein de spectateurs qui dérangeaient la chasse à force de courir dans toutes les allées de ma forêt, il leur cria : « Allez vous faire f..., messieurs, s'il vous plaît, » ajouta-t-il en leur ôtant son chapeau.

(1) *Variante* B : « Un marcassin met en déroute la valeur et le sens froid du roi de Naples. La reine trop confiante embarrasse parce que les mêmes confidences sont publiées par les indiscrets et compromettent et font soupçonner celui qui ne l'est pas. C'est ainsi qu'on retient d'elle cette phrase que je croyais n'avoir été dite qu'à moi et qui peint si bien sa situation malheureuse : Je ne suis plus femme, ni mère, ni reine, ni archiduchesse. Je ne suis rien ! » Voir aussi Cahier X.

***

Fidèle secrétaire de ma tête, voici encore ce qui m'y revient d'affligeant, dans ce moment-ci, sur le plus triste des sujets (1). Hélas ! je ne voulais pas comprendre le maréchal quand il me dit cet affreux mort : *mort*, ou je ne le pouvais pas. Je crois que c'est ce qui m'a sauvé la vie. Je tombai entre ses bras et il me porta presque en voiture pour me mener chez moi. Peut-être que si ma pauvre Christine n'en mourut pas non plus, c'est qu'elle avait entendu dire à un de ses gens : « Le maréchal Lacy vient d'emmener le prince. Il pleurait. Son fils est blessé. » Je n'aurais pas pu lui dire qu'il était tué, lorsqu'elle vint me demander s'il n'en reviendrait pas. Mes cris plutôt que mes pleurs lui apprirent ce qui en était. J'avais rêvé huit jours auparavant que Charles avait reçu un coup mortel à la tête et qu'il était tombé de cheval mort. A cause du rêve si vrai sur mon oncle, que j'ai écrit plus haut, j'en fus inquiet cinq ou six jours, et comme on traite toujours de faiblesse ce qui est souvent un avertissement ou peut-être un sentiment de la nature lorsqu'il y a quelque analogie dans le sang, je chassai cette fatale pensée qui ne se vérifia que trop le surlendemain.

Autre hasard comme on voudra l'appeler, extravagance sans doute. Mais une Mme de Cassi nous tira les cartes quelques jours auparavant. Nous ne nous en sommes jamais parlé. Christine ne sait pas que j'y fis attention. Hélas ! notre perte y était annoncée.

(1) Dans B, en marge : « Fidèle... sujets. »

***

[Ceci ne prouve point contre mes rêves, mais depuis ce temps-là Christine a fait deux rêves sur le compte de Louis, qui m'auraient fait mourir de crainte et de chagrin s'ils m'étaient arrivés. Elle rêve qu'il avait été tué. Au lieu de cela] Louis est heureux et me rend heureux ; il se porte fort bien, s'est extrêmement distingué à plus de sept ou huit affaires et a eu son cheval tué sous lui à celle de Mons (1).

***

[C'est le jour qui perdit les Pays-Bas et entama la perte de la Maison d'Autriche, puisqu'on n'avait pas eu l'esprit de me demander comme une grâce de commander l'armée dans un pays que je connais comme ma chambre. J'aurais été sûr de prendre Condé et Valenciennes et de prendre à dos ou en flanc toutes les armées françaises qui auraient osé marcher à moi.]

***

[La bêtise ou la malice des gens en faveur, le mauvais choix qu'ils ont fait, et le peu de cas et de connaissance des braves gens et de ceux qui sont éclairés a détruit ma ferveur militaire que je n'aurais jamais cru pouvoir s'arrêter.]

J'ai brisé l'idole la plus chère à mon cœur, la gloire, et j'ai presque résolu de ne jamais essuyer un coup de

(1) A la bataille de Jemmappes où le prince Louis était aide de camp du maréchal de Clerfayt.

fusil. Malgré tant d'ingratitude je m'y laisserais encore aller bien vite si l'on voulait. [Je ne me suis jamais vanté, à la vérité, de tant de batailles et de quelques actions distinguées pendant douze campagnes et j'ai ri et pleuré lorsque j'ai vu placer à la tête de quatre ou cinq armées quatre pauvres ou mauvaises têtes et gens ignorants et infirmes en Italie et aux Pays-Bas, que j'ai eu sous mes ordres et à qui, excepté Clerfayt, je n'aurais jamais donné trois bataillons à commander] (1).

***

J'ai eu du plaisir, malgré cela, à entendre siffler quelques boulets des Carmagnols. Il en tomba même une douzaine dans le jardin [et la cour] de la maison où j'ai passé vingt-quatre heures, pendant le siège de Valenciennes (2), que j'allai voir mon régiment campé sous le feu de la place. J'y donnai l'ordre devant le front précisément au moment où elle tirait passablement.

***

Je ne sais pas trop pourquoi je ne profitai pas de l'amitié que Mme du Barry a eue pour moi avant d'avoir un peu d'amour. Soit dit sans fatuité, par délicatesse, je refusai de m'adresser à elle, pour gagner deux procès considérables. Je lui dis même un jour, à sa toilette, qu'elle me demandait devant le roi, un mémoire, que je le donnerais à Lacroix, son coiffeur, pour lui en faire des papillotes, puisque je croyais que c'était le seul

(1) Voir la rédaction de S dans le Cahier VIII.
(2) Du 25 mai au 27 juillet 1793 par le maréchal-prince de Cobourg.

moyen de lui mettre une affaire dans la tête. Elle en rit et le roi aussi qui lui répéta vingt fois de suite, car c'était un mannequin qui avait l'air de marcher [et de parler] par ressorts.

Je portai guignon, je crois, à ce pauvre Louis XV, car je ne l'avais pas vu depuis que je lui avais été envoyé de notre armée. A cause des amis de mes amis, des Choiseul, dont pourtant je ne me souciais pas, je ne me remis à aller chez Mme du Barry que quelques mois avant la mort du roi.

***

Je ne m'en fis pas moins une affaire pour elle, avec la première des intrigantes, Mme de Neukercke, qui voulut épouser le roi, et comme elle s'était mise dans la dévotion pour cela, dans une explication avec elle je lui écrivis : « Vos grâces, madame, les grâces du roi et la grâce de Dieu, vous donnent des droits à tout ; cependant, etc. »

***

Louis XV étant près de mourir, les courtisans de Mme de Barry l'abandonnaient suivant l'usage, et moi, qui l'avais négligée pendant cinq ou six ans, je ne la quittai plus. Je dis à son fameux beau-frère, le roué du Barry : « La farce est jouée, vous pouvez partir. » Il me répondit avec un drôle d'accent de sa province : « Et pourquoi m'en aller? Si l'on me fâche, je mettrai le royaume en république. » Cela avait l'air d'une gasconnade impossible, et le hasard l'a réalisé par des gens plus coquins, mais moins spirituels que lui.

***

Je n'ai vu que deux ministres qu'on peut bien dire avoir de l'esprit : M. de Maurepas (1) et M. de Cobenzl (2), père de notre vice-chancelier. Outre leurs grandes vues (quoique le premier fût trop insouciant pour les réaliser), ils avaient les idées les plus gaies. Une femme de la cour lui fit demander — pendant le souper où j'étais tous les jours à son côté, pour qu'il me racontât ses anciennes histoires — des nouvelles d'un courrier qui revenait d'Amérique. Elle voulait savoir s'il n'y avait pas eu de batailles où son amant avait été. — Mme la duchesse veut savoir, dit-il à son laquais, des nouvelles du courrier? Dites-lui qu'il s'appelle *La France*, qu'il est un peu fatigué et qu'il est allé se coucher.

On lui faisait sans cesse, à souper, des questions aussi indiscrètes, auxquelles il faisait de semblables réponses.

M. de Cobenzl avait dans les siennes le genre de M. le Régent. Un Français qu'il voyait bien ne pas valoir grand'chose vint se plaindre à lui de ce que son camarade l'avait volé. — C'est bien beau à vous, monsieur, dit-il, de ne pas l'avoir prévenu.

***

[Le maréchal de Richelieu (3) est un des hommes les plus rares que j'ai vus. Il m'aimait beaucoup. Je lui

(1) Jean-Frédéric Phélyppeaux, comte DE MAUREPAS, 1701-1781.

(2) Jean-Charles-Philippe, comte DE COBENZL, 1712-1770.

(3) Louis-François-Armand DU PLESSIS, duc DE RICHELIEU, 1696-1788. Ligne fait ici allusion à une aventure de jeunesse de

recommandai une actrice de la Comédie-Italienne, un matin, chez la reine. Elle passa pour aller à la messe. On fermait les portes. Je lui dis : « Cela ne va pas à tout le monde, il n'appartient qu'à vous, monsieur le maréchal, de se faire enfermer à Versailles dans la chambre d'une jolie princesse.] »

***

Dans le temps que je partageais les charmes de la plus jolie femme du monde et de la plus grande dame de Vienne (1) avec l'empereur de ce temps-là, le bon, l'excellent, le sûr, l'aimable, le beau même, le propre, le gai, l'honnête François Ier, l'impératrice allait quelquefois au spectacle et alors l'empereur n'osait pas quitter sa loge. Un jour qu'il la vit apparemment bien occupée, il se glissa dans celle où j'allais toujours ces jours-là. Sa maîtresse et moi nous fûmes un peu alarmés de son apparition, mais nous savions qu'il nous aimait tous les deux. Il me demanda quelle était la petite pièce. C'était *Crispin rival de son maître* (2). Je ne sus comment faire pour le lui dire. Il insista. Je lui dis, moitié embarrassé et moitié mourant de rire, en balbutiant ce qui faisait notre position à tous les deux, et je me sauvai au plus vite en laissant à cette jolie et charmante femme le soin de trouver dans sa brillante imagination de quoi faire un conte à son amant *couronné* sur notre embarras et ma prompte sortie.

Richelieu qui s'était caché dans la chambre de la duchesse de Bourgogne et en avait été puni par la Bastille.

(1) Marie-Wilhelmine DE NEIPPERG, princesse D'AUERSPERG, 1738-1775.

(2) *Crispin rival de son maître*, pièce en un acte de Le Sage. D'après le journal de Kevenhueller cette pièce fut jouée le 25 avril 1773.

***

Le malheureux Louis XVI apprit que j'avais donné une lettre de Mme du Barry à la reine pour l'engager à arranger ses affaires que son étourderie et son désintéressement avaient laissés très mauvaises à la mort du roi et il me dit : « Voilà une belle ambassade dont vous vous êtes chargé. » Je lui répondis que c'était parce que certainement personne d'autre que moi ne l'aurait osé.

En allant à Versailles je passais souvent par Lucienne. Elle a toujours été une excellente personne et, il y a sept ans encore, très belle à voir et très bonne à avoir.

***

Le chevalier de Luxembourg m'avait donné du goût pour la sorcellerie. Je me fis garçon sorcier pendant un an, mais malgré mon désir de trouver du merveilleux et tout ce qu'on fit pour m'en montrer, je quittai le métier sans qu'on réussît. En vain, je passai des nuits chez une vieille comtesse de Silly, au faubourg Saint-Marceau, où elle voyait des esprits, disait-elle, en ma présence. En vain un certain Chavigny (1) me travailla ; en vain un nommé Beauregard, la nuit du jeudi saint au vendredi, fit des cercles et des conjurations horribles autour de moi, de M. le duc de Chartres d'alors et de Fitz James (2). Celui-ci en signant son nom renversa l'écritoire sur notre pacte avec le diable qui, furieux vrai-

(1) Il est également question de ce Chavigny dans les accusations de sorcellerie qui furent portées contre le duc de Richelieu.

(2) Charles, duc DE FITZ-JAMES, duc de BERWICK, 1712-1787, maréchal de France.

semblablement de cette inattention, ne voulut point venir.

Un abbé Beudet ou Budet me donnait des leçons comme un maître à danser. Il me dit un jour : « Je ne puis point vous voir demain. Oh ! non, c'est impossible ; et en comptant sur ses doigts : mais après-demain, sans faute, parce qu'il me faut le temps d'aller et revenir de Philadelphie où nous avons une assemblée d'esprits aériens. »

***

Je suis bien fâché d'avoir fait si peu d'attention aux prédictions du grand Etrella (1). Ce sorcier arrivait à Paris. Je menai chez lui le duc d'Orléans, rue Fromenteau, à un quatrième. Il ne pouvait nous connaître ni l'un, ni l'autre. Je sais bien qu'il lui parla trône, révolution, famille royale, Versailles, le diable, etc., mais je ne me souviens que confusément de tout cela, qui contribua peut-être à déranger la tête et la cœur de ce monstre sans le savoir.

***

J'en suis peut-être ainsi la cause innocente comme des malheurs de Lyon, pour y avoir fait siffler Collot d'Herbois, mauvais comédien qui en opprimait un excellent nommé Chevalier que je protégeais, et qui

(1) Alliette dit Etteila, 1730-1791, cartomancien et alchimiste très en vogue et très critiqué.

Dans ses *Mélanges*, t. XXVII, p. 95, Ligne écrit : « Il [le duc d'Orléans] était superstitieux. Je le conduisis un jour chez un sorcier, à un cinquième, rue Fromenteau, le grand Etrella. Il lui prédit des choses étonnantes auxquelles mon peu de confiance m'empêcha de mettre du prix et par conséquent de les retenir. Je sais en gros qu'il y avait du Versailles et du royaume et je suis persuadé que cela lui a tourné la tête. »

dit, en commettant tous ses crimes, que c'était pour s'en venger (1).

***

Parmi les miens encore involontaires, je dois mettre aussi d'avoir fait le malheur de la Pologne, en contribuant à faire mal recevoir Ignace Potocki (2), à Kioff, par l'impératrice de Russie. Je l'avais promis au roi. Il dit aussi qu'il s'en vengerait, de là il se jetta sur lui et son pays à la tête du roi de Prusse. De là la Constitution du 3 mai, etc. (3).

***

J'en reviens à Etrella. Il est très vrai qu'il fit la peinture à Mme de Mérode de ce qu'elle verrait quinze jours, de son mari (se portant bien alors) étendu sur un lit de parade et l'arrangement de la chambre et des personnes, qu'il ne connaissait pas, tel qu'elle le trouva, et puis il lui prédit qu'elle se remarierait.

***

Si je disais toutes les folies, les extravagances des bals de l'Opéra, si je pouvais me souvenir de tout ce qui m'y est arrivé... Un jour, par exemple, une marquise de la Fourcherie (4) m'y attaqua, en me reprochant devant un grand cercle de masques qui s'attroupa, que j'avais conté trop gaiement une aventure de Spa où je m'étais mal conduit vis-à-vis d'elle. M. le duc de

(1) Jean-Marie COLLOT-D'HERBOIS, 1751-1796, acteur, conventionnel. Voir l'étude d'Henri LEBASTEUR, *Annales*, t. I, p. 253 sqq. et Édouard CHAPUISAT : *Collot d'Herbois, le prince de Ligne et Genève* dans *la Révolution française*, 1926, p. 315.

(2) Ignace, comte POTOCKI, 1751-1809.

(3) Dans B, « Je suis... 3 mai, etc., » trois paragraphes en marge.

(4) *Variante* B « Fournerie ».

Chartres, aussi bon à voir alors qu'à pendre depuis qu'il est duc d'Orléans, et à brûler, écarteler, depuis qu'il ne l'est plus, en était. Elle se tourna vers lui et lui chanta sur l'air : *On dit que vous êtes frivole.*

On dit partout que vous aimez de Ligne,
Qu'à son endroit vous êtes indulgent,
Oh ! monseigneur, rien ne fut plus indigne,
Que son accident, son accident, son accident,

et étant en train d'improviser en faisant semblant d'entendre dire à M. le duc de Chartres que mon accident ne l'étonnait pas, elle continua ainsi :

On dit aussi, je ne saurais le croire,
Que Votre Altesse, en aurait fait autant.
Ah ! monseigneur, rien ne ternit la gloire
Comme cet accident, cet accident, cet accident !

***

Une autre fois, Mme de Pulli, femme connue par son esprit et sa galanterie, me chercha partout dans le bal, pour m'ajouter, disait-elle, à ses conquêtes.

— Cela est bien aisé, lui dis-je. La conversation fut chaude. Les gestes le furent davantage. Je fus pressant et pressé. — A demain, lui dis-je. — Oh ! du repos, dit-elle, j'en ai besoin. — Après-demain donc, soit.

J'arrive. Toutes les portes sont ouvertes, mais prêtes à se refermer après mon entrée. Je découvre sur un canapé volupteux et sous un déshabillé galant, une figure noire et boutonnée. Je m'effraye. Je recule. Je dis que je suis un malheureux, un coupable, un criminel de lui avoir manqué de respect. Je la prie de me pardonner, en faveur de l'ivresse du carnaval, et, ajoutant que je ne suis pas digne de ses regards, je m'y dérobe, en me sauvant, au plus vite. J'avais raconté

ce trait de présence d'esprit de ma part. Cela était revenu à Mme de Pulli. Elle me rencontra le carnaval d'après et me dit que j'étais bien mauvais sujet et mauvais plaisant, mais qu'elle me le pardonnait en faveur de mon effronterie.

***

Ma femme est une excellente femme, pleine de délicatesse, de sensibilité, de noblesse. Elle n'est point du tout personnelle. Sa mauvaise humeur se passe vite en se distillant dans ses yeux mouillés de larmes pour une bagatelle. Elle n'a aucun inconvénient, car elle a un fort bon cœur. Elle est quelquefois un peu contrariante et, après en avoir eu l'air, qui lui fait peut-être plaisir un petit moment, elle accorde à ses enfants ce qu'ils demandent et est même complaisante pour moi.

***

Pour Christine que tout le monde aime au premier coup d'œil, c'est un chef-d'œuvre de perfection, de bonté, de charme en naïveté, gaieté, égalité et amitié pour moi.

Ce n'est pas de l'amitié que j'ai pour elle, je crois, c'est moi que j'aime en elle, et c'est elle qui est en moi. Elle a une superbe tête et quel cœur !

***

Euphémie (1) a toutes les grâces possibles [et de l'originalité dans le caractère], extrêmement jolie,

(1) Euphémie-Christine-Philippine-Thérèse, née en 1773, épousa le 11 septembre 1798 le comte Jean PALFY.

fraîche, complaisante, attentive, sensible, adorable et adorée des gens même qui ne s'y connaissent pas. Flore (1), excellente, est extrêmement aimable aussi, fait beaucoup d'effet. Elle a un charme inexprimable dans son peu d'empressement, sa sorte de négligence, son espèce d'indifférence, qui n'en a que le piquant et tout cela réunit pour elle les sentiments de tous ceux qui la voient. On ne sait point de laquelle des deux on dira le plus de bien. Sans se ressembler, elles plaisent également. Leur figure est extrêmement agréable. Leur taille, leur âme et leur esprit sont faits à merveille.

L'une et l'autre ne se doutent pas de cela. Euphémie qu'on appelle Féfé est un modèle en tous genres. Flore plaît plus qu'une grande beauté. Elle a un rire qui va à la gaieté et un sourire qui va au cœur.

Féfé a une drôle de gaieté, aussi bien aimable. Ses remords, ses regrets de je ne sais quoi sont amusants. Elle ne croit jamais avoir assez bien dit ni assez bien fait.

Flore n'y pense pas et elle est moquable par le peu de ce qu'elle fait d'elle-même et de tous les jolis talents qu'elle possède.

Ce sont trois perfections dans des genres tout différents.

***

Louis, qui n'est pas démonstratif, est cent fois meilleur qu'il ne paraît. Il lui faut de la présence réelle, parce qu'il tient beaucoup à l'habitude. Il est beau, plein d'honneur, brillant à la guerre. Il le serait dans le monde s'il le voulait. Il a tant peur de l'exagération

(1) FLORE, 1775-1849, épousa le baron DE SPIEGEL.

qu'il n'est sensible que pour les gens et les choses qu'exige absolument un bon cœur.

***

Il n'y a jamais eu un maladroit dans le monde comme le prince Albert. M. de Rosenberg (1) et moi nous l'appelions *Alberto duro* à cause de cela. Nous allons passer deux jours chez lui en Hongrie. Je dis à mon camarade de voyage : « Vous verrez qu'il nous réveillera par politesse et nous incommodera [bien] par attention. » Il arrive à six heures du matin, me prend par la main, me tire de mon sommeil et presque de mon lit, met le pied dans mon pot de chambre, le verse, va en faire à peu près autant au prince de Rosenberg, s'essuie à ses rideaux, rit à sa manière comme un perroquet qui pleure et nous propose de venir déjeuner chez lui.

— Vous allez voir, lui dis-je, tout ce qu'il va nous faire à ce déjeuner, et le café répandu sur nous. Nous descendons. Il nous sert. Le couvercle du pot au lait casse la tasse, inonde M. de Rosenberg et moi, et pour m'en demander pardon il se lève de sa chaise et me marche sur le pied.

— Qu'avez-vous, monseigneur, sur ce chevalet? lui dis-je, cela me paraît un assez beau tableau.

— Je le crois, me répond-il, et j'en aime le sujet. C'est l'histoire du baron des Adrets peinte à merveille par Alberto Duro. Ces deux noms rapprochés nous jettent dans le plus grand embarras ; nous ne nous en serions jamais tirés, malgré nos mouchoirs, pour cacher notre envie de rire, sans la visite d'un seigneur hongrois. Le prince, pour lui faire honneur va à lui. — Ah ! mon

(1) François-Xavier, prince DE ROSENBERG-ORSINI, 1723-1796, ministre et premier chambellan sous Joseph II, Léopold II et François Ier.

ami, dit-il, en le prenant par la main... il attrape un des pieds du chevalet, culbute avec le baron des Adrets et *Alberto duro*, se ramasse avec ses grands éclats connus et si ridicules; dit qu'il s'est fait bien du mal, rit encore et se relève en accrochant son épée au sabre du magnat.

***

Pour donner une idée de l'originalité vaniteuse et sans exemple du prince de Kaunitz, sans cesse en galanterie vis-à-vis de lui-même, il dit un jour à un Russe que je lui présentai : « Je vous conseille d'acheter mon portrait, monsieur, parce que dans votre pays on sera bien aise de connaître la figure d'un des hommes les plus célèbres, le meilleur homme de cheval, le meilleur ministre gouvernant cette monarchie depuis cinquante ans, un homme qui sait tout, s'entend à tout. »

CAHIER VIII

Bals masqués dans les jardins. — A la recherche d'un confesseur connaissant le français. — Siège de Valenciennes. — Fin des rêves de victoire. — « J'ai six ou sept patries. » — Roi de la confrérie de Saint-Antoine à Gand. — Triomphes populaires. — Les pieux brigands d'Aix-la-Chapelle. — Mort du maréchal Loudon. — Mort du maréchal Lacy. — Les adieux des grenadiers. — Du temps de Marie-Thérèse. — Plan pour défendre Vienne contre Napoléon. — Encore une passion. — Charmes de la solitude au Kaltenberg. — Deux « si » à propos de la révolution brabançonne. — Une « équivoque d'adresse et de maladresse » indispose le prince Albert. — Le roi de Sardaigne offre le commandement de ses troupes.

Lorsque le peuple valait la peine qu'on s'occupât de lui, je m'étais donné celle de m'en faire aimer ; entre autres moyens par celui des bals que je donnais dans mon jardin. Il y en avait quelques parties plus ou moins bien éclairées suivant les circonstances où l'on avait besoin de se trouver. Il y avait huit ou dix mille masques, ou point masqués comme on voulait, des foudres d'orgeat et de limonade, des montagnes de pommes et d'oranges et beaucoup de propagation.

***

Un jour, ou plutôt une nuit, je vis remuer et presque marcher un grand coche qui servait à mener mes officiers de maison de Bruxelles à Belœil ou Baudour. Les douze places étaient presque prises et n'en faisaient plus que six. On avait tiré cette voiture de mes remises

où l'on dansait et chacun et chacune y étaient entrés sans rien savoir les uns des autres. Tous mes appartements étaient ouverts. Je voulus à une autre fête pareille la finir au moins pour moi, à sept heures du matin. Deux masques me réveillèrent et furent bien effrayés de me trouver dans mon lit qu'ils avaient destiné à être le leur.

***

J'ai toujours tout fait de tout mon cœur. Obligé à communier avec l'impératrice Marie-Thérèse, je n'avais pu trouver à dix heures du soir un confesseur qui sût le français. J'aurais pu dire en allemand, mais trop grossier, le seul genre des péchés que je commets, car excepté celui-là, je n'en avais pas d'autres que de ne jamais aller à l'église.

On me nomme le Père Aubri ou Aubré dans la maison où je soupais. On me nomme la sienne et j'y cours à onze heures. J'éveille tout le monde. Je me trompe d'escalier : je parais dans l'antichambre d'une jolie femme, on me prend pour un amant. On me chasse. J'ouvre une porte. Elle se ferme après moi. Je me trouve dans un grenier. On entend du bruit. On monte, on me prend pour un voleur. Je me sauve ou plutôt je me damne de toutes ces méprises. Enfin, je trouve l'escalier de mon révérend Père et, bien résolu de faire tout de bien bonne foi, je lui dis : « Monsieur, vous avez été jésuite, vous êtes indulgent sans doute. Ne vous levez pas, me voici à vos genoux. Je commence ma prière et puis ma confession. Il me prend pour un mystificateur et effrayé de mon insolence impie ou de la singularité et multiplicité de mes petits crimes, il me met à la porte.

***

J'ai parlé déjà du siège de Valenciennes (1) où j'allai une fois comme seigneur de paroisse et où, l'autre fois, je restai vingt-quatre heures comme colonel. Toutes les femmes qui étaient à Belœil y allaient aussi, et quand elles ne voulaient pas tant en approcher, je les menais à deux hauteurs dans ma forêt, le Happa (2), et le mont Crapaud, où l'on me menait quand j'étais sage [à sept ou huit ans], voir les mêmes sièges du temps des Français de meilleure compagnie que ceux-ci.

Je riais en moi-même de voir finir ma carrière comme je l'avais commencée et je haussais les épaules de ce que les événements me mettaient dans le cas de voir la gloire des autres, au lieu de les rendre témoins ou coopérateurs de la mienne [ce] à quoi il y avait eu plus d'apparence.

***

Deux fois j'ai été choisi, et presque commandé, pour commander l'armée d'Italie. C'était dans mon lit qu'on m'avait pris pour cela et où ma paresse me tient très éloigné des bassesses qu'il faut faire pour réussir.

Deux fois j'ai appris de même dans mon lit qu'on m'avait préféré les quatre invalides (3) qui ont perdu

(1) Au Cahier VII.

(2) Le *Happart*, dans la forêt de Belœil sur le territoire de Sirault, le *mont Crapaud* sur Blaton. Voir *Mélanges*, VIII, 62, 65.

(3) Pierre-Vitus DE QUOSDANOVITCH, 1738-1802, feld-maréchal battu à Castiglione, le 5 juillet 1796.

Jean-Pierre, baron DE BEAULIEU, 1725-1819, feldzeugmeister battu à Lodi, le 10 mai 1796.

Joseph ALVINCZI, 1735-1810, feld-maréchal, défait à Arcole le 15 novembre 1796 et à Rivoli les 14 et 16 janvier 1797.

Dagobert-Sigismond WURMSER, 1724-1797, feld-maréchal, capitule à Mantoue, le 2 février 1797.

ce beau pays-là. Et enchanté qu'on eût pensé à moi pour le sauver, après avoir juré, sacré, haussé les épaules et secoué les oreilles, j'ai vu un moment avec peine la fin de tous les romans de victoire auxquels je m'étais livré. Mais j'ai le bon esprit de saisir avidement et de me dessaisir tranquillement de tout ce que la jouissance me promet d'heureux, mais dont la privation ne me fait pas la plus petite chose.

***

Il a toujours été à la mode de bien me traiter partout et j'ai éprouvé des choses agréables de plusieurs pays. J'ai six ou sept patries : Empire, Flandre, France, Espagne, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie, car on est obligé d'y donner l'indigénat aux généraux qui ont fait la guerre aux Turcs, et je l'aurai à la première Diète.

J'en ai déjà perdu quatre de ces patries.

A la vérité je pourrais presque aussi compter l'Écosse car on m'y a naturalisé par un ordre un peu polisson, à la vérité, les *Beggers*, dont on m'a envoyé une belle patente et tous les attributs, parce que de jeunes Écossais que j'avais bien traités, bons garçons, bien étourdis, m'ont autrefois jugé digne d'eux (1).

***

Il me convenait autrefois pour mon agrément et le bien des affaires du Pays-Bas d'être de toutes les confréries. Je réussissais à merveille à tous ces soupers de

(1) Club de jeunes gens qui, dans un but de divertissement, se déguisaient en mendiants pour tromper le public et se réunissaient ensuite dans une taverne pour passer la nuit dans la joie et les folies.

deux ou trois cents bourgeois, bons buveurs, friands et bonnes gens dans ce temps-là.

Aux unes on tirait de l'arc, aux autres de l'arquebuse ou du canon. C'était, je crois, celle de Saint-Antoine à Gand. Dieu me préserve, me dis-je à moi-même, d'en gagner le prix car cela me coûtera le diable. Je vise deux pieds au moins à gauche du blanc et voilà mon boulet au milieu. Je m'en applaudis malgré moi. On me porte sur les mains. Je porte sur les épaules mes chers confrères qui jetaient leurs chapeaux en l'air et écorchaient mes oreilles de leurs *vivat* flamands et par conséquent peu harmonieux. Je demande comment il s'est fait que j'aie aussi bien tiré et j'apprends que le corps d'artillerie avait donné ce canon à notre confrérie parce qu'il était gâté et avait le défaut de donner sur la droite.

Roi malgré moi, je n'en fus pas moins fort aise, malgré tous les soupers à donner et les présents à faire. On me donna le ruban et la médaille, deux canons en sautoir et il n'y eut jamais plus de bonne, grosse et presque aimable gaieté dans la ville pendant huit jours (1).

***

J'ai eu tant de ces triomphes populaires, et ils ont été si mal dédiés depuis quelque temps, que ce n'est plus celui de s'en vanter. J'ai fait une demi-poste con-

(1) La Gilde souveraine d'arquebusiers, couleuvriniers et canonniers, dite chef-confrérie de Saint-Antoine à Gand, a été fondée en 1489 et existe encore de nos jours. Un grand nombre de personnages illustres figurent sur les registres de la confrérie, entre autres Charles de Lorraine, la duchesse de Lorraine, le comte de Murray, l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, le comte de Metternich.

duit par le peuple qui s'était attelé à la place de mes chevaux par tendresse et par honneur. Ce peuple était celui d'une ville de mon gouvernement qui changeait d'avis et d'amour tous les mois depuis quatre ou cinq ans (1).

***

Il y a des occasions où il est plus essentiel d'être bien avec le peuple, c'est lorsqu'un esprit de vertige l'a séduit. Il s'avisa pendant un certain temps, dans des terres que j'avais près d'Aix-la-Chapelle, de s'ériger en secte pour corriger la Providence : persuadé que sa justice était plus généralement et plus également distributive, il prenait aux riches pour donner aux pauvres. Je plaignis ces insensés et les fis enfermer le moins que je pus pour ne pas les propager. Les seigneurs du village qui en faisaient des martyrs les servaient à souhait et en augmentaient le nombre.

Un jour, ou plutôt une nuit que je passais dans ce pays singulièrement charitable pour aller faire la revue de quelques régiments sous mes ordres, j'étais cassé et culbuté avec ma voiture au fond d'un chemin creux.

J'entendis arriver une bande de ces pieux brigands qui s'annonçaient au bruit des fers qui étaient cachés dans leurs gros bâtons. Ils ne s'en servirent que pour me remettre sur mes pieds et me quittèrent en me donnant mille bénédictions pour aller piller un curé de leur connaissance.

(1) Ligne étant venu, en 1792, visiter à Ath les réfugiés français, des habitants de cette petite ville détellent ses chevaux et veulent se mettre à leur place pour le mener jusqu'à Belœil. « Je les priai, écrit Ligne, de me laisser y arriver un peu plus vite. » F. LEURIDANT, *Les Émigrés français en Hainaut* (*La Terre wallonne*, t. III, p. 293-296).

***

Quel moment que celui de voir finir et souffrir un grand homme qu'on a vu si souvent se jouer de la mort et qui enfin tombe entre ses mains comme une créature ordinaire ! Le maréchal Laudohn, à la vérité, l'appelait depuis huit jours à cause des souffrances terribles que l'ineptie d'un chirurgien lui causait. Un jour, avant d'expirer, il me reconnaît. La porte était ouverte. Il m'aperçoit dans son antichambre, m'appelle d'une voix épouvantable et lui, qui me parlait toujours allemand, voulant s'essayer en français, me dit : « Cher prince de Ligne, je suis terrible ! » Cela était vrai, mais ce n'était pas ce qu'il voulait dire. Il voulait me faire entendre qu'il souffrait terriblement. On ne peut pas se faire une idée de ce que j'éprouvais. Je voulais me jeter sur la main de ce vieux et vénérable soldat pour la lui baiser avant qu'il mourût. Je suffoquais. On fut obligé de m'emporter hors de sa chambre.

***

Il avait de la simplicité d'enfant et de la crédulité d'une dupe. Un intrigant le fit Écossais et lui fit signer Loudon au lieu de son nom tel que je l'ai écrit plus haut et qu'il avait signé toute sa vie. Sa femme le fit de même catholique. Il crut l'être sans trop rien savoir de sa religion. Cela s'arrangera là-haut. Il est peut-être sauvé (1).

(1) Dans B, « sa femme... sauvé » en marge.

***

Hélas ! je viens de voir finir de même mon autre héros, mon autre maître, le maréchal Lacy. Trois jours avant, par malice de malade, il voulut me donner ses gants trop étroits pour ses mains enflées. Il voulait voir si je me jetterais dessus avec empressement, comme sur le legs d'un ami mourant. Je lui dis de me donner plutôt une étrenne au jour de l'an. — Je ne pourrai vous donner la plus petite chose, me dit-il, le premier du mois prochain, ni le premier de la semaine prochaine. Cela ne se vérifia que trop.

***

Un des moments les plus touchants de ma vie, ce fut l'adieu du corps des grenadiers que je commandais et que je quittai à la paix de Teschen (1). Je le rencontrai sur le pont de Prague où chaque division allait se séparer. Il n'y eut pas un grenadier qui ne montât sur le marchepied de ma voiture pour me dire encore quelque chose de tendre et de sensible.

***

Je connais un bon diable, à l'ambition près qui lui tourne la tête, qui a fait rappeler un de ses protecteurs, qui m'a dit du mal d'un autre le jour de sa mort, qui en a humilié un troisième et écarté un quatrième, et malgré cela c'est un bon homme, mais qui ne réfléchit point.

(1) La paix de Teschen, le 13 mai 1779, mit fin à la guerre de la succession de Bavière entre la Prusse et l'Autriche.

***

Du temps de Marie-Thérèse (1) il n'y avait pas d'espionnage dans les maisons pour savoir si l'on dit qu'un ministre est un sot. Il n'y en avait que dans les rues pour savoir si l'on allait chez les filles.

Il n'y a que quatre ans que la flatterie et l'intrigue sont venues s'établir à Vienne. On ne connaissait pas les sottes cantates de louanges, ni les battements de main, ni les articles de gazettes, portraits, etc. Cette cour-ci avait eu la gloire de ne ressembler à aucune jusqu'alors. On adorait Marie-Thérèse, on aimait Joseph II sans leur dire. La première forçait à l'enthousiasme, le second à l'estime, cependant on ne leur faisait grâce de rien. Ils le savaient et ne le trouvaient pas mauvais.

***

Voici l'ennemi à trois marches de Vienne que quelque bonheur inattendu sauvera, ainsi qu'il l'a été des Turcs, des Suédois, des rebelles Hongrois et des Français déjà près des portes de cette capitale (2). Deux audacieux (3), c'est-à-dire l'un par l'autre (4), mènent les deux barques militaire et politique sans demander avis. Il est inouï de n'avoir pas demandé un Conseil de guerre pour prendre une position qui décide du

(1) Dans S en marge : « Du temps... Thérèse. »

(2) Dans B, en marge : « Voici... capitale. »

(3) Le ministère du comte de Colloredo et du comte de Cobenzl qui avait succédé à celui de Thugut.

(4) Dans B, en interligne : « C'est-à-dire... l'autre. »

sort de l'Autriche, et un Conseil de conférence pour un parti qui décide du sort de l'Europe. Il me semble que MM. Lacy, Clerfayt et moi pouvaient être appelés à l'un et MM. Lauzanskoy, Rothenhau, Zinzendorff et Choteck à l'autre. Les deux audacieux prennent beaucoup sur eux. Nous verrons comment ils s'en tireront.

Voici ce que j'ai dit sans qu'on m'en prie.

J'aurais fait les redoutes trois fois plus grandes. J'y aurais mis 12 000 volontaires au lieu de les mystifier à Clösterneubourg et, derrière les bataillons, en colonnes pour percer ou pour se déployer sur l'ennemi qui aurait percé entre les redoutes ou voulu tourner le *lager Veld.* C'est là surtout que j'aurais voulu que notre cavalerie eût joué un grand jeu. Malgré plusieurs défauts dans ce camp si intéressant, elle gagnera la bataille si Bonaparté veut nous la livrer.

***

J'ai une muraille à ma charmante maison du Kaltenberg où il y a le chiffre et la lettre initiale de la femme que j'aime et qui m'aime. Je crois toujours que c'est la dernière : Oh ! cette fois-ci l'est certainement. C'est un F et puis encore il y a une horloge et voilà bien des fois que je change l'heure où j'ai été heureux. Oh ! je ne la changerai plus. J'ai soixante ans, à ce qu'on dit, quoique je n'en croie rien. Vraisemblablement ceci sera la fin de ma belle carrière, embellie encore par cette dernière passion qui en fait la clôture. Aussi bien ma muraille se barbouillerait. Voici toutes les autres lettres effacées et le cadran marque cinq heures et demie, qui est le temps où j'arrive chez la charmante créature à laquelle je crois être attaché pour la vie.

***

Je goûte bien, à présent (1), le charme de la solitude et regarde du haut en bas de ma montagne les intrigants, les flatteurs, les importants, les gascons, les charlatans et tous ceux qui se donnent autant de mouvement que je m'en donne peu dans ce temps de crise où le calme de mon âme et de la campagne me consolent de n'avoir rien à faire.

J'écris du Kaltenberg. [Tous ceux qui ont perdu les Pays-Bas, l'Italie, et qui travaillent à perdre le reste, et tous ceux qui ont joué un rôle bon ou mauvais ont tous été sous mes ordres et ne s'attendaient pas à m'être préférés.] Je suis fâché d'être vengé des préférences. Ce n'est pas la vengeance que je veux. Je ne m'y suis retiré que pour ne pas voir les sottises qu'on fait, voyant approcher l'ennemi qui est déjà à Brügg (2), mais j'en descendrai pour me venger en me rendant utile. Je trouverai peut-être un coin dans une redoute ou aux lignes si on les attaque, où je pourrai encore une fois me faire honneur et rendre un grand service. Mon adjudant m'arrive (3). On fait la paix : Vienne est sauvé.

***

[Voilà trois hivers qu'il est question de moi pour commander une armée. Je n'ai en ma faveur, apparemment, que les soldats, le peuple, les gazetiers et les cabarets. On a mieux aimé se servir d'un stupide, d'un fou,

(1) Dans S, en marge : « An 1797. »
(2) Bruck an der Leitha, à quarante kilomètres de Vienne.
(3) Dans S, en marge : « mon... arrive ».

d'un entêté, d'un paresseux, d'un faux, d'un fanfaron, d'un sourd, d'un invalide.

J'aurais voulu passer le Rhin, me porter à Juliers avec 120 000 hommes, brusquer Maëstricht, couper les Pays-Bas de la Hollande, y faire une insurrection, menacer les places frontières de la France et envoyer des partis jusqu'à Paris. On n'aurait pas songé à l'Italie, on serait revenu pour me défendre l'intérieur. On n'aurait plus osé passer le Rhin. On aurait fait une guerre défensive: ce qui réussit toujours mal et nous aurait donné beau jeu pour faire une paix perpétuelle et peut-être même encore honorable.]

***

[Je n'aurais jamais voulu qu'on tirât un coup de fusil en Empire. Je l'aurais laissé à la soi-disante protection prussienne, mais j'aurais repris nos pays perdus, en Italie. Je n'aurais jamais séparé mes colonnes pour faire des attaques combinées. Je ne me serais au moins jamais éloigné de mes voisins, mes secours, mes réserves. Beaucoup d'espions, de patrouilles, de chaînes, de troupes légères, de cartes détaillées, d'amour des habitants, d'activité pour connaître chaque sentier, de suite à surprendre, harceler, couper des petits postes, pour prendre la supériorité sur l'ennemi, car le ton qu'on donne à une campagne fait beaucoup. Au lieu de cela, je suis tranquille et fort heureux et jouis du présent sans regretter tout ce que je viens de dire que j'aurais fait et qui n'aurait peut-être pas réussi aussi bien que je l'imagine.

Je suis seul à ma montagne et j'écris dans un joli petit belvédère que j'appelle « mon petit Belœil » et qui me dédommage du véritable qu'un autre que moi ne se consolerait pas d'avoir perdu pour toujours.]

*
* *

Qu'on distingue la vérité d'avec la fatuité et qu'on juge si ceci n'est pas dans l'ordre des choses naturelles. Il y a de quoi devenir fou à remonter comme cela au premier anneau de la grande chaîne des événements, mais en voilà deux qu'on va juger.

J'étais lieutenant général commandant les troupes aux Pays-Bas sous les ordres d'un bon homme (1) [qui avait plus d'âme que de tête et] qui m'aurait laissé faire. Je pars pour le fameux voyage de la Tauride. Jamais les premiers mouvements de la révolte n'eussent paru si j'étais resté à mon commandement. Si l'amitié qu'on avait pour moi ne m'avait pas suffi pour les arrêter, une seule menace de ma part en aurait fait trembler tous les auteurs et un seul coup de canon (s'il l'avait fallu absolument), chargé à poudre, les aurait fait mourir de peur. Il n'y aurait point eu de cocardes nationales ni de volontaires.

[C'est toujours le bien prétendu qui les commence. Il ne peut se faire, s'il y en a, que dans les premiers huit jours. Les troupes populaires sont ridicules huit jours de plus et dangereuses encore huit jours de plus. Le principe d'armer les bourgeois contre la canaille étend l'empire de celle-ci. La distance n'est pas assez grande pour que l'intérêt, l'ambition, l'ivrognerie et la légèreté ne rapprochent ces deux états que ne différencie qu'un habit de drap plus ou moins fin ou plus ou moins troué.]

J'aurais encore tout raccommodé si l'empereur avait voulu me permettre de partir de Barczisaraï (quoiqu'à mon grand regret), ainsi que je le lui ai proposé. Quelle

(1) Albert-Joseph, comte DE MURRAY DE MELGUM, 1718-1802.

différence ! C'est alors que tout a commencé. Le peuple a appris qu'il avait plus de bras qu'il ne croyait et on ne lui a pas prouvé qu'on avait plus de tête que lui.

***

Ce que je vais dire a l'air bien plus vantard, mais voici le fait. Quelques commérages de femmes, quelques mots dits, redits et malentendus, pouvaient avoir un peu refroidi l'archiduchesse à mon égard ; mais sans savoir pourquoi, elle a eu l'air de prendre au tragique, comme manque de respect pour toute sa famille, une équivoque d'adresse et de maladresse.

Mon adjudant Dettinger mit au prince Albert celle de ma femme et à celle-ci l'adresse du prince Albert. J'écrivais de Paris. J'avais proposé à l'archiduc Ferdinand et à son archiduchesse (1) de venir à Belœil et pour rendez-vous, je le proposais aux Altesses royales de Bruxelles en disant dans ma lettre qui fut remise au prince Albert : « Nous serons débarrassés bientôt de ce *Postzug* archiducal. »

Cette bêtise d'attelage qui d'ailleurs n'était bonne ni à dire ni à écrire (*mansit in alta mente repostum!*) m'aliéna tellement l'esprit de cette petite cour que le prince ne songea pas à me demander pour servir sous lui, ce qu'il aurait certainement fait sans cela.

L'archiduchesse est vive, et pourtant ne revient pas aisément. Elle gâte par là de grandes qualités qu'elle tient de sa mère.

[Le duc est bon, a beaucoup de connaissances militaires, mais je lui aurais été utile. Peut-être qu'il n'y

(1) FERDINAND, archiduc d'Autriche, 1754-1806, troisième fils de François Ier et de Marie-Thérèse, général commandant de la Lombardie, avait épousé Marie-Béatrice d'Este, 1759-1829.

eût pas eu de bataille de Jemmapes, ou plutôt qu'elle se fût passée autrement.]

***

Le duc de Brunswick (1) s'est ressouvenu trop tard de notre amitié, et s'est douté que je le pénétrerais. Il a dit [depuis ce temps-là] que j'étais l'homme le plus fait pour finir cette guerre-ci, et je lui ai fait répondre qu'il aurait dû le dire plus haut et plus tôt.

***

[Dirais-je une troisième vanterie? Celle-ci est véritablement de la fatuité, car il y entre de celle de l'amour. Une femme me fit promettre de ne point faire de démarches pour commander l'armée d'Italie. J'y consentis, parce que, dans ce moment-là, je voulus donner le nom de bassesse à ce que je pouvais cependant faire très noblement. On dit que le Grand Vizir (2) n'attendait que cela. Sans déroger à cette promesse de ne pas faire de démarche ostensible, je le fis un peu parler. Mais je n'étais pas son homme. Je ne me serais pas laissé donner de Lauer (3), ni d'adjudant pour gouverner. Je ne me serais point laissé faire de plan par des freluquets ou des postillons qui aiment porter une nouvelle au Vizir, s'enfermant avec lui dans l'antre voûté de

(1) Charles-Guillaume-Ferdinand, duc DE BRUNSWICK, 1755-1806, généralissime des armées d'Autriche et de Prusse dans la première coalition contre la France.

Voir *Annales*, t. V, p. 324 sqq. *Manifeste que je voulais qu'on fît publier en France au lieu de celui du duc de Brunswick.*

(2) Jean-Amédée-François, baron de THUGUT, 1736-1810, ministre des Affaires étrangères de 1794 à 1800.

(3) Frans, baron DE LAUER, 1735-1803, feld maréchal-lieutenant (1795), directeur général du génie (1797) et enfin chef d'état-major.

l'intrigue, rapportant l'ordre des opérations concertées avec lui de cette manière, et si je n'avais pas eu beaucoup de succès, je réponds au moins que l'ennemi n'en eût jamais eu de plus considérable et que l'esprit de l'armée eût été conservé.]

***

J'ai appris depuis que milord Granville (1) étant à Berlin au moment où la Belgique se remuait un peu, deux ans après sa prise, avait envoyé un courrier à notre Vizir pour me demander à la tête de l'armée sur le Rhin. On le renvoya sans en avertir seulement l'empereur.

Une autre fois, ce que je n'ai su qu'aujourd'hui, le comte de Castellafar (2) me demanda de la part de son roi de Sardaigne (3) qui, mécontent des autres, voulait, disait-il, quelqu'un de l'école de Loudon. Il ne voulait donner ses troupes à commander qu'à moi, et s'offrait à me donner les mêmes patentes et instructions que l'empereur. Thugut sourit agréablement, ayant presque l'air d'y consentir, changea de conversation et fit la révérence.

— Qu'avez-vous fait? dit le lendemain à M. de Castellafar le chevalier Eden (4) qui se croyait du triumvirat avec Razumoffsky (5) et le Vizir qui se moquait d'eux. On est fâché contre vous! On dit que vous vous avisez de donner des armées, et à qui encore! Au prince

(1) Thomas GREENVILLE, 1755-1846, ambassadeur d'Angleterre à Vienne en 1797.

(2) Comte DE CASTEL-AFER, ministre du roi de Sardaigne à Vienne.

(3) VICTOR-AMÉDÉE III, 1726-1796.

(4) Morton EDEN, baron Henley, 1752-1830, ambassadeur d'Angleterre à Vienne de 1793 à 1799.

(5) André-Cyrille, prince RASUMOFFSKY, 1752-1836, ambassadeur de Russie à Vienne.

de Ligne qui ferait exterminer la piémontaise et l'autrichienne dans une campagne.

Tout cela ne m'a pas empêché d'offrir mes services, chaque campagne (1), même *où*, *avec qui*, et *sans qui* l'on voulait.

[Tout cela ne m'empêche pas, dans ce moment-ci, d'attendre la bataille à laquelle il y a tant d'apparence et d'y chercher une place (2), ainsi que j'ai déjà dit, où je puisse finir et embellir ainsi ma carrière.]

(1) Dans S, en marge : « chaque campagne. »

(2) Dans B, « ainsi que... puisse », en marge, remplacent une ligne de mots rendus illisibles par l'auteur.

CAHIER IX

« Un ordre injuste m'exclut de la capitale. » — Farniente. — De Belœil à Paris. — Mme du Barry au couvent. — Une nuit de plaisir. — Amour d'Angélique. — Relations avec les hommes de lettres. — Compte des voyages et des dépenses. — Amusant quiproquo de l'empereur Léopold. — Les émigrés à Coblence. — Singulière carrière de Louis. — On m'offre un parti en France, le stathoudérat en Hollande. — Perte des petits François et Albert. — Qualités de Charles.

Voilà deux ou trois paix faites depuis ce temps-là, quoique faites à la diable. Vienne est encore une fois sauvée pour ce moment-ci (1). Autres temps, autres soins. Ce n'est plus à la gloire, ce n'est plus à avancer que je pense à présent : c'est à ne pas trop reculer.

Un ordre injuste et barbare m'exclut de la capitale. Le sacrifice de 200 000 florins de rente à ma fidélité, la réflexion que je les aurais encore si la cour avait accepté la démission de tous mes emplois, et qu'on ne me fit reprendre qu'en me jurant que je serais fait maréchal dans quelques jours ; le rescrit qui décide que je suis presque en activité de service puisqu'on n'avait pas osé me mettre tout à fait de côté. Rien n'y fait. Le conseil [jacobiniste] qu'on a donné à l'empereur pour qu'il ne soit pas entouré de ceux qui sont payés pour lui être attachés, chasse les pensionnés.

C'est passionné que je suis. On s'est trompé sur le mot. Et une petite passion qui m'est arrivée depuis

(1) Dans B, en marge : « Voilà... moment ci ».

celle dont j'ai parlé plus haut et que je croyais la dernière, me console de cette injustice. Je quitte souvent ma retraite pour aller voir mon objet, simple, doux, gai, calme, un peu sauvage, provincial, campagnard, né sur les bords [les plus éloignés] de la Baltique, près de quelque forêt où il y a des ours.

***

Tant mieux. Une bonne injustice réveille le goût du public. On commençait à m'oublier. Et de peur que cela ne m'arrive, je donne des bals toutes les semaines à l'un des asiles que je me suis fait pour n'être pas trop éloigné de la capitale. Nussdorff est mon troisième refuge (1). On dit : vous avez l'air de trop braver vos malheurs. Vous affichez l'insouciance. — Point du tout, mes prétendus amis, pauvres conseillers que je n'écoute jamais. Je l'ai naturellement cette insouciance qui me rend supérieur aux événements, et mon bal est la queue du chien d'Alcibiade.

***

C'est à présent que, dégoûté de tout genre de travail, ayant fait imprimer trente volumes où il y a tout ce que j'ai pensé dans la vie, je ne me donne plus même la peine de penser. Ma pauvre tête est épuisée, mais mon cœur ne l'est pas. Christine en chef et sans que mes vraies ou prétendues passions soient sur la même ligne,

(1) Nussdorff an der Donau, bourg de la Basse-Autriche, à cinq kilomètres d'Hernals, sur la rive droite du Danube. Ligne y possédait une petite maison. Dans son roman des *Lettres de Fédor à Alphonsine* (Paris, Champion, 1921), plusieurs lettres d'Alphonsine sont datées d'Hernals.

la divine et bien divine Euphémie, la céleste et bien céleste Flore, et la personne que j'imagine toujours être une perfection si elle m'accorde... voilà assez pour ma félicité. Enfin, je suis dans l'état du charmant *farniente* si précieux et si peu connu.

***

Quelle belle existence était la mienne à mon superbe Belœil (1) ! Dans vingt-quatre heures à Paris, Londres, La Haye, Spa, etc. J'ai été à Paris une fois pour y passer une heure et une heure à Versailles pour la dernière couche de la reine (je crois, au moins, que ce fut la dernière). Je la vis le quatrième jour. J'y menai à l'Opéra, dans un coche qui m'appartenait (2), toute ma société (3).

***

Ce qui m'avait mis mal dans l'esprit de la reine, c'est que j'avais sauté les murs du couvent du Pont-aux-Dames, pour voir Mme du Barry qui, à la mort de Louis XV, y avait été enfermée (4). Je n'avais pourtant pas été encore tout à fait bien avec celle-ci dans

(1) Dans S, en marge : « mon... Belœil ».

(2) *Variante* B, « m'appartient ».

(3) *Variante* B. « N'ai-je pas parlé de l'agrément de ma position. Dans un jour à Paris, à Londres, à la Haye, à Spa, si je voulais ; dans mes terres, mes deux gouvernements militaire et civil, mon commandement, mon inspection et mon régiment pour société. » Voir aussi Cahier II.

(4) En septembre 1774, l'abbé Violette, précepteur du prince Charles écrit de Paris à l'intendant du prince : « Je souhaite que les fêtes de Belœil puissent servir à effacer dans l'esprit de la reine, les impressions qu'elle a prises contre le prince à cause de ses assiduités auprès de la Du Barry. » (Bibliothèque de l'Université de Gand, dossier van den Brœck.)

ce temps-là. Louis XVI, en voiture avec lui pour aller à la chasse, me demanda jusqu'où j'avais été avec elle avant son exaltation. Je lui dis : « Sire, si j'avais prévu qu'elle en eût abusé, je ne lui aurais pas rendu ce que je lui ai pris. »

***

J'étais trop fat, et j'ose dire trop bien d'ailleurs et trop occupé pour payer. Acheter des plaisirs me paraissait odieux. Cependant, un jour (1), je me laissai aller à cette bêtise et fantaisie humiliante. Mlle Grandi me dit que j'étais le seul de tout le souper qui ne l'avait pas eue, et elle me dit que cent louis était son prix. Je lui en donnai soixante. Elle les accepte et me refuse. De colère et d'avarice j'en vas chercher quarante. L'une et l'autre me tourmentent lorsque je veux les gagner. Je me lève furieux contre elle, encore plus contre moi, et je m'en retourne à trois heures du matin, au milieu de la neige et de la boue, coucher chez moi, à une demi-lieue de la rue Saint-Florentin où j'étais. Je rencontre une bande de voleurs. Heureusement que la sentinelle du pont Royal (2) m'en sauva en me disant de m'arrêter pour les laisser passer et il (3) m'apprit qu'on les cherchait. Il ne manquait plus que d'être déshabillé par ces gens-là. Aurait-on pu (4) passer une plus mauvaise nuit que celle-là.

***

Avant de connaître ma charmante famille, ma seule société, avant qu'elle fût tout à fait au monde, le

(1) Dans B, en marge : « J'étais... un jour. »
(2) Dans B « où je passais », biffé.
(3) Dans B, en marge : « en me disant... et il. »
(4) Dans S : « peut-on », première rédaction biffée.

meilleur temps de ma vie, c'est celui où j'étais aimé d'Angélique (1). Le bonheur dont je jouissais avec elle à Baudour, avec des gens très aimables, sa belle âme et sa personne qui seule l'égalait en blancheur, ne fut senti par moi que lorsque je m'y arrachai. Je me rappelle encore avec plus de tendresse que peut-être alors, que je fus assez bête un jour pour m'échapper d'une surprise et fête charmante qu'elle me donna pour aller assister à celles de Fontainebleau qui n'étaient pas pour moi, [et que je quittai pendant la nuit, pour me dérober à ses embrassements, la candeur, la grâce, la beauté, si mal remplacées par tout ce que je trouvai à la cour.]

***

C'est cette Angélique de nom, de cœur et de figure dont je raconte le beau trait au sujet d'un tableau dans mes confessions ou *Contes immoraux*. Il me nourrit ce tableau, à présent que j'ai tout perdu, par les cinq mille florins que me fait la cour de Portugal, grâce à l'obligeance du meilleur des hommes, son ministre Lima (2).

Angélique m'a aimé à fond. On ne peut pas aimer davantage. Malheureusement deux autres femmes, les

(1) Voir dans les *Annales*, t. II, des extraits du *Journal de Baudour*, appartenant au prince Charles-Adolphe Cantacuzène.

(2) Dans les *Contes immoraux* on ne trouve pas le récit du beau trait d'Angélique, mais Ligne y fait allusion dans une lettre à Sauveur Legros : « Vous vous rappelez que, ne me doutant pas que cette *Descente de croix* de Van Dyck, connue par la Vierge qui pleure des larmes de sang fut si fameuse, je la lui avais donnée en vendant une terre où il était sur le maître-autel de la paroisse. Sale comme était ce tableau, chaque coup de brosse lui donnait mille florins de plus, et, estimé jusqu'à 22 000, elle fit semblant de le garder en se réjouissant, en me remerciant et se moquant d'un si beau présent dont je n'avais pas su la valeur, et le fit mettre dans ma galerie. J'en ai l'argent grâce à vous deux et le tableau part pour le Portugal. » *Nouveau recueil*, t. I, p. 85.

seules qui, avec elle, m'ont bien aimé, ont pris précisément le même temps. Je les aimais toutes trois aussi en même temps, de la meilleure foi du monde, mais cela me coûtait bien des embarras et des reproches. Celle qui m'en faisait le moins était peut-être celle qui souffrait le plus, mais je souffrais bien de celle qui m'en faisait. Je ne les trompais pas, mais je me trompais moi-même.

***

Angélique était presque mariée. Je crois que je fus père, mais ce ne fut pas pour longtemps. Mon seul petit fruit illégitime périt peu après être né.

Je crois pourtant que je fus père une autre fois, ailleurs, de cette manière-là, mais le petit comte mourut aussi en bas âge.

***

Legros (1), mon secrétaire, est le seul homme de lettres qui n'ait pas d'inconvénient. Il a tous les talents aimables et les qualités utiles.

J'ai vu Diderot, d'Alembert, Thomas, Buffon, La Harpe, Marmontel, Mairan, le président Hénault et tous les académiciens chez lui à dîner.

J'ai beaucoup vécu avec Dorat, Bernard, Pezay, Bertin, les deux de Lille, Pont de Veyle, Beaumarchais, Fréron, Boufflers, Ségur, Linguet, Arnaud, La Place Crébillon fils, d'Alembert, Voisenon, Robé, Favart, Alfieri, Hume, Métastase, Calzabiggi, Casanova, Castellini, Meissner, Ancillon, Kotzebue, Hess, et, dans un genre plus essentiel, Meilhan et Griffet (2).

(1) Sauveur LEGROS, 1754-1834. Voir *Annales*.

(2) Dans S, en marge : « Fréron, Arnaud, Dalembert, Alfiéri, Casanova, Ancillon. »

Voir sur les poètes, *Annales*, t. II, p. 94 et les tables des

J'ai connu Lavater et Gessner. Je parle ailleurs de Voltaire et de Rousseau. Je dis ailleurs ce que j'ai fait et dit avec eux (1).

***

J'ai vu deux fois la Suisse, une fois l'Angleterre et quelque chose de l'Italie. J'ai fait plus de quarante fois le chemin de Vienne à Paris et de Paris ou Bruxelles ou de l'armée à Vienne. Deux cents fois (2) sûrement de Bruxelles à Paris, deux fois la Russie, deux fois la Pologne, une fois la Moldavie, la Crimée, la Provence. Deux cents fois peut-être de mes commandements pendant la paix aux Pays-Bas à mes campagnes. Je parie que j'ai dépensé en voiture trois ou quatre ans de ma vie et plus de cent cinquante mille florins de poste seule ; et autant au jeu à ce que je crois.

Mes campagnes m'en ont coûté plus de huit cent mille et j'en ai donné au delà de deux cents tant à mon régiment qu'aux autres troupes que j'ai eues sous mes ordres.

J'ai peut-être dépensé quatre ou cinq cent mille florins en bâtiments et jardins. Ce n'est pas trop. Et autant en fêtes ou choses extraordinaires comme des revues, des camps d'exercice, des entrées, des inaugurations, etc.

Le train ordinaire de ma maison aux Pays-Bas pouvait aller à soixante mille florins pendant trente ans, sans compter ma maison ambulante que je fais monter à trente ou quarante mille. Je compte en tout avoir

tomes I-VIII. Et sur les autres écrivains cités, *Mélanges*, t. XXVII et XXIX.

(1) Dans S, en marge : « et dit avec eux. »

Sur Voltaire : *Mélanges*, t. XXIX, 1 ; sur Rousseau, *Ibid.*, t. X, 257.

(2) *Variante* B, « autant de fois ».

dépensé (1) sept millions de nos florins de Vienne ou vingt millions de livres de France, depuis que je suis au monde.

Cela se conçoit. J'avais, sans mes emplois qui me rapportaient 24 000 florins (2), deux cent mille florins d'Empire. Voilà déjà six millions depuis la perte de mon père en 1765 jusqu'à celle des Pays-Bas et de ma fortune en 1795.

J'ai vendu quelques terres et quelques maisons et gagné deux procès. Voilà le septième million. Je n'ai pas payé les capitaux que j'ai trouvés sur mes terres, mais je n'en ai pas levé de nouveaux et leurs améliorations, augmentations et plantations immenses ont bien remplacé le peu que j'ai vendu. Je referai et écrirai plus en détail ce compte encore pour voir s'il est juste (3).

(1) *Variante* B, « six ou. »

(2) Dans S, en marge : « qui... florins ».

(3) Dans S, en marge : « Je referai... juste. »

Le prince a refait effectivement ce compte sur un papier grand in-4°, non destiné aux *Fragments* et conservé aux archives de Belœil. Nous le donnons ci-après avec la mention curieuse ajoutée par son petit-fils :

« Mon père m'a laissé l'année 1765, 150 000 florins de Hollande de rente et 7 000 000 de dettes. J'en ai remboursé une partie par deux terres que j'ai vendues et j'ai augmenté mes revenus de 50 000.

« Jusqu'à sa mort, n'ayant rien eu de lui ni de la cour, j'ai été entretenu par les chrétiens Menu, Lambert et par les juifs Brandeiss, Schimmel et voici, à vue de pays, ce que j'ai dépensé : pendant trente ans ma maison restante à Bruxelles pour la princesse ou une autre que j'avais à Belœil et la troisième ambulante avec moi, 100 000 florins par an font 3 millions.

« Travaux à l'hôtel de Ligne, Belœil, Baudour et leur entretien, 1 million.

« Fêtes extraordinaires pour le prince Charles, le duc Albert, le duc d'Orléans, le comte d'Artois, le mariage de Charles, le peuple, la société, 1 million.

« Camps d'exercice, présents à l'armée pendant la paix et la guerre et à mon régiment à qui j'ai laissé mes appointements, 30 000.

« Treize campagnes, commandement à...

« Le jeu, 300 000.

« Courses dans mes terres, mes revues, mes commandements, les

On ne le croirait pas si je le disais, mais cela m'est égal. On ne croit pas que je veille à mes affaires et sais compter. Cela m'est encore égal. Je ne méprise pas l'opinion, mais j'en ris.

***

L'empereur Léopold confondait si bien les noms et les affaires qu'il a accordé des grâces à des gens qui

visites et les chasses tant en France autrefois qu'en Autriche, Bohême, Hongrie et Moravie, 200 000.

« Deux fois en Russie, deux fois en Pologne, deux fois en Prusse, deux fois en Suisse, une en Angleterre, une en Italie, une en Crimée, une en Nouvelle Serbie, une en Moldavie, une en Valachie, une en Bessarabie, une en Provence, Lyonnais, Languedoc, etc., 500 000.

« Trente fois de Vienne à Bruxelles et de Bruxelles à Vienne, soixante de Belœil à Bruxelles, à Paris, et soixante pour y revenir, 100 000.

« Quinze fois de Tœplitz à Vienne et de Vienne à Tœplitz et Dresde, 30 000.

« Pour tant de choses qui n'ont pas de nom et dont je ne me souviens pas, 70 000.

« Mes dettes à la mort de mon père aux juifs que j'ai nommés, 300 000.

« Tout cela fait neuf millions cent soixante et dix mille florins : 9 170 000 florins.

« J'ai gagné 500 000 florins en procès. Outre mes améliorations en régie, défrichements et plantations, j'ai vendu deux hôtels, j'ai libéré des terres avec les assignats, et j'ai eu pendant plusieurs années 25 000 florins d'appointements, ce qui fait que je crois avoir dépensé autant que j'ai reçu. Ayant tout perdu, j'ai vécu pendant deux ans avec 4 000 florins pour ma famille et pour moi ; et à présent avec ce que j'ai vendu de vaisselles, tableaux, livres, choses précieuses, ma souveraineté et mes 10 000 florins d'appointements, je suis juste au courant.

« Ce qui a dérangé la fortune que j'ai laissée à Louis c'est le séquestre de dix-sept ans qu'on n'a pas pu payer, les intérêts des capitaux qui sont devenus d'autres capitaux et la perte des dîmes et des droits seigneuriaux.

« *Certifié non conforme par nous, petit-fils endetté de plus de trois millions de surplus non entrés dans les calculs de la tête antifinancière de son vénérable ayeul.*

« Eugène DE LIGNE. »

n'en demandaient pas. C'est arrivé, par exemple, à un général qui s'appelait Le Bailly et qu'il crut être Baillet. Ce qui acheva sa surprise, c'est que l'un avait été colonel de Latour, l'autre s'appelait Baillet de la Tour et le troisième qui s'appelait de la Tour seulement, à qui il l'avait promis, ne le fut pas.

***

Un spectacle bien touchant pour moi fut de voir le Monsieur d'alors arriver à Coblence et se réunir avec tous les Français de M. le prince de Condé à ceux de M. le comte d'Artois. Je leur conseillai de marcher le lendemain en France presque sans armes, et s'ils n'en avaient pas d'essayer des échelles ou des intelligences dans une forteresse quelconque des frontières. La France était sauvée.

Je leur proposai Mariembourg, leur permettant de s'armer et de se rassembler dans mon comté immédiat d'Empire qui en était à une demi-lieue.

***

Quelle singulière carrière que celle de mon Louis ! Élevé sous les yeux de la reine, il devient à quinze ans, étant de la plus jolie figure du monde et ayant l'Ordre de Saint-Hubert qui lui allait à merveille (1), lieutenant dans son régiment de dragons ; après, capitaine dans Royal Allemand, ce qui me convenait pour qu'il fût traité comme prince étranger, puisqu'il l'était. Après cela major d'Orléans, ce qui ne me convenait pas, et puis lieutenant-colonel de houzards, ce qui me conve-

(1) Dans B, en marge : « à quinze ans... à merveille ».

nait un peu mieux. Pendant tous ces changements de corps il est mon aide de camp dans cette espèce de guerre de l'Escaut où je commandais l'armée. Rappelé par son ministère et ensuite volontaire pour son compte par étourderie plutôt que par séduction (quoique deux ou trois personnes l'y aient engagé) à la prise de Gand par les rebelles de Vandernoot (1).

Son ministère le fait revenir bien vite heureusement. Il se bat trois fois pour ou contre son sentiment sur la révolution, blesse ces messieurs et n'avait été blessé qu'une seule fois avant ces trois affaires.

L'amour le retient deux ou trois mois plus qu'il ne fallait en France. Il en part le pistolet à la main, cherche notre armée, s'engage comme simple houzard pour faire oublier la petite part qu'il avait prise à la sotte révolution flamande, devient ordonnance de son brave frère et après l'avoir vu... devient aide de camp de Clerfayt, a son cheval tué à une bataille, quitte le service, y rentre comme capitaine de grenadiers dans mon régiment, passe une rivière pour attaquer l'ennemi, rétablit, décide l'affaire, est fait major pour cette action et quelques autres ; emporte des abattis, des retranchements, des canons deux ans après en Tyrol, a tout l'honneur de la journée malgré tous les obstacles de neige et de précipices où il est près de périr, et, quinze jours après, ayant déjà eu à peu près les mêmes succès, est fait prisonnier par le général Ney (2) qui avait été maréchal de logis au régiment de cavalerie, en France, dont Louis avait été le major. Il est connu, reconnu, bien traité. Mais enfin il est pris et cette idée fait trembler.

(1) Henri-Charles-Nicolas VAN DER NOOT, 1731-1827, avocat à Bruxelles, chef du mouvement révolutionnaire contre les édits de Joseph II.

(2) Michel NEY, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, 1769-1815.

Quatre jours avant de savoir s'il était encore en vie ont été terribles pour moi. L'espérance est arrivée pour calmer mes peines, mais elles ne sont pas tout à fait passées quoique je n'aie presque plus raison d'en avoir. Dieu veuille que j'écrive encore sur ce cahier bientôt : Louis m'est rendu !

C'est ce que j'apprends dans le moment et Louis va m'arriver. Le Ciel en soit loué ! (1)

***

Ce brave Ney lui dit le jour qu'on le lui amena avec deux ou trois pelotons de mon régiment qui avaient été coupés, après avoir fait sortir les prisonniers : « Mon prince, vous avez commencé ma fortune, vous m'avez fait adjudant du régiment, je vous en prouverai ma reconnaissance, malgré l'ordre et la coutume de fusiller. Ne vous appelez pas Louis. Prenez un autre nom de baptême, puisque vous êtes trop connu sous celui-là. Je tâcherai de vous faire échanger le plus tôt possible. »

Que de risques ne courut-il pas auparavant? Il est envoyé en France, à pied, avec des soldats. Il est reconnu entre autres fois à Zurich par le maître de l'auberge où il avait logé avec moi quelques années avant la guerre et lorsqu'il voulut le payer, ce bon honnête Suisse lui dit : « Non, mon prince, votre famille m'a assez fait gagner d'argent. Gardez le peu qu'on vous a prêté (2). »

(1) *Variante* B, en marge : « C'est ce qui vient d'arriver et Louis va m'arriver. Le Ciel en soit loué. »

Dans S : « J'apprends dans le moment » est en marge au lieu de « vient d'arriver » qui est biffé.

(2) Dans S, en marge : « Ce brave Ney... a prêté. »

***

Au commencement de la révolution française, on croyait peut-être que je jouerais un grand rôle dans les armées des puissances qui s'y opposaient. Je reçus une lettre du club de Mâcon, signée par un M. d'Aumont, maréchal de camp d'autrefois que j'avais connu, où l'on me signifiait qu'on se déferait de moi et qu'on me brûlerait Belœil, si je m'avisais d'être aristocrate.

Une autre fois on m'écrit : « Méfiez-vous de tout le monde, dans le voyage que vous allez faire. On vous en veut. »

***

Dans un petit voyage que j'ai fait dans mon gouvernement, dans le petit espace de temps que les Pays-Bas furent à l'empereur, un M. de Lacombe entre chez moi sans se faire annoncer et me dit : « Monsieur, je suis jacobin, mais las de l'être ! Pour qu'il n'y en ait plus, je rentre en France avec des preuves de malversations et d'infidélité de quelques-uns de mes camarades, commissaires aussi à Saint-Domingue, pour les faire guillotiner et gagner par là la confiance de la Convention. Ensuite que voulez-vous que je sois pour mieux trahir? Général dans Paris ou à l'armée, commandant de place? [et des conseils?] Cela m'est égal. Voulez-vous un parti en France pour vous personnellement? Il y en a un pour M. le duc d'York et un pour le duc de Brunswick, mais vous êtes plus connu et aimé que ces messieurs. On dit, monsieur, beaucoup de bien de vous en France, où l'on sait que vous passiez une partie de votre vie. »

Je le remerciai de la royauté (1). J'abdiquai dans l'instant et ne sachant pourtant pas s'il était fou tout à fait, je l'engageai à faire rendre aux Autrichiens Lille pour commencer à nous inspirer de la confiance. Je ne sais pas ce qu'il est devenu et si réellement il ne voulut pas produire quelque mouvement en France, car il me semble que j'ai lu son nom parmi les guillotinés de ce temps-là.

***

Une idée moins chimérique me fut proposée par les États de Zélande. Je fis hommage de leurs lettres et des conditions à l'empereur Joseph qui m'encouragea à les accepter, mais les démêlés de la Hollande avec lui réunirent dans ce moment tous les partis. Plusieurs gentilshommes et magistrats de cette province m'en avaient offert le stathoudérat (2). Je ne l'aurais pas gardé longtemps quoique l'empereur m'eût dit : J'engagerai peut-être la France à vous soutenir, car elle est mécontente aussi de la Hollande.

***

J'ai perdu un fils qui s appelait François. L'ai-je déjà dit plus haut? Je crois que oui (3).

J'ai perdu un autre (4) fils qui s'appelait Albert. Je crois qu'il avait quatre ou cinq ans. Les bonnes firent tant pour sa taille qu'elles le rendirent bossu et les

(1) Dans B, en marge : « de la royauté. »

(2) *Mélanges*, t. XXX, p. 226.

(3) Dans S, en marge : « J'ai perdu... oui. »
Voir Cahier I la mort de François.

(4) Dans S, en interligne « outre ».
Adalbert-Xavier est décédé à Bruxelles le 23 mai 1771, âgé de quatre ans.

médecins pour sa santé qu'ils le tuèrent par des expériences.

***

Je ne puis jamais parler de Charles qu'un instant. Il eût été un grand homme et a été, même en mourant, le plus heureux des hommes. Tout l'amusait, l'intéressait. Il ne connaissait que l'honneur et le plaisir. Il était adoré de l'armée, du peuple et de la société et plaisait sans cesse par une aimable et piquante originalité, de naïveté, de premier mouvement et de facilité. Je n'ai jamais vu plus d'élan pour la gloire, plus de talent pour la guerre.

Je le tins par la main aux premiers coups de fusil que je lui fis tirer à une petite affaire d'avant-postes contre les Prussiens (1). Et je lui dis : « Mon Charles, il serait joli que nous eussions ensemble, ainsi, une petite blessure. » Il riait, il jurait, il jugeait, il s'animait.

Excellent ingénieur, il attaqua en règle Sabatsch et le prit d'assaut sous les yeux de l'empereur qui lui donna la croix et le fit lieutenant-colonel. Il se distingua partout. Notre paix faite, il va chercher des coups de fusil ailleurs. Il en reçoit un assez fort au genou en montant à l'assaut d'Ismaël, peu après être sauté à terre de sa barque où il avait eu, quelques jours auparavant, à une autre attaque, tout son équipage tué. Il avait fait une batterie, avait tout dirigé. Il eut l'ordre militaire de Saint-Georges pendu au cou et fut le premier, le dernier et le seul qui ait eu celui de Russie et de Marie-Thérèse. Il était colonel depuis trois ans et quartier-maître général quand...

Les Français même le pleurèrent. Ils ne durent le

(1) Dans B, en marge « contre les Prussiens ».

succès de cette journée qu'à ce qui arracha des larmes, même à des scélérats. La campagne, la guerre et l'Europe eussent peut-être tourné autrement car il se serait emparé du duc de Brunswick et l'aurait empêché de les perdre et de se perdre lui-même.

CAHIER X

Rancune de Thugut. — Trois épitaphes. — *Mes si* sur les souverains. — François II. — Joseph II. — Le pamphlet de l'avocat Masson. — Propositions des cours de France et de Prusse. — A propos d'un discours aux États du Hainaut. — L'archiduc Charles. — Louis de Wurtemberg et le maréchal Daun. — Le duc Albert après la bataille de Jemmapes. — L'archiduc Jean. — Moreau aux portes de Vienne. — Désintéressement puni. — Singulier envoi de gourmandises au prince de Conti. — « Mes présents. »

Dans toute autre circonstance que celle-ci, Thugut (1) serait un grand ministre, mais elles sont plus fortes que lui. Il est le premier commis de l'Europe, tantôt de Londres, tantôt de Pétersbourg et de la révolution sans s'en douter, car on a tort d'accuser ses intentions. Il n'est ni ambitieux ni intéressé, ni républicain [surtout] depuis qu'il est à la tête des affaires, mais je crois qu'il ne m'a jamais pardonné, avant qu'il y fût, d'avoir trouvé un jour, devant beaucoup de monde, sa morale sur les gouvernements un peu relâchée et trop de légèreté ou de fantaisie au commencement de tout ceci. C'est un homme despote au contraire, qui craint le mérite des autres [en a à cela près infiniment], mais qui pour n'avoir d'obligation à personne ne s'entoure

(1) L'éditeur des *Fragments* publiés dans la *Revue nouvelle* a introduit ici un piquant portrait de Thugut « Si Henri IV avait été roi des juifs... les deux derniers hémistiches de leurs portraits dans *la Henriade* », *Mémoires*, édition du centenaire, p. 133-140. Ce texte ne figure pas dans S et ne fait pas partie des *Fragments* du manuscrit B. Il est toutefois conservé aux archives de Belœil parmi les autres manuscrits des œuvres posthumes du maréchal.

que d'espèces qu'il prend et charge de l'odieux quand il en a besoin pour se tirer d'affaire ; et rancunier à l'excès. Je crois aussi qu'il aura su que j'avais dit dans le temps qu'on nommait Godoy (1) le prince de la paix, qu'il était le baron de la guerre (2).

Ce fut vraisemblablement pour s'en venger (et en vérité cela n'en valait pas la peine), qu'il trouva que c'était s'abaisser devant le gouvernement français que de donner la déclaration qu'il demandait : 1° que je n'avais pas servi contre la France ; 2° que j'étais domicilié en Autriche. Je l'obtins des puissances neutres, la Prusse, le Danemarck et je ne sais plus laquelle. Sans cela mes terres qu'on affichait allaient être vendues.

Un de ses jockeys diplomatiques (3), cette pauvre tête de Dietrichstein vint me trouver tout effaré : « Qu'avez-vous fait, m'a-t-il dit, vous vous êtes adressé à la Prusse ! Le baron allait vous donner une armée ; il est furieux. Vous n'en aurez jamais. »

Je l'envoyai au diable, son baron et son armée et lui dis que c'était une platitude de plus de sa part et une bêtise de la sienne (4).

***

[Si Thugut savait qu'on fait plus d'affaires dans un salon que dans un cabinet, s'il avait respecté et consulté l'opinion, s'il avait voulu connaître les personnages, étant plus en état de les juger que personne, il aurait

(1) Manuel Godoy, duc d'Alcudia, 1767-1851, homme d'État espagnol, conclut en 1795, à Bâle, la paix avec la France.

(2) *Variante* B : « Un mot peut faire bien du tort. Cela courut tant et fut trouvé si juste qu'il ne me l'a jamais pardonné, puisqu'il avait refusé toutes les conditions avantageuses que la France proposait. »

(3) Dans S, en marge : « Un de ses jockeys diplomatiques. »

(4) Dans S, en interligne : « de plus... de la sienne. »

été un grand homme et notre monarchie serait plus brillante que jamais. Mais, vivant comme il vit, il ne la connaît pas et ce qu'on lui en dit est toujours infidèle.]

***

Quand je partirai d'ici (1), voici ce que je veux qu'on mette sur une grande pierre unie, dans le cimetière des anciens Camaldules, sur ma grande montagne, près de mon petit jardin :

Chéri de ses enfants, du peuple et des soldats,
Catherine, Lacy, Frédéric en fit cas.

ou bien :

Au calme ayant voué dès longtemps chaque jour,
Ligne ne fait ici que changer de séjour.

ou bien :

N'ayant pas pu mourir pour sauver sa patrie,
Ici Ligne commence une autre heureuse vie.

***

Ce que je dis ici et ailleurs sur les souverains n'est pas seulement réflexions, c'est la suite de mes liaisons avec tous, à l'exception de très peu ; ainsi cela tient aussi à l'histoire de ma vie.

Tout le monde aurait été et irait à merveille si Marie-Thérèse avait aimé un peu ;

Si Catherine II n'avait pas aimé trop ;
Si Joseph II n'avait pas été si prompt ;
Si Léopold II n'avait pas été trop lent (2) ;

(1) Dans S, en marge : « Quand... ici. »
(2) Dans S, en marge : « Si Léopold... lent. »

Si François II avait pris entre eux un juste milieu ;
Si Louis XVI n'avait pris conseil que de lui ;
Si Frédéric II n'avait pas eu trop d'esprit ;
Si Frédéric-Guillaume en avait eu davantage ;
Si le roi de Pologne avait eu autant de raison que d'agréments ;
Si Louis XVIII était né dans le Béarn au lieu d'être né à Versailles ;
Si Gustave III n'avait pas eu une tête chaude ;
Si Georges n'en avait pas une dérangée ;
Si le roi de Danemarck et la reine de Portugal n'étaient pas dans le même cas ;
Si le roi d'Espagne avait eu de l'honneur ;
Si le roi de Naples avait eu du cœur ;
Si le roi de Sardaigne avait eu plus de moyens.

***

François II (1) a de bons mouvements de cœur et de jugement. Il ne lui manque que d'être bien entouré ou de ne pas l'être du tout. Il est porté vers la justice et même la bienfaisance et croit et veut avoir de la fermeté. [On veut qu'il soit dur.]

Je le voyais souvent au commencement de son règne. Je lui trouvais de bons aperçus. Je l'aime plus que ceux qui m'ont éloigné de lui. Il est malheureux et intéressant, généreux et bienfaisant avec discernement. Il montre et il a de la bonhomie dans ses manières et son dialecte trop autrichien. Il écrit bien et clair en affaires. Il s'en donne trop, lit des paperasses inutiles et donne trop d'audiences qui le deviennent aussi. Mais c'est par bonté et pour satisfaire ou consoler. Il a beaucoup

(1) FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne, 1768-1835.

de mémoire, bon fils, bon père, bon mari. Je voudrais qu'il dît aux gens ce qu'il a contre eux pour qu'ils puissent se justifier. Ce que les sots ouvreurs de lettres lui disent de travers sert à l'indisposer mal à propos. Il se refuse tout pour le bien de l'État. Il n'a que de bonnes qualités, mais il a tort de faire aujourd'hui (1) le prince de Wurtemberg maréchal plutôt que moi. L'intérêt qu'y a pris son protecteur a fait tort à tous les trois. L'intérêt que prend l'armée à moi et la ville et la cour (surtout l'archiduc Charles) m'en dédommagent bien.

***

[Les trois êtres les plus parfaits que j'ai connus, c'est mon Charles, le duc de Bragance (2) et le prince d'Anhalt-Bernbourg (3). Ajoutez-y les trois plus intrépides à la guerre, en les mettant sur cette Ligne, Lacy et Loudon.

Le premier de ces deux, qui n'a pas lu le bien que je dis de lui dans mes ouvrages, n'a d'autre tort que d'avoir trop raison. Cela lui a fait manquer quelque occasion. Le second a eu souvent raison, parce qu'il n'en a pas supposé à l'ennemi, et il a eu une carrière plus brillante. Celle de la première est une gloire de perles et l'autre de diamants. On sait que les unes sont aussi précieuses que les autres, mais les unes sont un peu ternes et les autres éclatants.]

***

[De toutes les marionnettes qui ont paru sur le mauvais théâtre de cette guerre, la meilleure a été Clerfayt,

(1) Dans S, en marge : « Je le voyais souvent... aujourd'hui. »

(2) Don Juan de Bragance, duc de Lafœns, 1719-1806, général au service de l'Autriche pendant la guerre de Sept ans.

(3) Victor-Amédée, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbqurg, 1744-1790, lieutenant-général au service de Catherine II, sa cousine.

mais la crainte de la responsabilité a paralysé souvent ses nombreux moyens.]

***

[Les extrémités se touchent, comme on dit toujours. Spielman (1), qui est un sot, a fait ce que Thugut a fait avec beaucoup d'esprit. Le premier nous a mis sous la tutelle de la Prusse, le second sous celle de l'Angleterre. Le premier aurait fait la paix dans un de ces moments avantageux qui se sont rencontrés, voyant qu'il ne savait pas faire la guerre, le second les a manqués parce qu'il s'est cru plus de moyens. Il a pris son entêtement pour de la fermeté, son amour-propre pour du caractère, son insouciance pour de la patience, son indécision pour la prudence, son mépris de l'opinion publique pour de la philosophie, sa rancune contre quelques individus pour de la raison, sa mystification continuelle pour la politique et son peu de ressort pour calcul des événements possibles qu'il attend toujours, n'étant pas assez fort pour les faire naître.]

***

Milord Mamsbury me demanda, un an avant le commencement du règne de Joseph II, ce que j'en prévoyais. Je lui dis : « Comme homme il a le plus grand mérite et talent ; comme prince (3) il aura toujours des érections et ne se soulagera jamais. Son règne sera un priapisme continuel ou, si vous le voulez encore, ce sera un érésypèle comme celui du corps auquel il est sujet. »

(1) Baron de SPIELMANN, conseiller d'État.

(2) James-Harris, comte DE MALMESBURY, 1746-1820, diplomate anglais.

(3) Dans S, en marge : « Comme homme... prince. »

***

Ce prince qui, sans cette inquiétude, cette agitation qui l'a conduit au tombeau, aurait été le meilleur souverain, a été méthodique jusqu'à son dernier moment en ne voulant pas qu'on exposât dans la chapelle le corps de l'archiduchesse (1), « puisque demain, ou après-demain, c'est le mien, dit-il, qui doit y être placé. Il faut le mettre ailleurs où il ne dérangera personne », et il enseigna l'endroit (2).

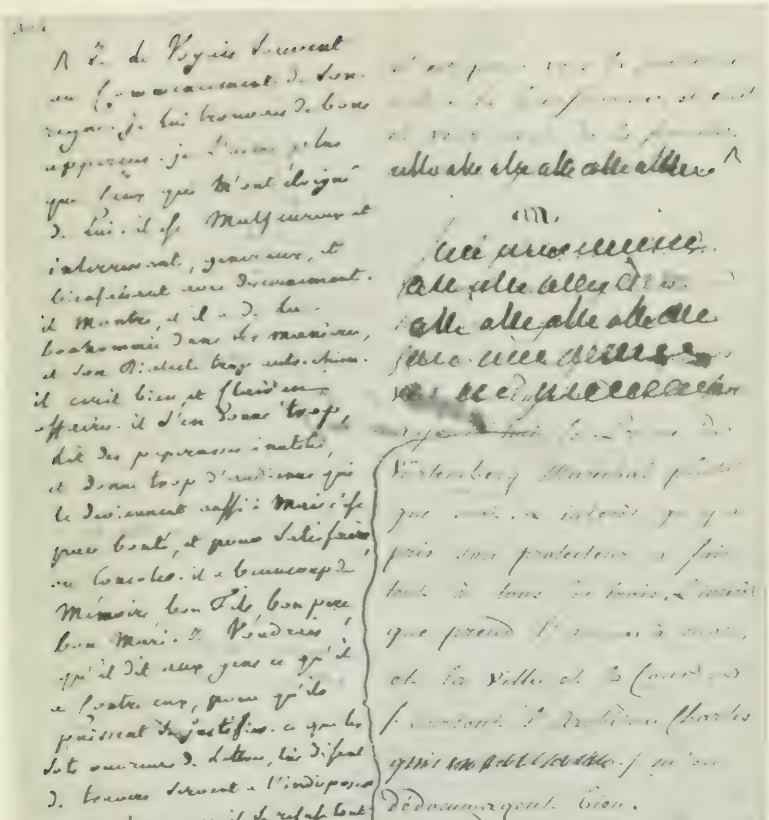
***

Systématique en tout, il m'a dit qu'il allait chez une fille avant d'aller chez une femme de la société qu'il pouvait s'attendre à avoir, pour n'être pas tenté d'en profiter.

Dès que dans une conversation il s'apercevait qu'il était porté à montrer un peu de confiance, il la reprenait bien vite, arrêtait sa manière aimable pour s'en donner une gênée et réservée.

(1) ÉLISABETH-Wilhelmine-Ludovique, née princesse de Wurtemberg, 1767-1790, première femme de l'empereur François Ier.

(2) « C'est aussi avec son esprit méthodique qu'il a fini comme il a commencé. Il régla le cortège de son administration, il se leva pour savoir si tout était comme il l'avait ordonné. Quand le coup le plus accablant pour lui, le dernier coup du sort, mit le comble à ses malheurs il demanda : « Où mettrez-vous le corps de cette princesse? » on lui répondit : « A la chapelle Saint-Louis. — Point du tout, dit « Joseph II, c'est ma place. Vous la dérangeriez, mettez-la à une « autre où elle soit exposée tranquillement. » *Mélanges*, t. XXII, p. 110.



FAC-SIMILÉ DE LA PAGE 304 DU MANUSCRIT

(Pages 181 et 182 du volume.)

Spécimen d'une page écrite par le copiste avec corrections et ajoutés par l'auteur.

(Réduit d'environ moitié.)

***

On prétend qu'un jour qu'il me demanda, dans le temps de ses innovations aux Pays-Bas, ce qu'on pensait de lui, je lui répondis : « On dit que Votre Majesté veut notre bien. » Je ne m'en souviens pas. C'était peut-être, si je l'ai dit, pour m'amuser, car au contraire on aurait moins payé à l'administration.

***

Je n'ai jamais fait mal à personne. Si cela avait été on m'aurait fait plus de bien. Je n'ai guère à me plaindre de personne. Je me souviens à présent d'un libelle qu'un nommé Masson (1) (à ce que je crois), espèce d'avocat de Nivelles à ce qu'il me semble, a fait contre moi. J'eus bien de la peine à obtenir qu'il ne fût pas puni. Il se donna pourtant celle de se sauver du pays pour quelques mois, ce qui prouve encore plus que son petit livre qu'il ne me connaissait pas.

Je n'avais pas voulu lui donner une des places qui dépendaient de moi parce qu'il était révolutionnaire et que je me suis toujours souvenu de ce que me disait le

(1) Ce libelle de quatre pages in-8°, sans lieu ni date, est devenu très rare.

En désignant l'auteur par l'épithète d' « espèce d'avocat de Nivelles », Ligne ne veut pas indiquer son origine, il se souvient plutôt du dicton wallon : « C'est le chien de Jean de Nivelles qui s'enfuit quand on l'appelle. » Il fit sans doute appeler le pamphlétaire qui s'était sauvé à Paris. On ne trouve, en effet, aucune trace d'un Masson, avocat à Nivelles, mais le « citoyen Masson, de Mons », est mêlé aux divers actes de la vie politique et administrative de Mons à cette époque et il figure dans la liste des administrateurs de la ville élus le 8 novembre 1792, à l'instigation du général Dumouriez.

Père Griffet (1), qu'il fallait être du parti de ceux qui signent leur nom de baptême tout court.

Parmi plusieurs traits que j'ai oubliés, il y avait dans ce libelle, le seul (car pas même une chanson ni une épigramme contre moi), qu'une marchande de modes de Pétersbourg, nommée Chotusoff, m'avait fait jeter par les fenêtres, que j'étais un peu Jean foutre et qu'à mon entrée de gouverneur du Hainaut j'avais l'air d'un vieux Priape entouré de filles dont je m'occupais uniquement, et que j'avais été assez bête pour prendre de bonne foi des acclamations de : « Vive le prince patriote !»

Ceci est vrai. C'était dans une église où je prêtais, je crois, ou faisais prêter serment. J'acceptai ce *vivat* avec les autres, ne me doutant pas que son crieur y entendît malice.

Pour le Priape, il m'avait fait trop d'honneur. Il est vrai que pendant la marche ennuyeuse de l'entrée, des filles très jolies me jetaient des bouquets dans ma voiture et que la foule les arrêtant près de ma portière, je les remerciai beaucoup et leur dis que je les trouvais charmantes. Pour poltron, ce monsieur avait tort. Quant à cette Mme Chotusoff dont je ne connais le nom que parce qu'un général (2) le porte, je ne sais où diable il a pris sa chienne d'histoire. Il n'a pas dit qui étaient les jeteurs par les fenêtres et ce que j'avais fait pour le mériter. Quelques grandes dames et l'obligation que j'avais de passer la plus grande partie de la journée à la cour, ne m'avaient pas laissé la force ni le temps d'avoir des aventures de filles. Ce monsieur a encore eu tort.

Encore un reproche que je me rappelle, ou au moins il pouvait, selon lui, avoir raison : c'est que mon entrée

(1) Henri GRIFFET, 1688-1771, jésuite français réfugié à Bruxelles. Voir sa correspondance avec Ligne, *Annales*, t. I, p. 376-377.

(2) Michel-Lavrinovitch-Golemnitchef KOUTOUSOF, 1745-1813.

lui parut plus bizarre que magnifique. Cela se peut. La guerre venait de finir et la révolution des Pays-Bas qui m'avait coûté cher aussi. J'aurais pu faire des dettes en galonnant mes gens sur toutes les coutures. Je crus, au contraire, que le peuple m'en saurait gré, et comme j'avais deux Turcs, quatre houzards, des Russes avec leurs barbes et un Tartare avec deux dromadaires (1), cela pouvait lui procurer sa comparaison ingénieuse avec Tamerlan ou un empereur de la Chine, car je ne me souviens plus bien à qui il trouvait que je ressemblais.

***

Une des choses qui m'a fait le plus de plaisir dans la vie, c'est d'avoir été applaudi au spectacle le jour que je reçus un régiment. On n'avait jusqu'alors applaudi personne que les acteurs.

***

[Un autre applaudissement qui continua les larmes que m'avait arraché à Tournai *Richard Cœur de Lion*, ne sortit jamais de mon cœur. Des émigrées charmantes et les grands rassemblements de gentilhommes français s'étaient aperçus de l'effet de cette pièce sur moi, et m'en remercièrent par des *vivats* mêlés aux : *Vive le roi!*

(1) Ligne avait ramené de la guerre contre les Turcs deux dromadaires qu'il utilisait pour faire visiter les jardins de Belœil. Ils furent saisis en 1794 et conduits à la ménagerie nationale à Paris. Lorsque le petit-fils du maréchal, le prince Charles Clary, vint à Paris comme envoyé extraordinaire de François II, après le mariage de Marie-Louise, il revit au Jardin des Plantes les dromadaires de Belœil. *Souvenirs du prince Charles de Clary et Aldringen*, publiés par le baron DE MITIS et le comte DE PIMODAN. Paris, Plon, 1914.

Hélas ! pourquoi ne m'a-t-on pas permis de les ramener chez eux. Je crois que j'y serais parvenu] (1).

***

Ai-je raconté qu'on m'avait engagé à accepter en France un régiment allemand, la promesse d'un gouvernement, le cordon bleu et le grade de lieutenant général?

M. de Choiseul me dit : « Je vous donnerai tout cela, mais vous ferez une sottise. Croyez-moi, restez chez vous. Vous êtes plutôt ennuyé de votre cour que vous n'êtes piqué contre elle. » Il eut raison. Je m'y raccommodai et tout fut dit.

***

Il était impossible aussi que j'acceptasse ce que le prince Henry m'avait fait promettre par le feu roi de Prusse, si son oncle venait à mourir : lieutenant général, aussi l'Aigle noir (2) et gouverneur de Stettin, etc. Ces propositions pour moi (3) à ces deux cours avaient été faites à mon insu.

***

Un jour que j'avais parlé avec beaucoup de sévérité et de vivacité aux États (4), dans une de ces assemblées où je présidais, du respect dû au souverain qui devait employer souvent la force , je ne sais si c'est par hasard ou par malice qu'en me remettant dans mon fauteuil

(1) Comédie-vaudeville de Sedaine, musique de Grétry.
Le récit de l'incident est repris au Cahier XI.
(2) Dans S, en marge : « L'aigle noir et. »
(3) Dans S, en interligne : « pour moi. »
(4) De Hainaut, à Mons.

d'où je m'étais levé un instant, je trouvai devant moi l'estampe du duc d'Albe (1). Un de ces messieurs me dit avec bonté de persiflage [peut-être ou de naïveté] : « Voici ce que nous venons de donner à copier à un jeune graveur que nous faisons élever. »

***

[La reine de Naples est pleine d'âme, d'élévation, de générosité, de suite à tout ce qu'elle fait. C'est le seul enfant de Marie-Thérèse qui lui ressemble. Mais malheureusement elle est plus vive, réfléchit moins et ne donne pas le temps, souvent à force de bonté, de s'expliquer, ni de lui dire les choses agréables ou reconnaissantes qu'elles inspire.]

***

[La reine de Naples est imprudente et confond et compromet par sa trop grande mobilité dans l'esprit ; mais quel roi, bon Dieu, que son mari, par la nullité et son courage qu'un marcassin mit en déroute !] (2).

***

Si l'archiduc Charles (3) avait eu une meilleure santé, son application, son intelligence et sa fermeté auraient

(1) Ferdinand-Alvarez de Tolède, duc D'ALBE, 1508-1582, gouverneur général des Pays-Bas.

« Je n'ai jamais su, à propos du duc d'Albe, si ce fut par épigramme ou par hasard qu'on me plaça son estampe devant mon fauteuil un jour que je tenais les États de la province de Hainaut. La veille j'y avais parlé dans son genre. Ensuite on traita l'encouragement des artistes. Quand je demandai ce que c'était on me dit seulement : C'est pour vous faire voir la manière d'un de nos graveurs. » *Mélanges*, t. XXVII, p. 58.

(2) Voir les variantes du Cahier VII.

(3) CHARLES-LOUIS, archiduc d'Autriche, 1771-1847 frère de l'empereur François II.

été doubles. Il aurait égalé Condé et Eugène. Il est brave, il est bon, il a de l'esprit, de la facilité à concevoir et de grandes vues militaires, mais la méfiance de sa santé donne de l'incertain à son imagination et l'arrêtera souvent, à moins qu'il ne soit sûr d'être bien guéri. Il voulait, disait-il, apprendre la guerre, servir sous mes ordres. Pourquoi, au moins, ne m'a-t-il pas pris sous les siens? Voilà les princes et, outre cela, voilà les hommes !

***

Un des hommes les plus aimables que j'ai connus était le prince Louis de Wurtemberg. Lorsqu'il était notre volontaire dans la guerre de Sept ans, il me donnait du goût pour les vers, et en faisait, et les lisait à merveille. Un jour il se brouilla avec le maréchal Daun pour une des plus mauvaises pointes auxquelles il se livrait quelquefois, par gaieté et souvent pour impatienter. Nous venions de prendre un camp. Il avait beaucoup plu. « Comment le trouvez-vous, mon prince? lui dit le maréchal. — Trop profond, lui répondit-il parce qu'on enfonçait dans la boue. — Je savais bien, lui dit le maréchal, que vous critiquez tout ce qu'on fait. »

***

Le duc Albert est le militaire le plus instruit et qui a le plus d'érudition militaire. Ses mémoires valent mieux que sa mémoire qui, hors de là, est souvent en défaut. Mais au grand air, à cheval, au milieu de beaucoup de monde, on dirait que tout ce qu'il a fait et dit à merveille dans son cabinet disparaît. J'ai à me reprocher un mauvais bon mot que peu de gens heureusement ont compris. Il me demanda la première fois que je le vis,

après la bataille de Jemmapes qu'il avait perdue, si je le trouvais changé depuis une maladie qui en avait été la suite. « Je vous trouve, monseigneur, lui dis-je, l'air encore un peu défait. »

***

[Il est brave, honnête, vertueux, généreux, facile à vivre, éclairé comme je l'ai dit. C'est sa timidité qui suspend ses qualités dont ses beaux-frères et neveux auraient dû tirer parti.]

***

[Puisse la flatterie ne pas gâter l'archiduc Charles. Il a de grands talents. Puisse la faiblesse de ses nerfs ne pas se communiquer à son caractère. Il est général et soldat, c'est ce qu'il faut pendant la guerre ; mais il n'est pas officier : c'est ce qu'il faut pendant la paix, et les changements et protections ne valent pas grand'-chose.]

***

L'archiduc Jean (1) peut, ainsi que je le lui ai dit, devenir un Créquy (2) par la perte de sa bataille de Hohenlinden, comme l'autre est devenu un grand général par Consarbrück. D'ailleurs il n'y a été pour rien. Il avait l'ordre de n'en pas donner. Il a la plus grande érudition militaire, une grande application et, je crois,

(1) Jean-Baptiste-Joseph-Fabien-Sébastien, archiduc d'Autriche 1782-1859, septième fils de l'empereur Léopold II, battu par Moreau à Hohenlinden.

(2) François de Créqui, duc de Lesdiguières, 1624-1671, maréchal de France après avoir été défait à Consarbrück, le 11 août 1675, se relève glorieusement et bat le duc Charles de Lorraine.

du caractère. Il peut devenir un grand homme. Si cela est, j'y aurai contribué, ayant été le premier qui en ai, par hasard, découvert la semence et l'ayant appris à lui et aux autres.

***

An 1800 *ou presque encore* 1799 (1).

Voici encore l'ennemi aux portes de Vienne. J'envoie dans l'instant un mémoire à l'empereur, pour l'attendre dans la position du Rittersberg, ou même dans les lignes de Vienne. Puissai-je le fusil à la main, comme un simple soldat, y finir et embellir ma carrière !

***

[J'ai proposé, il y a un an, de battre Moreau (2),ou à la position du Rittersberg, ou près d'Ittelsdorff, ou dans les lignes de Vienne, par un mémoire trop ennuyeux pour mettre ici. Et moi qui ai toujours été pour la paix, dès que j'ai vu qu'on ne songeait pas à mettre le roi de France sur le trône, j'ai conseillé alors de ne pas le faire, car Louis XIV n'a pas voulu la sienne après Malplaquet, mais seulement après Denain. On a lu mon projet. Il n'a pas été suivi. On s'est déshonoré. Il fallait arrêter d'abord son armée dans un camp marqué près de Mölick, et par là arrêter Moreau qui, sans l'armistice, faute des dispositions que j'avais proposées, serait entré dans Vienne trois jours après.]

***

J'enrage de ce qu'on fait et me sauve encore à *Mon refuge* sur ma montagne, comme il y a trois ans, pour

(1) Ces dates se trouvent en marge dans S.
(2) Jean-Victor MOREAU, 1763-1813.

ne pas le voir. Je parie que Moreau n'oserait pas nous attaquer si l'on fait ce que je dis.

***

On ne le fait pas. Voici la paix. On a raison, car, avec les mauvaises dispositions ou plutôt aucune de défense, Moreau, dans trois jours, aurait été à Vienne.

***

[Bonaparte est à la fois César, Alexandre, Annibal, Pyrrhus et Scipion. C'est un être prodigieux, mais il n'y a pas un mot à citer de lui en sensibilité ni élévation. Quand je le vois aimer autant les cérémonies et un peu l'ambition, il me fait penser à Paul Ier. Pourquoi a-t-il une femme et des parents et avec tous les inconvénients? Cela ne lui va pas. S'il ne prenait par an pour lui que cent mille francs sans autre représentation que la parade que j'approuve, s'il écoutait, s'il répondait, ce serait le plus grand homme qu'il y ait jamais eu.]

***

Deux tiers de Catherine et un tiers de Paul Ier auraient fait le plus grand et le plus heureux souverain du monde, avant que celui-ci ne fût devenu tout à fait fou.

Le prince de Dessau et le duc de Weymar, mêlés avec quelques rois puissants, auraient été (1) les meilleurs et les plus heureux des souverains. J'en dis autant de l'électeur de Baden mêlé avec celui de Bavière et du roi de Suède mêlé ou plutôt distillé dans quelques (2) empereurs.

(1) Dans S, en marge : « mêlés... auraient été ».
(2) Dans S, « quelques » en marge, remplace « deux » biffé.

L'électeur de Hesse pourrait être mêlé avec (1) l'électeur de Saxe qui a du goût, du mérite, du grotesque et de la vertu. L'un est si sec et l'autre si raide qu'il ne sait ni être, ni rendre heureux ; mais il est cordial, ainsi que toute sa famille.

Il faudrait trois quarts de l'électeur de Trèves avec un quart de celui de Bavière (2).

Alexandre Ier se bourgeoise. Le roi de Prusse se fait caporal. On ne voit que de bons pères et de bons maris sur le trône, mais pas de bons rois.

***

[Comme les gens gros ont peur de passer pour lourds, le comte de Cobenzl s'est fait léger. Il est actif, obligeant, facile, conciliateur et bon. Mais il ne se donne pas le temps de réfléchir.

Le comte de Trautmansdorff (3) inspire la confiance et la considération.

Zinzendorff est le ministre le plus instruit. Bon, intègre, de l'esprit. Mais un peu têtu et systématique.]

***

Deux neveus avec un million [de florins] de rente chacun, le maréchal Lacy avec tant d'amitié et d'argent comptant, tant d'autres soi-disants mes (4) amis, ne m'ont jamais offert de secours, quand je n'avais que quatre mille florins pour ma femme, un fils, deux filles

(1) Dans S, en marge : « L'électeur de Hesse... mêlé avec. »

(2) Dans S, en marge : « Il faudrait... Bavière. »

(3) Ferdinand, comte puis prince de TRAUTTMANSDORFF, 1749-1827, grand maître de la cour, ensuite ministre.

(4) Dans S, en interligne « mes ».

et moi, avant d'avoir vendu ce qui me fait vivre. J'ai été ainsi pendant (1) deux ans que la moitié de mes appointements était arrêtée pour une dette à Brünn de mon pauvre Charles. Ainsi j'ai fait seize mille florins de dettes que je ne paie ni n'augmente.

[Je voulus éprouver un ami intime qui m'avait fait tant de promesses, le prince Louis de Wurtemberg dont j'ai déjà parlé. Il devenait duc dans ce moment-là. Je le priai de me prêter mille ducats dont j'avais le plus grand besoin. Il me les refusa.]

***

[Je viens de voir mourir cet autre ami M. de Lacy, et malgré sa sécheresse sur quelques articles où nous ne nous ressemblions guère, je suis aussi pénétré d'avoir vu disparaître ce grand homme qui, les derniers jours qu'il parla, me dit encore des choses bien tendres, et dont le suffrage m'honorait bien.]

***

J'ai été puni par où j'ai péché toutes les fois que j'ai cru faire de l'effet (2), et c'est bien fait. Je m'étais relâché de plus de cent mille écus dans un accommodement que je fis avec une espèce de petit parent de province en France (3), sur les prières, les visites, la grâce du duc de Bouillon aussi son parent, mais qui le trouvait *très joli*. « Ah ! monsieur, me dit-on le premier jour, quel trait ! quelle âme vous avez ! » J'étais au comble de la joie. On parla encore de mon désintéressement pendant

(1) Dans S, en interligne « ainsi pendant ».
(2) Dans S, en interligne : « Toutes les... effet. »
(3) Dans S, en marge : « en France ».

trois jours. Je crus que tout Paris disait en me voyant : « Voilà celui qui n'a pas voulu ruiner ce petit jeune homme en faisant vendre sa terre de Saint-Félix. » On l'a bientôt oublié, et lui tout le premier. Les gens raisonnables qui l'avaient prévu m'ont donné tort, et puis il n'a plus été question de rien.

***

Il était flatteur d'être des thés et de la société intime de feu M. le prince de Conti (1), de ses battues de Bertichères, de ses autres chasses, etc. Je crus lui en marquer ma reconnaissance par un présent qui, à ce que je croyais, devait être fameux, en France, par la singularité et la recherche.

Je lui envoyai de Bruxelles, dans la voiture la plus compliquée dans le genre du prince, une belle servante de vingt-cinq ans, avec une figure, une gorge et des couleurs à la Rubens. Voici ce qu'elle apportait : des têtes de porcs d'Alost, des couques d'Assche, du beurre d'Anderlecht, des déjeuners de Malines, des pets de béguine, du mostofé (2) du Hainaut, des boucquacouques (3) des Flandres, des gauffres de fermière, des hochepots, des tripettes, quantité de choses à manger froid ou à réchauffer, du veau de Gand, des chapons de Bruges, des poulardes de Campine, des lapins d'Estambruges, du mouton d'Ardennes, du cabliau de Blankenberg, des huîtres d'Ostende, de l'andolium de Bruxelles et des crevettes d'Anvers.

Cette excellente cuisinière était enterrée dans tout cela. Elle arriva ainsi à l'Ile-Adam. On jouait. On cau-

(1) Louis-François-José, prince DE CONTI, 1734-1814.
(2) Sorte de fromage « mal étouffé ».
(3) Galettes faites avec la farine de sarrasin (bouquette).

sait. On l'annonce. « Ah ! comment se porte-t-il ce cher Ligne? dit-on. Comme nous l'aimons ! Est-il là? Qu'on demande quand il viendra et qu'on mette tout ce qu'il envoie où l'on voudra. Oh ! il est charmant. Qu'il est fou avec ce présent singulier. — Oh ! non, dit le prince, c'est qu'il me connaît. On mangera tout cela. » On ne le mangea pas. On l'oublia, ce qu'il y a de sûr. On ne m'en parla pas quand je revins. J'en dis un mot. « Quand et qu'est-ce que c'est, me dit-on? Oh ! mon Dieu, oui certainement, je crois que je me souviens de quelque chose, mais je ne sais plus ce que c'est. »

Je parie que tout cela, avec le voyage, m'avait coûté plus de cinq cents ducats.

***

J'ai donné pour la même valeur peut-être à M. le duc d'Orléans en armes et équipages turcs ; à un de mes soi-disant amis en cheval, housse, etc. ; autant en voiture excellente au maréchal de Lacy ; statues de mon jardin de Clösterneubourg et berline anglaise au prince de Kaunitz ; en bijoux au prince Esterhazy ; en pétrifications à l'empereur François Ier [qui me soutint que non six mois après] ; au prince Charles de Lorraine en fusils et nouvelles inventions. Ils l'avaient tous oublié et eux ni personne ne m'ont jamais fait de présent, excepté ce qu'on ne pouvait pas s'empêcher de me donner aux cours de France et de Russie.

CAHIER XI

Un gouvernement perdu par étourderie. — Histoire de la possédée. — Une apparition à l'hôtel de Mons. — Inauguration à Luxembourg. — *Richard Cœur de Lion* au théâtre de Tournai. — Un duel à Belœil. — Projet de levée d'une garde wallonne à cheval. — La procession dispersée. — Les drapeaux aux latrines. — Plaisanteries. — Engagé par les recruteurs prussiens.

La bêtise n'allait bien qu'à un homme de génie comme La Fontaine, mais j'en ai eu souvent de nuisibles, par exemple, dans le genre : « A qui la bourse? » dans *l'Étourdi* (1). Sur les premières lignes d'une lettre de la part de l'impératrice où je lis qu'elle donnait à un autre général le gouvernement que je demandais, j'envoie chez lui pour le lui apprendre et lui en faire compliment. Dans l'instant il en fait ses remerciements à la cour et à moi. Je lis ensuite : « N'en parlez à personne. Cela vient de se changer dans la minute : je crois que vous l'aurez. »

Les remerciements arrivent à Vienne le même jour qu'on allait expédier mon affaire : et, pour me payer de ma précipitation obligeante et de mon indiscrétion, j'en suis privé.

***

L'impératrice me donne cinq ou six ans après un autre gouvernement militaire. Elle y joint le gouverne-

(1) *L'Étourdi ou les Contretemps*, comédie en cinq actes et en vers de Molière (1655). Acte Ier, scène VI.

ment civil (1). Le duc d'Arenberg (2) qui le demande me fait pitié pourtant, me dit-elle, aveugle comme il est. — Donnez-le lui, madame, lui répondis-je bien vite, il me fait pitié aussi. — [Eh bien], oui, dit-elle en me remerciant et en s'attendrisssant, mais vous aurez le bel hôtel du gouvernement qu'il sollicite aussi. » Je l'ai huit jours, il le demande et l'obtient.

***

N'ai-je point écrit (car comme je ne me relis jamais, et n'écrivant qu'à bien des années de distance, je crains de me répéter), mon histoire de la possédée? La voici. J'appris qu'une vieille femme depuis quarante ans dans le village de Morghem (3) au général d'Asper (4), après s'être confessée, sachant que le diable ou son mal allait lui prendre, entrait en convulsion quatre jours avant les quatre grandes fêtes de l'année et que dès qu'elle avait communié elle rentrait dans son bon sens et bonne santé. J'y allai avec une vingtaine d'officiers de la garnison de Gand, aussi incrédules que moi en diablerie. Je la vis traîner avec des cordes de chez elle à la sacristie et des hurlements affreux. Après les premières prières de l'exorcisme pendant lesquelles elle faisait des bonds que le plus fier saltimbanque ne pouvait pas imiter, le curé lui passa son étole autour du cou et la traîna au pied de l'autel. Elle y était tenue par un prêtre et le magister,

(1) Le Hainaut.

(2) Louis-Engelbert, duc D'ARENBERG, 1750-1820. Il avait perdu la vue à la suite d'un accident de chasse.

(3) Mooregem, village de la Flandre orientale, près d'Audenarde, à trente et un kilomètres de Gand.

(4) Constantin-Ghislain-Charles van HOOBRŒCK, dit baron D'ASPER, 1754-1809, général belge au service d'Autriche. En 1770 il était enseigne au régiment de Ligne.

des mains desquels elle voulait s'échapper lorsque, sans pouvoir voir ni entendre, le vicaire prenait de l'eau bénite, ou lisait le nom de Jésus.

[Comme elle se confessait, vivant jusqu'alors comme une petite sainte, lorsqu'elle sentait que le diable ou son mal allait lui prendre, pour la guérir de l'un et de l'autre], le curé prit comme toutes les années précédentes l'hostie. La possédée hurla, écuma, sauta. L'eau bénite alla son train ainsi que les prières. Serrée de plus près, sa gueule enflammée et baveuse plus ouverte que jamais, elle reçut enfin le corps de Notre-Seigneur. La langue de feu blanchie d'écume et pendante se retira. Calmée dans l'instant elle fit elle-même ses prières, baisa la marche de l'autel et alla les continuer sur un banc, à côté des autres femmes du village, comme si de rien n'était, après avoir ramassé sa coiffe ou bonnet, son fichu et tout ce qu'elle avait perdu ou déchiré dans ses fureurs véritablement diaboliques.

Est-ce intérêt? Non. L'Église ni elle n'en avaient pas le sou. Est-ce vanité, singularité? Non, personne ne venait la voir et n'y pensait pas. Est-ce imagination? Ainsi que j'ai dit on prononçait trop bas le nom de Jésus pour qu'elle l'entendît. Pour être pourtant plus sûr que ce ne fût pas cette dernière cause, j'aurais voulu qu'on lui donnât une hostie qui ne fût pas consacrée. Si elle n'avait pas produit le même effet, rien n'aurait plus constaté celui du miracle. Cela valait la peine de l'approfondir pour la plus grande sûreté de la religion chrétienne. Mais on me répondit, fort mal à propos [ce me semble] que ce semblant serait une espèce de profanation ou de mystification scandaleuse.

Qu'on croie ce qu'on veut, ce qu'on peut. D'Asper, encore vivant, était avec moi. Il savait tout cela avant d'y aller. Je raconte le fait tel qu'il est.

***

On dit toujours : « Ce sont des bêtises. Je ne crois pas au merveilleux. — Ni moi non plus. Mais voici ce qui est arrivé, » dit-on toujours. Eh bien ! je dis de même et je permets de croire que c'est ainsi qu'on fit encore dans ces occasions un tour ou une ruse de voisin qui voulait m'éloigner peut-être d'un corps de logis qu'il destinait à quelque chose.

Une nuit, à mon hôtel du gouvernement à Mons, où depuis quarante ans on avait, disait-on, des apparitions, j'entendis des espèces de sifflements ou soupirs et tant de bruit à ma porte toujours prête à s'ouvrir ou à se fendre en éclats (quoiqu'il n'y eût ni vent ni fenêtre ouverte), que je sonnai. Angelo, mon valet de chambre, arriva, sortit précipitamment de mon appartement et jure encore à présent qu'il a vu une grande figure blanche s'échapper, qu'il aurait poursuivie si la peur et ses jambes ne l'avaient arrêté. Mon caporal d'ordonnance coucha dans mon antichambre. Je n'entendis plus rien et dormis alors très tranquillement.

***

[Quand je pris possession de mon gouvernement, je montai au grand galop, avec une suite considérable d'officiers, mes houzards et des ordonnances, la montagne qui est à l'entrée de la ville. J'allai recevoir ainsi, toujours à cheval et très militairement, les hommages du magistrat et du Conseil, des États, etc., à mon hôtel où je descendis.]

***

L'inauguration que je fis de la forteresse et pays de Luxembourg avec mes Russes à barbe, mes petits Tartares mahométans, quinze officiers de mon régiment sur un würst et beaucoup de gens à ma livrée, eut [aussi] fort bonne grâce. Cet air sauvage allait si bien à une province qui l'est aussi (1).

***

Je manquai d'y être tué une fois, à une manœuvre de toute la garnison, d'une balle destinée à un major, qui alla blesser à côté de moi un avocat nommé Hallebardier, et une autre fois, à Gand, d'un escouvillon qu'on oublia de tirer hors du canon.

***

J'ai eu à Tournai (2) un moment bien touchant et bien agréable. J'y allai par hasard, de Belœil, au premier moment de l'émigration. On joua *Richard Cœur de Lion*. On me vit dans ma loge attendri à l'air de : « O Richard, ô mon roi ! » On m'applaudit à tout rompre. De vieilles et jeunes Françaises se jetaient hors de leurs loges. Tout le parterre composé de jeunes officiers français qui sautèrent sur le théâtre pour l'assaut ne cessait de crier : « Vive le roi ! Vive le prince de Ligne ! » Je n'en pouvais plus. Il y eut un trait dans la pièce où l'on promettait de venger le pauvre roi prisonnier. Je

(1) L'inauguration à Luxembourg eut lieu le 6 août 1781. Lire le récit détaillé dans les *Annales*, tome I, p. 144 sqq.

(2) Voir variante dans le texte du Cahier V.

m'avançai en applaudissant, avec l'air de vouloir y contribuer. Je le croyais alors et il était vraisemblable qu'on m'y employât. Ce mouvement remarqué me valut encore des battements de mains qui ne finirent que pour s'essuyer les yeux inondés de larmes.

***

Une drôle d'idée qu'a eue le prince de Nassau, c'était de rétablir les seconds dans les duels, et il daigna jeter les yeux sur moi à ce sujet. Il devait se battre avec M. de Buzançais (1). Il vint me trouver pour me proposer de l'accompagner à Quiévrain. « — Mon ami, il fait trop froid et je m'amuse à Paris. — Tu refuses ce qui te fera honneur et à moi aussi. — Bel honneur de regarder bêtement des gens qui se tuent. — Non, ce n'est pas cela, tu le seras peut-être toi-même. — Oui, par ta maladresse ou celle de ton Buzançais s'il tire de côté. — Point. Le duc de Luxembourg (2) m'a promis qu'il se battrait avec toi : c'est son cousin, tu es le mien. Nous partirons demain tous les quatre. »

Me voilà consterné. Pourtant cela me fait rire. J'accepte. Je pense que le duc de Luxembourg aura moins d'envie encore de se battre que moi. Précisément. Il dit qu'il est enrhumé. La partie se dérange. Il m'envoie faire ses excuses par un vieux lieutenant-colonel de son régiment du Hainaut qui doit, me dit-il, aller à sa place.

« Monsieur, lui dis-je, compte-t-il être acteur ou spectateur? — Oh ! je ne donne pas là-dedans, je suis témoin.

(1) Charles-Paul-François DE BEAUVILLERS, comte de BUSANÇAIS, né en 1746.

(2) Charles-François-Frédéric II DE MONTMORENCY, duc de Luxembourg, 1702-1764, maréchal de France.

— Monsieur, en ce cas, je vous donne à ma place M. de Gervasi, major de Nassau, et cette lettre pour mon concierge de Belœil, pour que l'on se batte au moins chaudement après y avoir bien dormi. »

Les papiers publics m'ont appris ce que j'avais oublié et ce qui y était : « A dîner pour quatre. A souper pour trois. Enterrement dans mes serres et digne d'un grand d'Espagne, car ces messieurs le sont tous les deux.

***

Je me ressouviens que j'ai toujours été bien indifférent sur tout. Avec du soin, j'aurais eu à vingt ans le régiment de Ligne-Dragons qui venait de gagner la bataille de Kolin. J'y avais été. Mon oncle venait de mourir. Je détestais déjà l'intrigue. Je crus que d'envoyer à Vienne, écrire à l'impératrice en serait une. J'aurais été maréchal à trente ans.

***

La maîtresse de l'empereur François Ier m'échappait, et en cessant d'être la mienne, elle voulut me consoler en me faisant lever une garde wallonne à cheval. Je m'occupe de l'uniforme : rouge, parements velours jaune, broderies d'argent, casques, chevaux, queues (1) et tournure à l'anglaise. Mes jeunes gens auraient été jolis comme des anges.

Je crois la chose faite. Je m'en vante. Je ne fais point de démarches. La princesse croit que j'en fais. Personne n'y pense. J'aurais encore été, par ce moyen-là, maréchal à trente ans. Je ne le suis pas à plus du double et je m'en... ris.

(1) Dans B « bonnets » au lieu de « queues ».

***

J'avais un rendez-vous au jardin de Montecuculli (1), à présent de Razumoffsky. Je passe très vite devant la petite chapelle du haut pont, sans me douter que son petit saint y attirât une bénédiction et une procession qui, dans le moment, débouchait d'une petite rue. Un dévot en colère retient les chevaux de volée et les secoue à les renverser. Un autre se jette sur mon postillon. Un plus dévot encore le bat. Je lui crie : *Fahrt zu zum Teufel* (mots qui parurent dans la plainte et qui manquèrent de me faire casser). Mon postillon fouette. On arrête les quatre chevaux. Les dévots colères tiennent presque les roues pour me rouer de coups aussi, peut-être. Je sors, et comme malheureusement je n'avais pas de canne, je disperse l'épée à la main toute la procession. Le prêtre resta seul à son petit autel, mais je poursuis mon chemin.

Deux jours après : le diable après moi. Clergé, bourgeoisie, police, gens de loi, trente cahiers d'écriture. Le maréchal de Neipperg (2) me fait venir. « Qu'avez-vous fait, m'a-t-il dit? C'était bon du temps passé. Charles VI (3) même, le sévère, a ri de savoir les princes Eugène, de Commercy (4) et de Vaudémont à la maison de police pour du tapage dans les rues, mais une procession..., l'impératrice..., vous êtes perdu ! Allez

(1) Au comte Antoine Montecuculli. — La description de ces jardins se trouve dans le *Coup d'œil sur Belœil, Mélanges*, t. VIII, p. 142

(2) Guillaume-Reinhard, comte NEIPPERG, 1684-1774.

(3) CHARLES VI, empereur, 1685-1740.

(4) Charles-François, prince DE COMMERCY, feld-maréchal, mort en 1702.

trouver M. de Schrattenbach (1). — Je n'en ferai rien, lui dis-je ; si je le rencontre, peut-être que je lui en parlerai. Bien obligé, monsieur le maréchal, vos bontés habituelles et votre intérêt dans ce moment-ci vous assurent bien ma tendresse et ma reconnaissance. »

Le procès empirait. Je craignais encore plus un sermon de l'impératrice que la cassation. Je trouve ce gros chef de police en entrant dans sa loge. J'y entre aussi. Je lui raconte l'insulte faite à ma livrée et à moi, le mal fait aux chevaux et au postillon et celui qu'on voulait me faire. Son Excellence me dit qu'on a eu raison et qu'on aurait très bien pu et peut-être dû tuer mon homme. J'entre en colère. [Son Excellence me demande encore des détails. Je les lui donne.] Son Excellence me dit qu'il ne sait pas d'ailleurs si ce que je dis est vrai. J'entre en fureur, et je lui dis, avec l'étourderie et la délicatesse de mon âge d'alors : « Croyez dans l'instant ce que je vous dis, car si Votre Excellence ne le croit pas... » Et je lui fais en même temps une mine à le jeter dans le parterre. Son Excellence fait semblant de me croire et apaise l'affaire.

***

En voici une autre pour laquelle je méritais bien plus d'être cassé. Je me trouve campé près d'un régiment qui avait décampé à une bataille. « Faisons justice, dis-je à mes officiers, tous de vingt ans comme moi, puisque tous les autres avaient été tués. Jetons les drapeaux dans les latrines. » On enlève la sentinelle pour qu'elle n'ait rien à se reprocher. [On en fait un Colin-Maillard devant le front du régiment.] Je lui donne pour sa peur cinq cents ducats. Les drapeaux vont où je l'ai dit. Qu'on

(5) François-Ferdinand, comte SCHRATTENBACH, 1707-1785.

juge du bruit que cela fait. Je vais chez le propriétaire de ce régiment comme si de rien n'était. C'était O'Kelly qui m'aimait beaucoup. Je le trouve en larmes. « Ah ! mon ami, dit-il, si vous saviez ce qui vient de m'arriver. Je suis déshonoré. Si ce n'est pas moi, c'est mon nom. Voici ce que c'est, mais n'en parlez à personne, en grâce : il vaut mieux assoupir l'histoire. — Oui, oui, lui dis-je, assoupissez et *motus* le plus que vous pourrez. »

***

Que n'ai-je pas mérité de corrections en coups d'épée ou procès pour des plaisanteries trop fortes, des fausses signatures, correspondances supposées, ridicules négociations, des achats que j'ai fait faire à des gens qui n'y pensaient pas, et cent choses incroyables pour me faire rire et quelques autres personnes aussi. Par exemple, à Liége, je me fis passer à la porte, à la poste et à l'auberge pour un cardinal envoyé par le pape pour admonester le prince-évêque sur ses maîtresses. Il pensa en mourir de peur et du scandale dont les papiers publics firent mention. Il écrivit contre moi au prince Charles : c'était mal s'adresser car il en rit comme un fou en m'en parlant.

***

Je manquai d'avoir une mauvaise histoire avec mes mystifications. Si j'avais été envoyé au chef des recruteurs prussiens qu'aurait-on dit d'un lieutenant général autrichien trop extravagant (1) pour son rang !

Point de chevaux à la poste d'Augsbourg. Je m'ennuie. Je vais à un cabaret borgne avec deux colonels

(1) Dans B, « étourdi », au lieu d' « extravagant ».

que je menais à un camp de paix de Joseph II, Schorlemmer (1) et Clerfayt. Je me vois observé par un ou deux amateurs. Je n'en méritais plus que par ma taille de cinq pieds dix pouces, car ma fraîcheur était passée. On me propose pour m'engager cinquante ducats. J'y consens à condition qu'on prenne les deux autres. Ils consentent pour Schorlemmer qui était beau. Ils ne veulent point de Clerfayt qu'ils trouvèrent trop vilain. Comme de raison, je ris. On ne riait pas. On était prêt à m'emmener. Mon nom donné à la poste me sauva heureusement.

***

Mon colonel étant prisonnier, mes autres officiers d'état-major et tous les capitaines plus anciens que moi ayant été tués, je parvins à ce premier grade sans grâce de la cour, car je n'en voulais pas plus à vingt ans qu'à présent. Qu'elle ne me dédommage de rien, par le plus petit secours dont j'aurais cependant besoin.

On ne me croyait pas officier d'état-major et, un jour, me traitant un peu trop en enfant, un officier que j'étais parvenu à faire aller dans une prairie derrière le camp, découvrit, mal à propos, ma veste galonnée et se mit à me faire des excuses pour lesquelles je l'envoyai encore plus au diable qu'auparavant.

(1) Charles-Maximilien DE SCHORLEMMER, 1731-1769.

CAHIER XII

Pas de chance. — Dorothée et les demoiselles de l'Opéra. — Le prince Henri de Prusse. — Soupers, mascarades et plaisirs à Paris. — Une mésaventure aux Champs-Élysées. — Pour l'honneur des écuries de l'empereur. — Deux accidents à Bude et à Vienne. — Une revue des Lycaniens. — Les canons de Belœil. — Cagliostro dupé. — Domestiques et commissionnaires. — Amitiés dans toutes les cours. — Quelques comédiens : Préville, Aufresnes, Le Kain, Albanese, Molé. — Respect humain. — « Nous avons des Wallons ! » — Marques d'attachement données par les villes de la Belgique.

J'avais gagné quatre ou cinq cents ducats à un général Wrbna (1), à un comte Desoffi, à trois autres officiers la veille de la bataille de Breslau. J'en avais perdu deux (2) mille contre Rodény, Thomassoly, Gablosson, Blanckenstein qui vit encore. Je demande le lendemain comment se portent ces messieurs. Ceux qui me devaient avaient été tués, les autres se portaient fort bien. On dirait que l'or est mon ennemi mortel et qu'il me fuit pour ne pas être tourmenté.

***

Je pouvais faire cocus deux souverains morts quarante ans avant ma naissance. J'ai déjà parlé du goût de Mme de Cosel pour moi. Mme Tscherschoffsky, maî-

(1) Charles-Wenceslas Wrbna-Freudenthal, 1716-1757.
(2) Dans S, en marge « deux ».

tresse de Joseph Ier, a eu un peu envie de ma petite personne à quinze ans. Elle était pauvre. Elle donnait à dîner par pique-nique à la maison où je demeurais avec mon père.

***

Mes vieilles maréchales étaient des ruines respectables comme Rome, aimables comme Athènes et galantes comme Versailles sous Louis XIV (1).

Une diable de raison de santé, dérangée (2) avant l'affaire de Maxen dont j'allais porter la nouvelle à Versailles, m'empêcha d'avoir Mme de Mazarin, (3) belle alors quoique fort ridicule. Je ne risquai qu'une certaine Dorothée (4) que M. du Barry, qui avait déjà formé le projet de donner une maîtresse au roi, me fit avoir en attendant.

J'étais ivre de plaisir, de fêtes, de surprise, d'enchantement et de l'espèce d'amour de cette Laïs qui me chanta cet impromptu à souper, chez elle, sur l'air de la romance de Gavigné :

Avec vous, prince charmant,
Suivre l'amour en folâtrant
Deviendrait un tourment.
Soyez mon amant,
Mais constamment

(1) *Variante* B : « La marquise de Villars, vieille ruine respectable comme Rome, aimable comme Athènes et galante comme Versailles sous Louis XIV m'aimait aussi. »

(2) *Variante* B : « Un diable de mal saxon pris avant. »

(3) Françoise DE MAILLY, marquise de la Vrillière, duchesse DE MAZARIN.

(4) Dorothée, fille d'un porteur d'eau de Strasbourg était soupçonnée d'être rongée d'un vilain mal. Comte FLEURY, *Louis XV intime*, Paris, Plon, 1899, p. 190.

Pour vous Dorothée
De vous seul serait enchantée
Et dirait à chaque instant :
Aimez-moi bien, prince charmant,
Etc., etc.

Toutes les impures de l'Opéra, me prenant pour un jeune baron allemand, avaient formé des projets sur moi, mais n'aimant pas ce genre-là, j'ai cru que c'était le seul où il fut permis d'être fripon plutôt que dupe. J'avais un charmant uniforme. J'étais bien à ce qu'on disait. J'étais fort à la mode à ce que je voyais. Et puis, un Allemand parler français... « Comment, monsieur, vous êtes étranger? Vous vous êtes battu malgré le froid qu'il fait? Y a-t-il de la neige en Saxe pendant l'hiver? Vous y avez été pendant quatre nuits au bivouac? Colonel à votre âge ! mais c'est comme en France? Monsieur votre père est donc duc et pair... »

***

On connaît (1) le goût du prince Henri qui est mort. Il m'a cru plus bégueule que je ne suis. Il m'a fait coucher trois semaines dans sa chambre pendant la tournée des champs de bataille que je fis avec lui, et il ne m'a demandé que mon portrait en miniature. J'aurais ri et je l'aurais prié de se recoucher (2).

Je lui demandai un jour ce qu'était devenu un jeune et charmant officier des houzards de Kleist que j'avais

(1) *Variante* B : « On sait. »

(2) « Il me fit coucher trois semaines dans sa chambre, à une tournée de champs de bataille que je fis avec lui, bien instructive pour moi qui n'ai rien oublié de tout ce qu'il m'a dit. Il m'embrassait trente fois par jour et finit notre voyage scabreux pour mon honneur, ma facilité et reconnaissance, par se contenter de mon portrait en miniature. » *Annales*, t. VII, p. 6-8.

vu enlever par les cheveux par un ouhlan au milieu d'une affaire. C'était précisément son favori Khopenecks devant qui je faisais cette question.

***

J'ai été de la première course de traîneaux qui s'est donnée à Paris. J'y culbutai dans un fossé du boulevard neuf la duchesse de Mazarin.

***

Après un souper à l'hôtel de Soubise, M. le duc de Chartres encore alors en cocher, MM. de Lauzun et de Jarnac en coureurs, M. de Guéménée, le chevalier de Luxembourg et moi avec des flambeaux derrière la voiture, tous en habits de fête, éclatants de paillons, nous courûmes tout Paris et conduisîmes ainsi milady Sara (1) et Mme de Cambyse (2) au bal de l'Opéra.

(1) Lady Sarah BUNBURY, sœur du duc de Richmond et de lady Holland, mère de Charles Fox, passait pour une des plus jolies femmes de son temps. Les archives de Belœil conservent un feuillet autographe du prince, recueilli à Vienne en 1834 par le prince Eugène et dont une partie a été enlevée. On y lit : « Qui est-ce qui connaît milady Sara Bunbury? Elle a fait plus de bruit à Paris l'an passé qu'elle ne devait en faire. Je ne contribuai pas peu à la mettre à la mode. Je fis semblant d'en être amoureux. Ceux qui l'étaient réellement le crurent, elle le crut elle-même. Mais comme elle me voyait cependant une tournure différente des gens passionnés elle me dit que je ressemblais au corsaire de la reine de Navarre, le duc de Lauzun au malheureux Lautrec et la Roche du Maine au chevalier de Coigny. Nous... nos noms, pendant tout le temps qu'elle fut à Paris, nous lui fîmes des vers au sortir d'un bal de l'... où elle nous les avait donnés pendant une veillée assez libertine qui nous mena à l'heure d'aller en traîneau à Bagnolet. Le vicomte de Chabot furieux de n'y être pour rien en envoya aussi, mais comme il s'était mis en avant cela ne fut pas bien reçu. Il nous gênait quelquefois chez elle, le bon Lauzun... »

(2) La vicomtesse DE CAMBIS, sœur du prince de Chimay et de

***

Nous avons eu une superbe mascarade chez la maréchale de Mirepoix (1). Ma belle danseuse alors était Mme de La Vauguyon (2). Tous les hommes avaient du rouge et avaient l'air d'ivrognes. J'eus beaucoup de succès parce que j'étais le seul qui n'en eût pas. J'avais à la vérité beaucoup de couleurs. Ce fut la première raison de l'amitié de la maréchale de Luxembourg qui me dit, pour faire connaissance : « Vous êtes, je parie, un homme de bon goût. »

***

Je n'ai jamais su, pas plus que quatre ou cinq autres jeunes gens, chez qui et avec qui nous allâmes manger une poule au riz, au sortir d'un bal de l'Opéra. Ces dames demeurèrent masquées. Je ne sais pas davantage si elles se connaissaient et nous connaissaient. Elles eurent un ton parfait, et la liberté qu'une aventure extraordinaire amenait nécessairement. Elles ne passèrent et ne nous laissèrent point passer à trop de licence jusqu'à ce que l'échauffement de la veillée et de nos propos et de l'imagination ait passé encore ailleurs (3).

***

M. le duc d'Orléans (alors) et moi, nous pensâmes être victimes de notre curiosité (4) et point du tout de

Mme de Caraman, fut maîtresse de Louis XV et ensuite du duc de Lauzun. Voir les mémoires de Lauzun.

(1) Anne-Gabrielle DE BEAUVEAU-CRAON, seconde femme de Charles-Pierre-Gaston-François de Lévis, marquis puis duc de Mirepoix, dame du palais de la reine Marie Leczinska.

(2) Femme d'Antoine-Paul-Jacques de Quelen, duc DE LA VAUGUYON, gouverneur des enfants de France, née duchesse de Béthune.

(3) Dans S, en marge : « Jusqu'à ce que... ailleurs. »

(4) Dans B, en marge : « et point du tout... quelquefois arrivé ».

notre libertinage, car nous ne voulions que savoir si ce n'étaient pas de jeunes personnes échappées de la maison paternelle ou quelques mauvaises têtes du grand monde, comme cela est quelquefois arrivé. Nous étant laissés raccrocher par deux demoiselles qui eurent l'esprit, au jardin des Tuileries, de nous séparer et de se faire passer pour des personnes de la société qui nous connaissaient et par une conversation assez piquante insensiblement (1), elles nous conduisirent aux Champs-Élysées, à une petite baraque où trois jeunes gens ayant l'air d'essayer leurs couteaux me prièrent d'aider ces demoiselles abandonnées, me dirent-ils, par des parents de distinction (2). Je fus assez heureux pour cacher ma Toison d'or [avec une chaîne] et une montre de diamants ; et louis par louis, avec leurs gestes et pourtant des propos obligeants, on me fit donner la douzaine que j'avais dans ma bourse (3).

(1) Dans B, le passage « et de se faire... insensiblement », n'existe pas.

(2) Dans B : « abandonnées... distinction », ne se trouve pas.

(3) Cette anecdote se trouve dans les cahiers XII B et XII S. Le premier est écrit de la main du prince ; le second est de celle du copiste, a été relu par l'auteur, mais Pictet de Rochemont a rigoureusement biffé ce récit comme tous les passages similaires d'ailleurs.

Dans le cahier XLIII, écrit par Ligne lui-même dans les derniers temps de sa vie comme en témoigne l'écriture, le même récit reparaît, mais le personnage du duc d'Orléans est remplacé par celui du général comte de Kaunitz. Si les variantes de détail sont nombreuses dans les *Fragments*, les *Mélanges* et la correspondance, les confusions de personnes sont rares : sauf la remarque relative à Nanette Couteaux (Cahier I), on ne rencontre que celle-ci. Nous supprimons le passage dans le texte du Cahier XLIII pour le donner ci-dessous.

Variante S. « N'ayant jamais été libertin, mais curieux d'aventures, je me laissai aller aux Tuileries à une qui me promettait quelque événement extraordinaire. Deux petits messieurs vinrent dire au général Kaunitz et à moi que deux femmes comme il faut aimaient les Autrichiens et nous attendaient aux Champs-Élysées, et nous y conduisirent dans une petite baraque. Celle qui s'empara de moi

***

On est parfait à l'âge où l'on est tourmenté mal à propos pour le devenir. On est tendre, reconnaissant, exalté jusqu'à seize ans, bon enfant, bon citoyen. Par exemple je n'en avais que douze. Je voulus me battre pour l'honneur des écuries de l'empereur, de la Josephstadt, avec le fils de l'ambassadeur de France, M. de Hanseport. Je lui soutenais que c'était un plus beau bâtiment que le Louvre. Il se fâcha. Je me fâchai et nos gouverneurs se fâchant encore davantage nous défâchèrent malgré nous.

***

J'ai déjà dit combien de fois j'ai été au moment de sortir de cette pauvre, jolie, triste et charmante vie. Je me ressouviens d'avoir été traîné encore une autre fois le pied dans l'étrier, d'avoir été emporté en voiture par quatre chevaux presque sauvages qui s'étaient défaits du postillon, pas loin de Bade, un rocher à gauche, le Danube à droite, dans la descente la plus rapide.

Une autre fois (1) d'avoir voulu, pour faire l'agréable

était une femme comme il ne faut pas, au contraire, mais fort jolie. A peine commençai-je à causer avec elle que les deux petits messieurs me prièrent de leur donner à souper et l'argent qu'il fallait pour le commander. Kaunitz se doutant de la trop mauvaise compagnie était parti. Je cachai ma Toison et une belle montre de diamants, et voyant des dispositions à aller chercher de leurs amis et un grand couteau sur une table qu'ils regardaient de temps en temps, je leur dis : « Messieurs, voilà ma bourse, commandez le souper. Je vais vous ramener mon camarade. » Je m'en allai doucement, comme si je les avais cru les plus honnêtes gens du monde. Ils crurent peut-être que l'envie de s'amuser et moi de gagner les cinq ou six louis que je leur laissais feraient revenir le comte de Kaunitz et qu'ils en auraient davantage. »

(1) Dans S, en marge : « une autre fois. »

à une revue de Croates, sur l'esplanade, passer à la nage la très petite et vilaine rivière de Vienne, mais elle était débordée et cherchant longtemps à en sortir à cause de son grand escarpement, je manquai d'y rester au milieu de beaucoup de cris très obligeants qui étaient une espèce d'oraison funèbre.

***

A propos de Croates, j'eus un fort bon moment dont j'aurais voulu me passer. L'empereur Joseph savait que je préférais mon lit ou bureau de travail, puisque c'est la même chose, à la courtisanerie du vol du héron à Laxembourg ou de la revue des bataillons qui y passaient successivement pour s'en retourner en Hongrie après notre dernière petite guerre de Prusse. J'y étais d'autant moins porté que je voyais échapper de belles occasions de gloire pour moi, et qu'il y avait assez de nos généraux terribles en paix, paisibles en guerre, qui y faisaient leurs embarras. L'empereur me dit : « Vos Lycaniens (1) passent demain. Vous qui les aimiez tant la campagne passée, vous ne pouvez vous dispenser de les aller voir. » Je l'y accompagne. Ces bonnes gens qui se reposaient dans une prairie au moment de reprendre leurs armes, me reconnaissent, m'entourent, me prennent par la main ou baisent mes genoux, mes bottes, mon cheval, en me criant des *vivat*, au lieu d'aller se ranger, comme on leur en donnait l'ordre, puisque l'empereur arrivait. Je ne sais pas si, de penser si peu à lui, lui fit grand plaisir.

(1) Soldats du régiment d'infanterie de Licca, formé en 1763. Voir LEURIDANT, *Lettres et billets inédits du prince de Ligne*, Bruxelles, Lamertin, 1919.

***

N'est-il pas singulier qu'à la formation du corps d'émigrés sous M. le duc de Bourbon, en 1792, on oublia de lui donner des canons? Je lui donnai les miens de Belœil, tristes restes d'un grand nombre que nous y avons eu, dont un de mes grands-pères eut la bêtise de faire les cloches pour sa paroisse de Sainte-Gudule.

***

Je ne conçois pas comment avec la figure, l'habit, l'accent, la grande queue d'un vendeur d'orviétan, Cagliostro (1) a fait des dupes. Il a été la mienne. Je lui ai présenté ma belle-fille d'alors qui n'était point du tout malade (2). Il lui donna de sa liqueur jaune et insignifiante et, après m'avoir conté qu'il a guéri tout le sérail de l'empereur du Maroc, il me dit que lorsqu'il n'était pas sûr de son remède pour quelque maladie désespérée, il levait les yeux au ciel, ce qu'il fit alors, et lui disait : « Grand Dieu si blasphémé par Voltaire, Rousseau, etc., vous avez un serviteur dans le comte de Cagliostro. N'abandonnez pas le comte de Cagliostro. » Et Dieu l'assista. Il y avait cent personnes dans son antichambre. C'était à Strasbourg.

(1) Joseph BALSAMO, dit comte DE CAGLIOSTRO, 1745-1795. C'est en 1780 qu'il opéra à Strasbourg quelques cures merveilleuses sous les yeux du cardinal de Rohan, évêque de cette ville.

(2) Dans B, « une fausse malade », au lieu de « ma belle-fille... malade ».

Dans S « ma belle-fille... du tout », en marge.

Dans S « une fausse », biffé.

***

Ai-je dit que mon éloignement d'affaires et de calcul, et quelquefois la peur de faire de la peine, m'engageaient à donner de l'argent aux uns pour me laisser voler par d'autres? et qu'un jour, j'ai compté quatorze perruquiers ou domestiques de mes gens. On les appelait commissionnaires. Ils étaient alertes pour que je les prenne à mon service ou plutôt me prendre au leur. Ils réussissaient. Ils en prenaient d'autres et ne me servaient pas mieux que ceux qu'ils avaient commencé par servir.

***

Le prince Henri de Prusse a continué malgré quelques petits orages occasionnés par une relation de guerre, quelques plaisanteries peut-être et mon admiration pour son frère le Grand Frédéric, à m'aimer presque tendrement jusqu'aux derniers jours de sa vie. Cela s'était réchauffé dans ses deux derniers séjours de Tœplitz.

Le duc de Brunswick en a fait profession aussi (1), ainsi que son frère et le duc de Weymar et les électeurs de Baden et de Bavière, les Anhalt, quelquefois Wurtemberg, autrefois les Deux-Pont, et presque toutes les grandes et les petites cours, de sorte que j'aurais été d'une grande utilité à la nôtre si, dans les cas urgents, elle avait eu l'esprit de m'y employer en commissions passagères : j'en aurais fait tout ce que j'aurais voulu.

(1) *Variante* B : « et a dit plusieurs fois que j'étais celui qui aurait pû arrêter la Révolution et battre les Français. Je l'en ai fait remercier en ajoutant qu'il aurait dû dire cela plus tôt et plus haut ». — Voir *Nouveau recueil*, t. I.

***

Ce sont de drôles de gens que les gens à talents. Ils m'ont coûté bien cher, excepté Préville (1) que je faisais jouer à Bruxelles en lui donnant seulement à souper et des proverbes, ainsi qu'à Aufresnes (2). Mais Lekain (3), par exemple, à qui je fis jouer Mahomet pour le prince Henri, quoiqu'il en eût un habit m'en demanda un et le commanda en or et en argent. « Cela ne doit pas être, lui dit le tailleur. — Eh bien ! lui répondit-il, faites-en un tel qu'il le faut à la vérité, mais avec la fourrure la plus chère et doublée du plus beau camelot de Bruxelles.

Albanese (4) me dit qu'il meurt de froid. Je lui fais faire une superbe pelisse et il me dit le lendemain : « Et la *coulotte*, monsignor? Pourquoi pas aussi une coulotte pareille? »

***

Pour les gens de lettres, je me suis tiré d'affaire vis-à-vis d'eux, avec des louanges contre louanges et autant de vers qu'ils m'en faisaient.

***

Je fis peur au roi, un jour que je jouais au billard avec lui, en lui demandant un cordon bleu. « Ce ne peut être

(1) Pierre-Louis DUBUS, dit Préville, 1721-1790. A joué avec Aufresnes la comédie de Ligne : *Colette et Lucas*, à Belœil, lors du mariage du prince Charles. Voir F. LEURIDANT, *Une comédie du prince de Ligne*, Bruxelles, Société des bibliophiles, 1914.

(2) Jean RIVAL, dit Aufresnes, 1728-1806.

(3) Henri-Louis LEKAIN, 1728-1778. Voir *Annales*, t. IV, p. 147-161.

(4) ALBANESE, mort en 1800, chanteur italien.

pour vous, dit-il, parce que vous êtes grand d'Espagne, ce qui est embarrassant pour le rang, et puis vos ordres vous empêchent d'avoir les miens. Ainsi, c'est pour quelque recommandation à la diable encore? — Non, sire, lui dis-je, c'est pour Molé (1) qui veut avoir la plaque du Saint-Esprit pour jouer dans *le Malheureux imaginaire* (2). » Il m'envoya promener et ne voulut pas qu'il parût ainsi sur le théâtre. (3).

***

Par mes rapports et alliances en Espagne et en Portugal et la faveur des souverains, j'aurais eu les trois ordres de ces deux pays, cinq de Russie, deux de Prusse, deux de Suède, deux de Danemarck, deux de Pologne, trois de Bavière, Malte, etc.

***

M. de Mérode, capitaine de mon régiment, au moment que la bataille de Hockirch (4) commençait, croyant que je n'avais pas de religion et voulant m'éprouver, me demanda s'il y avait un Dieu, voulant me faire aller au

(1) François-René Molé, 1734-1802.

(2) Comédie en cinq actes, en vers, par Dorat, représentée à Paris pour la première fois par les comédiens français, le 7 décembre 1776. Le rôle du duc de Semours est tenu par Molé.

(3) *Mélanges*, XVII, p. 21-22 : « Je ne conçois pas comment les comédiens italiens ont joué la *Réduction de Paris* en Cordons bleus, c'est apparemment parce qu'ils l'avaient au cou : on le portait encore au cou dans ce temps-là et ça faisait moins d'étalage car je m'amusai à demander à Louis XVI cet ordre pour quelqu'un que je ne voulus pas lui nommer d'abord. Quand le roi me le demanda je lui dis que c'était pour Molé qui voulait l'avoir pour jouer *le Malheureux imaginaire* et il nous envoya promener tous les deux. »

(4) Le 14 octobre 1758.

diable où je l'envoyai en lui disant (1) : « Je n'en ai jamais douté. »

Comme si l'on s'était donné le mot pour me damner, un autre officier que j'aimais beaucoup, qui peut-être m'avait entendu tenir des propos légers sur tout cela, et dont j'étais le Mahomet à une autre affaire, me fit à peu près une semblable question. C'était pour savoir à quoi s'en tenir et point par malice. Maudit respect humain ! Et pour qui? Un sous-lieutenant de dix-huit ans. Je répondis faiblement sur ma croyance et voici bien la contradiction de l'esprit humain. Il pleuvait des balles autour de moi et je me surpris un instant après à faire le signe de la croix de bien bonne foi, comme Henri IV à la tranchée de Montalban (2).

***

Fabris, brave officier du grand état général, et moi nous avions parlé, quelques jours avant l'affaire d'Adelsbach, du poème de *l'Art de la guerre* (3). Il s'en souvint ce jour-là et, pendant un déluge d'eau et de feu, car il survint une grande averse, pendant la pluie de balles et de

(1) *Variante* B : « que » au lieu des deux points.

(2) Dans B, en marge : « Comme si... Montalban. »

(3) Poème en six chants, de main de maître [Frédéric II], chant Ier, vers 7-8.

« *L'Art de la guerre* du roi-poète vaut mieux que le roi-prophète... Les vers s'en retiennent aisément. Je les sais par cœur, il vaut encore mieux les avoir dans sa tête que dans sa poche. Ils me rappellent que le général Fabris, à qui j'en avais cité deux qui ne me plaisaient pas la veille de l'affaire d'Adelsbach, pendant le plus grand feu et une pluie affreuse me dit en s'en ressouvenant : *Ces armes*, etc.

« Nous étions derrière le régiment de Bethlem qui faisait des merveilles et à côté de celui de d'Arberg. Je lui répondis, en les montrant tous deux : « Nous avons... » *Mélanges*, XXVIII, p. 18.

boulets, il me répéta une citation que je lui avais faite de deux assez mauvais vers :

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations.

Je lui répondis tout de suite, étant à l'aile de mon régiment et de celui de Bethlem et les lui montrant :

Nous avons des Hongrois, nous avons des Wallons !

***

Il n'y avait pas une ville dans la Belgique qui ne me donnât une marque d'attachement. Outre ma confrérie des Frères de la Miséricorde, à Ath, où j'avais un habit de moine comme les pénitents noirs et Henri III, j'étais (1) de celle de sainte Dorothée, reine ou déesse des fleurs à Bruxelles [saint Sébastien, saint Antoine à Gand] et de je ne sais plus quoi à Anvers, etc.

Namur me donna et habilla à ses frais, à ma livrée rose, jaune et argent, une compagnie d'échasseurs qui de même que tous les paysans de mes terres restèrent bon royalistes, et le Luxembourg aussi qui avait prêté son serment de fidélité entre mes mains.

***

Un de leurs harangueurs du Tiers état, comptant me faire une belle phrase, me dit que tout le pays avait le cœur *navré* de plaisir de mon arrivée. Je lui répondis que le mien était bourrelé de la plus tendre reconnaissance.

(1) Dans B. « Je l'ai peut-être dit. »

CAHIER XIII

Un rendez-vous usurpé. — Les surprises du vin. — Mort du chevalier de Saxe. — Un séjour à Edelstetten. — Du plaisir de n'avoir d'obligation à personne. — A la cour d'Anspach. — L'électeur de Bavière.

Une horreur de ma part c'est d'avoir profité d'une vanterie de Louis sur le compte d'une femme qu'il avait, m'a-t-il dit, tous les jours à six heures. Je le fis occuper à cette heure-là, ou causer, ou intéresser et j'y allai à sa place. « Je viens, madame, lui dis-je, de la part de mon fils qui ne mérite pas vos bontés, vous dire qu'il y renonce et vous proposer de vous venger. C'est un monstre. — J'y consens, me répondit-elle. »

Je me sauvai bien vite ensuite. Louis arriva avec l'air de la bonne conscience. Il fut reçu comme un chien. Tout cela s'éclaircit et ce fut moi qui, de l'avis de tous les deux, fut jugé un homme abominable.

***

Je bois plus qu'un autre quand il le faut, pour l'honneur. Je n'ai jamais été ivre qu'au théâtre. Un jour que je jouais Hortensius, après avoir fait attendre toute la ville, je parus enfin, moitié riant, moitié dormant, appuyé quelquefois contre une coulisse. Comme on ne connaît pas à Vienne beaucoup le spectacle français et cette pièce de *la Surprise de l'amour* (1), on crut que

(1) Comédie en trois actes et en prose de Marivaux (1727).

c'était de mon rôle, et on me fit compliment d'avoir joué si naturellement : c'était la surprise du vin plutôt que celle de l'amour.

***

Je fus un peu gris encore une fois cependant, à Carlsbad, en buvant douze bouteilles de vin avec milord Riversdale, pour noyer mon chagrin de ce qu'un mari fit partir, le jour de mon arrivée, sa femme dont j'étais amoureux. On dit que je parlai (1) latin et ris toute la journée.

Ce qui fut plus sérieux ce fut la suite de cinq grands verres de vin de Tokay, dont chacun coûtait quatre ducats tant il était vieux, que je bus par bravade, chez le prince Xavier de Saxe, pendant le camp des soi-disantes manœuvres de Dresde. Cela me coupa les jambes. Je versai dans cet état sur le Geyersberg. On eut plus de peine à me relever que ma voiture. On me traîna comme un corps mort et sans être malade, avec la tête très saine. Je ne pus me tenir sur pied pendant cinq ou six jours.

***

C'était à une triste époque de ma vie et cela y contribua. J'étais allé consoler ce pauvre père de la mort du chevalier de Saxe que je ne puis oublier (2). Elle m'affecta d'autant plus qu'il s'échappa de mes bras pour passer à ceux de la mort. Il alla voir une fille, parce que je ne sais pas, me dit-il, si je ne serai pas tué, me paya trois kreutzers qu'il me devait, par la même

(1) *Variante* B : « J'ai parlé. »
(2) *Annales*, V, p. 336-341.

raison, me dit-il aussi, me serra la main, lui qui n'était pas fort caressant, et alla recevoir un coup de pistolet.

C'était le 23 juin 1802, cinq jours après avoir donné un coup de sabre à l'endroit que je lui avais indiqué, sur le poignet, au prince Zouboff. Comme c'était le 18 de juin, jour où nous gagnâmes une fameuse bataille et qu'ils se battirent sur le penchant de la ruine du Geyersberg, je disais que c'était une seconde bataille de Kolin. Hélas ! celle de Tcherbatoff, près de la ruine du Riesenberg, ne fut que trop sérieuse.

***

Un jour que je me promenais dans mes bois avec mes quatre ou cinq plus jolies chanoinesses d'Edelstetten (1) (mon indemnité que j'appelle indignité, à cause de l'abomination de voler l'Empire), je vis un feu à trente pas dans la forêt et, ordonnant à un de mes gens de courir pour le faire éteindre, voyant qu'il s'en retournait tout effaré, je saute de la voiture pour faire le leste aux yeux de la charmante Louise de Freyberg (2) que j'aime de tout mon cœur, et pour lui plaire, en faisant le brave, je cours en tenant ma canne d'une main hostile. Quel fut mon étonnement lorsque, près d'entrer dans le bois, j'entendis d'une voix terrible : « Ne faites pas un pas de plus ou je fais feu sur vous ! »

Je n'en aurais pas cru mes oreilles, si je n'avais pas

(1) La Diète de Ratisbonne avait accordé au prince l'abbaye d'Edelstetten, en Souabe, près de Gunzbourg, comme indemnité pour sa seigneurie de Fagnolle dont la paix de Lunéville l'avait dépossédé. *Annales*. VII.

(2) « Ce ne sont pas des chanoinesses, ce sont des anges, surtout Mme Louise de Freiberg. » Lettre à la princesse Clary, *Nouveau recueil*. I, 23.

cru mes yeux, et point encore ceux-ci sans ce laquais qui courut me prendre sous le bras pour me dire : « Ne voyez-vous pas trois hommes qui prennent leur fusil? » J'avais bien distingué quelque chose de pareil, mais persuadé que c'étaient des imprudents gardeurs de troupeaux, j'allais mon train. Quels bergers, grand Dieu! Voyant que la vie de ma chère Louise de Freyberg n'était point en danger, à moins qu'ils ne tirassent au blanc et que la perte de la mienne ne pouvait faire son bonheur, je rejoignis au petit pas mes chères chanoinesses plus mortes que vives, d'abord pour moi et puis un peu pour elles qui, de la voiture ainsi que mes *Hoffrath* et ma suite dans deux autres, avaient entendu distinctement en me nommant : « Que voulez-vous? Retirez-vous. Nous sommes des honnêtes gens qui ne vous ferons rien, si l'on ne nous incommode pas. Nous sommes des chasseurs. »

Ils l'avaient prouvé en tuant, quelques jours auparavant, ceux qui avaient voulu les empêcher d'exercer leur commerce et leur adresse. Pour [leur] faire voir que je les croyais et ne les prenais plus pour des voleurs, quoique je crusse bien que, pour en imposer tout au moins, ils nous lâcheraient quelques coups de fusil, je recommandai d'aller bien doucement à la maison.

Ma petite armée voulut courir après, mais comme j'appris que cette bande de treize petits tyrans brûlait aussi quelquefois les maisons, je l'en empêchai. D'ailleurs ils ne restaient jamais un jour sous la même juridiction. Ils passaient sous celle de mes voisins les électeurs de Bavière et de Wurtemberg, et comme il n'y a ni police ni maréchaussée dans ce pays-là où le margrave de Burgau, mon autre voisin, n'a pas même autant de soldats que moi, ils peuvent s'amuser comme cela tant qu'ils voudront.

***

Quel moment intéressant que celui de mon inauguration ! Heureusement que mes sujets ne sont pas nombreux car ils m'auraient usé la main en me la baisant, ainsi que l'exige la cérémonie, mais ils me la serraient en même temps, ces bons Souabes, et levaient les yeux au ciel pour mon bonheur. Moi, de mon côté, un peu par charlatanerie, car il n'y avait pas de danger (et alors je l'aurais fait par humanité), je gardais la main des vieillards jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait descendus des gradins de mon petit trône.

***

Quoique je voulusse échapper aux tristes adieux de part et d'autre de mes adorables chanoinesses et de mes excellents habitants de mon bon gros village, je ne pus surprendre ma garde qui veillait aux barrières du Louvre et, comme du côté de Gunzbourg il n'y a pas loin de ma capitale aux frontières, je l'y trouvai rangée à une heure et demie du matin, avec toute la musique turque qui, ne se contentant pas du tapage qu'elle m'avait fait au réveil, à la parade, et à la retraite tous les jours, en faisait encore autant pour la dernière fois. Cela, cependant, et trois salves de mousqueterie quoique tirées au nez de mes chevaux qui manquèrent de me casser le cou, faisait le plus bel effet du monde pendant la nuit la plus obscure et une pluie à verse.

***

Ainsi mon départ fut annoncé. Je ne sais s'il coûta quelques larmes à mes anges de chanoinesses, mais tout

ce qui était levé dans la maison et dans la rue et mes jolis et bons soldats en répandaient ainsi que moi et mes gens, Ismaël (1) compris. C'étaient les premières de sa vie et la première fois qu'on en a vues qui ressemblaient à de l'encre.

***

Quelques *Unzer Printz soll leben!* prononcés alors, ainsi qu'à mon inauguration, d'une voix un peu sourde et attachement concentré, me touchèrent bien plus que les *vivat* dont les Belges m'avaient étourdi autrefois les oreilles et que les nations criardes comme la française prodiguent également à tous ceux qui ont de l'autorité.

***

Que de choses attendrissantes chaque jour de mon séjour ! Je voyais quelques petits ingrats à l'égard (2) de l'abbesse, ce qui prouve que si même parmi les Souabes, les plus honnêtes gens de l'Europe, il s'en trouve, il doit y en avoir une terrible quantité dans le monde. Je voyais les justes regrets de l'abbesse de la perte de sa domination et de sa fortune et je ne m'en serais jamais consolé si je ne m'étais pas emparé de l'une pour réparer les malheurs de l'autre, en la rendant plus riche et les chanoinesses trois fois qu'elles ne

(1) Turc haut de six pieds, fait prisonnier à la bataille d'Ismaël et donné par Potemkin au prince Charles. Il servit Charles-Joseph avec le plus grand dévouement jusqu'à sa mort. Le marquis de Bonnay fit son épitaphe :

Repose en paix, bon Ismaël,
Tu seras pleuré par ton maître,
Il se consolera peut-être
Avec les filles d'Israël.

(2) *Variante* B : « pour » au lieu de « à l'égard ».

l'étaient. [J'aurais bien voulu cependant prendre à celles-ci jusqu'à leur chemise.]

***

Je leur avais appris *Vive l'amour*, le seul jeu que je sache et que m'avait appris quatre ou cinq jours auparavant l'électrice de Bavière. Nous tourmentions pendant la nuit, par de la musique et des apparitions, la grosse Mme Dairing et la jolie Mme de Rasseler par deux mille hannetons. Pour se dérober à ses ennemis mortels qu'elle ne pouvait souffrir, elle (1) ne me déroba point ses appas en se levant de son lit pour courir dans le corridor.

En tout, je fus très décent. Cependant quand on est seul, on devient nécessaire : elles ne voyaient jamais un homme (2). J'aurais bien voulu passer le reste de ma vie jusqu'à l'autre heureuse vie. Je n'oublierai jamais leur figure et leur amabilité.

***

J'en embrassai une bien vivement dans un petit coin : elle avait été un peu surprise par quelques verres de punch. Mais la fille du magister, qui était de ma chapelle et avait une jolie voix, et Rosalie la concierge m'embrassèrent sans avoir bu du punch. Mes quatre ou cinq les plus lestes me suivaient toujours comme des ordonnances dans les promenades que je faisais pour reconnaître les emplacements du temple, de la tour ruinée et de la cascade que j'avais ordonnée. Le premier étant sur un point d'où je découvrais les glaciers de la Suisse.

(1) Dans S, en interligne « elle ».
(2) Dans S, en marge : « En tout... homme. »

***

Si elles avaient été laides, dédaigneuses, désagréables, intéressées, comme elles le sont dans presque tous les chapitres (où, par exemple à celui de Mons, elles ajoutèrent d'être révolutionnaires Vandernootistes), j'aurais dix mille florins de rente de plus, et je ne les aurais pas vendues comme je viens de faire au prince Esterhazy (1) pour remplacer la vente de mes tableaux dont le dernier paiement est fini. Je puis, à présent (2), continuer à vivre dans mon *aurea mediocritate* (3). Si elles avaient continué à vivre ensemble dans les chambres que je leur ai conservées, sûr de les y trouver quand j'y aurais été tous les ans, je ne m'en serais jamais défait.

***

Mais quel plaisir de n'avoir d'obligation à personne et de ne devoir le peu que j'ai qu'à la justice (4) !

Quel plaisir dans le temps que tout l'Empire mendiait et mentait pour avoir plus qu'on avait, de m'être con-

(1) Au prince Nicolas Esterhazy. Voir *Annales*, VII, « Histoire d'une principauté ».

(2) Dans S, en marge, « à présent ».

(3) *Variante* B : « Si ce que j'en tirerai remplace la vente de mes tableaux dont le dernier paiement va finir, je serai fort content et continuerai à vivre dans mon *aurea mediocritas* avec mes 17 ou 18 000 florins. »

» Je n'en ai eu que quatre pendant deux ans pour ma famille et moi, avant d'avoir vendu tout ce que j'ai pu, parce que la moitié de mes gages était arrêtée pour une dette de mon pauvre Charles. Ce qui fait que je dois une quinzaine de mille florins sur le pavé de Vienne. »

(4) *Variante* B : « Mais quel plaisir de n'avoir pas eu la peine de refuser des bienfaits de la cour et les offres de service de deux neveux qui ont chacun cinq millions de livres de France de rente ! »

tenté d'un peu plus que l'équivalent de ce que j'y avais perdu sur la rive gauche du Rhin !

***

Quel plaisir (non pour l'honneur de l'humanité, mais pour mon envie de rire de tout), d'avoir prévu que le prince Louis de Wurtemberg (1), mon meilleur ami et le plus aimable *qui depuis... mais alors il n'était pas dévot*, me refuserait ! Je lui avais demandé mille ducats à emprunter, dans le premier moment où je manquais de tout, lorsqu'il devint régnant, pour l'éprouver (2).

Pendant notre jeunesse, nos guerres et nos amours, n'ayant rien ni l'un ni l'autre, il me disait sans cesse : « Ah ! mon ami, si mon frère meurt avant votre père, tout mon duché est à vous. »

***

Quel plaisir d'essuyer des injustices de la cour de Vienne et de n'avoir pas demandé à l'impératrice de Russie, à la reine de Naples, des grâces qu'elles auraient été charmées de m'accorder !

***

Quelle reine encore que celle de Prusse (3) ! Quelle beauté ! Quelle grâce ! Qu'elle rappelle avec une figure plus régulière celle de la malheureuse reine de France !

(1) Louis-Eugène, prince puis duc de Wurtemberg, 1731-1795, *Annales*, VII, 117-124.

(2) Dans B : « Quel plaisir... éprouver » a été biffé par Ligne qui a ensuite écrit en marge : « cecy reste. »

(3) Louise DE MECKLEMBOURG-STRÉLITZ, reine de Prusse, 1776-1810.

Quelles charmantes sœurs (1) ! Quelle cour et quelle famille. J'ai été la voir à Anspach (2).

Le roi (3), un peu timide et n'ayant peut-être pas grand'chose à dire pour commencer, étant assez vacant dans la société où il se promène quelquefois tout seul, peut être intéressant et aimable par sa simplicité et justesse d'esprit (4). Je l'attaquais souvent (5) de conversation. Il y prend alors à merveille et parle bien guerre et service. Il a l'air militaire, juste, ferme et bon.

On fit une partie charmante à une montagne, vrai panorama de la Franconie. Les princes, princesses et généraux au grand galop jusqu'au sommet. Le roi, assis sur une pierre sur laquelle avait déjeuné Gustave-Adolphe, s'y dessinait sans s'en douter. Je lui parlai avec feu de cette guerre de Trente ans. Il me parut que je le lui communiquai presque, et il eut l'air de regretter que la maudite, vile, méfiante et criminelle politique de toutes les cours l'empêchât de faire, tout ce que l'honneur et l'intérêt dictaient à tout l'empire (6) dans ce moment qu'on laissait envahir l'électorat de Hanovre.

***

L'électeur de Bavière (7) que je retrouvai avec bien du plaisir aussi bon vivant que lorsqu'il était le prince

(1) La princesse DE LA TOUR et la princesse DE SOLMS. Voir *Nouveau recueil*, tome II ; *Mélanges*, t. XXXI et t. II des *Fragments*.

(2) *Variante* B : « Quelle cour ! (J'ai été la voir à Anspach) pour recevoir les étrangers et surtout les princes de l'Empire ! »

La principauté d'Anspach, dans la Franconie méridionale, appartint au roi de Prusse de 1791 à 1806.

(3) FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, 1770-1840.

(4) Dans S, en marge : « où il se... esprit. »

(5) Dans S, en marge : « souvent. »

(6) Dans B, en marge : « à tout l'Empire. »

(7) MAXIMILIEN-JOSEPH, 1756-1825, électeur, puis roi de Bavière, avait servi dans l'armée française jusqu'à la Révolution.

Max et, en France, mon compagnon courtisan, chasseur et soupeur chez nos demoiselles de l'Opéra, me faisait trembler à dîner chez le roi de Prusse. Il racontait cent histoires vraies ou fausses de lui, de moi, des filles, et tout plein de choses que j'avais oubliées, car il faut être grand souverain pour avoir la mémoire des bagatelles et des noms. Un jour que le roi me disait à table que d'avoir si bien traité mes chanoinesses me faisait honneur, je lui dis : « Sire, c'est pour l'exemple, » en riant et en montrant l'électeur, dont les siennes et tout le clergé qu'il a volés sont fort mécontents. « Bel exemple, dit-il fort drôlement, avec son reste d'accent du Rhin, c'est un *queux* qui veut *vifre* et mourir comme un *queux*. »

Comme les affaires font les gens qui font les affaires, l'électeur qui s'occupe des siennes et qui est assez au courant de tout, est bien mieux que je ne le croyais trouver et pouvoir se former même en vérité. C'est par air et mauvais air et en se gênant qu'il n'est pas encore meilleur.

CAHIER XIV

Aux manœuvres de la garnison de Potsdam. — A Versailles. — Ministres et généraux prussiens. — La vie est un rondeau. — Paul Ier. — Jean Palfy. — Catherine II et la cour de France. — Le prince de Kaunitz. — Le duc d'Enghien. — Confusions amusantes. — Une entrevue de Trautmansdorff et d'Antraigues. — De l'utilité de porter perruque. — Généraux autrichiens. — Une mésaventure de Joseph II en Crimée. — Excès de travail de Joseph II. — Manque d'enthousiasme et défauts de l'éducation autrichienne. — Charles Clary.

Le général Kikeritz, adjudant et ami du roi, m'a raconté que le Grand Frédéric avait arrêté sa manœuvre de la garnison de Potsdam, lorsqu'il a su que j'avais arrêté mon départ pour la voir. Il l'avait commandée et contremandée le jour de mon arrivée, et quand je lui dis que je partais le lendemain, il l'ordonna à cinq heures du matin. Le prince royal m'y rencontrant en frac me dit : « Cachez-vous bien, car si mon oncle vous voit... » Et dès qu'il sut que j'étais à la manœuvre il fit rentrer les troupes. Il m'aimait pourtant. Il m'avait bien traité. « C'était, me dit Kikeritz, qu'il était en accès d'humeur contre l'Autriche (1). »

(1) *Variante* B : « Pourquoi mit-il tant de prix à ce qu'il me montra sans le vouloir, d'aussi insignifiante qu'était ma présence?

« Cependant j'appris aussi par Kikeritz que dès qu'il sut que j'étais à la manœuvre il fit rentrer les troupes, mais pourtant qu'il ne m'en voulut pas. C'est qu'il était en accès d'humeur contre l'Autriche. »

***

A Versailles où je n'étais que (1) pour m'amuser, on avait aussi la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques, comme dans mon voyage du Nord. Cela n'est pas naturel, disait-on, mais bien adroit d'être ainsi de la société intime de la reine.

***

Quelle bonne conversation que celle des ministres prussiens, jadis Finck Hertzberg, Avensleben ; à présent Hoym, Görtz, Hardenberg, Lucchesini ; de leurs généraux Mollendorff, Kleist, Hohenlohe, Kalkzent, Schmettau, Rüsler, Goltz, etc. Quelle différence (2) !

***

La vie est un rondeau. Elle finit à peu près comme elle a commencé, les deux enfances en sont une preuve. Il n'y a que l'intervalle chez chacun qui soit différent. Mais,

(1) La *Revue nouvelle* avait publié : « à Versailles où je n'étais *pas* pour m'amuser... » Cette erreur a suscité des interprétations diverses et des commentaires fantaisistes. La *Bibliothèque universelle* avait donné le texte correct.

(2) Ewald-Friedrich, comte DE HERTZBERG, 1725-1795.
Karl-George-Heinrich HOYM, 1739-1807.
Johan-Eustache, comte GÖRTZ, 1737-1821.
Charles-Auguste, baron puis prince DE HARDENBERG, 1750-1822.
Marquis Girolamo LUCCHESINI, 1751-1825. *Annales*, t. VII, p. 170.
Comte Henri de MÖLLENDORF, 1724-1816.
Émile-Frédéric, comte de KLEIST-NOLLENDORF, 1762-1823.
Frédéric-Louis, prince DE HOHENLÖHE-INGELFINGEN, 1746-1813.
Samuel, comte DE SCHMETTAU, 1684-1751.
Bernard-Wilhem von GÖLTZ, 1730-1795.

par exemple, mon automne qui se prolonge par ma constitution et mon caractère, empiétant sur l'hiver, est comme mon printemps, par des circonstances à la vérité inattendues, [comme une révolution], des créanciers, des usuriers, des filles dans mon antichambre. Ne pouvant guère compter sur les femmes, de même qu'à dix-huit ans qu'on est trop jeune pour en avoir, ces demoiselles me sont redevenues utiles, à cause de la facilité et des aises qu'on peut prendre avec elles, comme de passer, par exemple, une heure dans leur lit. Cela ne m'est jamais arrivé dans le grand monde, où j'ai toujours trouvé des maris ou des mères incommodes qui troublaient et pouvaient déranger mes plaisirs d'une manière très sérieuse.

***

Et puis encore un service que me rendent ces demi-castors, car ce ne sont pas des filles tout à fait. Ne faisant point d'accord avec moi, pour ménager ma fatuité, et que je me fasse croire à moi-même que peut-être elles m'aiment un peu, dans l'instant, je les crée usurières. Je leur dis : « Procurez-moi de l'argent (1). » Le surplus fait aller mon ménage, comme je faisais à vingt ans aux banques de pharaon où, pour payer mes gens, je ne perdais que la moitié de ce qu'on me prêtait.

Me voilà donc chevalier d'industrie, ainsi que j'ai commencé. J'en ai vu qui sont devenus de grands seigneurs, et chez moi c'est le contraire. Je fais bien mes parties. Je gagne au billard pour pouvoir payer une tasse de porcelaine, une (2) chaîne de juif et un schall

(1) *Variante* B : « un peu, elles s'attendent bien à quelque petit présent. Je leur dis : procurez moi quelque argent pour vous en faire et le surplus... »

(2) *Variante* B : « deux ».

écarlate (1) de Waldstein que j'ai donné à Mme Ventz Loffska, la plus belle créature que j'ai eue et vue, qui m'attraperait bien si elle ne m'attrapait pas. Mais en tout cas, cela m'est égal. J'ai achevé hier de gagner ce qu'elle m'a coûté.

***

Cette année-ci j'ai la Toscana (2), première amoureuse de l'Opéra. Je dis que je suis le roi d'Étrurie. J'aime, outre cela, le *chêne* et le roseau. Je m'entends (3).

***

On a vu [aussi] que mon père, par économie, me faisait acheter ma poudre, mais me donnait sur mes états contrôlés par son capitaine des chasses sept kreutzers par pièce de petit gibier, etc. ; eh bien ! à présent, pour prouver encore plus du rondeau de la vie, en pariant à chaque pièce que j'abats de plus que le prince de Biren (4), je suis à couvert pour tous les présents que je serai obligé de faire peut-être à la très caressante Mme Toscana [notre première chanteuse, assez jolie,

(1) *Variante* B : « et d'un schall turc et d'un nelson écarlate... »

(2) Les éditions Crès disent qu' « une chanteuse de ce nom n'a jamais existé à Vienne. Peut-être veut-on parler ici de la célèbre chanteuse viennoise Pauline-Anne-Milder Hauptmann, 1785-1838. La mauvaise écriture de Ligne rend cette erreur possible. L'allusion est d'ailleurs incompréhensible ».

Le prince a écrit très lisiblement *Toscana*. On comprend d'autre part qu'étant le maître de la *Toscana*, il puisse dire qu'il est le roi d'Étrurie, d'autant plus que le prince Claude de Ligne avait émis des prétentions à la succession au grand duché de Toscane. (Voir Cahier IX.)

(3) Dans B, ce paragraphe est en marge.

(4) Gustave-Calixte DE BIREN-WARTENBERG, 1780-1821, lieutenant général prussien, gouverneur de la forteresse de Glatz.

parlant à merveille plusieurs langues, ayant beaucoup de talents (1).]

***

Si j'avais voulu écrire à notre empereur et à l'impératrice de Russie du bien du prince Potemkin, de son talent pour la guerre et de notre campagne de 1788, j'aurais été écrasé de paysans, de roubles et de diamants. Je crois que Paul Ier l'a su, de même que de n'avoir pas profité de l'amitié intime et de la confiance de sa mère pour obtenir une somme très considérable des prétentions de la maison de Massalsky (2) qui m'avaient été abandonnées. C'est sûrement ce qui l'a engagé à me donner ma pension de mille ducats. Pour donner une idée de l'amour de la justice de cet être extraordinaire à qui l'on a fait tourner la tête, je citerai sa promptitude à cette occasion. Je lui écrivis à son avènement que, comme il était fort aisé d'être délicat quand on est riche, je n'avais pas sollicité trois mille ducats que M. de Stackelberg (3), le seul qui avait connaissance de cette affaire-là, m'avait accordés, quoique ce fut l'objet de mon premier voyage en Russie et que du reste il ne trouverait aucun renseignement là-dessus. Heureusement cet ancien ambassadeur arriva à Pétersbourg. On lui en parle et le lendemain il a une attaque d'apoplexie. Poste pour poste, je reçois ma pension, de sorte qu'avec cela et quinze

(1) *Variante B* : « et extrêmement caressante ».

(2) *Mélanges*, t. XXVII, p. 15 : « Ce qui peut donner une idée de l'amour de la justice qu'avait ce malheureux prince, c'est de m'avoir accordé une pension de mille ducats sur ma simple déclaration qu'on m'en avait accordé trois mille pour des prétentions que les Massalsky m'avaient abandonnées du vivant de sa mère. Demandez-lui, dis-je, au comte de Stackelberg, lui seul le sait... »

(3) Otto-Magnus, comte DE STACKELBERG, 1736-1800, ambassadeur de Russie à Varsovie.

cents florins de rente que je me suis faite de ma terre d'Iphigénie en Tauride, j'ai plus de la Russie que je n'ai pas servie et de distinction de la Prusse que j'ai desservie que de l'Autriche que j'ai trop bien servie.

***

Le comte Jean Palfy avec qui je me suis battu, avait l'air très grand seigneur, était beau et brave. Il était botté et éperonné et avait des gants comme Crispin (1) quand il se battit avec moi. « Diable ! me dis-je à moi-même, est-il donc sûr de m'expédier? et a-t-il un cheval tout prêt pour se sauver? » N'est-il pas plaisant que son fils soit devenu mon gendre? Dix ans avant, raccommodé comme de raison, je lui dis, lorsque celui-ci était encore bien jeune et Euphémie aussi, que peut-être cela arriverait.

***

Un jour qu'en voiture Catherine II me parlait de la cour de France et de la reine d'après les prétendues anecdotes et les infâmes chroniques scandaleuses de ce temps-là, je lui dis : « Comment Votre Majesté peut-elle croire ce qui est écrit par les porteurs de chaises de Versailles? C'est comme si les isvascheek ou les mouschick écrivaient l'histoire de Votre Majesté. » C'était une vraie prédiction.

***

Le prince de Kaunitz avait plus de sens que d'esprit. La régularité et la prononciation dans quatre langues qu'il savait parfaitement, rendaient sa conversation

(1) Dans B, en marge : « et avait... Crispin ».

imposante plutôt que séduisante. En y réfléchissant on s'apercevait qu'il n'avait ni trait, ni imagination, mais en se croyant le premier homme du monde, il l'était presque devenu. Il avait autant de fierté dans l'âme que dans le maintien et avait plus de bonhomie qu'on ne lui en supposait. Il frisait ou usurpait l'admiration, mais il méritait l'estime et la considération.

***

Le duc Albert, sans s'en douter, a fait le plus beau vers du monde et peint, mieux qu'on n'a jamais fait (à la tête de ses mémoires sur la guerre) (1), le maréchal Daun marchant au temple de la gloire, une épée dans la main :

Le bras tombe, il hésite et le doute l'arrête.

***

Le duc d'Enghien a tué Bonaparte, la vanité a tué sa gloire. Sa folie impériale a abaissé les Alpes, Saint-Cloud a détruit Marengo. Ses gendarmes ont effacé les mamelouks. Son trône a culbuté sa tente. La fable a écrasé l'histoire.

***

Comme j'ai jugé son débarquement en Angleterre à peu près impossible, je me souviens que je dis après ses vanteries d'annoncer à ce sujet, au commencement de cette guerre qu'on a sans la faire : « Bonaparte croit qu'une *rupture* et une *descente* est la même chose. »

(1) *Variante* B : « mieux que jamais on n'a pu faire. Il avait dessiné à la tête de ses mémoires... »

*
* *

Pour rendre ridicule un général poli qui voulait appeler chacun par son nom qu'il me demandait, je lui en dis d'autres, ce qui fit rire ceux qui savaient que ce n'était pas le véritable. « Qu'avez-vous fait aujourd'hui, monsieur Smith », (par exemple) disait-il à un officier qui s'appelait Zimmermann (1), etc. Qu'on juge combien cela amusa le quartier général.

Un grand maître qui me présentait à feu l'électeur de Bavière (2) fit bien mieux encore. Je lui présente Schoorlemer et Clerfayt et le prie de nous nommer tous les trois, car vous avez la bonté, peut-être, de vous souvenir de moi.

— Peut-on vous oublier, me répond-il bien poliment.

Charles-Théodore, ce prince embarrassé et embarrassant paraît.

— Voici, dit le grand maître, le prince de Salm, le comte de Clervit et le baron de Putt Kammer.

*
* *

Il faut savoir se servir des espèces. Lorsque notre cour était brouillée avec celle de Russie, moi indigne, vraie mouche de coche, je les raccommodai par une entrevue chez moi entre Trauttmansdorff et d'Entraigues (3).

Celui-ci pour se faire un mérite, et sensible à la con-

(1) Christian-Emmanuel DE ZIMMERMAN, 1730-1815, *Annales*, V, 266-272.

(2) CHARLES-THÉODORE, électeur de Bavière.

(3) Emmanuel-Louis, comte D'ANTRAIGUES, 1755-1812, diplomate français, entra au service de la Russie en 1803.

fiance que j'exigeai de celui-là, rapprocha tellement par son esprit et son habile correspondance, les deux empereurs, qu'ils s'écrivirent, de la meilleure foi possible, les plus belles choses du monde. Le roi de Prusse qui le sait se met aussi à avoir de la confiance en Trauttmansdorff. Il n'y aurait point eu d'*Arlechino finto principe* en France. Un reste d'influence thugutine s'aperçoit à cette harmonie. On renvoie Trautmansdorff et la méfiance et l'aigreur remplacent l'honneur, la sûreté de l'Europe et l'union.

***

L'empereur d'Allemagne se laisse faire empereur d'Autriche par le jongleur, empereur des Français (1). C'est un officier qui se retire avec sa pension. Qu'on me donne une armée : je me charge de décharlemagniser le grand charlatan, le grand homme, jusqu'à ce qu'un bout de l'oreille vienne s'échapper par malheur : c'est Paul Ier à cheval sur un grand homme.

***

Excepté Henri IV, Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric II qui portaient leurs cheveux, les autres souverains d'autrefois (2), le ministère et les médecins faisaient bien de porter perruque : ils couvraient les oreilles d'ânes.

***

Nos plus mauvais généraux de la guerre de Sept ans seraient au nombre des meilleurs d'à présent. [Par

(1) François II, empereur d'Allemagne, devient François Ier, empereur d'Autriche (1806).

(2) Dans S, en marge : « d'autrefois ».

exemple], pour les avant-postes, Babouzay, Beck, Jams, Esterhazy et quelques autres comme cela qui étaient à cent piques de Nadard, Prentano, Naûndorff, Ried, Haddick, inférieurs aux grands Lacy et Laudohn (1).

***

Je puis dire plutôt que le prince Eugène ce qu'il a dit des trois empereurs qu'il a servis. J'en ai servi quatre. Le premier était mon père ; le deuxième pas tout à fait mon frère quoiqu'il me traitât quelquefois fraternellement ; le troisième mon maître brouillon et le quatrième aussi mon maître qui n'aime que les mauvais serviteurs (2).

***

Je fus bien utile une fois à Joseph II pendant notre voyage en Crimée. La seconde journée après l'avoir rencontré en quittant nos galères du Borysthène, j'allai chez lui le matin et le trouvai désolé de ce qui venait de se passer. « A quelle heure se lève l'impératrice, me dit-il? — Elle l'est depuis une heure, lui répondis-je. — Elle sait donc à présent ce qui s'est passé... — Peut-on le savoir? — Oh ! rien et beaucoup. J'ai caressé, c'est-à-dire, pris peut-être un peu plus que sous le menton, une fille. Son maître l'a rossée, m'a dit des sottises et je crois, par le bohême que je sais qu'il a ajouté qu'il allait se plaindre au gouverneur de la province. Or celui-ci fera rapport de tout. — Oserai-je demander à Votre Majesté

(1) Voir *Mon journal de la guerre de Sept ans, Mélanges*, t. XIV, XV et XVI.

(2) *Variante* B : « Le troisième, mon maître injuste par hasard, et le quatrième aussi mon maître, sans se donner la peine de me connaître. »

où est l'esclave, le maître et le gouverneur? — Oh ! ma foi, cherchez la fille, son maître est là. — J'y cours. — Je vous suivrai. »

Je rencontre la fille derrière la porte d'une grange. Je prends des libertés. L'empereur arrive et ne peut s'empêcher de rire de la manière dont j'arrange ses affaires. Je lui dis : « Sire, elle ne pleure plus, c'est déjà quelque chose. » Je vais trouver le maître. Je lui fais voir mon uniforme russe de gouvernement et je lui dis un tas d'horreurs et de jurements qu'on sait de chaque langue qu'on ne sait pas, des *Durack* et des *Jébénarath*. Je lui dis ou plutôt fais signe que c'est pour avoir rossé son esclave et le menace de me plaindre à la *Matouschka* (1). Cet homme me baise la main, court baiser celle de l'empereur qui était aux écoutes et lui, et Cobenzl qui craignait encore bien plus de passer pour son Mercure furent pleinement rassurés.

Je ne pus m'empêcher de lui dire : « Voilà à quoi sert l'uniforme russe, » parce que j'avais remarqué que prouvant trop que je n'étais que son camarade de voyage et point du tout à sa suite, il lui avait un peu déplu.

***

Il me dit un jour que n'en pouvant plus d'avoir tant travaillé il se plaignait de ses yeux, sur ce que je lui reprochais cet excès : « Comment faire dans mon pays sans esprit et sans âme, sans zèle et sans cœur à l'ouvrage ! Je me tue parce que je ne peux pas échauffer ceux que je fais travailler. Mais je ne voudrais mourir pourtant qu'après avoir tellement monté la machine qu'on

(1) *Durack* : imbécile ; *Jebena mat*, expression presque intraduisible : f... mère ; *matouchka* : petite mère, nom donné à l'impératrice par les paysans russes.

ne pourra pas la déranger même quand on en aurait envie. »

Il est sûr que le sol est ingrat. Ce sont les Wallons, les Hongrois, les Italiens, autrefois les Espagnols, les Lorrains et les Irlandais, les étrangers enfin et quelquefois de l'empire qui, dans tous les grades et dans toutes les guerres, ont fait le plus d'honneur à nos armées [excepté Jean Lichtenstein (1) qui est un vrai héros et Charles Schwartzenberg] (2).

***

L'imagination est si bien ici une plante hétérogène que trois ou quatre que je connais qui en ont sont fous (3). Il y a beaucoup de bonhomie, ni tracasseries, ni commérages. Les vieilles femmes et les dévotes même ne sont pas méchantes. Le dénigrement auquel on est sujet roule sur des choses, des ouvrages ou des actions qui seraient admirées ailleurs. L'on ne sent pas ici le bonheur de l'enthousiasme.

Il y faudrait des écoles d'admiration. Peut-être que des étrangers, dans la première éducation, à force de mettre sous les yeux des jeunes gens les plus beaux traits dans tous les genres, pourraient les échauffer.

Ici l'on a tous les talents, mais souvent c'est la ressource des gens qui pensent peu.

L'Allemand auquel on s'est remis dans la conversation ôte l'urbanité que le règne de François Ier avait

(1) Jean-Népomucène-Joseph, prince DE LIECHTENSTEIN, 1760-1836, feld-maréchal autrichien, fit la guerre en Turquie, aux Pays-Bas, les campagnes de 1805 et de 1809, négocia les traités de Presbourg et de Vienne.

(2) Charles-Philippe, prince DE SCHWARZEMBERG, 1771-1820, feld-maréchal autrichien.

(3) *Variante* B : « Il y a trop de dénigrement aussi... ni franchise, ni commérages. »

apportée avec lui. Les tutoiements parmi les femmes, l'organe que cette langue nécessite, en ramènent la grossièreté dans la société (1). On ne rit même décemment qu'en français. Les vieux seigneurs et les vieilles princesses accoutumés à le parler depuis cinquante ans sont les seuls polis. Quand le gosier et l'idiome bien autrichien s'en mêlent, qu'on juge ce que c'est qu'une gaieté ou une discussion dans ce pays-ci.

***

S'il y avait un mélange de ce que sont nos archiducs avec ce qu'étaient les princes de Prusse, d'Angleterre et jadis de France, les premiers seraient décapucinés et les autres plus réservés.

Il y a de l'étoffe ici, mais il faudrait la calandrer. Il y a du dessin, mais il faudrait du coloris (2). Il y a du corps, mais il faudrait une machine électrique pour en faire sortir des étincelles.

***

Il n'y a pas un pays où un spectacle français serait plus nécessaire. Il contribue à l'éducation, au ton, au goût, au maintien et à l'intonation même de la voix. On n'est pas assez militaire ici pour se passer de tout cela.

(1) « Comme il n'y a presque personne [à Baden], je n'entends pas parler allemand, comme cela arrive souvent à présent dans la société de Vienne, où autrefois on croyait le français la langue générale, ce qui contribuait beaucoup à l'urbanité depuis qu'un duc de Lorraine est venu épouser l'immortelle Marie-Thérèse. Alors, on n'entendait plus ce *tu* germanique que les femmes du même rang, dans telle chose que ce soit, sont obligées de se donner. » P. DE LIGNE, *Lettres de Fédor à Alphonsine*, Paris, Champion, 1921, p. 7.

(2) *Variante* B : « vernis » au lieu de « coloris ».

***

Quelle idée peut-on avoir de l'honneur d'un pays où le fils aîné d'une grande maison ne peut point le servir. Il doit conserver ses jours pour faire des enfants aussi sots que lui, mais dont le premier est destiné aussi à être un fainéant qui a peur du feu.

***

Y a-t-il ici un autre jeune homme que Charles Clary (1) mon petit-fils, propre à tout, fait pour tout, aimable, instruit, de bonne compagnie, honnête et délicat comme son père, c'est tout dire, car c'est un homme parfait d'ailleurs, et ici il ne le pourrait point.

On a trouvé cela à Paris de tous les deux lorsqu'ils ont été envoyés à l'empereur. Maurice, autre fils du prince Clary, est l'un des plus beaux et des plus brillants officiers. Il a déjà été à plusieurs batailles et n'a été prisonnier qu'à la dernière où il avait fait des prodiges de valeur.

A propos de cela voici ce qui est bien touchant. Un jeune et joli officier français arrive au moment qu'il tombe avec son cheval, lui offre de l'argent, un chirurgien et lui dit : « Puis-je vous faire une question, monsieur? Vous avez une mère, peut-être? — J'en ai une, monsieur, elle est inquiète de moi. — Comment s'appelle la vôtre? Permettez-moi de lui donner de vos nouvelles. » Maurice le lui dit. Il écrit une lettre charmante, touchante, rassurante à Christine et heureusement pour nous tous qu'il était des victorieux de Vienne,

(1) Charles-Joseph, prince DE CLARY ET ALDRINGEN, 1777-1831.

où je l'ai trouvé en revenant après la paix, au sein de ma famille qui est devenue la sienne. Il s'appelle M. de Brack (1).

(1) Antoine-Fortuné DE BRACK, 1789-1850, lieutenant, aide de camp du général Ed. Colbert pendant la campagne de 1809, puis général sous Louis-Philippe. Écrivain militaire distingué, fut l'amant de Mlle Mars. Après la prise de Vienne, en 1809, Brack fut « la coqueluche des salons Clary et Ligne. Il n'y en avait que pour lui ; ma mère, Féfé, Flore, Titine en avaient la tête tournée. Rien n'était plus gentil, c'était le mot, plus aimable... » Ch. CLARY, ouv. cité, p. 105.

CAHIER XV

La vie à la petite maison rose. — Bêtises. — Titine et Sidonie. — Une réception à Potsdam. — Coquetteries et bravades. — Les audiences de Joseph II. — La vie est un rondeau. — Une conversation avec Frédéric-Guillaume III sur les intérêts communs de la Prusse et de l'Autriche. — Le roi de Suède. — La disgrâce de Czernichew. — La défaveur du maréchal Daun. — Au spectacle de Fontainebleau.

Tout ce que je dis là, dans ce genre qui a l'air de réflexions, n'est pas étranger aux fragments de ma vie peu intéressante, peu signifiante, peu importante, mais agréable. Il faut bien que je dise que ma petite maison couleur de rose, comme mes idées, est sur le rempart, et que c'est la seule ouverte dans Vienne. J'ai six plats à dîner, cinq à souper. Arrive qui veut, s'asseoit qui peut. Quelquefois lorsque les soixante personnes qui la fréquentent arrivent ou s'y rencontrent en partie, mes chaises de paille n'y suffisent pas et on s'y tient debout en flux et reflux, comme au parterre, jusqu'à ce que les plus pressés s'en aillent (1).

(1) « La petite maison du rempart, maison sans maison comme vous savez, où il y a cinq plats le soir que vingt-cinq priés ou point priés regardent plus qu'ils ne mangent. Vous savez que l'on y cause mieux qu'on y soupe, qu'on y tricote, fait de la tapisserie, se chauffe bien, qu'on y dort et fait ce qu'on veut et qu'on s'y connaît assez peu parce que le maître de la maison au lieu de dire bonjour, dit même à ceux qu'il ne connaît pas : « Venez chez moi, toute ma famille, qui est aimable, sera charmée de vous voir. » *Lettres de Fédor à Alphonsine*, Paris, Champion, 1921, p. 19.

« Six plats à dîner où j'ai le bonheur de voir ma famille et deux

Il y a toujours quelques bons causeurs parmi les étrangers, seuls sociables, car il n'y a point de naturels du pays. Cela roule sur la Pologne, la Russie, l'Angleterre, peu sur l'Italie, peu sur l'ancienne France, point du tout sur la nouvelle, comme de raison.

Je ne vais ni à la cour ni aux assemblées, je refuse les grands dîners, je suis fort content.

A telle heure que je me couche, je m'éveille à huit et j'écris ces misères-ci, par exemple, ou d'autres jusqu'à trois heures un quart dans mon lit.

Ma porte est fermée hermétiquement, excepté pour les malheureux qui me rendent souvent plus malheureux qu'eux. Ils me font écrire ou me lever pour grimper trois ou quatre étages pour leur rendre service.

J'envoie des soldats, des vieux officiers retirés à l'empereur qui reconnaît mon écriture dans les mémoires qu'ils présentent, et les reçoit bien. Et puis des *Banco-zettel* pour me défaire de quelques ennuyeux (1), et puis d'autres pour mes invalides qui viennent tous les samedis... et puis des lettres de recommandations... J'ai quelquefois des matinées affreuses !

***

Je ne regrette rien, je ne me repens de rien, je jouis de tout, mais un autre me désavouerait peut-être (2).

ou trois étrangers qui y arrivent sans être priés ; cinq plats le soir où quelquefois je vois guetter par un de mes convives volontaires une aile de poularde escamotée par un autre... Je rentre pour trouver dans un salon de douze pieds en carré quelquefois trois ou quatre personnes et quelquefois une trentaine qui ne peuvent pas s'y remuer, mais en sont souvent plus aimables en grognant contre moi qui les attire pour les gêner. » *Nouveau recueil*, t. II, p. 98.

(1) Dans S, en marge « pour me... ennuyeux ».

(2) Dans S, en marge : « je ne regrette... peut-être ».

Première bêtise : d'être entré à un service où l'on néglige les zélés ; deuxième, de m'y être distingué et y avoir beaucoup donné ; troisième, d'avoir repris la démission que j'avais donnée : j'aurais ma fortune et peut-être encore... ; quatrième, de n'avoir pas fait comme le duc d'Arenberg qui est rentré, mais celle-ci est honorable ; cinquième, de ne pas me corriger de songer plus aux autres qu'à moi, qui ne suis personnel qu'à table.

***

Ma petite-fille Christine (1), légitimée par les gens qui valent mieux que les lois, me fait rire et pleurer tous les jours. Elle a une ressemblance par le regard, la lenteur des mouvements, la plaisanterie, le tour gai, prompt, original, imprévu, l'esprit, les traits, la bouche, avec son père qui amuse et attendrit à la fois (2). Quelle charmante enfant ! Quel tact ! Elle prend le ton de chaque société, où elle est toujours extrêmement sûre. Elle plaît à tout le monde. On a de la vraie amitié pour elle et de la confiance.

Un mérite de mon autre petite-fille Sidonie (3), c'est de l'aimer et de se réjouir de ses succès.

Le nom de Christine sa marraine, cette grande moitié de moi-même, lui porte bonheur. Elle fera le sien dont le mien dépend.

(1) Fanny-Christine-Claudine, née à Mons, le 4 janvier 1786, fille naturelle du prince Charles et de Adélaïde Nones, dite Fleury, dite d'Ellignies, actrice au Grand Théâtre de Bruxelles.

(2) *Variante* B : « Elle a une ressemblance avec les plaisanteries, le tour gai, imprévu de l'esprit et sa mère, de même qu'avec ses traits, qu'elle m'amuse et m'attendrit à la fois. »

(3) Sidonie, fille du prince Charles et d'Hélène Massalsska, née à Paris, le 8 décembre 1786.

***

Le roi de Prusse, lorsque j'étais l'autre jour à Berlin, me reçut avec bonté, plaisir, cordialité et distinction à Potsdam, où il ne reçoit personne. Quel froid il faisait à la revue de ses gardes et de sa garnison qu'il me montra ! Puis il me dit : « Venez vous chauffer à ma cheminée. Passons par ce petit escalier qui n'est pas brillant, comme il n'a pas de prétentions à l'être. » Je lui dis que le plus sûr et le plus droit est toujours le meilleur. Je crois qu'il m'a compris. « Et puis, dit-il, allons déjeuner chez la reine. » Elle était belle comme le jour le plus beau et le ciel le plus pur.

***

J'aime assez à faire le beau, dans les rues de Vienne, à cheval, derrière la voiture de l'empereur, aux grandes cérémonies où je remplace le grand chambellan. Il n'y a que la confusion et les ruades ou les lançades des chevaux quand on monte ou qu'on descend du sien, qui soient désagréables. C'est plus dangereux qu'une escarmouche de housards.

***

J'arrange avec assez de coquetterie mon collier ou mes rubans. C'est ce que Roger de Damas (1) appelle si drôlement et d'une manière aimable le bouquet de l'honneur.

Je ne vais ni aux cercles, ni aux services d'église, ni à

(1) Roger, comte DE DAMAS, 1765-1823, officier français au service de la Russie. Voir ses *Mémoires* publiés par Jacques RAMBAUD, Paris, Plon, 1912.

l'audience, ni aux investitures, communions, accompagnements, cérémonies, etc. Je porte seulement au baptême les enfants de l'empereur comme prince chambellan, mais le seul, sans gala (1).

Ne voulant point demander d'être conseiller d'État, et ne voulant pas porter une clef de chambellan qu'on a prodiguée à des espèces et des soi-disant gentilhommes, je ne la porte pas. C'est plus court et je me suis fait ainsi conseiller d'État intime et actuel, sans intimité et actualité.

***

Il y a quelque sorte de bonté de me passer ces petites bravades qu'on doit remarquer. Joseph II ne m'aurait pas fait d'injustice, mais enfin si elle était arrivée par je ne sais quelle disgrâce ou caprice, au lieu de me faire maréchal, il m'aurait fait général major et chambellan, me demandant pardon de l'avoir négligé, puisqu'il s'était aperçu que je n'étais encore ni l'un ni l'autre (2).

***

Un jour qu'étant de service chez l'empereur Joseph, lorsque j'étais des trente-six plutôt adjudants généraux que chambellans, un prêtre italien avec une mine si

(1) *Variante* B : « Ai-je dit quelque part que depuis quatorze ans que j'ai trouvé mon uniforme taché par les cinq passe-droits, mais non ma réputation, je ne le porte plus. Quand, comme prince chambellan, j'ai la commission de porter ou plutôt de soutenir des enfants de l'empereur au baptême, on me demande pourquoi, puisque toute la cour est en grand gala, je réponds : je me suis fait archiduc. Il y en a plusieurs qui n'étant pas... n'ont ainsi que moi que l'uniforme de leur régiment.

« J'en ai fait autant dans un autre genre, ne voulant point demander... »

(2) *Variante* B : « que je n'étais encore que colonel ».

singulière, si scélérate, ou tout au moins égarée, vint me prier de l'annoncer. Je ne le fis point. C'était dans le temps que, comme un enfant, il touchait à tout et qu'un capucin vint me dire qu'il arrivait pour prier Sa Majesté de permettre au couvent de chanter du nez comme à l'ordinaire. Il avait défendu à ces révérends pères de psalmodier à leur façon.

***

Une autre fois, j'étais près de faire entrer à l'audience un homme qui m'avait parlé très raisonnablement. Un moment avant de lui ouvrir la porte, car l'empereur m'avait dit une fois pour toutes de faire entrer qui je voulais, il s'écria trois ou quatre fois : « Oh ! ville de Dantzig ! Ville de Dantzig ! — [Eh bien ! monsieur, lui dis-je], qu'est-ce qu'elle vous a fait? — Ce qu'elle m'a fait? me reprit-il, elle a fait un détachement de cent cinquante rats après moi. Recommandez à la garde hongroise et allemande de ne pas les laisser entrer, car je meurs de peur qu'ils ne me poursuivent jusqu'ici. Ils m'ont tourmenté surtout cette nuit-ci. Je n'en ai pas une de tranquillité. Les plus mauvaises, c'est lorsque de leurs queues ils balaient ma physionomie. Voyez comme je suis fait. J'ai beau voyager. Cela me coûte beaucoup et à la ville de Dantzig aussi. Je prie Sa Majesté de lui donner des ordres à ce sujet par son consul ou envoyé. »

Je m'en chargeai et le racontai à l'empereur qui me dit qu'il connaissait déjà ce fou qui l'avait fait rire d'abord et impatienté ensuite, au point de lui défendre de revenir.

***

Un jour je lui annonçai le prince. « Quel prince? — Le prince. — Mais chacun a son nom ! — Celui-ci n'en

a pas. — Ah ! je sais ce que vous voulez dire : Graffalowiz (1). »

Je vais vous conter pourquoi je l'ai fait (2).

***

Pour ne pas m'incommoder et lui aussi, je renvoyais souvent à la quinzaine de mon successeur les généraux et les ministres, mais je faisais entrer les officiers et les particuliers qui venaient des provinces éloignées et qui n'avaient pas le temps d'attendre.

***

Ce qui prouve bien ce que j'ai dit plus haut que la vie est un rondeau, c'est que j'ai un âne, un mouton, une chèvre qui viennent déjeuner avec moi quand je suis à mon Kaltenberg. Ils grimpent sur mon lit. Je suis trop heureux quand ils n'y mettent que deux pieds pour me demander du pain.

Dès que je bats des mains ils me suivent au galop dans le bois.

J'observe mes connaissances, ma famille, mes gens, mes animaux. Mon chien, le premier que j'ai eu et qui s'appelle *l'ami*, a le sens le plus droit que je connaisse. Mon âne est têtu et fin. Comme il sait que le vendredi il est quelquefois obligé de porter un panier en ville, il

(1) Prince Antoine GRASSALOVICS (Grassalkovits), homme d'État hongrois.

(2) L'explication annoncée (on ne peut considérer comme telle le paragraphe suivant), ne se trouve pas dans S où l'on ne remarque cependant pas de lacune matérielle à cet endroit. Quant à l'anecdote elle-même, elle ne figure pas dans B.

alla jeudi passé se cacher dans le bois et il n'a reparu que dans la soirée du samedi.

***

A douze ans j'avais un corbeau, un mouton aussi et un renard qui me consolaient des rigueurs de mes maîtres tous mécontents de moi. Le corbeau piquait les jambes de celui à danser, comme s'il avait su que c'était celui que je haïssais le plus. Le renard était un polisson qui prenait le coton de l'écritoire de mon gouverneur pour en barbouiller tous ses papiers. Un jour, il fit ses ordures dans la bouche d'un de mes ancêtres en peinture qui, avec d'autres, était étalé à terre dans un salon que mon père faisait arranger. Celui-ci fut d'une colère affreuse de ce qu'il avait manqué, à dessein, croyait-il, à son bisaïeul.

Entre ces deux âges de mes goûts pour les bêtes, j'en ai eu pour d'autres qui souvent ne les valaient pas.

***

Je demandai au roi de Prusse d'aujourd'hui comment s'appelait un joli officier qui défilait devant moi. Il me dit : « C'est mon frère Guillaume (1) que je vous présenterai tantôt. » Il me présenta aussi tous les officiers qui avaient fait la guerre de Sept ans, me conta leurs blessures, leurs actions, et voulut que nous en parlions ensemble. Il nous écoutait avec intérêt. Le prince Guillaume est de la plus (2) charmante figure, aimable et attirant. Le prince Henri (3) ne l'est pas autant, mais

(1) Frédéric-Guillaume-Charles, prince de Prusse, 1783-1851, troisième fils de Frédéric-Guillaume II.

(2) *Variante* B : « jolie ».

(3) Henri-Frédéric-Charles, prince de Prusse, 1781-1846, second fils de Frédéric-Guillaume II.

c'est un bel homme. Tous les deux sont bons et seront braves, j'en réponds.

***

« Je vois, me dit le roi, de la cordialité entre vos officiers et les miens et cela me fait plaisir. — Je voudrais, Sire, lui répondis-je, que pour n'en pas faire à tous les brouillons de l'Europe, et surtout à Brouillon Premier, Napoléon, l'univers en fût instruit. On respecterait davantage nos deux cours. Je prie Votre Majesté de faire pendre le premier ministre, général, parent, courtisan, qui que ce soit, qui ose dire encore que nous sommes des ennemis naturels. — Oh ! on me l'a dit bien souvent, me répondit-il avec une bonhomie vraiment charmante. — Je souhaite, continuai-je, que l'empereur en fasse autant. Je le lui dirai, à mon retour (et je le lui ai dit), car, ajoutai-je, où est l'Allemagne si ce n'est vous, Sire, et lui. Même langue, même intérêt, sans cela point de patrie. Napoléon (1) sera électeur de Hanovre, de Trèves, de Cologne et Mayence, de Baden, Wurtemberg et Bavière dont il incorporera les troupes dans les siennes, en faisant ces trois souverains chefs de bataillon, et devient de fait empereur d'Occident. »

Le roi a souri à ces noms d'électeurs, officiers français, mais d'un sourire amer.

— Après cette fantaisie d'être roi de Lombardie qui vient de lui prendre, Sire, lui dis-je, à ce qu'on dit pour le mois de mars, il aura, le mois d'avril, celle d'être roi de l'Helvétie, le mois de mai d'Étrurie et le mois de juin de Germanie.

Le roi fit une mine de tous les diables.

(1) *Variante* B : « Brouillon Ier. »
Dans S « Napoléon » remplace « Brouillon Ier » biffé.

— On a confiance dans M. de Hardenberg (1). Je le crois bien gentilhomme, lui dis-je.

— C'est pour cela que je l'ai pris, me répondit-il.

Il me semble que je lui ai dit (2) : « Sire, que Vos deux Majestés se donnent la main par écrit pour se la prêter en cas d'attaque ou de plus d'humiliation. Qu'aucun de vos ministres et cabinet n'en soit instruit et qu'un ordre cacheté au général prussien et autrichien ne s'ouvre que lorsqu'on le leur dira. Il contiendra de la part de Votre Majesté de marcher dans une heure pour nettoyer l'électorat de Hanovre et de la part de l'empereur d'aller reprendre la Suisse. »

***

On croit quelquefois avoir dit ce qu'on a pensé depuis, mais je crois me souvenir que cet excellent (3) Frédéric-Guillaume III, n'a pas souri cette fois-ci. Il a approuvé, réfléchi, et après un air sérieux pour un moment, il me dit : « Vous voyez ce que je viens de faire pour Rumbold (4). — Il est sûr qu'il y a mis beaucoup de fermeté vis-à-vis de la France (5). Je voudrais, Sire, qu'on le pendît pour fâcher davantage encore Votre Majesté et toute l'Europe. »

Un petit rire du roi et puis : « Je suis fâché que ces diables d'Anglais aient fait cette vilenie de prendre sans guerre ces vaisseaux à l'Espagne. C'est encore un

(1) Charles-Auguste, prince DE HARDENBERG, 1750-1822, ministre des Affaires étrangères de Prusse.

(2) Dans S, en marge : « Il me semble... dit. »

(3) Dans S, en marge : « On croit... excellent. »

(4) Sir Georges Berriman RUMBOLD, 1764-1807, ministre anglais près des villes hanséatiques, fut arrêté à Hambourg le 25 octobre 1804. Cette affaire souleva une grande émotion dans toute l'Europe, la Prusse protesta et Napoléon fit libérer le diplomate.

(5) Dans S, en marge : « Il est sûr... France. »

des bonheurs de cet homme [en pensant à Bonaparte. — Sire, cela ne le justifiera pas au moins du duc d'Enghien.] »

***

On est moins libre avec un roi à la tête de sa garnison de Potsdam qu'avec un roi qui court le monde, [qu'on voit au bain], comme ce roi de Suède (1) à qui j'ai prédit qu'il se brouillerait avec tous les autres et les dégoûterait de la croisade qu'il allait partout prêcher (2) ; ce roi qu'on voit au loin et qui tout en professant d'être chevalier n'est jusqu'à présent qu'un chevalier errant.

Moyennant cela, un jour qu'il me fatiguait de sa chevalerie, je lui dis : « Sire, vos intentions sont superbes mais elles ne s'exécuteront point, à moins que vous ne donniez rendez-vous à trois de vos camarades et que vous ne disiez : « Foi de gentilhomme, jurez-vous une « alliance éternelle, » et, j'en demande pardon à Votre Majesté, c'est un terme militaire que j'entends et que je n'ose prononcer : misérable qui s'en dédit ! »

***

Voilà deux mois que je parlais de tout cela à Berlin. On y était échauffé, à Pétersbourg et presque à Vienne. Möllendorff, avec qui je buvais tous les jours trois bouteilles de vin de Champagne, brave et aimable octogénaire, était encore plus animé que tous les jeunes gens.

Rumbold est rendu. On est redevenu de glace, même sur les nouveaux royaumes qui se forment : à la guerre,

(1) Gustave-Adolphe IV, 1778-1837, détrôné en 1809. *Annales*, t. VI, p. 77-82.

(2) Dans S, en marge, « comme ce roi... prêcher ».

en politique et en amour, si l'on manque le moment, il ne se retrouve plus.

Tant pis pour l'Europe qui est une vieille coquine qui a perdu ses règles !

***

Je ne me repens pas de n'avoir jamais fait de mal à personne, mais en considérant l'injustice, l'ingratitude et les peines qu'on se donne ou éprouve pour les autres, on est tenté de se repentir du bien qu'on a fait.

***

Czernichew (1) était tout à fait tombé dans la disgrâce à Cherson, et elle se déclara par le refus formel qu'on lui fit de chevaux pour nous suivre en Tauride. Il pleurait dans un coin en nous voyant partir, et je lui tenais compagnie, plus indigné qu'attristé de l'éloignement où tous les courtisans se tenaient de lui. Je le témoignai au grand chambellan Schuwaloff.

— Mon cher seigneur, me dit-il en bégayant, c'est un gueux qui m'en a fait autant à la mort de l'impératrice Élisabeth.

***

C'est le même à qui, à un banquet de cent couverts où j'étais, le bailli de Chabrillant cria d'un bout de la table à l'autre : « Vous qui avez été le Pompadour de la Russie, contez-nous-en quelque chose. »

Cela me fait souvenir d'un M. de Vitinghoff qui criait de même d'une voix de tonnerre à sa femme, ayant reconnu une poularde à cette énorme distance : « Ma-

(1) Tchernitchef.

dame de Vitinghoff, si personne ne veut de votre croupion, envoyez-le-moi ! »

***

A propos de la faveur et de défaveur, j'avais vu à Presbourg ce que je vis à Cherson. Le brave Nadasdy (1) dont j'aimais jusqu'à la belle et longue moustache, sous qui j'avais fait mes premières armes, abandonné de tout le monde, excepté de moi qui, à cette première Diète, après la guerre de Sept ans, lui faisais tendrement et respectueusement la cour. Les Wallons, dont il était l'idole, l'appelaient : Papa moustache.

***

Le maréchal Daun l'avait fait tomber. Je vis celui-ci éclipsé par M. de Lacy. Quoiqu'il fût mon ami intime, je m'occupais de l'autre à une grande fête militaire qu'on donnait à la cour, au Tabor. Pendant le bal où le maréchal Daun avait été très négligé, il alla prendre l'air dans le jardin d'Ieterzée. Je vis qu'il en avait besoin. Je l'y accompagnai. Quel coup de foudre pour lui et dans quel état ne fus-je pas, d'y trouver, sur un banc, l'impératrice et M. de Lacy qu'elle consultait sur l'armée et l'Europe.

***

Ennuyé de demander des billets à Fontainebleau aux gentilhommes de la Chambre ou aux capitaines des gardes, je mis moi-même une petite planche entre ceux-ci et l'orchestre, dans un coin, et j'y étais comme sur un strapontin. Le roi, qui s'en aperçut, me demanda qui

(1) François-Léopold, comte DE NÁDASDY-FOGARAS, 1708-1783.

m'avait fourré là. Je lui dis : « Moi-même, Sire, et je n'y fais mal à personne. — Je vous en ferai chasser, m'ajouta-t-il poliment. » Je lui représentai que c'était la seule place qui me convînt à sa cour. « Laissez-la-moi, Sire, il y aurait de la cruauté. On en demande tous les jours bien d'autres à Votre Majesté ; » et je soutins la mienne pendant les deux derniers voyages (1).

(1) L'anecdote est racontée en termes à peu près identiques dans les *Mélanges*, t. XXVII, p. 32.

CAHIER XVI

Pendant une chasse au bois de Boulogne. — Une expérience du docteur Guibert de Préval. — Le duc de Luxembourg mystifié à propos d'un procès perdu. — Trois lettres imprudentes.

A propos de chasser, un jour qu'il faisait un temps de chien au bois de Boulogne, et que la reine, tout en galopant me faisait des plaintes de M. Turgot (1), ayant l'air de prévoir les suites que nous venons de voir, je lui dis : « Madame, rentrons et chassons-le plutôt que le daim, car il fait un temps affreux. » La crainte de se tromper sur un ministre l'en empêchait toujours.

***

Ceci va paraître d'un cynisme épouvantable mais qu'on lise *Vénus physique* de Maupertuis (2), on verra qu'on peut et doit tout dire, lorsqu'il doit y avoir de grands résultats.

Un médecin nommé Guibert de Préval (3), vint me

(1) Anne-Robert-Jacques TURGOT, baron de l'Aulne, 1721-1781.

(2) Pierre-Louis-Moreau DE MAUPERTUIS, mathématicien français, 1698-1759. La *Vénus physique* eut six éditions en trois ans (1749-1751).

(3) GUILBERT DE PRÉVAL, médecin de la Faculté de Paris, prétendait avoir trouvé un préservatif infaillible contre le virus vénérien. Le 6 mai 1777, il s'était fait présenter une fille publique « la plus hideusement affectée du mal immonde », et s'étant « comme les anciens lutteurs, frotté de son huile miraculeuse, il s'était livré à plusieurs reprises aux actes les plus lascifs ». Il répéta cette expérience. La Faculté estimant qu'une telle prostitution publique d'un de ses membres était déshonorante, le fit rayer du tableau. Il s'ensuivit

proposer de faire sur lui-même l'essai d'un préservatif qu'il crut nécessaire à notre société, si je voulais le faire admettre pour en faire l'expérience. Nous le menâmes à la petite maison de Fronsac (1) et d'abord, après souper elle commença. J'avais été chargé de lui procurer les deux pierres de touche de son savoir. C'était tout ce qui était le moins bien portant dans Paris qu'un coureur à moi avait été chercher dans les égouts de la rue Saint-Honoré.

Le docteur avec sa perruque à trois marteaux bien poudrée se met en chemise et commence. La chaleur et peut-être le grand public lui en impose. Il se tournait d'un air piteux devant M. le duc d'Orléans et lui disait : « Monseigneur vous voyez que ce n'est pas ma faute. Je fais tout ce que je peux ». Enfin, à force de lui dire : « Remettez-vous, nous vous donnons du temps, » il acheva son expérience et prouva par l'examen de sa santé, pendant deux mois, qu'on pouvait en tirer un grand parti.

Ses confrères qui craignirent de perdre une grande branche de leur commerce et les théologiens sous prétexte d'un encouragement que cela donnait aux mauvaises mœurs, le firent rayer du tableau et écrivirent et déclamèrent contre lui et contre nous.

***

Ce nom de Guibert de Préval me revint quelque temps après dans une singulière circonstance, me parais-

un interminable procès et la Faculté finit par triompher. Voir Docteur CABANÈS, *Les Indiscrétions de l'histoire*, 1re série. Paris, 1907, p. 96-123. — *L'Espion anglais*, VI, 1783. — *Mémoires secrets* de BACHAUMONT, t. IV, p. 256.

(1) Maison de rendez-vous du jeune duc de Fronsac, depuis duc de Richelieu.

sant propre à une mystification qui aurait dû me valoir un bon coup d'épée. Le duc de Luxembourg nous ennuyait d'un procès qu'il voulut que nous allassions voir plaider, et qu'il croyait si sûr qu'il nous pria à souper le jour qu'il serait décidé. A la dernière séance nous nous aperçûmes que son bon droit allait toujours en déclinant et que malgré la véhémence des poumons de Gerbier (1), le procès allait au diable.

Le souper est préparé, dis-je au chevalier de Coigny. Il sera d'une tristesse à s'avaler la langue. Ne pourrions-nous pas l'égayer? Il me vient une idée de parler à ces écrivains qui ont leur table autour des piliers du Palais. Je dictai au premier que je trouvai de bonne volonté pour une lettre anonyme, ce qui suit : « Un Montmorency ne doit s'étonner de rien. Que votre courage, monsieur le duc, ne soit point abattu. Trop de confiance et trop de vanterie peut-être vous a fait perdre ce matin. Il y a des ressources. Reprenez tous vos papiers de chez M. Gerbier et portez-les chez M. Guibert de Préval, médecin, rue du hasard. Je ne vous en dis pas davantage. Vous pouvez me deviner. »

Le pauvre duc devine, et toujours mal comme on peut s'en douter. — Fais-nous la grâce du souper, lui dit le chevalier de Coigny, après lui avoir laissé le temps de recevoir la lettre. Tu seras triste à mort. — Non, pardi, lui dit le duc, je n'en ai pas le sujet, tu sauras cela dans quelque temps. Il s'agite, il rit, il court, va tâter ou remercier ceux des juges qu'il soupçonnait ses amis intimes, et porte ses paperasses au lieu indiqué. Il avait bien prévu que le souper serait charmant, mais au milieu de nos gaietés et d'une succession rapide de bouteilles de vin de Champagne,

(1) Avocat fameux en son temps, plaida pour Mesmer.

voilà les remords qui nous prennent. — Avertissons-le, dis-je au chevalier de Coigny. Cela va trop loin. Plus cela dure et moins il nous le pardonnera. — Avertissez vous-même, me dit-il. — Quelle chienne de commission ! Je vas le dire à son frère, le chevalier de Luxembourg. Il me dit que le tour est affreux et que si son frère pense comme lui, il se battra avec moi et lui avec Coigny. Je lui dis : « S'il le faut absolument, voici ce qui arrivera : je tuerai votre frère, vous tuerez le chevalier de Coigny et vous n'en serez pas plus avancé. » Il fit ses réflexions et après avoir éclairé et apaisé son frère, il nous fit promettre seulement de ne point parler à personne de cette mauvaise plaisanterie qui, si elle était connue dans Paris, devrait nécessairement avoir la suite qu'il nous avait d'abord annoncée. Elle fut cependant sue et Coigny et moi nous vivons encore.

***

Je me suis bien repenti de trois lettres qui ont été imprimées où il y avait des imprudences, l'une à Jean-Jacques (1) à qui j'offrais un asile en lui disant : « Venez dans un pays où l'on ne sait pas lire », une autre à de Belloy (2) : « Je suis

(1) A Jean-Jacques Rousseau (publiée dans la *Correspondance littéraire* de Grimm du 15 juillet 1770) pour lui offrir un refuge à Belœil ou à Fagnolle, lettre dans laquelle il lui disait : « Comme vous je n'aime ni les trônes ni les dominations », lettre fameuse qui suscita des critiques acerbes de Grimm et souleva plus tard les récriminations de Rousseau lui-même. Voir *Mélanges*, t. XVII, p. 70.

(2) Pierre-Laurent-Buyrette DE BELLOY, 1727-1775. Lettre écrite après la lecture de sa pièce *le Siège de Calais* (1765), où dans son enchantement pour les vertus des chevaliers français il avait mis quelques imprudences sur ceux qui ne sont ni chevaliers ni français,

las de faire des héros à coups de bâton... » et la troisième à... (1)

et entr'autres : « Continuez, monsieur, à faire valoir les beaux traits de votre nation magnanime, les autres s'en ressentiront. Je suis las de faire des héros à coups de bâton. » *Mélanges*, t. XXVII, p. 10. Du Belloy fit imprimer cette lettre dans sa préface de *Gaston et Bayard*. Elle est reproduite dans les *Annales*, t. IV, p. 74-75.

(1) A la princesse son épouse, publiée dans le *Journal de Bruxelles* du 23 janvier 1790, reproduite par GACHARD, *Études et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas*, t. III, p. 361, dans laquelle il déclarait « qu'il était beau à la nation belge d'avoir chassé les Autrichiens, etc. » L'authenticité de cette lettre a été contestée. Ligne a expliqué lui-même (*Annales*, t. III, p. 50-53) dans quelles circonstances il fut amené à écrire cette lettre qui fut imprimée « par une malice » de son intendant van den Broeck, partisan de van der Noot.

CAHIER XVII

Les chanoinesses de Mons en pénitence. — Plans de campagne. — Souvenirs d'enfance de Joseph II. — Une tournée militaire dans la Flandre maritime. — Surpris par la marée entre Ostende et Nieuport. — Succès de l'opéra de *Céphalide*. — François Ier et la dépêche trop bien close. — Catherine II intime. — Autodafé des correspondances de Joseph II. — Une chasse aux sangliers à Fontainebleau. — Un pharaon chez la reine. — Le jeu à la cour de Marie-Thérèse. — Aux prises avec les Russes, dans l'arsenal de Berlin.

J'ai mis plusieurs fois mes chanoinesses de Mons, sottes bégueules, en pénitence. Elles avaient dansé avec des officiers français dont mon régiment avait lieu de se plaindre, puisqu'ils avaient cherché à en embaucher. Je n'avais pas voulu les recevoir, mais à un bal de la comédie, malgré mes prières, ces dames les firent valser. J'en envoyai chercher deux carrossées quelques jours après pour un bal que je donnais à Belœil. C'était pour faire honneur à une jolie petite femme de Paris, une vicomtesse de Rohault, qui me faisait celui de m'aimer, et qui vint exprès pour me le prouver. Quand elles s'aperçurent de cela, elles furent furieuses. Les officiers de Ligne, outre cela, occupés de cette petite dame de mes pensées, ou plutôt de mes actions, les firent très peu danser : et nous fûmes vengés.

***

Autre impertinence plus forte, car elle était criminelle, et autre vengeance. Ne s'avisèrent-elles pas d'être

républicaines de Vandernoot à qui elles fournissaient quarante hommes pour sa sotte croisade? Cette canaille à la tête de laquelle les Arenberg, les Ursel, les Mérode, les Lannoy, misérables révolutionnaires, n'avaient eu ni l'esprit ni le courage de se mettre, ayant été chassée, l'archiduchesse fit son entrée à Mons. Les chanoinesses n'illuminent pas, mais elles me font dire qu'elles ne l'osent pas, puisqu'elles n'ont pas illuminé pour la gouvernante générale.

Je donnai encore ce jour-là une fête à tous les émigrés et émigrettes. J'envoyai des caporaux d'ordonnance au Chapître les inviter de manière à faire croire à ces dames, en voyant ces ambassadeurs, qu'elles étaient moins priées d'y venir que commandées.

***

Si j'avais tué le comte Palfy, son fils, qui n'était pas au monde, n'aurait pas épousé ma chère Féfé.

Si j'avais tué un gros comte de Duras, sa fille pour la même raison, n'aurait pas épousé mon fils Louis (1). Mais ce second beau-père au lieu de s'y exposer, m'attendit à une porte par laquelle je l'avais vu sortir avec plaisir, l'ayant envoyé promener pour une petite insolence, m'offensa bien davantage (que par un malentendu qui nous avait un peu brouillés) (2), par ses joues collantes de sueur contre les miennes, que j'essuyai, en même temps qu'il essuyait les larmes de tendresse pour moi, qui coulaient de ses yeux.

(1) Louis épousa, le 27 avril 1803, Louise VAN DER NOOT, comtesse DE DURAS, baronne de Carloo.

(2) Dans S en marge : « que par un... brouillé ».

***

J'ai su plus de secrets, j'ai été mêlé même dans des affaires, fait des plans de campagne, ai été instruit de projets importants à vingt-cinq ans, que depuis l'âge où l'on pouvait et devait avoir confiance en moi. Mémoires, pièces intéressantes, des archives de la guerre et des bureaux de Versailles, correspondance de M. de Lacy avec l'impératrice et deux empereurs, celle de la première avec M. de Kaunitz qu'elle trahissait en l'envoyant à M. de Lacy, lettres du maréchal Daun, etc.

***

Celui-ci demanda à tous les généraux un plan de campagne. J'avais vu celui de Loudon qui était d'entrer en Silésie par le centre, celui de Lacy par la gauche. Je proposai d'entrer par la droite, dans le plan dont je fus chargé par O'Donnel (1), l'un des hommes les plus aimables que j'ai connus. — Faites ce que vous voulez, me dit-il, car aussi bien on ne suivra que celui de Lacy. Et moi je vas chez ma petite Augusta.

C'était une demoiselle de Hagen qui l'aimait à la folie malgré ses presque soixante ans. Ne voilà-t-il pas que le duc d'Arenberg me charge aussi de lui faire un plan pour la cour. — Faisons, me dis-je, du neuf. Je me suis bouché à moi-même par mon plan pour O'Donnel, la dernière des entrées en Silésie. Prenons la Saxe de revers et de longueur. Alons chercher l'aile gauche des Français à Halberstadt, allons avec eux faire le siège de Magdebourg, menaçons Berlin, faisons tomber Dresde,

(1) Charles, comte O'Donnel, 1715-1771.

et allons joindre en Silésie nos armées victorieuses.

Voilà ce que j'écrivis, que le duc d'Arenberg, qui m'en remercia beaucoup, approuva et qui fut comparé, balancé et au moment d'être préféré dans le conseil de conférences tenu à Vienne en présence de Leurs Majestés Impériales. M. de Kaunitz fit passer le plus mauvais, celui de Loudon qui alla se casser le nez à Breslau. On en revint à celui de Lacy et l'on s'en trouva mieux. Le duc d'Arenberg regretta le nôtre et O'Donnel, chez sa petite Augusta, se moqua d'eux et de moi.

***

L'empereur Joseph prétend que son gouverneur, un M. Ransonet, le prit un jour par le collet de son petit habit, et le tenant comme cela hors de la fenêtre du château de Presbourg, au-dessus du rocher que baigne le Danube, lui dit qu'il l'y laisserait tomber la première fois qu'il ferait un petit mensonge. Cela l'a corrigé.

Plus petit encore, car il n'avait guère qu'un an, il prétend aussi que sa mère, qui connaissait la science des effets, lui pinça ses petites fesses lorsqu'elle le présenta aux Hongrois auxquels elle venait demander du secours. Et voilà, dit-il, mes moustaches qui, touchés des cris d'un enfant qui avait l'air aussi de les implorer, tirent leurs sabres et jurent sur leurs lames turques de défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang et le fils et la mère.

Il nous raconta ces deux histoires à l'une de ces soirées que j'appelais d'érésypèle parce qu'il faisait venir quatre ou cinq des causeurs dont j'étais souvent quand il avait de ces ébullitions qui l'empêchaient de sortir. — Gare la fenêtre du château de Presbourg, dis-je à mon voisin.

***

Je faisais quelquefois des tournées militaires bien amusantes sur les différentes frontières étrangères des provinces où je commandais, suivi d'une trentaine de jeunes officiers bien tournés. Nous avions tous les jours quelque aventure plaisante ou piquante. Celle-ci, par exemple, est de ce dernier genre, car le prince Frédéric de Salm (1) reçut quatre petits coups d'épée aux endroits que j'avais désignés. Il avait été extrêmement impertinent à l'égard d'un officier de dragons qui voulait lire dans mes yeux si je trouverais mauvais qu'il l'en corrigeât. — Ne vous gênez pas, lui dis-je, mais voilà où je veux que vous fassiez une petite saignée à mon fou de cousin.

C'était à Ypres, après avoir été recevoir des honneurs et des plaisirs à Dunkerque, Bergues-Saint-Wynoc, où je trouvai gouverneur de la place, le chevalier de Saint-Maurice qui avait été le mien (2).

***

Nous avions dîné considérablement à Ostende. Nous sortons du port malgré vent et marée, matelots et conseils de gens sages. Nous rentrons presque par miracle. Nous perdons du temps. La marée avance. Nous voilà en sept ou huit voitures enfoncés dans le sable des dunes, les chevaux harassés, les traits cassés

(1) Guillaume-Florentin-Frédéric, prince DE SALM-KYRBOURG, né en 1769.

(2) Le chevalier de Saint-Maurice ne fut pas gouverneur de Berghes-Saint-Winoc, mais il fut attaché pendant quelque temps au gouvernement de cette place.

et la nuit qui arrive en même temps que la mer qui nous dépassait déjà de beaucoup.

Au moment qu'elle se retire, nous voilà à pied pour regagner les dunes. Je prends le blanc, l'écume du roulis de la marée pour une de ces petites montagnes de sable. D'autres s'y méprennent comme moi, nous sommes culbutés. L'eau se retire. Nous voilà encore debout. On sauve les chevaux. On laisse les voitures heureusement enfoncées dans le gravier, mais submergées à plus de vingt reprises, et, à la faveur de quelques étoiles bienfaisantes, nous grimpons enfin sur les dunes que nous avons le bonheur de retrouver, et marchant à pied toute la nuit, nous entrons enfin dans Nieuport à la pointe du jour.

***

Tout cela (1) était vin de Champagne, bischof, liqueur des îles, Madère sec avec des Anglais qui attendaient à Ostende un vent favorable. C'était bravade, étourderie, mauvais calcul, extravagance, mais ceci était ferveur militaire et autrichienne.

Je vas me moquer des commandants hollandais et de leurs garnisons du sas de Gand et de Philippine. Ensuite je veux reconnaître leurs ouvrages et insensiblement j'enfile une digue. Elle se rétrécit au point qu'il n'y a plus de terre pour les pieds de mon cheval qui tombe d'un côté dans l'inondation, comme moi heureusement de l'autre côté dans une prairie, m'en étant séparé au moment où je jugeai nécessaire de sauter à tout risque et péril de la hauteur de quatre ou cinq toises que je parcourus à rouler (2).

(1) Dans S « tout cela était » au lieu de « c'était » biffé.

(2) *Espèce de campagne de* 1784 *et* 1785, *Mélanges*, t. XVII, p. 87-113.

***

Quel plaisir eut l'auteur des paroles de l'opéra de *Céphalide* (1), parce que, à son triomphe en cette qualité, se joignait celui d'un homme aimé du public qui profitait de cette occasion pour le lui témoigner. Or cet auteur, c'est moi, comme on vit. Ma docilité à me montrer dans les loges où pourtant j'allais me cacher redoublait les applaudissements et les endroits où il était question de valeur et de liberté (mot qu'on pouvait alors prononcer), étaient saisis à merveille et me rapportaient beaucoup.

***

Je fus envoyé une fois de l'armée comme courrier par le général O'Donnel qui la commandait après la blessure du maréchal Daun. La crainte de perdre ma lettre pour l'empereur François Ier me la fit coudre dans ma veste. J'arrive. Je lui en parle. Il me la demande. Je lui demande des ciseaux. — Quelle cérémonie, me dit-il. Lorsque je lui apprends pourquoi, il se met à travailler à ma poche, très pressé de lire. Il découd la lettre, mais elle était ambrée par une pastille du sérail et je crois un peu de peau d'Espagne. Il la jette, la reprend comme un chat et ne le peut pas, la passe au vinaigre qu'il envoie chercher, me donne au diable, et puis me le pardonne.

(1) *Céphalide ou les autres mariages samnites*, opéra-comique en trois actes, musique de Witztumb et Cifolelli. *Mélanges*, t. XVIII.

***

Malgré la décence dont j'ai parlé de Catherine II vis-à-vis de ses amants, je suis presque le seul, je crois, que j'ai vu un moment où son amour échauffé peut-être par le climat de la Tauride devint à un point que, regardant Mamonoff tout au moins avec tendresse, elle me dit : « Convenez que ce drôle-là a de bien beaux yeux. » C'est comme un jour qu'elle fut d'une autre façon bien gaie, et bien aimable pour moi, qu'étant dans un très léger déshabillé à cause des chaleurs excessives, elle me dit : « Mes flatteurs me disaient devant vous que je dansais comme un ange. Voyez s'ils ont tout à fait raison. Voilà comme je sautais il y a vingt ans. » La grande et imposante autocratrice se met à danser et à en rire comme une folle. — « C'est que je le suis, dit-elle, du plaisir de ce voyage. » On entre et la voilà qui prend dans l'instant son air de Majesté comme auparavant.

***

L'empereur Joseph mit presque le feu à trois châteaux où il allait brûler la correspondance de son frère avec ses généraux et ministres, et en ces deux qualités à l'armée russe, une lettre de l'Impératrice de Russie qui nous promettait Choczim et le Raja, de telle manière ou de telle occasion que se fît la paix. Il ne le savait pas, m'a-t-il dit, quand je lui en ai parlé.

***

Je fus perdu, un jour, à la chasse du sanglier à Fontainebleau, du côté de Lieusaint avec M. de Poix, et

je lui dis ce qui est dans la partie de chasse : « Vous êtes l'homme de la cour, etc. » (1). Lui qui ne sait jamais rien, encore moins cette citation, la raconta comme si c'était de mon sentiment et non de ma mémoire, et l'on se moqua de lui un peu plus qu'à l'ordinaire.

***

La reine avait une fièvre tierce qui lui permettait ses bons jours de recevoir et de jouer au pharaon. Elle ne pouvait pas empêcher ses vieilles tantes (2) d'y venir. Je ne les avais pas vues depuis vingt-trois ans que je leur avais été présenté avec ma nouvelle de la bataille. Elle leur fit croire que j'allais souvent chez elles, mais qu'étant fort timide, je n'osais jamais me mettre en avant. Elles me firent des excuses et me dirent : « Voilà ce que c'est que d'avoir de mauvais yeux. »

Voilà Madame Adélaïde qui se met à jouer et qui gagne chaque jour. — Cela est singulier, dit-elle, autrefois je n'en passais pas un que je ne perdisse deux ou trois cents louis. Cette fois-ci je les gagne très souvent par la méthode que j'ai prise de faire une corne à deux ou trois cartes en commençant. — Je le crois bien, lui dis-je, c'est que Madame triche ! Elle avait oublié ce jeu-là et charmée et désolée de ma découverte, elle fit

(1) *La Partie de chasse de Henri IV*, pièce de Collé (1776), scène XI. Henri IV s'est égaré dans la forêt de Senart, du côté de Lieusaint. Il est pris pour un braconnier par un paysan à qui il donne une pièce d'or et de belles promesses. Celui-ci lui répond : « Oh ! tatigué, je voyons à présent que vous dites vrai : vous êtes de la cour, vous baillais une bagatelle aujourd'hui et vous faisient pour le lendemain de grandes promesses que vous n'quienrais pas. »

(2) Marie-ADÉLAIDE de France, 1732-1800.

VICTOIRE-Louise-Marie-Thérèse de France, 1733-1799.

tout ce qu'elle put pour reperdre ce qu'elle avait volé sans le savoir.

***

J'ai vu Marie-Thérèse voler aussi au même jeu, dans un autre genre. Quoiqu'elle fît tout au monde pour ne pas gagner, le bonheur la poursuivait. Et avec des montagnes de ducats vis-à-vis d'elle, elle les emportait, parce qu'elle se souvenait d'une audience ou de quelques papiers à signer. Le banquier se désolait de voir s'échapper sa proie. L'impératrice s'en apercevait le lendemain, riait, en était fâchée, mais se défaisait bien vite en faveur des honnêtes gens de ce qu'elle avait gagné souvent à un fripon.

***

On jouait ici alors un jeu d'enfer. Je me souviens encore d'une méprise charmante pour un spectateur. Pellegrini (1), gros joueur alors, de méchante humeur lorsqu'il perdait, passe un rouleau de cent souverains à la maréchale Daun, pour le passer à Mme de Lozy qui devait le passer à la princesse d'Auersperg pour le mettre sur un dix de pique appartenant à l'archiduchesse Marianne, car on jouait à quatre de hauteur. C'était dans ces petits kiosques de la plaine de Laxembourg où l'on était pour le vol du héron. Ce fut ce jour-là celui de Pellegrini. Et voici comment.

Le dix de pique venait de perdre. Une discussion s'élève avec le banquier. Il arrête. L'archiduchesse est distraite. Elle croit que d'autres cartes sont venues. Elle aperçoit sa carte du côté droit, paie ce qu'elle y avait et jette le rouleau de Pellegrini. Il s'en aperçoit, jure, balbutie, veut s'expliquer, mais avant de dire à la première

(1) Charles-Clément, comte PELLEGRINI, 1727-1796, feld-maréchal.

de ces femmes de le dire à la seconde, de le dire à la troisième, de le dire à l'archiduchesse pour qu'elle le dise au banquier, la taille fut finie. Ce malheureux dix de pique gagna trois fois. C'était une carte qu'il avait étudiée depuis une heure. Il aurait eu quinze cents souverains. Qu'on juge de sa rage et de mon amusement d'une scène pareille que seul j'avais pu remarquer.

***

Je conçois que pour un moment et dans de certaines circonstances, on flatte le souverain ou une femme qu'on veut avoir. Ce n'est même, dans le fond, qu'une galanterie, mais on s'en lasse quand on les voit souvent. L'humeur, surtout quand on voyage ensemble, l'amour-propre, l'envie d'avoir raison, prennent bientôt le dessus. C'est ainsi que je déplus (mais cela ne dura pas) à l'impératrice de Russie, en voiture, en lui soutenant que ses Russes avaient perdu la bataille de Francfort, et que M. de Loudon, à la tête des dragons autrichiens, l'avait gagnée.

***

On a déjà vu des coups de pierres, de fouet, de bâton, des petits sabres de police, assommer, assassiner. Voici des coups de bourrades et de baïonnettes. Les premières n'étaient pas, comme l'on se doute bien, d'un particulier, mais d'une multitude qui devançait le nom et les abus de la démocratie. Les derniers étaient plus nobles, c'était de la part des soldats russes dans l'arsenal de Berlin qu'ils avaient la permission de piller. Je ne l'avais pas, mais mon zèle pour procurer à mes soldats des couvertures, des manteaux, une meilleure buffleterie, m'engagea à jeter par la fenêtre, à mes palefreniers et à un grand fourgon, tout ce que je pouvais attraper.

Un général major s'en aperçoit et veut m'en empêcher. Il me gronde. J'avais déjà envoyé promener, dans d'autres occasions, deux des nôtres sous les ordres de qui j'étais et avais encore (1) mérité d'être cassé.

Qu'on juge comme je reçus le Moscovite. Je lui dis que les Autrichiens ont mieux mérité ce butin que ses soldats, que je ne m'entends pas en capitulation et qu'il est un gueux. Il met la main à la garde de son épée. Je tire la mienne. Il reste, de peur de se compromettre apparemment avec un colonel, dans la même attitude que mourut Charles XII, mais il appelle la garde qui veut me désarmer. Je ne demande pas si je n'ai blessé personne, mais j'étais près de succomber à quelques coups de crosse de fusils dans le ventre lorsque mon camarade Pappenheim arrive avec un sabre énorme. Son bras levé et le mien qui tombe sur ces messieurs avec un gros *kantschuk* dont un colonel de cosaques m'avait fait présent, et que je jugeai faire plus d'effet que mon épée, me tirent enfin de la presse.

En en sortant, je rencontre sur la place Czernichew et Tottlebus. « Il y a du train ici près, me dit le premier. — Il me semble que oui, leur répondis-je ; il me paraît qu'on ne s'entend pas : c'est dommage, car je prêchai si bien l'union (2). »

(1) Dans S, en interligne « encore ».

(2) « Tous les soldats étaient ivres... Mes grenadiers étaient logés dans des hôtels et n'en abusaient pas. Ils se donnaient des airs, mais ils ne prenaient et ne gâtaient rien . Je voulus procurer quelques fournitures à mon régiment aux dépens de celles que le roi avait dans une grande maison d'économie pour son armée. Je volai des culottes, des manteaux et des couvertures, malgré ceux qui étaient là pour m'en empêcher. Ils se fâchèrent, je me fâchai et je donnai des coups de *kantschuk* à tout ce qui était là. Leurs gardes se jetèrent sur mon aumônier et sur moi. J'évitai un coup de bayonnette que mon housard attrapa à ma place. Pappenheim vint à mon secours et on nous sépara. » *Mélanges*, t. XVI, p. 46 sqq.

CAHIER XVIII

Guérison d'une folle par amour dans les jardins du comte de Stahrenberg. — La requête de la belle Lycanienne. — La « nullité » armée de Catherine II. — Citations malencontreuses. — Applaudi au spectacle. — Une loterie au profit des comédiens. — Voyage en coche. — Faveurs de Louis XVI. — Soupers charmants et soupers ennuyeux.

Je rencontrai un jour à ma montagne, dans un jardin à côté du mien, deux femmes dont l'une, moins âgée que l'autre, était trop folle pour avoir les yeux égarés, symbole de la folie, dit-on ordinairement. Elle en avait passé ce premier degré. Les beaux yeux n'étaient pas trop fixés, tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre. Moyennant cela il n'y avait rien pour moi. Je m'aperçus bientôt que de même elle n'avait pas plus d'oreille, car l'autre femme qui était sa mère, me dit : « Vous me paraissez étonné de voir ma fille se promener ainsi. C'est un essai que je fais qui doit augmenter ou diminuer sa folie, car c'est ici le lieu qui l'a mise dans cet état. Si elle s'y reconnaît cela fera peut-être une crise. Elle parlera, pleurera, verra ou entendra peut-être un mot de consolation ou d'espérance... que sais-je, qui la tirera de cette stagnation qui ne lui laisse que des jambes, encore pour marcher bien doucement, comme vous voyez. C'est dans ce petit jardin qu'Augustin, jardinier-laquais de M. de Stahrenberg, à qui il appartenait (1), très

(1) Le comte Louis de Stahrenberg, à qui Ligne écrit « de ma cellule du Kaltenberg à côté de la sienne ». *Mélanges*, t. XXII, p. 209.

joli garçon malheureusement, lui plut sans le savoir.

Les formes trop agréables que les petits soins du jardinage ont apparemment développés à ses yeux l'engagèrent à nous le demander en mariage. Mon mari, conseiller au département de la Guerre, n'en voulut pas entendre parler comme vous sentez bien. Il y a des mésalliances pour nous comme pour vous. Je voulus le faire comprendre à ma fille qui, après avoir eu la tête tournée d'Augustin en a, comme vous voyez, la tête perdue.

— Je vais lui parler, madame, lui dis-je ; voulez-vous vous promener avec la princesse Clary qui est là, et qui prendra bien de la part à votre malheur... Christine, écoutez, lui dis-je, une déplorable histoire, et moi je mènerai votre fille dans ce petit cabinet dont les fenêtres donnent sur les laitues qu'arrosait Augustin. Si j'en tire un hélas ! une larme, elle est sauvée.

— Oh ! oui, madame, dit Christine, mon papa est si bon, vous ne pourriez pas mieux vous adresser.

Après une vingtaine de pas vers le lieu de la guérison, je commençai, en y entrant, à en administrer les moyens qui m'y paraissaient les plus simples. Je l'embrassai : elle me regarda. Je l'embrassai : elle sourit. Je l'embrassai : elle proféra quelques sons. Je l'embrassai... Je l'embrassai encore (1) : elle ne dit plus rien mais elle m'avait embrassé... Et d'embrasé (2) et d'embrassé que j'avais été... je devins embarrassé en allant retrouver sa mère et ma fille. Mais toutes les trois ne le furent pas. La confiance des deux et l'absence de pudeur qui ôte l'état d'innocence dans lequel la petite (3) semblait être rentrée firent que nous fûmes bientôt tous les quatre à notre aise.

(1) Dans S, en marge : « encore ».
(2) Dans S, en marge : « et d'embrasé ».
(3) Dans S, en interligne : « la petite ».

Elle (1) me regardait, souriait, je crois même qu'elle se mit à rire un petit moment. La mère me remerciait. Christine m'admirait, mais revenant à elle d'une autre manière que la jeune personne, m'accabla d'injures. Je n'en priai pas moins les deux autres de revenir. Christine avait bien envie de leur dire que non, mais heureusement elle ne put pas aller plus loin en allemand que *mein Fatter*. Je la dispensai de tenir une autre fois (2) compagnie à la mère. Le lendemain j'allai chercher la jeune folle qui cessait de l'être. « Je vois, me dit la bonne femme, que c'est le théâtre de sa folie qui devait être celui de sa sagesse. » Je fus un an sans savoir si elle avait continué. J'appris par hasard qu'elle logeait en ville près de chez moi. Je lui trouvai l'air encore un peu extraordinaire, mais plus jolie que jamais. Je m'en occupai encore quelques jours, elle était encore bien mieux la dernière fois que je la vis. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. On m'a dit qu'elle s'est mariée : ainsi je la garantis sauvée.

La morale de cela, c'est qu'il ne faut rien cacher au médecin. Si la bonne maman ne m'avait pas montré l'endroit où Augustin travaillait en chemise, se haussant et se baissant, je n'aurais jamais osé hasarder une cure semblable. A combien de têtes désorganisées ainsi, l'on pourrait de même rendre la raison. Nature ! nature ! tu es bien en tout notre bienfaitrice.

***

Je rencontrai à une redoute une femme qui m'avait l'air de venir de loin. « C'est une fille d'un lieutenant-

(1) Dans S, « elle » en marge au lieu de « la petite » biffé.
(2) Dans S, en interligne : « une autre fois ».

colonel de Lycaniens, me dit l'empereur Joseph. Je n'ai pas le temps de la recevoir. Demandez-lui, ajouta-t-il en riant, ce qu'elle me veut. »

Sachant moins encore l'allemand que moi, tout ce qu'elle put me dire fut son adresse, le *Burgspitael, morgen ein supplique.*

J'y vais à l'heure marquée. Sa requête était prête. Il eût été malhonnête de ne pas lui présenter la mienne et de partir sans causer. Nous ne nous entendions pas, ce qui y met ordinairement un obstacle. Je lui fais des signes de mon malheur à cet égard. Je baise ses superbes mains. Elle me dit d'un air de confiance et de respect : « *Fürst* (1). » Je ne puis m'empêcher de la serrer dans mes bras, elle était belle comme le beau jour. Elle me dit un *Fürst* plus amical qui m'encouragea. J'étouffai sur ses lèvres de rose (2) un troisième *Fürst* qu'elle était prête à prononcer en courroux. Plus elle s'y opiniâtre et plus je l'en empêche. A peine à la fin pouvais-je entendre la première *lettre* de ce mot (3). Je me jetai à ses pieds pour lui en demander pardon. *Fürst,* me dit-elle alors. Elle était si émue que ne sachant pas si c'était de colère ou d'étonnement d'un manque de respect ou de surprise de ce grand respect de ma part, je n'ai plus rien à risquer, me dis-je, je lui ai peut-être déplu. Il fallait absolument qu'un autre mouvement et une situation plus décisive me tirât de cette incertitude. Hélas ! ce fut d'une manière terrible pour moi. Un *Fürst* bien haut, en voulant se lever de son canapé, me terrassa. Cet effort, un peu de fatigue de ce qui s'était passé auparavant, la fit retomber aussitôt en disant un *Fürst* d'accablement, mêlé de crainte. Pour la rassurer, je fais sem-

(1) *Fürst* : prince.
(2) Dans S, en interligne : « sur ses lèvres de rose ».
(3) Dans S, en interligne : « de ce mot ».

blant de changer de position. *Fürst*, me dit-elle, comme si elle avait eu peur de me fâcher. Sans tricherie, sans violence, je l'embrasse. Elle me le rend avec un *Fürst* presque tendre. Je veux lui prouver que j'en suis digne. J'en exige d'autres et par une sorte de magnétisme, en me mettant de plus près en rapport avec elle, je lui fais achever, entrecouper, balbutier vingt *Fürst* sur tous les tons, entre autres (1) sur :

avec quelques quarts de soupir. Et après le dernier que j'aurais pu prendre pour en être un d'amour, si j'avais été plus fat, elle me dit le plus joli *Fürst* du monde dicté par la pudeur et enfin un *Fürst* de reconnaissance et d'amitié qui me consola de toutes les peines que je lui avais données pour lui procurer la mienne.

***

Un autre qui n'aurait pas connu l'empereur Joseph qui avait commencé mon aventure et s'y attendait, lui en aurait rendu compte. Mais il serait devenu prude. C'est ainsi qu'il (2) se repentait tout d'un coup, pour un peu d'amitié ou de confiance qu'il avait témoignée. Il était tout à moitié, presque bon, presque aimable, presque grand souverain. La nature ne l'avait pas achevé.

***

C'est ainsi aussi (3) qu'étant, grâce à ces demi-effusions de cœur, bien souvent entre l'enclume et le mar-

(1) Dans S, en marge : « entr'autres... soupir ».
(2) Dans S, en marge : « c'est ainsi qu'il ».
(3) Dans S, en interligne : « aussi ».

teau, vis-à-vis de sa mère et de son demi-ami Lacy, je me suis tiré d'affaire avec peine. Un autre s'y serait cassé le cou. Il savait que le maréchal me disait et me montrait les affaires les plus secrètes et les plus intéressantes, ce qui excitait quelquefois sa jalousie et ses demi-ouvertures. Je manquai d'être pris à une qu'il me fit sur une lettre de l'impératrice de Russie, où il y avait, en riant elle-même de sa neutralité sur mer, elle l'appelait très drôlement la *nullité armée*. Il me recommanda bien de n'en pas parler.

Malheureusement à sa société des princesses dont je suis le dernier membre, Joseph II, le maréchal et le prince de Rosenberg étant morts, on parla le même soir de la colère des Anglais, de cette démarche de Catherine II. Je dis qu'il est très singulier, à la vérité, qu'elle donne des ukases sur mer, comme dans ses déserts, et que la plus mince des puissances maritimes, si tant est qu'on puisse la compter, s'avisât d'établir une *nullité armée*. J'avais ce mot-là dans la tête. Je croyais avoir dit *neutralité*. On rit. On me dit que je suis toujours charmant, que je ne dis rien comme un autre. Je demande pourquoi. On me le répète et l'on me dit : « L'empereur en rira bien quand nous le lui dirons. » Indiscret sans le vouloir et sans (1) le savoir, j'en tremble, et prie en grâce, pour quelque petite raison à moi connue, de n'en point parler et d'oublier ce que j'ai dit si joliment (2).

***

Combien de fois il arrive de dire haut ce qu'on croit penser très bas. On sait que le marquis d'Albertas (3)

(1) Dans S, en interligne : « sans ».

(2) Dans S, en interligne : « oublier ce que j'ai dit si joliment ».

(3) Jean-Baptiste ALBERTAS, marquis de Bouc, comte de Ners, seigneur de Gémenos, 1716-1790.

trouvant sa femme dans les bras d'un jeune homme séduit apparemment par son esprit, car elle est affreuse, lui dit : « Quoi, monsieur, sans y être obligé ! »

Je partais de chez elle, de Gemnos (1), entre Marseille et Toulon, le lendemain, pour Vienne. « Comment, me dit-elle, par un hiver affreux, un temps détestable et cinq cents lieues ! — Hélas ! oui, madame (2), lui dis-je, et sans y être obligé ! » C'était le contraire que j'avais voulu dire parce que je voulais aller faire mon service auprès de l'empereur et c'est « j'y suis obligé » que je croyais avoir dit.

***

Je n'étais pas heureux en à-propos et en citations cette année-là. Je savais que dans une situation et occasion absolument pareille, M. de La ... dit à celui qui prenait des libertés avec sa femme qui avait eu tous les Anglais qui passaient par Lyon, se contenta de lui dire ces deux vers du comte d'Essex en rendant son épée :

Vous tenez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre (3).

Je me rappelle ce trait en comptant le raconter à droite à mon voisin de table, je me tourne à gauche vers elle, et lui dis : « Vous tenez en vos mains... »

(1) Gémenos, près d'Aubagne (Bouches-du-Rhône). Ligne a décrit les jardins de ce château dans son *Coup d'œil sur Belœil*. Voir la nouvelle édition par le comte Ernest de Ganay, p. 130-138.

On lit dans les *Mémoires du prince Clovis de Hohenlöhe*, Paris, 1909, t. II, p. 343 : « A propos de l'annexion de la Bosnie à l'Autriche, Andrassy [ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie] a réédité le mot fameux du prince de Ligne à qui l'on racontait que sa femme lui était infidèle : « Comment? répondit-il, quand on n'y est pas obligé? »

(2) Dans S, en interligne : « madame ».

(3) *Le comte d'Essex*, tragédie en cinq actes et en vers par Thomas Corneille (1678), acte II, scène VIII.

Cette fois-ci je m'en aperçois et finis en manière de vers par un autre hémistiche : « le destin de Lyon, » car, ajoutais-je, vous y donnez le ton comme femme de major et la plus aimable.

***

Je me rappelle avec plaisir tous les moments brillants de ma vie. Celui que m'exprima la joie de me revoir au spectacle après la dernière guerre de Prusse, où apparemment on avait été content de moi, me toucha infiniment. Je crus d'abord que les applaudissements étaient pour l'acteur ou pour quelque trait fameux de la pièce qu'on jouait (c'était, je m'en souviens, *Dupuis et Desronais*) (1). J'écoute. Je ne trouve rien qui le méritât. Cette incertitude, qui n'était pas une modestie jouée, les redouble de manière à ne pouvoir plus avoir de doute. Je reculai. Je m'avançai. Je remerciai. Je me ravançai, et en fus, en vérité (2), touché jusqu'aux larmes (3).

***

L'empereur Joseph avait refusé à plusieurs généraux la permission d'assister au camp du roi de Prusse et ne voulant pas qu'on sût que dans un de ses accès d'amitié pour moi il me l'avait accordée, il me défendit de me montrer à Vienne et m'ordonna de m'arrêter à Lintz, pour lui donner le temps d'arriver en Moravie.

(1) *Dupuis et Desronais*, pièce en trois actes de Collé.

(2) Dans S, en interligne « et en étais en vérité ».

(3) *Variante* B : « Oh ! que je fus bien reçu au spectacle à Bruxelles, en revenant de la guerre. Que de battements de mains ! C'était la troisième fois que j'y ai éprouvé le même enthousiasme.

« Je pris possession la même année de mon gouvernement militaire de Mons, de ses forts, et de la province du Hainaut, mais d'une manière très militaire. »

Pour m'amuser, faire de l'extraordinaire et du bien à la fois à la troupe de comédiens, je leur procurai une énorme recette par une loterie. J'achetai pour deux cents ducats de quoi faire des lots agréables ou utiles, et on avait un billet en prenant celui d'entrée. On les tira sur le théâtre après le spectacle. On s'y élançait du parterre et presque des loges d'où au moins l'on avançait de grands bras pour prendre les lots. Cela fut fort gai et la mine triste de ceux dont on ouvrait le zéro, y ajoutait encore.

***

Cela ne valait pas la peine de courir si vite. Je laissais là tous mes plaisirs et presque mes devoirs. J'avais donné à souper à une centaine d'amateurs de Belœil et de ma société que je menais à Mons pour dîner et souper avec deux ou trois cents officiers de toutes les armées et les nations qui m'y attendaient pour de grandes manœuvres d'exercices à feu.

Les chanoinesses avaient la cruauté de me demander un bal toujours après, quoique je fusse rendu. Je m'endormais sur les épaules de quelques-unes, elles me secouaient et n'en dansaient pas moins. Ce jour-là, ou plutôt cette nuit, je m'échappai pour aller à ce camp dont je viens de parler, et j'avais déjà fait six postes avant qu'on s'aperçût de mon départ. On avait admiré comment une excellente maison pouvait se tenir ou se transporter à la fois et en même temps, de mes campagnes à mes garnisons.

***

C'est de Baudour, (1) l'intermédiaire entre Mons et

(1) *Variante* B : « Je m'arrêtai au château de Baudour, assez de temps pour donner au magistrat celui de s'assembler, et avec mes quatre hou-

Belœil, que je partis pour mes deux entrées de gouverneur militaire et civil. J'entrai pour la première à cheval avec une suite de généraux et officiers de notre armée et de plusieurs pays, et montai la montagne dans Mons au grand galop, pour aller recevoir ainsi les vins d'honneur. Cela avait bon air.

***

On aura vu dans mes œuvres imprimées le voyage du coche où nous étions douze (1). Jamais rien ne fut plus gai et plus brillant. Nous avions douze courriers avec des flambeaux pour traverser la forêt de Senlis. Je refusai même à la reine, que j'allais voir tous les jours, de dîner avec elle, parce que nous nous étions promis de ne point nous quitter pendant les huit jours que nous passâmes logés ensemble. Nous y dépensâmes plus de soixante mille francs, car nous donnions à dîner et à souper à nos connaissances. On trouva à Paris ce voyage de fort bon goût. Il avait été conçu et entrepris à la même minute. Je fis venir huit chevaux de poste pour atteler à cette diligence et fouette postillon ! Ohé ! Ohé ! et les cornets de poste.

***

Louis XVI était extrêmement imprudent à la chasse. J'ai entendu une fois siffler une de ses balles à mon

sards couleurs de rose, superbes, mes aides de camps et quelques généraux je fis mon entrée à cheval et montai et descendis au grand galop la montagne très roide qui se trouve à l'entrée de la porte du parc à Mons. J'allai recevoir ainsi le vin d'honneur, les harangues, les hommages. Cela allait assez bien à quelqu'un qui revenait de la guerre et les vivats ne furent que centuplés. Fêtes et réunions comme on s'en doute bien, mais bien plus à donner. Grand enthousiasme exprimé partout, surtout au spectacle, et jamais un seul pas dans les rues sans une suite et des acclamations incommodes. »

(1) *Œuvres légères*, t. I, p. 70-79.

oreille à la mort du cerf, mais un jour il tua, en se retournant, une perdrix entre la reine et moi, à un de ses tirés où il me prenait souvent avec lui pour causer, car il n'y avait que ses deux frères qui tiraient. Ce qui me faisait venir l'eau à la bouche, mais c'était une faveur qu'il accordait à très peu de courtisans.

***

La plus grande était d'être ce qu'on nommait « appelé dans les cabinets ». C'était ce que j'étais toutes les fois qu'il y avait à souper chez le roi, et marque de distinction plus encore que de familiarité de société (1).

Nous n'étions guère que sept ou huit à qui ces deux raisons procuraient toutes les fois (2) cet appel qui faisait tant de jaloux. Ceux qui se tuaient et leurs chevaux aussi pour arriver à l'ordre et qui n'étaient pas nommés, s'en retournaient à Paris, le chagrin dans l'âme, et n'osaient pas se montrer.

***

Quels soupers charmants en gens d'esprit et de bon

(1) Le 15 novembre 1779, l'ambassadeur Mercy écrit à Marie-Thérèse : « Le prince de Ligne a été à Paris une partie du mois de septembre et il est revenu passer tout le voyage de Fontainebleau. La reine l'a traité avec une bonté et une distinction très particulière ; elle lui a fait donner l'uniforme de Choisy, ensuite le grand uniforme de chasse. Il est monté dans les carrosses de suite du roi les jours de chasse ; il soupait très souvent dans les cabinets, était en quelque façon en intimité avec M. le comte d'Artois, mais le roi ne l'a bien traité que par la seule raison qu'il avait bien réussi auprès de la reine... »

D'Arneth et Geoffroy, *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, Paris, 1875, t. II, p. 529.

(2) Dans S, en marge, « toutes les fois ».

goût, de tous les états, chez Mlles Arnould, Guimard, Julie et Dervieux (1).

Quels soupers ennuyeux chez les filles comme Mlles Duthé et autres qui faisaient tant les précieuses que je leur dis que j'avais un trop mauvais ton pour m'absenter quelquefois de la bonne compagnie.

Quels soupers de femmes jolies et charmantes et heureusement pour moi d'hommes maussades, dans la société de Mme de La Galissonnière où je passai un hiver. Quels soupers mêlés d'esprit, de ton provincial et de mauvais goût dans la société d'une petite Mme de Jaucourt, quoique ce fût au milieu de Paris et que ce fût un foyer d'épigrammes très bien faites et de chansons contre tout le monde.

***

Quelle société de bien parler et mal agir que celle de Mme ... (2) dont je crois encore qu'on a augmenté les torts. Rien n'était plus joli et plus aimable qu'elle. Quelle charmante société que celle des *Brochettes!* On appelait ainsi sept ou huit des plus aimables femmes qui ne se quittaient pas.

(1) *Mélanges*, t. XVII, p. 30 : « Ceux qui soupaient chez Mlle Arnould et Mlle Julie dont pendant quelque temps les maisons étaient agréables et de bonne compagnie, étaient aimables : le chevalier de Beauveau, le chevalier de Luxembourg, le comte de Coigny, Louis de Narbonne, MM. de Ségur, M. de Voyer, le chevalier de Boufflers, Conflans même, M. le duc d'Orléans jadis, etc. »

Madeleine-Sophie ARNOULD, 1744-1803. *Annales*, t. VIII, p. 2-6. *Mélanges*, t. XXVII, p. 32-33.

Marie-Madeleine GUIMARD, dame Despréaux, 1743-1816.

Mlle DERVIEUX amie de la Raucourt, épousa l'architecte Belanger. Voir *Annales*, t. VIII, p. 2.

Rosalie DUTHÉ, 1752-1820.

(2) Nom raturé et rendu illisible.

CAHIER XIX

A propos de quelques femmes : Mlle Dervieux, Mme de Maghes, Mmes de Bussy. — Un triumvirat chez Marie-Antoinette. — Le Choiseul aux entrechats. — Mme de Cassini et Necker. — Intrigues de cour. — Beaumarchais. — Dévouement de Charles dans un incendie. — Un procès anacréontique. — Voleurs ou revenants. — L'amour au Prater. — Passion et pension. — L'enterrement de la princesse de Ligne-Luxembourg. — Sur la cheminée d'un cabaret de Suisse. — Prétentions et protestations du prince Claude. — Confession générale. — Galanterie et pruderie. — Amours de La Fayette. — Mouchette.

Quelle charmante société que celle de n'en pas avoir ! C'est-à-dire d'être bien avec une femme qui ne connaissait personne, comme Mme de Maghes, par exemple, à son arrivée à Paris. Je voyais mes connaissances sans être vu. J'allais à tous les spectacles, à toutes les promenades et nous étions solitaires au milieu du plus grand tourbillon (1) des plaisirs qui ne dérangeaient pas les nôtres.

Elle fut assez mauvaise tête pour me mener un jour à une comédie de société, où elle ne connaissait qu'une femme, encore assez peu ; et je le fus assez pour me laisser présenter par elle. On nous regardait, on se regardait et l'on m'enviait.

***

On a vu que je n'étais pas donnant, mais après avoir mangé tout un hiver toutes les primeurs et surtout les

(1) Dans S, en marge : « tourbillon ».

fraises des serres de M. de Soubise (1), à qui appartenait Mlle Dervieux que je ne voyais qu'à souper et une demi-heure après, je voulus attraper encore davantage son prince, en lui faisant faire un présent malgré lui.

Elle mourait d'envie d'avoir un bel équipage pour Longchamp. Je trouvai pour mille écus une voiture qui en valait quatre et qu'un étranger qui était parti avait commandée. Je dis à la petite Dervieux qu'elle devait dire à son maréchal de France que cela ne lui avait coûté que la moitié de la valeur. Elle eut tout ce qu'il y avait de plus élégant et mille écus de profit. M. de Soubise crut avoir fait une bonne affaire, et avec mes trois mille francs, je lui en procurai autant et la voiture qui en valait douze. N'est-ce pas un tour de filou? Je n'en sais rien : je n'y attachai qu'une idée de gaieté et d'obligeance.

***

J'avais une Mme de Bussy, belle sans être aimable. Je me levais de chez elle à minuit et j'allais veiller jusqu'à six heures du matin chez une autre Mme de Bussy qui était l'une et l'autre, mais qu'on n'avait pas, mais où les chevaliers de Boufflers, de ... et deux ou trois hommes presque aussi aimables qu'eux et par conséquent les plus... aimables de l'Europe, aimaient à veiller aussi. Nous approchions un grand canapé de la cheminée et nous avons passé ainsi un hiver très heureux (2).

(1) Charles DE ROHAN, prince DE SOUBISE, 1715-1787.

(2) La première de ces dames est sans doute celle dont il est question dans *la Chronique scandaleuse*, publiée par Octave Uzanne, p. 224 : « Qu'on demande à la Brissault combien elle a reçu, le 22 avril 1774, du duc de Chartres, du duc et du chevalier de Coigny... du prince de Ligne, du baron de Bésenval, de M. de Vaudreuil. Tous lui ont fait neuf louis et elle leur avait servi à souper quatre nymphes, dont la moins chère était Mlle de Bussy. »

La seconde doit être cette parente du duc de Choiseul, née DE

***

La reine avait mieux que de l'esprit, du tact, du goût, du jugement, des à-propos et de la gaieté. Mais elle arrangeait l'esprit et n'aimait ni les vers, ni ceux qui en pouvaient faire. « Ah ! voilà le triumvirat, disait-elle, quand elle voyait arriver le Talleyrand (1) d'aujourd'hui, le chevalier de Narbonne (2) et Choiseul-Gouffier (3). Je lui dis que je m'en vais en faire un autre pour en imposer à celui-là et je lui proposai pour l'évêque d'Autun, l'abbé de Balivière qui est tout ce qu'il y a de plus bête ; le duc de Coigny, assez médiocre, pour pendant de Narbonne, et moi, pour celui de M. de Choiseul, puisqu'il est passablement savant et que je ne le suis pas, faisant des recherches et moi pas du tout.

***

Un autre Choiseul (4) me fit grâce de la vie. Il y avait au moins de quoi m'envoyer promener. Il était chez moi. Je m'habillais. J'y pensais comme s'il n'y était

MESSEY, qui épousa en deuxièmes noces un baron de Talleyrand et qui lors de son décès mérita cet hommage du marquis de Fulvy (*Mémoires secrets*, 4 janvier 1784) :

Je pleure l'aimable Mirthé
Séduisante et sans artifice
Obligeante sans vanité
Sans fiel poète et belle sans caprice, etc.

(1) Charles-Maurice DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, 1754-1838.

(2) Louis comte DE NARBONNE-LARA, 1755-1814.

(3) Marie-Gabriel, comte DE CHOISEUL-GOUFFIER, 1752-1815, ambassadeur de France à Constantinople.

(4) César-Gabriel, comte DE CHOISEUL, puis duc DE PRASLIN, 1712-1785.

pas, et chantais ceci par distraction, parce que je croyais être seul :

Le plus ingrat et le plus bas
Est le Choiseul aux entrechats.
Quoique l'on ne l'estime pas
A danser on l'invite.
Pour les sauts,
Pour les sots,
Il a du mérite !

***

La reine d'à présent, hélas sans royaume, la femme de Louis XVIII (1), m'a assuré que la malheureuse et belle reine était morte dans la charrette où elle était noyée dans son sang, ses pertes, ses maux, ayant fini ses jours en chemin pour l'échafaud.

***

Mme de Cassini (2) me fit chercher un jour pour faire chasser Necker (3). Je l'écoutai et lui dis que je me mêlais à la cour du bien à faire, mais point du mal et que je n'y voulais jouer d'autre rôle que celui des annonces.

***

Je me suis trouvé souvent au milieu des intrigues sans m'en douter. Par exemple la défaveur de M. de Guignes (4),

(1) Louis XVIII (alors comte de Provence) avait épousé, le 14 mai 1771, Louise-Marie-Joséphine de SAVOIE, fille de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne.

(2) Sœur du marquis de Pezay, maîtresse du comte de Maillebois.

(3) Jacques NECKER, 1732-1804.

(4) Adrien-Louis, comte DE BONNIÈRES, duc DE GUINES, 1735-1806. Voir A. von ARNETH, *Maria-Theresia und Marie-Antoinette.*

que la reine prit en guignon, a toujours été une énigme pour moi. A propos de lui, on sait le grand procès que lui fit son secrétaire Tort. Obligé de sortir de France, il se fit appeler M. de la Sonde (1). Je le rencontrai en pays étranger, et quelques propos que j'entendis de lui, me le faisant soupçonner, je dis : « Je vais le *sonder* pour savoir si j'ai *tort.* »

***

M. le prince de Conti me pria de sauver Beaumarchais le jour qu'il fut décrété de prise de corps et qu'il nous lut bien gaiement son *Barbier,* quoiqu'il fût entré dans le salon avec l'air de l'homme le plus malheureux. Je me donnai la peine de le mener à la première poste, de lui donner une voiture et un de mes gens pour le conduire jusqu'à Ostende, où je le fis embarquer. Huit jours après il était de retour d'Angleterre dans le cabinet de Louis XV. Quel mystificateur ! mais il était bien aimable.

***

Les papiers publics ont parlé de mon Charles qui s'était jeté au milieu des flammes à Varennes, village de Champagne, où il donna pour consoler les brûlés tout ce qu'il avait et une montre superbe impossible à remplacer. Je ne gardai, comme de raison, d'argent (2) que ce qu'il fallait pour arriver à Paris.

(1) « J'arrive à Bruxelles. Je trouve dans une loge un homme qui parlait beaucoup de l'Angleterre et disait du mal des gens de la cour, soutenus en France contre ceux qui n'en étaient pas. On me dit qu'il s'appelait M. de la Sonde. J'eus quelques soupçons que c'était l'homme dont il était question. « Je crois que c'est lui, dis-je à quel- « qu'un, je vais *le sonder* pour savoir si j'ai *tort.* » *Mélanges,* t. XXVII, p. 8-9.

(2) Peut-être la mémoire du prince est-elle infidèle et qu'il con-

***

A propos d'argent (1), j'étais avare et prodigue quand j'en avais. J'avais de la peine à débourser un ducat et j'en signais cent dans un petit billet, quand j'étais riche. A présent que je n'ai rien, je ne donne que ce que je peux, et des assignations à personne. Tout le monde est pauvre. L'avare parce qu'il n'ose point dépenser, le prodigue parce qu'il dépense tout.

***

Joseph II était jaloux de M. de Lacy pour moi, comme le prince Potemkin du prince Repnin (2).

***

J'avais un procès que je disais anacréontique : c'était pour la terre de *Kœur*, en Lorraine. Mon avocat s'appelait *L'Amour*. Nos assemblées étaient au pavillon de *Flore* où demeurait une vieille tante à moi et mon rapporteur était M. *Joly de Fleury* (3).

fond ici Varennes en Argonne avec Ligny-en-Barrois, autre village du même département de la Meuse. Son banquier Théaulon écrit de Paris à l'intendant van den Broeck, le 7 mars 1782 : « M. le prince de Ligne n'a point d'argent, cependant son cœur généreux le porte à soulager des malheureux incendiés qu'il a rencontrés à Ligny-en-Barrois. Il m'ordonne de leur envoyer cinquante louis d'or et surtout de ne pas passer cette somme dans mes comptes pour dérober la connaissance de cette bonne œuvre. » (Dossier van den Broucke, Université de Gand.)

(1) Dans S, en marge : « d'argent », au lieu de « du mien » biffé.

(2) Nicolas, prince REPNIN, 1734-1801.

(3) Omer JOLY DE FLEURY, 1715-1810.

Mélanges, t. XVII, p. 26. « Je demandai alors au roi, c'est-à-dire

Le cardinal de Bernis (1) me l'aurait fait gagner, mais M. de Vergennes (2), qui n'était point anacréontique, me le fit perdre pour se venger de ce que j'étais trop Autrichien et de tout ce que j'avais fait pour taquiner les Hollandais et commencer une guerre qu'il ne voulait pas, mais qu'il sentait bien, ainsi que je le lui dis, qu'il n'aurait pas pu empêcher si l'empereur Joseph m'avait cru et laissé faire.

***

Le pis aller de voleurs et de revenants n'est rien moins qu'agréable. C'était cela cependant qui fit venir un marchand russe, son fils et deux valets avec leurs kibieck et des cris effroyables jusqu'à ma voiture dans une forêt et une nuit affreuse, lorsque j'allais dans la Nouvelle Serbie. Je les avais vus dételés à moitié et reposés autour d'un grand feu. Ils me passèrent un quart d'heure après au grand galop, en me disant qu'ils avaient vu le diable. C'était le diable en effet, car mes chevaux en prirent le mors aux dents.

***

On met le diable à tout. Une apparition semblable, à ce que me dit mon postillon, me fit jeter du haut d'un pont en Saxe. Je lui représentai que le bruit que j'avais entendu moi-même, et ce que j'avais vu traverser le grand chemin, était vraisemblablement du gros gibier.

aux domaines, la terre de Kœurs ou Cœur. J'avais pour avocat M. Lamour, M. Joly de Fleury en était rapporteur et nous nous donnions des rendez-vous d'affaires au Pavillon de Flore, chez une tante à moi. »

(1) François-Joachim de PIERRE DE BERNIS, 1715-1794.

(2) Charles GRAVIER, comte DE VERGENNES, 1717-1787.

***

Je ne pus pas me tromper sur le compte de celui-ci, un jour qu'enfoncé au Prater, dans le taillis entre la maison verte et le Danube, couché sur l'herbe pastoralement avec Mme de X..., je lui présentais des assurances de mon amour aussi sauvage que le lieu où nous étions.

C'était aussi le temps où les cerfs éprouvent le même sentiment. Au milieu de la conversation la plus animée et la plus intéressante, quatre ou cinq de ces sultans de la forêt, poursuivant une horde de biches, sautèrent au-dessus de nous, et quoique ce fût une belle mort, il eût été singulier de la trouver dans les sources de la vie.

***

Je ne sais ce que c'est qu'une spéculation sur moi depuis huit jours. Une femme à bonnet d'or, avec un équipage, cocher à pelisse, ce qui rend cet ajustement bourgeois plus piquant, et une veuve de conseiller viennent de me réclamer cette semaine-ci, dans ma solitude de Kaltenberg où je l'écris, pour me parler de leur passion pour moi. « Mes bonnes dames, leur ai-je dit, je n'en ai guère vu pour moi à quinze ans quand j'en valais la peine ! » La première m'a confié qu'elle serait bien aise que, pour prix de cette passion, je contribuasse un peu à l'entretien de son équipage qui est aussi sa passion, et la seconde, après des transports d'amour et des déclamations d'excellente tragédienne allemande et des menaces de se tuer si je ne l'aimais pas, puisqu'elle m'adore depuis trois ans, pour prix de sa passion m'a parlé de pension !

Apparemment que ces dames, qui ont souvent affaire

aux finances du prince Esterhazy, savent qu'il me donne quatorze mille florins par an, pour les chanoinesses que je lui ai vendues.

***

Si un enterrement pouvait être comique, c'eût été celui d'une tante à moi, de cette vieille princesse de Ligne (1) qui demeurait à l'appartement habité, dit-on, par Napoléon, où je crois le Saint-Père, à présent, pour le couronnement. Elle m'aimait. Je n'en ris que plusieurs années après que j'y pense.

D'abord, j'y vois un M. de Schönberg qu'on appelait Chamberg mal à propos, ami de la maison, que j'ai toujours appelé le chevalier du sépulcre, car il n'en manquait pas. Je me rappelle qu'étant arrivé au moment que nous dînions et que la pauvre femme rendait l'âme, il avait dit : « Je n'en puis plus ! Un verre de marasquin. Ah ! la pauvre princesse ! Il faut pour me soutenir, car je meurs, que je mange un petit morceau. » Et il se met à table en pleurant, dans le temps que Mme de Lorraine, Mme de Carignan, M. et Mme de Béthisy, nous tombions tous dans les bras les uns des autres, ce qui, à se rappeler de sang-froid, était assez plaisant. Et des : « Ah ! » des « Que ferai-je au monde? J'ai tout perdu ! » qui ne finissaient pas. Ensuite, après (2) les tristes révérences de M. de Schönberg, je découvre le prince de Vaudémont avec sa tête de côté (3) et un manteau plus court que

(1) Henriette-Anne-Eugénie DE BÉTHISY DE MÉZIÈRES, née le 17 avril 1710, mariée le 11 décembre 1729 à Claude-Lamoral-Hyacinthe-Ferdinand, marquis de Dormans et de Moy, puis prince de Ligne, dame du palais de la reine d'Espagne jusqu'en juillet 1740, décédée à Paris le 4 janvier 1787.

(2) Dans S, en marge : « ensuite après ».

(3) Dans S, en marge : « sa tête de côté ».

son habit. Et puis (1) de très jolis prêtres qui, pour éviter la crotte, car il y en avait beaucoup jusqu'à Saint-Germain-l'Auxerrois, marchaient sur la pointe du pied *saxorum electores*. Ensuite (2) encore beaucoup d'autres choses ridicules que j'ai oubliées.

***

Dans les cabarets de la Suisse, sur chaque cheminée, j'avais trouvé des vers, des horreurs et des caricatures sur tout plein de voyageurs et de femmes de ma connaissance. Mme d'Ursel et la petite Charles d'alors, aujourd'hui Mme Vincent Potocka, trouvèrent que c'est affreux. — Pour moi, leur dis-je, peu m'importe tout ce qu'on dirait de moi, pourvu que ce ne soit pas que je suis un poltron. — Oui, mais par exemple, un fripon, me dit le duc d'Ursel (3)? — Pourquoi non, lui répondis-je, si cela fait plaisir à quelqu'un. — Eh bien, lisez, me dit-il : « Le prince de Ligne a volé ici, ce matin, une cuiller « d'argent. » — Eh bien, cela m'est égal, à moins que la maréchaussée ne coure après moi pour m'arrêter. Et cette belle phrase y est encore, à moins qu'on n'ait blanchi la cheminée.

***

Mon père, grand faiseur de mémoires, au lieu d'histoire et d'histoires comme son fils, en avait fait faire un (4)

(1) Dans S, en interligne : « et puis ».

(2) Dans S, en interligne : « ensuite ».

(3) Wolfgang-Guillaume, duc D'URSEL et de Hoboken, 1750-1804.

(4) DE L'AVERDY, *Mémoire pour établir en faveur des princes de Ligne le droit de succéder aux États de Lorraine et de Bar, supposé que la lignée directe de S. A. R. duc de Lorraine, du sérénissime prince Charles, son frère, et des sérénissimes princesses leurs sœurs, vienne à manquer, pour prouver que le même ordre de succession doit être accordé*

pour prouver nos droits à la couronne de Naples par une certaine Yolande d'Anjou ; à la couronne d'Angleterre par les Salm, je crois, plus proches de la maison de Brunswick ; au duché de Lorraine, par une Vaudémont, il me semble, et à la succession des Nassau si le stathouder mourait sans enfant mâle.

Qui veut m'acheter ces justes prétentions et protestations qu'il a toujours faites dans l'occasion?

***

Il me prit tout à coup, il y a quelque temps, une fantaisie de faire une confession générale. Je l'avais promis à mes belles-sœurs, les princesses du soir. Je m'en ressouviens. J'allai tout seul à Pâques à mon Kaltenberg (1). Ayant oublié toutes mes prières, je me mets à genoux, je veux dire mon *Confiteor*. Je ne m'y retrouve plus. Je commence. J'oublie une partie de ce que je veux dire. Mon bon diable de curé ne savait pas bien le français. J'y remédiai en latin, car j'étais de bonne foi et ne voulais point l'attraper ni m'attraper moi-même. Je ne sais s'il fut étourdi, stupéfait ou (2) ravi peut-être de voir à ses pieds un si grand pécheur, mais il me donna bien vite l'absolution et oublia même de me donner une pénitence.

J'ai communiqué mes scrupules au Père Antonin et au Père Chrysostôme. Celui-ci m'a un peu plus rassuré que l'autre.

— Oh ! oui, oui, e recommencerai (3). Pourquoi ne

par rapport au grand duché de Toscane qui par le traité de paix est subrogé aux États de Lorraine et de Bar. Paris, Charles Osmont, 1739, in-4°.

(1) Dans S, en marge : « Je l'avais promis... Kaltenberg. »

(2) Dans S, en marge : « J'y remédiai... stupéfait. »

(3) Dans S, en marge : « J'ai communiqué... recommencerai. »

recommencerais-je pas une autre fois? Peut-être que cela ira mieux. On risque de ne pas le faire, et que risque-t-on de promettre de n'avoir plus de femmes lorsque les désirs et les occasions diminuent, et d'aller tous les dimanches à la messe, lorsque la raison qui en empêchait cesse de même? C'était de voir mes matinées coupées et mes ouvrages en littérature interrompus. Je les ai aussi, de même que mes aventures, à peu près finis. Ainsi, je veux être et peux aisément être heureux dans l'autre monde, après l'avoir été dans celui-ci.

***

Dieu me pardonne cette personnalité bien égoïste mais bien placée, et mes lecteurs aussi. Ils verront que je n'ai été ni prude, ni bégueule pendant ma vie. Les cyniques y trouveront assez de cynisme encore pour que je ne leur déplaise pas tout à fait, et les dévots se réjouiront de voir succéder une philosophie chrétienne à l'autre. Les impies et les indifférents jugeront si le respect humain vaut la peine de faire mourir impénitent et craintif. On me croira plutôt qu'un saint et on ne s'imaginera pas être déshonoré pour suivre mon exemple. Si tout ce qu'on dit est vrai, comme je le crois, je ferai une bonne affaire pour moi et pour les autres.

***

Voici bien un (1) trait digne d'un grand homme qui ne réfléchit guère. Avec ces manières on court risque d'être pendu.

Je m'en retournais souper chez moi, à pied, avec le

(1) Dans S, en marge : « Voici bien un. »

comte de Taxis. Je vis un homme qui, en sortant du cabaret, recevait pour solde de compte un petit écu, après en avoir changé un gros. Je dis à Taxis : « J'en deviens amoureux. Il faut que je l'aie. — Vous êtes trop bien, me dit-il, pour qu'il vous le donne en charité... — Qui parle de ce *pauvre* moyen, je lui réponds. »

— Oh ça ! mon ami, dis-je à cet homme, monsieur et moi nous sommes des voleurs. Nous avons besoin de ton petit écu.

Je ne sais s'il me vit une envie de rire ou si la peur l'empêcha de se sauver. Il me le donne et de l'autre je mets un gros souverain dans la sienne.

***

Il y a partout des veines de galanterie et de pruderie momentanée. J'ai vu beaucoup de l'une dans ce pays-ci, pendant vingt ans, et de l'autre depuis ce temps-là jusqu'à présent, de sorte qu'on se voit depuis le matin jusqu'au soir, comme frère et sœur, sans qu'on se désire et qu'on cherche à se plaire. Si j'avais encore les avantages de ma jeunesse je ne saurais qu'en faire. Aussi, adieu les plaisirs de la société. On se trouve sans se chercher. On se quitte sans regrets. On cause sans intérêt. On se met à table l'un à côté de l'autre, sans s'en soucier. C'est encore un des mauvais effets des longues paix. Pendant la guerre on est si pressé de vivre qu'on est pressant. On est nommé, on est attendu dans la capitale, on y plaît même avant d'arriver.

***

Jusqu'à un La Fayette, insipide de corps, d'esprit, de figure et d'âme, cité mal à propos pour de prétendus

petits combats d'Amérique ; il est aimé encore à présent des deux plus aimables femmes de Paris, et il y a vingt ans qu'il en avait la plus jolie (1).

***

Jusqu'à la mauvaise compagnie, elle imite la bonne en tout. Quelques jeunes femmes ici sont entrées dans le monde, sans grand mouvement et sans trouver d'attaquants. Celles qu'on appelle ici « dames de la seconde noblesse » et à Bruxelles, autrefois, « dames de la ville », sont vertueuses par air. On avait ici toutes celles qui vont dans le petit parterre. Les hommes de bonne compagnie y allaient et s'en trouvaient fort bien.

***

Le nom de *Mouchette*, quoique je n'aime pas les petits noms de société, s'est trouvé tout d'un coup donné à la petite Charles pour une plaisanterie dont la source était assez drôle. Dans notre voyage du coche à Paris, Charles, toujours actif, cherchait les chevaux, visitait les roues et se faisait valoir pour diminuer nos obligations. Je lui dis qu'il était la mouche du coche. Sa femme était jolie et quelquefois un peu laide, presque toujours bonne, quelquefois un peu malicieuse, sentimentale et philosophe, esprit fort et dévote, tiède et bigote, exagérée et juste, raisonnable et superstitieuse, sensible et indifférente, naïve et trop fine, aimable et insupportable, amu-

(1) Avant son départ pour l'Amérique, La Fayette avait vainement aimé la très jolie comtesse de Nolstein, dame d'honneur de la duchesse de Chartres, épouse d'un colonel d'infanterie. Dès son retour elle fut son amante et en eut un enfant. *Mémoires secrets*, 30 juin 1783.

sante et ennuyeuse, prude et coquette, charmante et capricieuse. Toujours beaucoup d'esprit, de grâces, de physionomie, de connaissances, de générosité, de bienfaisance. Beaux yeux, beaux cheveux, joli pied, joli teint, belles dents. Ensemble plus agréable, divertissant et bon qu'autre chose : et trente femmes qu'on pouvait aimer dans une.

CAHIER XX

La discipline des filles galantes en Prusse. — Logement à Paris. — Le chien et les hommes. — Le portrait de la reine. — Valeur de Charles. — Joseph II et la révolution des Pays-Bas. — Trois bêtises pendant une journée de voyage. — L'ascension du *De Flesselles*, à Lyon. — Duel de Charles avec Louis Liechtenstein. — Évocation de Belœil dans les déserts de la Tartarie.

J'aime à voir la vertu arrachée au vice. C'est l'impudence et l'impudeur qui heureusement le rend odieux. Sans cela il serait trop aimable. Les Italiennes en dégoûtent, les Anglaises lui prêtent les charmes de la candeur. J'y ai pris toutes les filles au Wauxhal et au Ranelagh pour les plus honnêtes femmes de l'Europe et de l'Amérique. Comme il n'y a pas de caractère, en Allemagne, ni vices, ni vertus nationales, tout y dépend de la discipline. Celle de Prusse est la première en filles apparemment comme en soldats.

Le prince Louis-Ferdinand (1), en me quittant aux chasses de Bohême, donna ses ordres à un major de housards de me donner à souper et à mon petit-fils, Charles Clary, avec des filles, en les faisant passer l'une pour sa femme et l'autre pour sa sœur.

— Vous voilà donc fixé, mon cher Varbourg, lui dis-je.

— Oui, me dit-il, ce n'est pas pour une femme de qualité. On a un peu crié contre moi au régiment et dans le

(1) Louis-Frédéric-Christian, prince de Prusse, 1772-1806.

grand monde, mais qu'est-ce que cela fait? Elle a de la beauté et des mœurs.

Je les soupçonnai un peu sur quelques petits coups de genou qui agitaient quelquefois les miens, mais la peur de manquer aux lois de l'hospitalité et le bon ton qui y régnait d'ailleurs m'empêchaient de les rendre. Insensiblement, par gradations, ce ton excellent disparaissait. Je plaignais le maître de la maison. Je croyais que le vin de champagne égarait les soupeurs. Enfin, cela devint si fort, et puis l'on se mit tant à rire de ma réserve que je m'aperçus que c'était une mystification très plaisante et de fort bon goût.

— Ne nous gênons plus, me dit Varbourg; allons voir les amies de Mme Varbourg et de ma fausse belle-sœur.

Nous allâmes chez une Mme Bernard, abbesse de leur couvent. Deux grands salons bien ornés, dans une maison joliment décorée au dehors, et des bronzes, de l'albâtre, des candélabres et une belle illumination, m'en imposèrent d'abord. On nous servit une cuve de punch portée par les femmes de chambre de ces demoiselles. Elles parurent l'une après l'autre, sortant deux à deux des six portes des deux salons.

Je n'aurais rien à me reprocher si l'une qui s'appelait Angelini n'avait pas ressemblé à Mme de Wurbn, et encore ce ne fut que le lendemain que j'y retournai pour la voir. Des dix ou douze que nous étions, ce jour-là, personne ne s'oublia vis-à-vis de ces dames qui avaient un air plus décent que quelques-unes de la cour. Nous nous respections nous-mêmes pour que toute la soirée fût de bon goût, et après avoir admiré leurs figures, leur élégance et leur éducation, je me retirai chez moi, enchanté de ces jolies créatures, de ces messieurs et de moi-même.

***

Je ne crois pas que les dix-huit mille qu'on prétend qui existent à Berlin, depuis les maîtresses des tambours jusqu'à celles de Leurs Altesses Royales soient aussi bien élevées. Ce nombre paraît disproportionné à la population de 150 000 habitants, mais elles y contribuent parce que la police et la chirurgie ont grand soin de leur santé, et il vaut mieux que les tambours aient des maîtresses que d'être maîtresses eux-mêmes, comme c'était l'usage du temps des grands princes de la maison de Brandebourg.

« Faites-vous donc débaptiser, monseigneur, » dis-je un jour au prince Henri de Prusse, frère de ce roi-ci, qui témoignait quelque horreur de cet égarement de corps, de cœur et d'esprit (1).

***

Mon étonnement, un jour qu'on vint me proposer à Paris, du temps de M. d'Éguillon (2) un hôtel de 16 000 francs et une rente de 30 000 ! J'en remerciai cette société : « Que faut-il faire, messieurs? — Mettre au-dessus de votre porte, monsieur, *Hôtel de Ligne.* — C'est fait. Que d'obligations ! — On jouera seulement chez vous, monsieur. »

Cela me fit sortir de ma surprise et me fit rester où j'étais, au *Parlement d'Angleterre.*

(1) « Le prince Henri, frère de ce roi-ci, faisant la mine sur certaine aventure dans le genre du goût de son grand-oncle que je racontais au roi de Bavière qui me parlait d'un gouverneur que j'avais trop aimé : « Avec cet air de répugnance, monseigneur, faites-vous débap- « tiser. » *Annales*, t. VII, p. 8.

(2) Emmanuel-Armand de Wignerot du Plessis-Richelieu, duc D'AIGUILLON, 1720-1782.

***

J'aurais pu avoir un logement au château de Versailles et le charmant appartement de ma tante alors, et du Napoléon ou la Napoléone ou du pauvre diable de pape, à présent, je crois, au pavillon de Flore. Mais d'abord cela aurait fait crier contre la reine et puis je ne voulais pas avoir l'air, à Vienne, d'être établi à Paris. Je me suis bien trouvé d'être Allemand en France, presque Français en Autriche, et Wallon à l'armée. On perd de sa considération dans le pays qu'on habite tout à fait. L'impératrice accordait des grâces à mon père quand il y arrivait. Les circonstances ne m'ont rendu que trop indigène et indigent (1).

***

Dix-huit mois que j'ai été, à cause de la guerre, absent de Paris, j'y ai eu une très jolie maison tout entière dans la rue de l'Université, pour quinze cents francs, une loge à l'Opéra et une à Vienne. Je n'en aurais pas eu besoin (2), quand même j'aurais pu profiter de l'une et de l'autre, puisqu'ici j'en ai sept ou huit où je vais sans payer, et à Paris, celle de la reine, de M. le comte d'Artois, de M. le duc d'Orléans et des gentilhommes de la Chambre. J'avais outre cela ma loge de Bruxelles, où je n'ai presque jamais été, qui me coûtait trois cents ducats. J'en avais pour cinq ou six cents dans les deux autres pays.

(1) Dans S, en marge : « et indigent ».

(2) Dans S : « Je n'en aurais pas eu besoin », en interligne, remplace « sans en avoir besoin », biffé.

***

Voilà un chien, que je vois d'ici, qui garde mes chevaux, mes voitures et mes cochers. Il s'est donné à nous : et je réfléchis. Le chien, le plus civilisé de tous les animaux, a quelques-uns des défauts de l'homme, comme la bassesse, la flatterie, la gourmandise, l'importance, le bruit dans la société, la paresse, la méchanceté, la jalousie, la colère et la luxure. Mais il n'en a pas l'ivrognerie, l'ingratitude, la présomption, les écarts de l'imagination, la folie, l'hypocrisie (1), la duplicité, la méfiance, l'ambition, le défaut de mémoire, l'indiscipline, l'envie d'être flatté, l'indélicatesse, l'intrigue, les mauvais procédés et la rancune. Le chien qui a des talents, n'essaye pas ceux qu'il n'a pas, et ne cherche pas à occuper toute la terre de lui, ainsi que nous. C'est lui qui est bien né libre et égal et voici à quoi j'en veux venir (2). Je vois celui dont je parle qui en a senti les deux inconvénients et qui voulant éviter le malheur de l'indépendance et la nécessité des devoirs, est venu de lui-même en chercher à mon service.

Le chien de chasse ne se fait pas chien de berger, celui-ci chien de dame. Qu'on propose un évêché à un lieutenant de houzards propre à son métier, il le quittera tout de suite pour dire la messe.

***

J'ai quelquefois du plaisir à être superstitieux. C'est, je crois, un besoin de l'âme, et c'est peut-être une preuve

(1) Dans S, en marge : « la présomption, la folie, l'hypocrisie ».
(2) Dans S, en marge : « et voici... venir ».

de son immortalité. N'est-ce pas en favoriser le goût et la croyance que ce qui m'est arrivé au sujet de la reine.

Le lendemain de sa mort, un émigré peintre, non par amour comme tant d'autres l'ont été, mais par besoin, m'apporte le portrait de cette belle et malheureuse princesse extrêmement ressemblant. Je pleure dessus et le paie ce qu'il veut.

Six ans après, l'ayant porté tous les jours sur une boîte, je le perds dans la foule à un bal masqué du prince Esterhazy, en Hongrie. Je m'en retourne bien triste à Vienne. Quel est mon étonnement de trouver en y arrivant (1), sans lettre à mon adresse, le même portrait avec la seule différence qu'il y avait de l'or sur l'habit du perdu et de l'argent sur celui du trouvé. On ne m'en demandait pas. Je ne savais qui remercier. C'est au Ciel que j'adressai mes remerciements et que je dus encore le troisième portrait que j'ai encore (2).

Le second fut brisé par une chute, dans ma poche où je le portais tous les jours, ainsi que le premier. Il a duré six ans aussi et voilà que la bonne princesse Ulrique Kinsky me dit : « Je suis bien vieille. Il y a grande apparence que je ne penserai pas à vous en mourant. Un buste excellent que j'ai eu de la reine tombera Dieu sait en quelles mains. Héritez-en de mon vivant et consolez-vous ainsi un peu de sa perte et de celle de ses deux portraits si ressemblants. »

***

Il est si bien établi que le matin que je pense, lis ou écris, je ne fais plus rien que machinalement, qu'un grenadier de mon régiment, à qui je refusais la permission

(1) Dans S, en interligne : « en y arrivant ».
(2) Dans S, en marge : « que j'ai encore ».

de se marier, prend une plume dans mon écritoire et me l'apporte pour que je signe ce que je n'avais pas voulu lui accorder. Il eut raison. Je signai pour qu'il me laissât continuer à m'occuper. Il dit ensuite qu'on ne l'avait pas trompé et qu'il avait réussi à merveille.

***

On voyait une envie sourde de faire la guerre : on n'en était pas en état (1). Ce que vient de me dire l'archiduc Jean est sublime : « Il manque de l'argent, des vivres et des chevaux pour faire la guerre : donc il faut la faire ! » Tous les moyens refusés par le calcul se forcent, se trouvent. Tout arrive, se prend, suit on ne sait comment. On prévient, on étonne l'ennemi qui est instruit de notre pénurie. On passe l'Adige avec ce qu'on a et cette brillante sottise en apparence serait, dans ce moment-ci, le cachet de la prudence et du génie.

***

Mon Charles avait une valeur bien plus pure que la mienne. Il ne pensait pas, comme moi, à la galerie. C'était intrépidité et utilité. J'étais quelquefois brillant, parce qu'on me regardait : la nuit, je n'avais pas aussi bon visage que lui. J'étais amoureux de la gloire et lui l'était de l'honneur et du devoir.

***

J'eus bien de la peine à résister aux prières de Joseph II qui était assez délicat pour ne pas m'ordonner. Je me

(1) Dans S, en marge : « on voyait... état ».

rendis, je promis et le suppliai de me dégager. Il voulait que j'allasse aux Pays-Bas parler aux révoltés. Chaque circonstance qu'amenait chaque jour rendait cette démarche plus inutile. Je lui représentai que j'y risquerais volontiers ma vie, même ma liberté, mais que l'honneur de mon uniforme souffrirait des humiliations. « Dites que j'ai tort, me dit-il, pour gagner leur confiance, et si vous ne voulez pas, prouvez-le-leur en quittant mon service auquel je ne veux pas que vous sacrifiez votre fortune. — Voilà ce que je ne puis pas faire, lui répondis-je, parce que Votre Majesté le veut par bonté pour moi ; mon honneur, mon attachement et précisément ce qu'elle m'en dit, m'en empêchent. »

J'écrivis à peu près dans son sens pour qu'on me crût. Je croyais que quelques personnes seulement, à qui je voulais prouver mon impartialité en disant du mal de tout ce qui s'était fait, suivraient peut-être les conseils que je donnais de rentrer dans leur devoir. C'est cette troisième lettre dont j'ai parlé ailleurs qu'on eut la malice d'imprimer (1).

***

On remarquera qu'il n'y a pas un mot ni un fait qui soit dans tous ces petits cahiers en mon honneur. Ce serait bien ennuyeux, d'ailleurs, si j'allais dire du bien de moi. S'il y avait ici quelques jolis crimes je les aurais appelés confessions. Mais ce ne sont que de pauvres aveux et souvenirs de bêtises dont aucune n'est piquante.

(1) *Variante* B. « Les sots rebelles flamands m'invitent pour me mettre à la tête de la révolution où j'aurais eu beau jeu. Je leur fis dire que je ne me révoltais jamais pendant l'hiver et je ne me donnai pas la peine de répondre à Vandernoot. Ai-je parlé de ma lettre à une certaine personne imprimée par la malice de van den Broeck. à ce que je crois, et la bêtise de quelques autres, et de ce que me dit Joseph II. » Voir Cahier XVI.

Par exemple, une journée entière de voyage qui paraît lui avoir été consacrée. Voulez-vous les compter? En voici trois : on voit un cheval échappé, sortant de la maison paternelle et de la discipline militaire.

Avant d'arriver à Laubach, je rencontre un gros prince abbé avec une belle croix d'or, un moine qui avait l'air d'être son adjudant et six chevaux de poste, car il revenait d'Italie en voiture ouverte. La mienne l'était aussi. Je me lève dans la mienne. Il se met debout dans la sienne. Il croit que je le reconnais ou que j'ai quelque chose à lui dire. J'avais une carabine chargée à poudre. Je la lui tire, sans le viser pourtant, à sa grosse physionomie. Étonné, alarmé, il se cogne la tête contre celle de son moine. Le mal qu'ils se font par là leur fait croire qu'ils sont tués, blessés, percés. Ils crient au voleur, à l'assassin, au chirurgien. Les chevaux et les postillons les emportent. Mon postillon se met à rire et un vieux valet de chambre de confiance à moi, à me gronder. Mais voici de quoi me justifier : « Quel plaisir aura eu monseigneur le prince abbé, à la première poste, à se trouver bien portant ! Sans moi il n'aurait jamais eu un si bon moment ! »

Me voilà à deux postes de ce premier théâtre d'extravagance. Voici la seconde. Mon postillon va mal. Il me dit des impertinences. Je veux le rosser. Je passais un village. Je veux le rosser. Il se sauve chez le petit seigneur qui était à table avec sa famille. Je le suis et pendant qu'il le harangue pour se plaindre de moi, je lui fais descendre les escaliers au galop et remonter bien vite à cheval laissant le baron dans la plus grande surprise.

A présent à la troisième. On veut me faire payer une barrière. Je ne le veux pas. Je dis au postillon d'aller. On le lui défend. Je dis à mes gens de le battre. Il veut dételer. Il descend pour cela. Je fais monter un coureur

à moi sur son cheval et me voilà à toute bride. Le maître de poste envoie un postillon pour m'arrêter, monter sur son cheval et me ramener. Je lui montre ma carabine : il s'en retourne (1). Je vais plus vite que jamais et me voilà arrivé à Laubach. Je perds du temps à y manger des cerises. J'avais fait une histoire que mon postillon avait eu la colique. On mettait mes chevaux pour aller plus loin. Le maudit maître de poste arrive au moment que je partais et conte ce qui s'est passé. Le gouverneur du pays, un Auersperg, me fait arrêter. Je lui écris une lettre si insolente que cela lui en impose. Je le menace de l'empereur François Ier avec qui il se souvient d'avoir entendu dire que j'étais fort bien, et mon style moitié d'un militaire, moitié d'un favori, m'obtient des excuses et des chevaux.

***

Hélas ! c'est à notre voyage de Lyon, pour voir le plus grand ballon, le second mais le premier par le nombre et l'importance des embarqués dans la nacelle, que mon cœur eut bien à souffrir. Charles avait donné cent louis et sa parole. Les cent louis ne m'auraient rien fait, mais comment revenir sur le reste? On déjeunait aux Brotteaux. On s'amusait aux essais qu'on faisait de son ascension. J'espérais que tous seraient inutiles. On s'accoutume à tout. On se fait illusion. Quelle peine n'éprouvai-je pas quand, malheureusement au bout de sept ou huit expériences, la diable de machine s'éleva et, dans une minute, ne me parut plus que de la grosseur d'une pleine lune !

Regarder, m'alarmer, me réjouir, ne fut que l'affaire d'un quart d'heure. De ce ballon monstre, moitié des-

(1) Dans S, en marge : « Je lui montre... retourne. »

cendant, moitié tombant, je vis sortir mon cher Charles noir comme un charbonnier, mais encore plus porté aux nues moralement que physiquement, car il fut chanté, célébré (1), applaudi au spectacle et partout (2).

***

Que faire d'une parole d'honneur et d'un secret si ce n'est de les garder et faire garder ! Charles, une autre fois, eut la malice de me confier qu'il avait promis de s'aller battre le lendemain avec Louis Lichtenstein. C'était tout ce qu'il fallait pour que je ne m'y opposasse pas. Sans cela je l'aurais empêché. Je n'avais plus qu'à en attendre l'issue. Quand je vis son homme arriver à la cour avec un petit air content, je jugeai d'abord aisément que Charles n'était pas tué, et ensuite qu'il avait été blessé, mais point dangereusement. C'était précisément ce qui était arrivé. Je retournai bien vite à la maison et trouvai Charles qui se faisait panser.

***

Écrire des misères comme tout ceci, pour écrire seulement, n'en vaudrait pas la peine, si ce n'était pas souvent un texte pour des réflexions.

Par exemple, j'éprouvais du plaisir et une sorte de mélancolie en entendant dans les déserts de la Tartarie mes petits postillons de Belœil parler wallon. Ils avaient une manière de crier les uns aux autres d'un son de voix glapissant et trivial qui me rappelait le jeu de balle où je jouais avec les polissons de mon âge : « Allons

(1) Dans S, en marge : « Car il fut... célébré ».

(2) Voir Henri Lebasteur, *Le Prince de Ligne à Lyon, en* 1784. I. *L'Aérostat du* 19 *janvier, Annales*, t. I, p. 243 sqq.

mener nos quevaux (1) à la mer. » Ce patois, cet organe très jeune et cet accent me faisaient toujours un singulier effet. Ce mot de mer me rappelait celui qu'on donne à mon grand étang de la bruyère d'Estambruges (2).

J'en étais à deux mille lieues, séparé peut-être pour toute la vie, ainsi qu'il est arrivé. Cette vie était exposée d'ailleurs tous les jours. Par exemple, je lisais une épître de l'abbé de Chaulieu au chevalier de Bouillon, où il le voyait revenir de la guerre avec une jambe de moins (3), au moment que j'entends une rude canonnade qui me fait monter à cheval. Cela fit aussi sur moi de l'effet.

J'en reviens à l'autre. Je me dis : Est-ce amour de la patrie? Et ces pensées moitié gaies, moitié sombres en souvenirs, en regrets, dégénéreraient-elles en ce qu'on appelle maladie du pays? Non, bientôt, me dis-je ensuite, c'est le temps de sa jeunesse et des plaisirs qu'on avait au lieu de sa naissance, qui est la source de l'état où l'on se trouve, quand on en est si éloigné. On croit de même regretter beaucoup ses anciens soi-disant amis qu'on a vu disparaître avec assez de sang-froid. C'est soi-même qu'on regrette.

(1) *Quevaux* : chevaux, dans le dialecte picard parlé à Belœil.

(2) La mer de Stambruges était un grand étang, dans la forêt de Belœil. Il a été comblé et boisé en 1872 par le petit-fils du prince Charles-Joseph.

(3) *Epître au chevalier de Bouillon*, en 1704. (*Poésies* de CHAULIEU, Paris, Belin, 1812 ; p. 154-155.)

... Sorti comme toi d'une illustre origine,
Avec ton port, ta bonne mine
Une jambe de bois te siérait assez bien
Et qu'après nos guerres finies
Tu viendrais avec grâce encore aux Tuileries
Éborgné, clopinant, nous servir d'entretien...

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages.

PRÉFACE, par M. Édouard Chapuisat..... I

INTRODUCTION..... XXIII

ABRÉVIATIONS..... LXVII

Une de mes préfaces pour mes « Posthumes »..... LXIX

PREMIER CAHIER

Origines de la famille de Ligne. — Naissance de Charles-Joseph. — Le père. — L'oncle Ferdinand. — Souvenirs de sièges et de batailles. — Coquetterie et gourmandise. — La gouvernante. — Les précepteurs. — Éveil des sens. — Ardeur militaire. — Déclaration à Mlle Grégoire, danseuse. — Provocation en duel. — Premier bal masqué. — Voyage à Vienne en passant par Paris. — Chambellan. — Éducation sensuelle. — Plaisirs de la chasse à Belœil et à Baudour. — Deux rêves. — L'oncle mystérieux..... I

CAHIER II

Quelques accidents graves : à Oczakow ; sur la route à Marly et entre Strasbourg et Lunéville ; sur l'étang de Moritzbourg ; sur la Scytha ; sur le canal de Bruxelles ; aux courses de traîneaux à Anvers ; sur la mer Adriatique et sur le Bog. — Vie à Belœil. — Sobriquets. — La rente du postillon. — Les mascarades : l'Olympe, la Tour de Babel, les miquelets. — Un déserteur dangereux. — La folie des beaux équipages. — La prédiction de la sorcière à une femme aimée. — Les amours du prince Louis de Wurtemberg et de l'archiduchesse Marie. — Deux suicides empêchés. — Deux accidents de chasse. — Une terrible chute de cheval. — Une dégringolade. — La petite vérole. — Examen de conscience. — Du haut et du bas dans les fortunes et dans les manières.... 35

CAHIER III

Arrestation à Gand par les ouvriers sans travail. — Deuxième voyage à Vienne. — Mariage. — Départ de M. de la Porte. — Première infidélité. — Capitaine sans appointements. — Première garde. — Première campagne. — Quartier d'hiver au château d'Ansembourg. — Succès militaires et amoureux. — Nomination de colonel. — Mort du prince père. — Dettes. — Cent histoires qui n'ont pas le sens commun. — En poste de Prague à Vienne aux frais du général Esterhazy. — Folies pendant un quartier d'hiver à Dresde. — La farce des invitations à dîner. — Sur l'exil de la comtesse de Gramont. — Le prince de Prusse à l'Académie. — Gentilhomme de Crimée. — Une pénitence infligée par Marie-Thérèse. — Dépit de ne pas avoir eu le régiment et la toison du prince Claude. — Reproches de l'impératrice sur le trop peu de religion. — Mésaventures en Angleterre, à Venise, en Suisse et en Hollande. — Indigénat en Pologne..... 50

CAHIER IV

Dernières splendeurs des grandes et petites cours d'Europe. — Versailles sous Louis XV. — Extravagances et lettres de change. — Une visite au prince père à Baudour. — Marie-Antoinette et sa société. — Brouillerie du baron de Breteuil et de M. de Calonne. — Plaisanteries de Louis XVI. — Duel avec Jean Palfy. — Amitié avec Mme de Cosel. — Fêtes et réceptions. — Voyages..... 72

CAHIER V

Aimé par la mère du doge. — L'Anglaise à Mons. — Une Polonaise. — Jeux de hasard. — Duel avec un ami. — Le maréchal Lacy annonce la mort du prince Charles. — Plaidoyer pour Catherine II. — Les amants de l'impératrice. — Compliments malencontreux du comte de Ségur. — Le grand-duc Paul de Russie..... 95

CAHIER VI

Promenades avec Marie-Antoinette. — Confidences. — Soirées sur la terrasse de Versailles. — Bals de la Saint-Martin. — Bals de l'Opéra. — Brouille avec la reine. — Marie-Antoinette et la duchesse de Polignac. — Visite du comte d'Artois à Belœil. — Fête de convalescence à Montreuil. — De passage à Fagnolle. — La reine embarrassée. — Taquineries à l'empereur Joseph. — Démission : une lettre de l'empereur Léopold et une lettre de l'archiduc

François. — En retraite devant l'armée du prince Henri de Prusse..... 112

CAHIER VII

Bon cœur de Marie-Antoinette. — La reine de Naples. — Bonté de Charles de Lorraine. — Mort du prince Charles. Pressentiments. — Au siège de Valenciennes. — Amitié et amour de Mme du Barry. — Mort de Louis XV. — Esprit des ministres Maurepas et Cobenzl. — Le maréchal de Richelieu à Versailles. — Rival de François Ier. — Ambassadeur de Me du Barry auprès de la reine. — Dans le monde des sorciers. Etteila. — Collot-d'Herbois sifflé à Lyon. — Ignace Potocki à Kiow. — Extravagances des bals de l'Opéra. — — La marquise de la Fournerie. Mme de Pulli. — Éloge de la princesse et des enfants, Christine, Flore, Euphémie et Louis. — Chez le prince Albert. — Originalité vaniteuse du prince de Kaunitz..... 129

CAHIER VIII

Bals masqués dans les jardins. — A la recherche d'un confesseur connaissant le français. — Siège de Valenciennes. — Fin des rêves de victoire. — « J'ai six ou sept patries. » — Roi de la confrérie de Saint-Antoine à Gand. — Triomphes populaires. — Les pieux brigands d'Aix-la-Chapelle. — Mort du maréchal Loudon. — Mort du maréchal Lacy. — Les adieux des grenadiers. — Du temps de Marie-Thérèse. — Plan pour défendre Vienne contre Napoléon. — Encore une passion. — Charmes de la solitude au Kaltenberg. — Deux « si » à propos de la révolution brabançonne. — Une « équivoque d'adresse et de maladresse » indispose le prince Albert. — Le roi de Sardaigne offre le commandement de ses troupes.. 145

CAHIER IX

« Un ordre injuste m'exclut de la capitale. » — Farniente. — De Belœil à Paris. — Mme du Barry au couvent. — Une nuit de plaisir. — Amour d'Angélique. — Relations avec les hommes de lettres. — Compte des voyages et des dépenses. — Amusant quiproquo de l'empereur Léopold. — Les émigrés à Coblence. — Singulière carrière de Louis. — On m'offre un parti en France, le stathoudérat en Hollande. — Perte des petits François et Albert. — Qualités de Charles..... 162

CAHIER X

Rancune de Thugut. — Trois épitaphes. — *Mes si* sur les souverains. — François II. — Joseph II. — Le pamphlet de l'avocat Masson. — Propositions des cours de France et de Prusse. — A propos d'un discours aux États du Hainaut. — L'archiduc Charles. — Louis de Wurtemberg et le maréchal Daun. — Le duc Albert après la bataille de Jemmapes. — L'archiduc Jean. — Moreau aux portes de Vienne. — Désintéressement puni. — Singulier envoi de gourmandises au prince de Conti. — « Mes présents »..... 178

CAHIER XI

Un gouvernement perdu par étourderie. — Histoire de la possédée. — Une apparition à l'hôtel de Mons. — Inauguration à Luxembourg. — *Richard Cœur de Lion* au théâtre de Tournai. — Un duel à Belœil. — Projet de levée d'une garde wallonne à cheval. — La procession dispersée. — Les drapeaux aux latrines. — Plaisanteries. — Engagé par les recruteurs prussiens..... 198

CAHIER XII

Pas de chance. — Dorothée et les demoiselles de l'Opéra. — Le prince Henri de Prusse. — Soupers, masacarades et plaisirs à Paris. — Une mésaventure aux Champs-Élysées. — Pour l'honneur des écuries de l'empereur. — Deux accidents à Bude et à Vienne. — Une revue des Lycaniens. — Les canons de Belœil. — Cagliostro dupé. — Domestiques et commissionnaires. — Amitiés dans toutes les cours. — Quelques comédiens : Préville, Aufresnes, Le Kain, Albanese, Molé. — Respect humain. — « Nous avons des Wallons ! » — Marques d'attachement données par les villes de la Belgique..... 209

CAHIER XIII

Un rendez-vous usurpé. — Les surprises du vin. — Mort du chevalier de Saxe. — Un séjour à Edelstetten. — Du plaisir de n'avoir d'obligation à personne. — A la cour d'Anspach. — L'électeur de Bavière 223

CAHIER XIV

Aux manœuvres de la garnison de Potsdam. — A Versailles. — Ministres et généraux prussiens. — La vie est un rondeau. — Paul Ier.

— Jean Palfy. — Catherine II et la cour de France. — Le prince de Kaunitz. — Le duc d'Enghien. — Confusions amusantes. — Une entrevue de Trautmansdorff et d'Antraigues. — De l'utilité de porter perruque. — Généraux autrichiens. — Une mésaventure de Joseph II en Crimée. — Excès de travail de Joseph II. — Manque d'enthousiasme et défauts de l'éducation autrichienne. — Charles Clary..... 234

CAHIER XV

La vie à la petite maison rose. — Bêtises. — Titine et Sidonie. — Une réception à Potsdam. — Coquetteries et bravades. — Les audiences de Joseph II. — La vie est un rondeau. — Une conversation avec Frédéric-Guillaume III sur les intérêts communs de la Prusse et de l'Autriche. — Le roi de Suède. — La disgrâce de Czernichew. — La défaveur du maréchal Daun. — Au spectacle de Fontainebleau..... 249

CAHIER XVI

Pendant une chasse au Bois de Boulogne. — Une expérience du docteur Guibert de Préval. — Le duc de Luxembourg mystifié à propos d'un procès perdu. — Trois lettres imprudentes..... 263

CAHIER XVII

Les chanoinesses de Mons en pénitence. — Plans de campagne. — Souvenirs d'enfance de Joseph II. — Une tournée militaire dans la Flandre maritime. — Surpris par la marée entre Ostende et Nieuport. — Succès de l'opéra de *Céphalide*. — François Ier et la dépêche trop bien close. — Catherine II intime. — Autodafé des correspondances de Joseph II. — Une chasse aux sangliers à Fontainebleau. — Un pharaon chez la reine. — Le jeu à la cour de Marie-Thérèse. — Aux prises avec les Russes, dans l'arsenal de Berlin..... 268

CAHIER XVIII

Guérison d'une folle par amour dans les jardins du comte de Stahrenberg. — La requête de la belle Lycanienne. — La « nullité » armée de Catherine II. — Citations malencontreuses. — Applaudi au spectacle. — Une loterie au profit des comédiens. — Voyage en coche. — Faveurs de Louis XVI. — Soupers charmants et soupers ennuyeux..... 280

CAHIER XIX

A propos de quelques femmes : Mlle Dervieux, Mme de Maghes, Mme de Bussy. — Un triumvirat chez Marie-Antoinette. — Le Choiseul aux entrechats. — Mme de Cassini et Necker. — Intrigues de cour. — Beaumarchais. — Dévouement de Charles dans un incendie. — Un procès anacréontique. — Voleurs ou revenants. — L'amour au Prater. — Passion et pension. — L'enterrement de la princesse de Ligne-Luxembourg. — Sur la cheminée d'un cabaret de Suisse. — Prétentions et protestations du prince Claude. — Confession générale. — Galanterie et pruderie. — Amours de La Fayette. — Mouchette..... 292

CAHIER XX

La discipline des filles galantes en Prusse. — Logement à Paris. — Le chien et les hommes. — Le portrait de la reine. — Valeur de Charles. — Joseph II et la révolution des Pays-Bas. — Trois bêtises pendant une journée de voyage. — L'ascension du *De Flesselles*, à Lyon. — Duel de Charles avec Louis Liechtenstein. — Évocation de Belœil dans les déserts de la Tartarie..... 307

Cet ouvrage

a été achevé d'imprimer sur les presses

de la

LIBRAIRIE PLON

le 23 janvier 1928.

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Vie de Charles-Joseph de Ligne, *Prince de l'Europe française,* par Louis Dumont-Wilden. 16e mille. In-16 sur alfa de la collection *le Roman des grandes existences* ..... 15 fr.

Souvenirs du chevalier de Cussy, garde du corps, diplomate et consul général (1795-1866), publiés par le comte Marc de Germiny. Deux volumes in-8° avec portrait. Chaque volume ..... 25 fr.

Souvenirs de la baronne du Montet (1785-1866). Nouvelle édition. In-8° écu ..... 15 fr.

Lettres inédites de Mme de Genlis à son fils adoptif Casimir Baecker (1802-1830), publiées avec une introduction et des notes d'après des documents nouveaux, par H. Lapauze. In-8° ..... 25 fr.

Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers (1778-1788), recueillie et publiée par E. de Magnieu et Henri Prat. In-8°, avec un portrait de Mme de Sabran, gravé à l'eau-forte par Rajon, d'après une peinture de Mme Vigée-Lebrun ..... 25 fr.

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par Casimir Stryienski. 12e édition. In-8° écu avec un portrait ..... 25 fr.

Mémoires du comte Dufort de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, lieutenant-général du Blaisois. Introduction et notes par Robert de Crèvecœur. Tome I. *L'Ancien régime (1737-1787).* — Tome II. *La Révolution (1787-1801).* Deux volumes in-8° écu. Chacun ..... 15 fr.

Dix Années d'exil, par Mme de Staël. Édition nouvelle d'après les manuscrits, avec une introduction, des notes et un appendice, par Paul Gautier, docteur ès lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand, chargé de conférences à l'École normale supérieure. In-8° avec une héliogravure et un fac-similé d'autographe ..... 25 fr.

Mémoires du chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802), publiés par son petit-neveu le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. In-8° avec un portrait en héliogravure ..... 25 fr.

Mémoires du comte Valentin Esterhazy, avec une introduction et des notes, par Ernest Daudet. In-8° avec trois gravures hors texte..... 25 fr.

Souvenirs de la comtesse Golovine, née princesse Galitzine (1766-1821), avec une préface et des notes par K. Waliszewski. In-8° avec un portrait en héliogravure ..... 25 fr.

Mémoires du comte Roger de Damas, publiés et annotés par Jacques Rambaud. Tome I. *Russie-Valmy et armée de Condé-Naples (1787-1806),* avec un portrait en couleur, un portrait en noir et une carte. — Tome II. *Vienne de 1806 à 1814,* suivi de lettres inédites de Marie-Caroline, reine de Naples, au comte Roger de Damas (1801-1814), avec un portrait. Deux volumes in-8°. Chacun ..... 25 fr.

La Cour aux armées pendant la guerre de succession d'Autriche, par le vicomte Fleury. In-8° 1/4 colombier sur alfa ..... 8 fr.

La Vie privée de Talleyrand. *Son émigration. Son mariage. Sa retraite. Sa conversion. Sa mort,* par Bernard de Lacombe. In-8° ..... 25 fr.

La Belgique sous la domination française (1792-1814), par Paul Verhaegen, conseiller à la Cour de cassation de Belgique. *(Prix quinquennal (1921-1926) d'histoire nationale de la Belgique, pour les tomes I et II).*

Tome I. *La Conquête (1792-1795).* In-8° ..... 40 fr.
Tome II. *Les Débuts du Directoire (1795-1798).* In-8° ..... 40 fr.
Tome III. *La Guerre des paysans (1798-1799).* In-8° ..... 54 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 35119.

HG.B
L72541
243888
Author Ligne, Charles Joseph, Prince de
Title Fragments de l'histoire de ma vie. vol.1.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU